



les
ANARCHISTES
de
L'ORDRE

danny de laet
présente:

**LA
LITTERATURE
POLICIERE
EN BELGIQUE**

"IDES... ET AUTRES" (série "POLICIERE")
Collection dirigée par Bernard GOORDEN
Publication du CENTRE DE DOCUMENTATION DE L'ETRANGER

Pour Thierry Martens, ancien célibataire,
compagnon de beuverie et de lecture, qui
est très longue date, toujours par la
bande, dessinée ou non, membre de
L'ORGANISATION!

D.

LES ANARCHISTES DE L'ORDRE

Etude anthologique sur la LITTÉRATURE
POLICIERE BELGE (1908-1980)

rédigée et compilée par DANNY DE LAET

avec la participation de

Georges Simonon, S.-A. Steeman, Paul Minnet,
Paul Kervy, Michel Jansen, A.-P. Duchâteau,
M. Tillieux, F. Dineur, John Flanders, Thomas
Quen, Yves Verende, Roger d'Exsteyl, L.-Th.
Judent et J.-B. Baronien

et la collaboration de

Yves Verende, A.-P. Duchâteau, Jacques Van
Herp et Bernard Goorden.

Editions RECTO-VERSO, nhl
18, rue des Eperonniers; 1000 Bruxelles (Tél.: 512.83.00)

Copyright: Les droits sur les textes et illustrations
reviennent l'exclusive propriété des auteurs.
(c) John Flanders, by A. Van Hageland
Literary Agency, Alenbergh, 1980.

Couverture: Karel BIDELOO

Traductions: Bernard Goorden

Dépôt légal à la Bibliothèque Royale Albert Ier:
D/1980/3141/5

Imprimé en Belgique.

ISSN: 0772-3784

"Il suffit de regarder ce que STEEMAN a fait en
Belgique. STEEMAN, l'un des meilleurs auteurs policiers
actuels, a découvert des talents en foule. Il a
créé, il y a quelques années, une collection: "LE JURY",
qui publie des œuvres courtes accompagnées des commen-
taires qu'elles ont inspirés au public. Cette collabo-
ration des auteurs et des lecteurs s'est révélée des
plus féconde. Le public s'est intéressé au roman poli-
cier; il a compris que ce dernier était bien un genre
littéraire et il a encouragé les écrivains, non pas les
plus ingénieux mais les mieux doués. Ceux-ci, Jean
Dembremont, Van Montfort, Jules Stéphane, ont déjà pro-
duit des œuvres très estimables. Grâce aux efforts de
STEEMAN, il y a une littérature policière spécifiquement
belge".

Thomas Natchajac
"Esthétique du roman policier", 1947.

-PREMIERE PARTIE: ETUDE.	p. 4
"La raison et la volupté, panorama du roman policier en Belgique (1908-1980)", D. De Laet	p. 6
"L'âge d'or de la littérature policière en Belgique: 1940-1945", Jacques Van Herp.	p. 44
-DEUXIEME PARTIE: ANTHOLOGIE.	p. 57
"Les Flamands", par Georges Simenon	p. 60
"La mort dans l'ascenseur", S.-A. Glanville	p. 68
"Le professeur invisible", par John Flanders	p. 77
"Dupont et Dupond détectives", Paul Kirvet	p. 88
"Un philosophe", par Paul Kervy	p. 122
"Le collier du périsse", par Fernand Dineur	p. 134
"Pique-Pique", par John Flanders	p. 142
"Weerwolf", par Michel Jansen	p. 145
"Crime sans mobile", André-Paul Duchâteau	p. 152
"La passagère", par Thomas Elan	p. 165
"Manhattan nocturne", par Roger d'Exeteyi	p. 171
"L'obscure jouet", Maurice Tillieux	p. 176
"Le pont traversé", Jean-Baptiste Barthelemy	p. 179
"Ma cabane au Sahara", par Yves Verende	p. 191
"Le briquet d'or", Louis-Thomé Jurdent	p. 210
-TROISIEME PARTIE: Petit "dictionnaire" des auteurs "polars" belges.	p. 216
-QUATRIEME PARTIE: Les éditeurs à collections policières en Belgique.	p. 255
-CINQUIEME PARTIE: Index. Bernard Goorden	p. 270

PREMIERE PARTIE: ETUDE.

AVERTISSEMENT EN GUISE DE LIMINAIRE:

Lorsque j'étais l'idée de consacrer un volume des "Ides... Et autres" au roman policier belge, Bernard Goorden me montra tout de suite d'accord, n'ayant pas plus que moi réalisé le diabolisme de la chausse-trappe dans laquelle, lui et moi, nous plongeâmes avec une délectation toute mesochiste. L'idée principale consistait à rassembler un recueil de textes écrits par des auteurs belges. Au fil du temps, je rassemblai non seulement un considérable paquet de textes que les Français appellent savoureusement des textes "patristiques", mais encore une flopée de renseignements bio-/bibliographiques. Un qui bondit tout de suite sur la chose -et, avec son poids, c'est quelque chose, surtout depuis que José Arthur, sur les traces françaises, la définit comme un "auteur bien barré"-, ce fut Yves Verende bien entendu. Il me parut très intéressant de grouper et de livrer ici tous ces renseignements. Cela nous causa bien des problèmes d'espace et d'argent, car n'oubliez pas que "Ides... et autres" est une publication non-professionnelle et que le terme "fanzine", dans la plus stricte obédience du mot, lui convient parfaitement, même si son vénérable directeur-général-éditeur abhorre ce terme et me le reprochera pour le restant de ses jours.

Mais rendez-vous compte aussi: il s'agit ici de la PREMIERE ETUDE jamais entreprise sur la littérature policière et criminelle en Belgique, qui est quand même autre chose qu'une simple fabrique d'énigmes, n'en déplaise à certains critiques que Bernard déteste autant que moi.

En fin de compte, vous trouverez ici 15 textes de 14 auteurs (2 textes pour John Flanders alias Jean Ray). Il y a de très bons textes, quelques textes inédits, des textes moyens et puis quelques textes très mauvais, hélas -il faut de tout pour faire un monde le problème. Dites-vous encore qu'il s'agit là de l'ébauche de ce que l'on pourrait faire une "GROSSE" anthologie du policier littéraire belge et que le lecteur indulgent subira les mauvais textes à titre de curiosité ou d'exemple. Nous n'avons surtout pas voulu donner des extraits.

Ainsi donc, il aura fallu l'argent de poche d'un éditeur-amateur et non-professionnel pour publier ce qui demeurera la première incursion critique dans un domaine riche et

fourni, un grand épisode des lettres belges. Le compilateur en ressent quelque amertume, ayant déjà essayé d'innombrables refus lorsqu'il proposa à TOUTS les éditeurs imaginables et belges (ce n'est pas incompatible) une étude -en profondeur- sur l'oeuvre de Steeman. Puisse ce volume être un ~~pas~~ ~~un~~ ~~avant~~ dans cette voie!

Je me dois maintenant de remercier publiquement Yves Verende, Jacques Van Herp, Stéphane Steeman, André-Pol Duchâteau, Jean-Baptiste Beronien, Jean-Claude Smit ~~le~~ Bénédicte, Madame J. Pache-Aitken et Georges Simonon, Paul Kinnat, Louis-Thomas Jurdent et Thomas Owen pour leur précieuse collaboration. Grâce à eux et par le biais de cette publication, nous avons réalisé un tour de force ~~même~~ s'il ne donne pas l'entière mesure d'un art qui mérite toute notre attention.

A ce titre, nous réaliserons un deuxième volume où sera reprise une importante partie iconographique ainsi qu'un texte de Benoît Peeters et quelques autres curiosités. Il sera tiré à un nombre limité d'exemplaires et réservé à ceux qui en feront la demande, uniquement (à Danny ~~de~~ Laet, 21 Pothoek, ~~2000~~ Antwerpen).

Le compilateur se console donc en se disant que ces deux tomes seront l'ébauche du beau et grand livre que de nombreux éditeurs vont lui réclamer à cor et à cri après lecture de ces deux volumes.

Ce serait un crime impayable ~~de~~ ne pas lui accorder cette faveur.

A moins que le crime ne soit vraiment pas?

DANNY DE LAET
Gand, le 21 septembre 1980

LE PROCHAIN VOLUME, NUMERO DOUBLE (30-31) ~~sera~~ CONSACRE A:

une anthologie "ESPAGNE FANTASTIQUE"

(contes de Malaise et d'atmosphères insolites,
de LOPE de VEGA à GUSTAVO ADOLFO BECQUER)

en tirage limité et numéroté (et vite épuisé)
comme nos précédents "best-sellers":

- "FANTASIE LATINE FANTASTIQUE" (N° 21)
- "PERDU FANTASTIQUE" (N° 26)
- "THEORIE ~~de~~ FANTASTIQUE" (N° 27)

"LA RAISON ET LA VOLUPTÉ", panorama du ~~roman~~ policier
en Belgique (1908-1980).

Chapitre I: Introduction.

Bien sûr, vous connaissez Maigret... Mais, au fait, son prénom? Jules ou Joseph? Oui, je ~~sais~~, c'est pas vraiment difficile, pas plus, n'est-ce pas, que prononcer dix fois d'affilée le nom véritable de M. Wens... que vous connaissez, bien entendu...? Wenceslas Vorobeitchik (X 10 et plus vite ~~que~~ ça!). Passons alors à des ~~questions~~ plus sérieuses: Quelle est la différence entre Sidney Triggs et Sigma Tau Triggs? Qui est le père de Jack Linton? (le père spirituel s'entend) Dites-moi quel ~~est~~ le nom véritable de Democrite, qui sont Joe Harris et John Surkist, ~~de~~ qui Lou Shannon est le pseudonyme. Sous quel autre pseudonyme Thomas ~~Wens~~ écrit du policier? Quel est le nom véritable de Paul Kenny? De Benoît Becker? Voilà. Maintenant si vous répondez correctement à toutes ces questions, c'est que vous êtes plus calé que moi. Vous pouvez déjà refermer ce volume car ce n'est pas pour vous que nous avons recensé, classé, recherché, vérifié, corrigé et compilé, ce qui fait le ~~sujet~~ de ce volume. Et, en vérité, ne peut répondre à ces questions que celui qui suit la littérature policière belge depuis ses origines. Celle qui, née dans les années vingt, en cinquante ans, a laissé un fameux paquet de livres derrière elle, sans compter les séries, auteurs, éditeurs ou encore lecteurs. 50 ans ~~de~~ ~~romans~~ policiers belges!... Et pourtant, vous pouvez vérifier, à quelques exceptions près, on ne parle que trop rarement du roman policier belge...

Vous allez donc découvrir ~~avec~~ nous ce qui, pendant ~~des~~ ~~années~~ et des ~~mois~~ de recherches et lectures, se révèle à nous comme un inépuisable trésor. ~~Cette~~ nous, vous allez être submergés par des titres et des noms, des phrases et des pièges, ~~comme~~ disait le père Prévert. Oui, même ~~des~~ pièges. Un jour, excédé par 20 heures de frappe sur une machine branlante, j'ai glissé subrepticement un FAUX titre parmi les autres. Je n'en dis pas plus. Celui qui le découvre peut s'en informer (Danny ~~de~~ Laet, 21 Pothoek, 2000 Antwerpen) et je lui remettrai gratuitement un exemplaire ~~de~~ l'iconographie de cette publication. Bonne chance!

Bon. C'est pas sorcier. Dans les années vingt s'affirment quelques jeunes talents littéraires belges, qui se rodent dans certaines revues parisiennes légères. Ils en sont, durant cette décennie, à leurs premières armes question romanes mais, à partir de 1929-30, c'est l'éclatement, tant pour G. Simenon que Steeman et Jean Ray. Ces années-là sont les années-chaumières, qui voient l'éclosion, non pas d'une génération mais bien d'un genre, le genre policier dans les lettres belges. Il n'est pas vain d'ailleurs de s'étonner, même de s'émerveiller, devant l'incomparable richesse des lettres belges (nourrie tant par des auteurs d'origine flamande que d'origine wallonne), où nombre d'auteurs, reconnus ou non, se trouvent à l'avant-garde et point de leur art: le théâtre de Crommelynck et de Ghelderode, le fantastique de Franz Hellens, les romans d'aventure d'Horace Van Offel, sans oublier Jean de Boesche, Pierre Nothomb, Henri-Jacques Proumen, Odilon-Jean Périer, Henri Michaux, le mouvement surréaliste belge, etc. Il faudrait urgemment délimiter le territoire fantastique de la Belgique littéraire, dresser un inventaire de ces châteaux de l'étrange comme nous essayons aujourd'hui de dresser un provisoire bilan du policier belge. Il est tout de même scandaleux de voir quel mépris un R. Burniaux (un certain Jean Muno, qui écrit souvent avec ses pieds à défaut de talent grammatical, sans doute aucun) traite dans son essai "La littérature belge d'expression française" ("Que sais-je?", N° 1540) en la définissant comme un adroit fabricant de suspense alors qu'il est lui-même incapable de bien torcher une phrase et se voit attribuer un bien pâle Prix Rossel par un jury de candidats sérieux, dans un domaine devenu bien étroit depuis la disparition de Ray, Ghelderode et Hellens. C'est d'autant plus idiot qu'il est certain que Steeman s'est tourné vers le policier en suivant un processus qui le mène de la "littérature" tout court au "policier" tout court. Dans son genre, Ray suivit une autre voie et bien d'autres encore se firent tout autant. Il y a là bien plus qu'une simple curiosité, qu'un concours de circonstances ou un simple hasard. Il y avait là une volonté farouche de vouloir faire du littéraire et du policier au même temps. C'est ce qui fut, dès 1940, à la fin de l'âge d'or du policier en Belgique.

Maïs n'anticipons pas et revenons à nos moutons, qui ne sont encore que des brebis. Bien entendu, nous partons d'une plaque tournante qui comprend les débuts de Ray, de Steeman et de Simenon. Et ce, pour la bonne raison que, par une heureuse coïncidence, le départ de leur carrière respective dans le domaine policier se situe vers la même époque. Faut-il croire que le policier n'existait pas avant eux? Eh non! Mais, tout au plus, peut-on vous indiquer quelques titres épars ou efforts sporadiques entrepris à gauche ou à droite. Nulle part, il ne sera question d'un genre, d'un mouvement ou d'une politique d'édition tels que nous les connaîtrons dès les années '30 et '40.

Je vais donc citer ceux qui doivent être les premiers romans policiers dans les lettres belges, jusqu'à preuve du contraire: "Le rival de Sherlock Holmes" par Hector Fleischmann (paru en 1908) et "K Z W R 13" par C. A. Cromarty, édité en 1915 celui-là, par l'Impr. Financière et Commerciale. Et si je cite l'éditeur dans le deuxième cas, c'est que ce dernier volume manque à la BR (Bibliothèque Royale, une fois pour toutes!). Le premier présente une suite d'aventures d'un rival de S. H. ainsi que le démontre le titre, rival américain d'ailleurs. Le second porte comme sous-titre: le Grand Roman Policier inédit en Belgique. Je puis encore citer d'autres tirailleurs. Ainsi le roman Firmin Van den Bosch (voir dico) publié en 1912 "Le crime de Luchoven", édité dans la série des fascicules "L'Edition Populaire" (bi-mensuelle), à rue de l'Industrie à Bruxelles, et qui porte comme sous-titre "Roman judiciaire". C'est devenu totalement illisible, bien entendu. A tout prendre, il se pourrait bien que le premier auteur policier belge fut l'écrivain flamand Raf Verhulst qui, sous son nom ou sous celui de Koen Ravenstein, publia feuilleton sur feuilleton dans "Het Laatste Nieuws", dans les années '90 du siècle dernier. Outre son "Robert de Bertrand" -mais qui n'est pas vraiment un "policier"-, il publia e. a. un "Jack-The-Ripper" (1892) assez intéressant.

A titre de curiosité, je citerai encore "L'Etrange Monsieur Courtois", un volume d'Henry Smaeyne (1891-1951), certes un des grands dramaturges belges d'avant-guerre. Ce volume, paru chez la Maison Ferd. Larcier à Bruxelles en 1943, faisait partie de "La collection des Grands Procès" et c'est avant tout une "chronique" judiciaire et historique.

que, probablement mise en route à cause de l'engouement de l'époque pour le roman policier en notre pays.

Enfin, il ne faut signaler encore "La mort" de Camille Lemonnier, mais ce roman, publié en 1882 et dont il tira lui-même un minodrame (interprété à Bruxelles en 1894), est plutôt un récit criminel d'inspiration naturaliste. E. G. De Meyet en fit un film dans les années '30.

S'il y eut d'autres précurseurs, je ne les connais pas ou je les oublie. Je serais donc très heureux si on m'en signalait l'existence.

Chapitre III: La prise du pouvoir du policier dans les lettres belges.

C'est dans les années vingt que l'on commence à prendre en considération le roman policier, du moins sur le continent. La naissance du "Masque" va accentuer l'effort entrepris. Les livres de John Dickson Carr et d'Agathe Christie ouvrent le porte d'un vaste territoire, où s'engouffrant bon nombre d'auteurs continentaux. Stanislas-André Steeman, qui a débuté dans la revue "Sincère", cherche un peu sa voie et ne s'est pas encore vraiment attaqué au roman. Il s'associe avec Herman Sartini, qui écrit sous le pseudonyme de Sintair. Leurs premières œuvres sont hybrides, loufoques. Les auteurs tâtonnent, ne cherchant ni c'est seulement en se débarrassant de la tutelle de Sintair que Steeman trouve sa voie première dans le "roman-énigme".

Le "Masque" joue d'ailleurs sur deux tableaux: le policier d'abord, mais également l'aventure, avec des relents de cape et d'épée (Perdellian et Le Bonnet ne sont pas bien loin). Alors, on assiste à ce phénomène étrange durant les années trente, en voyant surgir plusieurs auteurs belges au sommaire de la collection "Le Masque": Horace Van Offel, un vieux de la vieille, qui s'essaye au roman d'aventures, mi-policier, mi-fantastique, voire historique... Louis-Thomas Jurdant, lui non plus, n'est pas un débutant car, lui aussi, a démarré dans les années vingt, et puis, outre Steeman et Sintair, déjà nommés, il y eut encore Gérard d'Ameglin et Paul Max, mais un dernier en tant que traducteur seulement. Pourtant, ce ne sont pas là les détonateurs qui font démarrer le genre "polar" en Belgique. L'exemple du Masque, puis de L'Empreinte, seront contagieux.

MOORTHAMERS, digne famille de libraires-bouquinistes, s'essaye maintenant à l'édition et, inspirée par certains

exemples français, lance en un an une dizaine de titres sur le marché, parmi lesquels on retrouve Wallace et Fletcher comme auteurs étrangers, puis Sintair et Steeman, ensuite Steeman seul, mais encore la réédition du "Cadavre N° 5" de Duwignaud (premier best-seller policier belge finalement, puisqu'il y aura même une réédition après-guerre et que le film de 1938 non fit, dit-on, une belle carrière) ainsi que Jean Doisy et un Thylienne, couronné par le Prix Wallace. Il y eut également dans cette série un roman commencé par E. Haton et, par voie de concours, terminé par E. Aujay. Bien qu'il s'agisse ici d'une collection malgré tout éphémère, qui ne dura que la seule année 1933, le mouvement semble avoir été lancé.

Moorthamers avait en fait été précédée par REX qui, sans avoir lancé de collection particulière, avait édité Steeman, Jurdant, de Wattyne. Au départ, même dirigée par Léon Degrelle, cette maison d'édition, rachetée par la Bonne Presse d'Averbode, mit le holà aux goûts innodérés de Léon. Robert du Bois de Vroylande, qui mourut dans les camps de concentration, raconte de façon amusante comment Degrelle, qui ignorait tout de l'édition, faisait tirer les romans à 25.000 exemplaires. Malheureusement, sur ces 25.000 exemplaires, il y en avait 15.000 qui moisissaient dans les greniers (p. 49 de son "Quand Rex était petit...", Louvain, 1936). L'anecdote suivante est d'ailleurs significative: "La Collection Nationale a publié un excellent roman policier de Stanislas-André Steeman, intitulé "L'assassin assassiné". En vertu du traité, il était interdit en librairie ce livre qui devait paraître ensuite dans la collection Le Masque. On se servait donc que les abonnés, qui étaient à l'époque 8.000 environ. Que fit Bluff (= Degrelle)? Il fit tirer à 16.000. Et voilà pourquoi, Monsieur, votre fille est morte" (fin de citation). On trouve, dans le même bouquin, un portrait féroce de Louis-Thomas Jurdant qui, semble-t-il, à l'époque inondait toutes les rédactions et secrétariats de maisons d'édition de ses manuscrits les plus divers. Il est vrai qu'il est, à côté de Steeman, le plus prolifique de nos auteurs belges. Ces années '30 révèlent encore d'autres auteurs, tels que Morry Zette, et c'est alors que Dupuis a lancé sa Bibliothèque Jeune, la seule série belge qui surviva à la guerre.

Ainsi l'année '33 aura, après coup, une signification particulière si, pour Moorhousers, elle peut apparaître comme un coup d'épée (ou de pistolet) dans l'eau. Non, en vérité cette année-là clôture une première époque, celle du réveil des auteurs belges, qui trouvent dans le "roman policier" une possibilité d'assouvir l'excès d'une mentalité bourgeoise. Il faut aussi y voir un désir de reconsidérer l'homme et une volonté d'échapper aux contraintes des hommes. Chez les quelques auteurs belges, il y a beaucoup plus qu'une simple recherche ou jeu de l'esprit, plus qu'une tentative de manipuler l'énigme policière, adroitement ou non.

Il y a, dans l'éveil du roman policier en Belgique, comme un déchirement, une séparation entre les origines d'un métier plus oléatoires, celui d'écrivain professionnel.

Devenir romancier policier était alors une gageure. Oser le faire en Belgique, une folie, un scandale et un défi... Trois grands auteurs donneront le ton en revigorisant les lettres belges d'une façon telle que cette impulsion neuve dépassera les limites de l'entendement, pour la plupart des lecteurs. Combien savent alors que trois des plus grands auteurs policiers sont des compatriotes? Très peu en effet savent l'importance d'un Jean Ray, d'un S.-A. Steeman ou d'un G. Simonon, mais les débuts se situent tous trois dans les années trente.

Prenons 1931 comme année-charnière, tout se joue vers cette époque. En 1929 démarrent les Harry Dickson, série bi-hebdomadaire publiée par un éditeur anversois et qu'un distributeur gantois veut lancer à son tour en langue française pour voisiner avec les Nick Carter, Nat Pinkerton, Lord Lister et autre Buffalo Bill, paraissant également sous sa houlette. C'est le côté populaire un peu canaille dont raffole un certain public. C'est à cela que limite bien souvent le mythe du limier ou du voyou, pourvu qu'il soit mondain comme Lupin. Ajoutez-y l'engouement pour Fantôme; à d'autres séries similaires - Wilson, Todd Marvel (Le Rouge)-, et vous aurez une idée de l'engouement fascinant de ces fascicules. C'est là que Ray reprend au pied levé une carrière que quelques années passées en prison n'ont pu étouffer. Il a publié jusqu'à des contes et des nouvelles éparpillés, un seul recueil.

En traduisant quelques titres, l'imaginaire débordant de Ray est fort insatisfait devant la relative médiocrité des textes. Lui qui n'avait aucun bagage dans ce domaine, excepté un certain penchant pour le fantastique et le gothique (voir ses opinions sur Maurice Renard), révèle bien vite un maître de l'atmosphère et de la débâche imaginaire. Le mécanisme, copié sur la technique de Conan Doyle, n'a pour lui aucun secret. On lui doit gré d'avoir donné consistance à un personnage tout à fait folot -et il le restera durant toute sa carrière- d'Harry Dickson. Car, avouons-le, Harry Dickson, le terrible Harry Dickson, est un bien piètre exemple! Il est puritain au possible et se révèle sentimental, pisse-froid et fesse-mathieu, souvent à façon outrancière. Les énigmes proposées sont souvent abracadabrantes, tirées par les cheveux et invraisemblables. Mais il y a, malgré tout cela, dans le déroulement du récit et la façon de le narrer, une technique certaine, un savant art du dosage et du coup d'effet, un débridé dans l'imagination et une débâche dans l'invention, qui fait tout le charme de ses récits d'espionnage ou criminel. Harry Dickson, moulé à façon d'après Sherlock Holmes, même qu'il soit plus fort que le dernier, est beaucoup plus qu'une simple copie standard. Enfin, c'est, dans tout cela, grâce à une écriture plus que talentueuse, la fin et l'aboutissement d'un genre.

Resté anonyme derrière ses écrits -encore que, dans les années trente, il signât parfois en néerlandais "door de schrijver van Harry Dickson"-, qui étonnaient un public considérable de lecteurs -et non des moindres- qui se souvinrent, années longtemps après, de H.D. (prenons le cas d'Alain Renais, pour faire plaisir aux Français, et, surtout, de Maurice Tillieux, chez qui l'influence est beaucoup plus évidente!), Jean Ray révèle son identité en langue néerlandaise, où il devient le premier ou le plus important auteur de "policiers" mais, encore une fois, sans volume, puisque de 1936 à 1940 il va remplir les pages de l'illustré pour la jeunesse, "Bravo", où il publie 22 feuilletons et plus de 200 récits brefs, ainsi que six scénarii de BD, en majorité d'inspiration "policier". Il deviendra du coup le premier scénariste belge de BD policières, en créant le personnage d'Edmond Bell, détective de 16 ans. La première partie de la carrière de Jean Ray/John Flanders s'achève avec l'occupa-

tion. Fini les Harry Dickson, exit "Bravo", finie encore la collaboration chez la "Bonne Presse", où il livrait romans et "Presto-Films". Il le retrouvera durant la période de l'Age d'Or.

Georges Simenon est un autre cas. Il fit ses débuts en 1921 avec un petit roman inepte puis monta à Paris et, là, commença à publier dès septembre 1923 dans les journaux galants. Il convient de tracer ici un curieux parallèle, qui vaut ce qu'il vaut, entre Simenon et Steeman. Tous deux sont nés à Liège mais, si Simenon s'est imprégné dès sa jeunesse de la vie dans la cité ardente, Steeman a fait ses études -en grande partie- à Anvers avant de partir pour Bruxelles. Tous deux démarrent dans le journalisme et, quant à leur carrière, elle débute pour tous dans (en partie du moins) dans les journaux galants. Dès 1923, Simenon publie dans "Sens-Gêne", "Gens qui rient", "Frou-Frou", "Le Flirt" et "Le Sourire". Steeman débute, sous le nom de Basile André, dans "Le Rire", "Le Sourire" etc., en 1923, lui aussi! Enfin, tous deux se retrouvent au sommaire de la revue "Sincère", dans les années '20. Faut-il continuer en voyant quelque ressemblance entre André Malaise et Jules Maigret? Steeman s'en souviendra, qui demandera à Simenon quelques récits policiers à inclure dans "Le Jury". Simenon agréa la demande. Leur contact se limitant toutefois à deux cartons-lettres et c'est tout! Plus troublant peut-être est le fait qu'ils démarrent tous les deux dans la voie du succès aux alentours de l'année 1931.

Simenon franchit alors une nouvelle étape et aborde le roman populaire: romans d'aventures, exotiques, science-fiction, amour et eau de rose, policier... Il démarre en 1924 avec "Le roman d'une dactyle", signé Jean Perry. Il utilisera encore 16 autres pseudonymes pour publier des dizaines d'œuvres chez Tallandier, Ferenczi et Fayard... Quand, en 1927, les ratonnades des premières collections policières se font sentir, il s'y met avec ardeur, créant Yves Jerry, émuile d'Arsène Lupin, puis inventant l'inspecteur Sarcette. Enfin, à la demande de Joseph Kessel, il rédige la série des "13 mystères" ou des "13 énigmes" pour "DETECTIVE", en 1928, au moment même où il voyage à travers l'Europe à bord d'un petit bateau. Fin de l'année '28, il se fait construire un cotre et descend le long des côtes jusqu'en Hollande. Amarré du côté de Delfzijl, il

reprend un grand nombre de personnages secondaires pour en faire un héros à part entière ayant sa série propre. Ainsi naîtront les "MAIGRET" dont "Piotr-le-Letton" fut le premier écrit en septembre 1929 et publié par Fayard. Le lancement eut lieu le 20 février 1931, au cours d'un bal anthropométrique au cabaret de la Boule Blanche dans "Le journal de Saint-Pholien" (qui se débute à Liège) et "M. Gallet, décédé", la collection paraissant sous couverture photographique. Cette année 1931 est importante. C'est en 1931 que Steeman se voit attribuer le Grand Prix du roman policier pour "Six hommes morts".

Voilà donc deux grands auteurs belges, encore tout jeunes, déjà célèbres et faisant la nique à Leroux et Leblanc, déjà à l'avant-pointe du roman policier et dans le feu des projecteurs, tandis que, dans l'ombre (ou, en sortant -les initiés comprendront), Jean Ray commence à traduire des Harry Dickson...

Peu après, le cinéma s'empara de Maigret: "La nuit du carrefour" (Jean Renoir, 1932), "Le chien jaune" (Jean Torride, 1932) et "La tête d'un homme" (Julien Duvivier, 1933) consolident la réputation du personnage déjà légendaire. Maigret est bien parti, lui qui était né au coin de diverses œuvres, dont "Train de nuit", écrit en 1929 et publié chez Fayard en 1930, mais sous le pseudonyme Christian Brulle, puis réapparaissant dans "La figurante", "La femme rousse" et "La maison de l'inquiétude". Au départ, ce Maigret-là était d'ailleurs policier à Marseille.

Arrêtons-là ces considérations chronologiques pour parler de ce même Maigret. Je refuse d'ailleurs le qualificatif de "roman policier" à la série des Maigrets. Aux Maigrets je préfère les vrais romans policiers de Simenon, les seuls vrais, dis-je, et qui furent groupés en '36 sous les titres respectifs des "Dossiers de l'Agence D" d'abord, et des enquêtes du "Petit Docteur" ensuite. On sent, à les lire, que Simenon a voulu quitter la peau de Maigret pour choisir un angle de vision différent. Ses histoires d'Emile et Torrence en ce qui concerne l'agence D, et de Jean Dollant dit "le petit docteur", sont souvent très invraisemblables. Les intrigues sont nulles mais on suit de véritables enquêtes dans toute leur banalité. Si, par le déroulement, elles rejoignent le procédé Maigret, il faut aussi constater que le côté psychologique moins accentué, moins fabriqué, a fait place à une ambiance plus policière! C'est là

un des nombreux paradoxes de l'auteur Simenon qui, pour faire du "policier", fait appel à des amateurs et, dans ses soi-disants vrais romans policiers (Maigret), tombe dans le genre du psychologique... Avec les premiers Maigrets, engoncés dans leur carapace criminelle et méthode policière, les enquêtes du petit docteur aîné aux dossiers de l'agence O, c'est là la seule partie policière de l'œuvre de G. Simenon. Et, tout au long de sa carrière, on lui collera l'étiquette mensongère d'auteur policier. Après tout, c'est sa faute! Puisque tant de ses romans baignent dans un climat de crime (les adaptations cinématographiques de nombreux romans se plaisant sans vergogne à accentuer le côté sensationnel de chaque roman), toujours trouble, dont raffole une partie du public toujours plus friand de péripéties et d'anecdotes que féru de psychologie. Dès les années '30, Simenon avait été pris à son jeu. Il renie alors toute œuvre antérieure et se consacre dans le psychologique. Dès la libération, les jeunes auteurs, tant français que belges, rejettent ce roman psychologique, aboutissement, selon eux, d'une époque révolue. On assiste alors à la naissance de l'existentialisme, puis du nouveau roman avec Sartre, Camus et Claude Simon, mais encore, sur une autre échelle, à des essais divers tentés par des jeunes en quête de vérité autre. Percée de la science-fiction, percée du jazz, du roman noir américain mais encore de Boris Vian, Jacques Sternberg, Guy Vass, pour ne citer que quelques noms. Et pendant ce temps-là, Simenon continue allègrement son petit bonhomme de chemin avec un succès toujours croissant et un public vieillissant. Il se pourrait bien, en fin de compte, que, par un effet-boumerang, l'œuvre pseudo-policrière de Simenon se voie un jour réexaminée (je parle ici des Maigret; les autres romans, on en fait vite fait le tour dès qu'on s'aperçoit qu'ils tapent toujours sur le même clou). En vérité, toute l'œuvre Simenonienne d'après-guerre n'offre plus rien de neuf excepté dans les Maigret précisément où, abstraction faite du personnage central, on retrouve l'image d'une société bourgeoise désaxée... Ce qui prouve encore une fois que c'est pas du policier et voilà pourquoi Monsieur votre fille est muette...

Venons-en à Steeman.

La dernière collaboration avec Sintair lieu en 1929 ("Le maître des trois vies"). "Péril", en 1929 (feuille-

leton dans "La Gaule"), sera son premier roman en solo. Il a déjà la chance de paraître dans "La Masque" certes, mais il multiplie les nouvelles et les feuilletons, paraissant dans "La revue Sincère", "La Nation belge", "La Gaule", "Pourquoi pas?", "Le soir illustré", etc. Il va également multiplier ses éditeurs de romans: Rex, La Renaissance du Livre, Moorthemere, "La Gaule", "La vie heureuse", Dupuis... Si la période d'avant-guerre est faste en éditeurs et éditions, je le considère pourtant comme une période initiatique, voire d'apprentissage. Steeman a pris goût au policier - même toute, il a débuté avec des romans légers, des bluettes, des nouvelles sentimentales, avant de trouver sa vraie voie.

Le premier grand roman "Six hommes morts", qui paraît d'emblée chez La Masque en 1931, lui vaut le "Grand Prix du roman policier". Il sent maintenant ce qu'il veut et ce qu'il veut. Aujourd'hui, ce roman peut paraître pesant, prétentieux et terriblement vieilli. S'il n'était la première apparition de M. Wens, j'y verrais même une œuvre inférieure mais, en ce sens, Steeman marque la couleur et entre résolument dans sa première période. Notons que, s'il se débarrasse de la tutelle de Sintair, il est encore sous l'influence de Christie. Car Steeman se trouve maintenant entre deux chaises: le roman d'atmosphère à la Simenon (peut-être à d'autres influences d'ailleurs) et le roman-énigme à la Christie. "Le démon de Sainte-Croix" (paru en 1932), ainsi que "Un dans trois", "Le mannequin assassiné" surtout, puis "Les atouts de M. Wens" sont déjà nettement supérieurs.

Il faut surtout lire "Le mannequin assassiné", dans sa première version avec l'unique Malaïse (dans la nouvelle version, on voit-on peut surgir un Wens bien inutile?), encore que l'on puisse y déceler quelques longueurs. On y voit surtout le parallèle entre Malaïse et Maigret, encore que, pour Steeman, Malaïse ne sera jamais qu'un personnage secondaire, qui laissera bientôt la place au seul M. Wens. Dès "Les atouts de M. Wens", ce dernier prend de plus en plus d'ampleur mais encore des aspects tellement divers qu'il sera bientôt impossible d'en tracer une fiche anthropométrique, même on pourrait systématiquement le faire avec Maigret.

Mais Wens souffrira de la même maladie que Maigret. Il sera adapté à l'écran avec des traits tellement différents

qu'il n'a pas (ou plus) de visage propre. Les romans suivants, "L'assassin assassiné" (un peu moins bons à mes yeux), "Le Yo-Yo de verre", "L'ennemi sans visage", "L'adorable spectre" (timide incursion dans le fantastique), "La maison des veilles", "Le lévrier bleu", ne paraissent moyens malgré d'éminentes qualités des romans de transition. Ils sont habiles sans plus. On y dénote et décèle des tâtonnements. Le très curieux "La maison des veilles" annonce déjà "Légitime défense", c'est-à-dire le tournant psychologique.

C'est d'ailleurs une période moins prolifique qui se terminera en 1938-39. Steeman écrit de moins en moins de nouvelles, se consacre à des romans et déjà un peu au cinéma. Les chiffres sont formels: deux romans en '33, trois en '34 dont l'adaptation du Leroux ("Les fils du Balcon"), rien (!) en 1935 excepté "L'adorable spectre" et en 1936 un seul petit recueil: "M. Wens, détective" dans la collection ZORRO. Rien en '37 de romans et deux titres seulement en 1938 dont "La maison des veilles" et, surtout - alors là, c'est le chef-d'œuvre!-, "L'infatigable Silas Lord", suivi l'année d'après par un autre coup de maître: "L'assassin habite au 21". Cette fois le grand œuvre est lancé!

Ces deux derniers romans terminent pour ainsi dire la période d'avant-guerre. Cela signifie que Steeman met un terme à la série initiatique, qu'il entre maintenant en pleine maturité et qu'il atteint les sommets de son art. De 1940 à 1950 environ (lorsque commencera la période faste des Presses de la Cité), il ne produira plus grand chose excepté "Légitime défense", mais sa réputation se fera sur ce titre-là, une fois adapté au cinéma sous le titre "Quai des Orfèvres", ainsi que sur les deux autres titres précités (dont "L'assassin habite au 21" fut également filmé).

Les raisons de cette baisse de production sont multiples. Il ne faut surtout pas croire que Steeman n'écrivait plus. Au contraire. Mais il doit d'abord s'occuper du cinéma, d'éditions et se consacrer à réécrire une partie de son œuvre, recevoir et lancer de nombreux auteurs policiers... De même, intervient la rupture avec Albert Pigasse du Masque mais apparemment sans grand dommage pour un auteur alors couvert d'éditeurs. Mais je parle-là de la période de guerre. Revenons en arrière à son fameux "Silas

Lord". Si je juge le livre tellement important, c'est qu'il révèle bien des choses. Notamment le fait que Steeman a compris le mécanisme du roman-énigme, du personnage-liaison et qu'il peut se permettre maintenant de le charrier, de le tourner en ridicule. En son for intérieur, Steeman ressent les manques de ce système vis-à-vis du lecteur. Concerné par ce que pense le lecteur et par la façon la plus calléable dans laquelle présenter une énigme la plus agréablement possible, Steeman retourne le problème (après l'avoir examiné sous toutes les coutures) et cela de façon rationnelle, quasi mathématique) et prend les prémisses à contre-pied! Voyez "Silas Lord". Avec un peu de perail, il fait parler à Arsène Lupin, voire à Nick Carter ou Harry Dickson, mais aussi d'ailleurs implicitement et par complicité cités dans le texte. Silas Lord, l'infatigable liaison, le justicier sans peur ni reproche, n'est autre qu'un vulgaire voyou sans scrupules. Tout au long du roman, il s'est payé la tête du lecteur. Chose suprême: la chute finale n'enlève rien au charme du personnage. C'est le roman de Steeman que je lis le plus relis avec un plaisir inaltérable, tant il est bien écrit, bien équilibré, plaisant à suivre, facile à lire. Mais d'ailleurs composé aussi un recueil de nouvelles, reliées entre elles par le fait du personnage principal.

Avec "L'assassin habite au 21", Steeman livre son chef-d'œuvre dans le genre sérieux du roman-énigme. Son meilleur roman d'avant-guerre, le plus achevé en tout. Il parut d'abord dans "Le soir illustré" (du N° 500 au N° 594) avec de belles illustrations dues à Steeman lui-même. Steeman avait plus que des dons pour le dessin. Du temps de ses courtes culottes, il avait même débuté dans le BD dont il couvrait son cahier avec des histoires de chevalerie fantastiques et merveilleuses. Du N° 616 au N° 638, il en fera part aux lecteurs du "Soir illustré", dans la rubrique "Pas pour les parents" (PRLP), qu'il animera avec talent, cherchant le contact avec les jeunes lecteurs, favorisant l'éclosion des jeunes talents poétiques ou graphiques... On y voit (encore ou déjà) cette hantise du contact avec le lecteur, hantise consumée dans "Le Jury", où il reprend son rôle pour le "polar". Cette hantise sera désormais présente dans chaque œuvre, chaque roman qui devint alors œuvre-clé à plusieurs serrures, où le lecteur doit fournir un effort mental -rationnel- logique pour "compre-

dre" les clins d'yeux certes, surtout les innombrables indices et pistes clairessemées à volonté par l'écrivain-instituteur-démiurge... Ecrire un roman devient alors un jeu à deux ou parfois à trois (auteur-personnage-lecteur) et il est certain que cette tripléte est une des constantes de l'œuvre de Steeman ainsi que Jacques Baudoux nous le fit comprendre en effleurant le problème dans un article paru dans "Enigmatika" (numéro spécial S. A. Steeman). "L'assassin habite au 21" aurait également pu s'intituler "Un trois" (titre paru en '32). Et cette curieuse obsession, en poussant un peu, on le redécouvre dans "Six hommes morts" (deux fois trois), "Six à tuer" (idem) ou encore dans "L'assassin habite au 21", dans le chiffre même puisque $2 + 1 = 3$...

Bref, à la fin des années '30, Steeman est un homme occupé. Si les Lord et "L'assassin habite au 21" sont ses vraies maîtresses, d'autres romans sont en chantier. Il a plus de travail cinématographique, qui l'occupe, et publier sa collaboration au "Soir illustré".

La guerre ne brutalement briser cet élan de pouvoir l'endiguer, mais en le canalisant vers d'autres voies. Steeman bifurque en effet vers l'édition. C'est un bien-fait car Steeman se révèle soudain un éditeur hors pair. Il pourra enfin donner libre cours à sa mentalité de "professeur", son désir d'instruire, d'apprendre, de mettre au courant, ce qui tout le tend d'ailleurs car il est certain qu'il est doté d'un talent supérieur à beaucoup de ses collègues. Il apparaît alors, et petit à petit, que mieux que mettre ce talent au service de la "littérature" ou autres. Côté aspect-là, c'est "Le soir illustré" et sa rubrique "P.P.L.P." qu'il lui dévoile pour la première fois mais, en fait, on le retrouve toujours à travers M. Mene...

Il sera l'année-chemnière, la seconde année-chemnière, dans l'évolution du policier en Belgique...

Avant de pénétrer en détail, un mot encore sur les auteurs du second rayon. Cela dit, aucune intention péjorative, mais il est vrai que Steeman laisse bien d'autres écrivains dans l'ombre, tant son personnage est important, omniprésent... Il y eut en effet d'autres auteurs policiers: Mary Zette, J. J. Marine, L.-Th. Jurdant, José Orsme...

Journaliste et docteur en droit, Marine a débuté avec des poèmes en prose dès 1923 ("Visions des jours heureux")

mais son premier roman sera déjà un policier. Il en fera une quinzaine en tout, plus quelques nouvelles. Ses débuts dans le genre se situent en 1934 avec "Trois étages, un crime" (Éditions de France) mais, dès son deuxième essai dans le genre, "Les deux cadavres de M. Van Dorf" (Éditions Baudinière, Paris, 1935), il va lancer le personnage de Rik (Henri) Mullens, expert en police technique, qu'il va traîner d'éditeur en éditeur avec, jusqu'en 1946, un à un titres par an. Il livrera son chant du cygne, dans les années '60, aux Éditions Erel.

Louis-Thomas Jurdant, né en 1909, lui aussi journaliste, rapporteur d'un long séjour en Angleterre le goût du roman policier à l'anglaise plutôt le style Mallaca. Sa carrière durant, il gardera le goût de sa prédilection certaines pour le décor des enquêteurs anglais. C'est dans "Soirées" qu'il publie son feuilleton de premier roman, "Hier soir, Atlantique Sud". Dès 1933, il publie chez Dupuis et chez Rex, créant divers personnages de limiers et de policiers avec, en première ligne, l'aventurier Surkiet, un "ranger" de torte américain, mais il le situe lui-même. Il fera une trentaine de romans policiers qu'il traînera, lui aussi, d'éditeur en éditeur, publiant un à un titres "Masque". Il fera trois à quatre titres par an, avec une période éminemment faste pendant les années d'occupation (nombreuses rééditions aussi) pour ensuite s'installer dans un silence entrecoupé de quelques romans policiers rares. Jurdant occupe alors une fonction importante au Conseil de l'Europe, à Strasbourg, où il s'est fixé, et qui lui interdisait de cumuler ou de consacrer pleinement à la littérature. Il est revenu en lettres mais ne se limitent à la poésie et l'essai, bornant à écrire un policier par décennie.

Ainsi donc, dans les années '30, il faut déjà tenir compte de plusieurs auteurs policiers belges: outre Steeman et Sintair, il y a aussi et encore: Van Offel, Doley, Thylies, Jurdant, Marine, Orsme, Zette et Harlaux... belle brochette, mais les éditeurs belges ne rechignant pas à publier car, outre le meilleur coup d'épée dans l'eau de Moorthmans, il y avait surtout "Rex", la maison d'édition dirigée par un certain Léon Degrelle qui, dans sa collection "nationale", publiait des romans policiers (Steeman, Jurdant), mais encore la "Bibliothèque Jeune" chez Dupuis,

Une toute première collection "belge", mais consacrée en fait à l'aventure (et l'humour) et où le policier prédomine, prouve par là l'engouement ET des auteurs ET du public, c'est une minuscule collection au format des "Presto-films". Elle fut dirigée par Octave Joly (futur scénariste des innombrables "Oncle Paul" dans "Spirou"). C'était une série destinée avant tout aux scouts, mais n'est-il pas curieux d'y voir figurer les noms de Steenson, Jurdent, Marine? Joly y donna de l'aventure, Joseph Orz (voir le petit dico) des récits d'espionnage (son grand dada), et certain Herbert Buzze, du policier encore. Dans le N° 19, J. J. Marine nous livre "Le fluide de la mort lente", un curieux récit de Mullens aux limites de la SF. On y retrouve aussi P. V. Collin avec, comme sonnoire du N° 20, "Double énigme du fort", ce qui doit correspondre aux débuts dudit Collin dans le polar. Enfin, le N° 22 (1936) présente "M. Wenz, détective" de Steenson et réunit trois courtes nouvelles de notre héros préféré. Il y eut d'autres titres de Jurdent, Collin, etc. Donc, déjà en 1936-1937, on trouvait réunis dans une petite collection ceux qui, quelques années plus tard, donneront l'Age d'Or du roman policier belge.

-21-

Enfin, de toutes les collections, celle de Dupuis (Bibliothèque Jeune puis Collection Jeune) fut la plus résistante: elle a jusqu'aux années '50 et publie quelque 109 titres, dont une grande partie d'auteurs belges. Elle a surtout insisté sur le développement de la carrière des 3 grande voix que nous leurrons pas. Ce n'est pas le développement des dites carrières qui fut prédominant dans l'évolution du roman policier en Belgique. Ce seront les circonstances de la guerre, préparées ou ajustées au potentiel du talent littéraire présent à notre époque. Mais, à ce moment-là, Simonon fait carrière à Paris, Raymond Hay est un illustre inconnu qui n'est pas et ne sera pas connu en France et se trouve coincé dans une chaise. N'empêche que tout un beau monde-là va lancer maintenant l'âge d'or du roman policier en Belgique. Attachez vos ceintures, please...

Finalement cet "âge d'or" n'eura duré que 4, [] 5 ans, la temps [] dureront les collections policières alimentées par une foule bigarrée d'auteurs [] pseudo-auteurs. Cet âge d'or eura eu lieu par la grâce [] S.-A. Steeman, [] avait pu intéresser un éditeur-imprimeur, A. Beirnaert, [] qui il [] lança dans l'aventure. Beirnaert père mourut pendant l'occupation en [] [] concentration. Le fils continua l'affaire. Mis en faillite voici peu, il [] abandonné [] locaux situés rue [] Coteaux -adresse célèbre- [] []... mais c'est bien en 1940 [] [] "l'âge d'or", lorsque Steeman [] [] première collection, intitulée LE JURY. Bien entendu, il faut considérer les circonstances. Coupée [] la France et de l'Angleterre, la Belgique [] [] suffire à elle-même. Les éditeurs doivent donc faire appel aux talents locaux, LE JURY ayant du succès, cela fera boule de neige et, bientôt, chaque éditeur voudra avoir [] collection de policier [] il s'agit [] distraire et d'oublier les misères de la réalité. D'où également, [] le souligne Jacques Van Herp, cette recrudescence du "fantastique" et de "l'anticipation scientifique".

encore que ces choses-là, déjà moins dans les grâces du public, ne connaissent aucune percée comme le policier, beaucoup plus proche, plus réel, etc. Finalement, on peut se demander si les gens n'apprécient que les choses puisées dans la réalité mais distordues par la fantaisie, comme vues par une loupe ou un miroir agrandissant. Donc Steeman lance sa première collection. Assez curieusement, celui qui vient, coup sur coup, de livrer deux chefs-d'œuvre, donnera de 1940 à 1950 seulement deux romans, deux longues nouvelles et quelques récits brefs! Au moment où la Belgique se découvre une pépinière d'auteurs polars, le principal talent se presse presque en veilleuse! Comment est-ce possible? Tout simplement, parce que Steeman, retrouvant ses manches, va s'occuper sérieusement de la dite littérature policière belge et multiplier les démarches dans ce sens. Il dirige des collections (presque trois même), réécrit d'anciens romans, travaille pour le cinéma et voit ses œuvres triompher à l'écran (mort à Bruxelles de "L'assassin habite au 21", à l'El-dorado, le 16 avril 1943) et, surtout, s'occupe d'auteurs qu'il publie. Ce dont il raffole: recevoir des manuscrits, qu'il lit et corrige avec volupté. Témoin muet, son fils Stéphane lui ouvre la porte et introduit des messieurs dans le bureau de son père. Il croise déjà Duchâteau, Owen, Kinnet et pas mal d'autres. Steeman favorise ainsi l'éclosion d'une pépinière de jeunes talents, dont l'abondance mais aussi l'exemple vont rejaillir chez d'autres éditeurs. Dès l'occupation, Steeman a lâché "Soir illustré" et "Le soir".

Il démarre avec une de ses nouvelles, "La vieille dame qui se défend", long texte qui n'est pas sa meilleure nouvelle. Rapidement, il groupe autour de lui quelques auteurs: Gaston Derycke, qui se défend mal, Jurdant, Stéphane, Marine, Paul Max; il donne le texte de sa main ("La résurrection d'Atlas") avant de lancer Thomas Owen (ou Stéphane Rey), Carine, Andrieu, Dambert, Kinnet (déjà plus un débutant, lui qui a commencé sa carrière dans la boulotte de Ludo Patrie), Maréchal et Duchâteau (le plus jeune, avec ses 16 ans), puis encore des gloires établies, comme Simonon, Jacquart, Louis Dubreu, Roy, Yvan Dailly, Anne Sylvius, Max Servais (venu du dessin et de la peinture)... Une belle brochette assurément!

Tandis que LE JURY continue son petit bonhomme d'ascicule et de chemin, Steeman y adjoint la série des volumes brochés. Il y débute lui-même en 1942 avec "Légitime défense", qui inspirera vaguement "Quel Drôles" à Clouzot, et reprend des œuvres plus constantes de ses auteurs mais également ses anciens titres, souvent réécrits, pour alimenter cette collection. Les auteurs touchaient pour un JURY en fascicule (donc un demi-roman ou une longue nouvelle) de 750 (selon Duchâteau) à 1.500 (selon Owen) FB.

Un comité de Juristes se réunira en 1943 pour fonder LES AUTEURS ASSOCIES. Il y avait Evalyne Pollet, S.-A. Steeman, Jules Stéphane, Marguerite Inghels (sa femme), Jean Ray, Maurice Bauchez, Paul Kinnet, Jules Lempereur ainsi que Owen, mais l'animateur et bailleur de fonds était un certain M. Koch, qui dirigeait une entreprise Coloprint (certes postales en couleurs). Les Auteurs Associés touchaient non seulement une somme forfaitaire pour chaque titre mais aussi des dividendes en fin d'année. Ainsi Thomas Owen reçut pour "Hôtel meublé", à raison d'un prix de vente au volume de 20 à 22 F, une note de droits s'élevant à 14.000 F ce qui, pour l'époque, était inespéré! Les Auteurs Associés se réunissaient environ une fois par mois. C'est ainsi d'une réunion de table que Jean Ray introduisit Charlotte Duchêne auprès de Stanislas-André Steeman; elle devenait sa seconde épouse. Il y avait d'autres répercussions. Au niveau de la presse: on écrivait beaucoup de la roman policier dans "Vallée", "Cassandre", "Le Soir", etc. Derycke et Paul Kinnet, e. a., furent des chroniqueurs zélés, même si le premier n'était pas toujours de bonne foi. Au niveau du public: les lecteurs formaient des clubs de Juristes un peu partout dans le pays et les auteurs du JURY étaient conviés à des séances de signature, où c'était chaque fois l'affluence, comme on le rapporte le libraire-bouquiniste Toussaint (Galerie Saint-Laurent)... Ainsi LE JURY donna naissance au premier vrai fandom belge et ce n'est pas par hasard qu'un certain Jacques Van Herp y fait son apparition... Pour toutes ces raisons, Steeman peut, à juste titre, être considéré comme le catalyseur de cet extraordinaire raz-de-marée d'enquêtes, énigmes, meurtres littéraires...

Steeman ne reste pas seul dans la brèche. Son exemple donne des idées à d'autres, tels que Maréchal à Liège qui lance LE SPHINX et reprend des textes de Kinnet, Dambert,

Léger, mais ira encore plus loin, en éditant des auteurs français. Sur les instances de Jacquart, un autre éditeur bruxellois lance LE VAMPIRE, en volumes brochés, avec Jurdant, Marine et Jacquart comme principaux fournisseurs de textes, mais encore une collection de fascicules copie conforme au JURY! Ce n'est pas tout puisque Chagor -c'est-à-dire les éditions Charles Gordinne, grand fournisseur de BD, d'albums à colorier et de planches de genre images d'épinal (et où l'on prépare, en silence et dans la cave, des dessins animés de Mill et Renard, sous la direction de A. Fromenteau)- lance une édition de brochés, LES POLICES. On y retrouve Jurdant, Snoeck, Paul Max, souvent reprises et sous pseudonymes. Et il y en a d'autres encore: Dupuis continue sa "Bibliothèque Jeune" qui ralentit, semble-t-il. L'ESSOR publie également des policiers ainsi que Sogeva, premier concurrent du Jury d'ailleurs, deux séries de fascicules, dont la collection "Aventure" regroupent des aventures diverses écrites par Nick Gordon (?), puis la série "Les maîtres du roman policier", démarrée en 1940, avec la collection "Enquête", dont les auteurs ont souvent une consonance anglo-saxonne mais ce sont en réalité des Belges et, souvent même, des soi-disants adaptateurs. C'est dans cette série que Pierre Fontaine, grand journaliste s'il en fut, signe Allen Dickson! Et pouvons-nous passer sous silence le fameux Paul Durbin (alias Paul Derlix), qui lança lui aussi une collection copiée sur Le Jury, ou encore la série "Déetective", lancée et/ou pour José Orsano?

Si Durbin est un auteur où il fait du policier avoir le moindre talent, il y a aussi des éditeurs qui voulaient faire du polar mais qui furent court-circuités par l'occupant. Ainsi, un certain Van Look, éditeur de Libert et de bien d'autres, ne reçut pas l'autorisation nécessaire!

Il ne faut pas croire non plus que cette période, faite en titres, vit dans le luxe. Après deux ans déjà, les collections "Aventure" et "Enquête" disparaissent. Petit à petit, le contingentement du papier force les éditeurs à rogner tout, à imprimer sur du mauvais papier, puis d'éliminer tous les excédents. LE VAMPIRE, par exemple, certaines rubriques avaient créé des liens étroits entre le public de lecteurs (e. g. "Le verger d'autrui", "Le courrier", etc.). C'était une formule mi-livre,

mi-magazine, qui connaissait un succès certain mais, au fil du temps, toutes ces rubriques sont condamnées à disparaître. Les éditeurs ont de plus en plus de problèmes. Les couvertures colorées et baroques de L'ESSOR vont disparaître. Ainsi la petite collection de Chagor est déjà imprimée sur du mauvais papier et se présente extrêmement bon marché. Le déclin s'annonce déjà.

Ce qui a favorisé cette éclosion, répétons-le, c'est le fait que la Belgique vivait coupée de son voisin et que nos éditeurs eurent les mains libres et tout un marché à leur disposition. Cette éclosion favorisa les réels talents: furent Jean Ray, Steensen, Owen, Max et parfois Jurdant, ainsi que quelques jeunes prometteurs tels Kinnert, Duchâteau et Omberson, mais il n'en est pas moins vrai que l'invincible disputait au grain, certainement sur le plan quantitatif. Steensen le sévère fermait souvent les yeux, corrigeait les fautes d'orthographe, se rattrapait le verger d'autrui mais n'influaient très peu sur le développement de l'œuvre. Il publiait tout de bras pour limiter les séries avec une indulgence qu'on lui connaît ailleurs ni à d'autres temps.

On a vu cité un certain Jean Van Look, éditeur ("Les Ecrites") se voyant interdire son projet de lancer une collection de policiers, pour laquelle il avait d'ailleurs attiré un certain nombre d'auteurs, parmi lesquels d'ailleurs le jeune André-Paul Duchâteau. Il y eut, à cette période de poussée du policier, du fantastique (Jean Ray publie ses chefs-d'œuvre: "Le grand nocturne", "Malpartula" et "Les derniers de Canterbury"; mais d'autres le suivirent dans cette voie) et l'anticipation (voyez les romans de Roger Jacquart) des risques certains. Ainsi, Steensen se verra sévèrement réprimandé pour anglophilie, manifeste dans ses diverses séries... Il est vrai qu'on fuit la réalité quotidienne de diverses façons. On a vu dans le cinéma français échapper la réalité politique pour s'engouffrer dans une réalité pseudo-quotidienne ("Quai des Orfèvres") ou dans le fantastique folklorique et mythologique ("Le baïa et le bête", "Les visiteurs du soir", etc.). Les domaines de l'imaginaire triomphent. Le domaine policier échappe à la réalité par son jeu d'esprit; le raisonnement pour le raisonnement. Ni fantastique social ni psychologie (déjà dépassée) mais le "réalisme magique" cher à Johan Daisne et Franz Hellens.

La pensée au carré, l'énigme à la puissance n, l'enquête aux pistes innombrables. C'est pourquoi on voit aussi le roman policier belge se figer lentement dans le système anglais du limier extraordinaire ou de l'énigme faussée. Profusion d'enquêtes, limiers et énigmes feront qu'il ne restera finalement pas grand-chose de cette vaste production, mais les vrais talents se comptent sur le bout des doigts... Certes, nous ne rejetons pas a priori cette surabondance, mais nous n'y trouvons pas de quoi paviser outre mesure. Comme très souvent, on peut citer Steeman; comme valables, comme Ray (plutôt fantastique dans cette période-là), Paul Max et parfois Jurdant. Comme prometteurs, Duchâteau, Owen et Kinnet ainsi que Dambermont. Illisibles, Derycke, Fontaine, Van Offel déjà vieilli. Et c'est pratiquement tout! Le reste a irrémédiablement vieilli! Vieilli, toute l'œuvre de Roger d'Arjoc! Vieilli, l'œuvre de Marcel Vieillie, les œuvres de Servais et de Jules Stéphenie Vieillie, Savignon, Mullens, Surkiet, qui ne peuvent plus rivaliser avec le sempiternel et la tendre Meleise. Je préfère encore relire tout Van Loo...

J'ai cependant l'impression qu'en ce temps-là les Belges, pas plus vaillants que les autres peuples de la zone, étaient bien contents de pouvoir s'adonner à la lecture de bons ou de moins bons romans, qui remplissaient leur fonction principale, c'est-à-dire celle pour laquelle ils étaient conçus: le délassement pur et simple d'un peuple opprimé... "Sic transit gloria mundi"... Les Belges se gavèrent donc de toutes les énigmes imaginables... Vint la libération. La façade sculpturale du roman policier belge se lézarda, craqua et s'effondra tout bonnement... Tout de suite, bien entendu. Le contingentement du papier névit encore quelque temps mais, peu à peu, la vie reprend son cours normal, les affaires aussi, et c'est le déferlement, la débâche même d'un autre secteur de l'édition: les illustrés, que l'on lance, titre après titre, sur le marché, sans compter les vieilles gloires, le déquatre ou non, l'on relance, en l'occurrence "Urili", "Spirou", "Tintin", "Petite-Belge", "Blabo", "Grevo"...

Steeman trouve le courage de relancer LE JURY, sous forme de fascicules encore mais selon la formule déjà magique du magazine-feuilleton, nouvelles, rubriques diverses. C'est le précurseur de "Mystère-Magazine" et il publie également des auteurs étrangers: Chesterton, Ellery

Queen, Daly King, Eberhart... mais c'est un feu de paille car, après 5 numéros, Steeman ferme ses tiroirs et boutique... Le BD balaise tout. Les héros sont fatigués et, à la place de Wens, Mullens et Savignon, on s'intéresse davantage à Valhardi, L'épervier bleu, Buck Denny.

On assiste encore à un autre phénomène. La France, pour se protéger de toute invasion, aussi pacifique fût-elle qu'une invasion économique, interdira son marché à l'importation de marchandises, y compris belges. Le cinéma belge, les éditeurs belges seront étranglés par le manque de débouchés en France étranger, alors qu'eux-mêmes doivent admettre la supériorité française sur le marché belge! C'est que l'on veut enfin redécouvrir ce qui est français, ce qui est anglais, ce qui est américain... Mais pensez-vous que les Français veuillent découvrir ce qui est belge? Rien du tout! C'est donc le dégringolade. Enfin, au sein du groupe important d'auteurs, c'est l'éclatement pur et simple.

Effondrement du marché traditionnel, effondrement des fournisseurs (= les auteurs), éloignement du public, tout cela contribue à la chute, au déclin et à l'exil, mais il faut compter aussi avec certaines sympathies qui, valables sous l'occupation, deviennent gênantes dès la libération. Cela contribue à l'éclatement du nombre des auteurs... Notez que cela ne se fit pas du jour au lendemain. Outre les nombreux illustrés, il est des collections, telle la "Bibliothèque Jeune", qui continuent. Ou encore, on voit se surgir d'innombrables petites séries de fascicules, des récits de guerre mais aussi des récits policiers? La grande révélation de ces années-là, c'est Gustave Van Loo! Donc, ce n'est pas l'abandon d'un genre mais bien son évolution vers un autre public et sa courbe évolutive qui, ayant atteint son apogée, se trouve maintenant sur une ligne descendante, sur une orbite de ligne descendante. C'est ce que nous verrons de plus près dans le prochain chapitre.

Chapitre V: L'exil

Que reste-t-il de cet important groupe d'auteurs, fin '45-début '46? Pas grand-chose! Mais fais qu'il est établi que le déclin des collections entraîne leur disparition, c'est la débâcle. Pour certains, cette débâcle intervient très rapidement, dès la libération, puisque due à

leur position politique pendant la guerre. Les "collaborateurs", les "noirs" comme on les appelait, sont les premiers à quitter la scène et le navire qui coule. D'autres sont décédés; Paul Mex mort en 1944. Gaston Derycke, collaborateur notoire, quitte la Belgique pour aller se faire oublier en France sous le nom de Claude Elsen. Thomas se convertit au fantastique et à la critique d'art. Paul Kinnet se fit ermite ainsi que Dembermont, dont on n'entendit plus parler. Jurdant, fonctionnaire, ne pratique plus que l'écriture par à-coups. Ray devint John Flanders dans le policier. Jean-Marie Andrieu fit carrière dans la politique et ce qu'il écrit par la suite n'a plus rien à voir avec le polar. Charles Bromme mourut en 1943. Louis Dubrau évolua d'autres voies et sa écriture plus classique. Van Offel fuit en Allemagne, où il trouve mort ignominieuse. Tillieux et Duchâteau se convertirent à la BD. Et un grand nombre, au fin de compte, se trouve édité dans une maison française: Lucien Marchel, Jean Libert, Yvan Deilly, Xavier Snoeck, ainsi que Steeman. Le dernier à partir pour France, le dernier à clôturer le spectacle, une fois le compte bouffé le lion... Rideau!

Une fois terminée la deuxième mouture du JURY, les éditeurs belges se rangèrent. Pendant que Gérard invente le livre poche belge, il n'y eut plus que quelques tentatives éphémères pour implanter l'un ou l'autre genre. Quelques romans épars témoignent encore d'une certaine nostalgie de l'âge d'or. En général, ce sont des romans ineptes, et sans suite. Certes, un Gustave Van Looy continue allègrement à égrener ses paroles et d'un humour involontaire, dans des fascicules où tous les genres entrent en collision, mais il n'est notre dernier auteur populaire. Si la "Bibliothèque Jeune" se traîne jusqu'à dans les années '50, Marebout-Gérard lance avec Laffont une série policière historique LE GIBET, avec des auteurs belges. Depuis, de sa part, relance dans les années '60 la série policière MINUIT, sous la direction du spécialiste Willy Courtois, mais là encore on note l'absence d'auteurs belges...

Tandis que le roman agonise, le genre polar trouve un deuxième souffle dans la BD; celle-ci présentant une plus large tribune et nombre de talents s'étant affirmés, on trouve dans la BD belge des types multiples d'aventuriers: L'Epervier Bleu, Jean Valhardi, Blake Mortimer, Guy

Le franc, oubliant d'ailleurs Tintin, Spirou, Tif, Tondou, Blondin et Cirege, la patrouille des Castor... Tout cela plus ou moins régulièrement dans le polar et, petit à petit, se façonnant des séries policières. Tillieux se rade, après avoir tâté l'âge d'or avec "Bob Bang", avant de donner le meilleur de lui dans les "Héroïc-albums" avec "Félix", puis "Spirou" ensuite avec "Gil Jourdan". André-Paul Duchâteau travaille d'abord avec Tanaos Rali - auteurs dans "Bravo" d'adaptations, plus tard censurées, des aventures de M. Wens - puis il publie dans "Bravo" puis "Mickey-Magazine" ("Le mystère de la Tour Eiffel") avant de tomber sur Tibet (également révélé par les "Héroïc-albums") avec qui il forme un duo remarquable, qui nous ramène à HOCHET; en 1980, Ric Hochet, paru en BD, en énigmes, en feuilletons, etc., fête ses 25 ans! Jean Doley, qui avait débuté en 1943 dans le policier, crée pour sa part Jean Valhardi, remarquable personnage, grandiosément dessiné par Jijé puis Eddy Paape, pour qui Jean-Michel Charlier fit d'excellente scénarii. Outre Félix et Gil Jourdan, Maurice Tillieux crée Long, dessiné par Piroton, l'atmosphère pour les deux premiers, le jeu de l'énigme pour ce dernier, chaque fois classique mais terriblement efficaces, et plaisante à suivre quand Tillieux reprend le scénarii, mais il le fait pour Tif et Tondou (Will) ou Natche (Walthéry). Délicieuse série à citer, celle du Colonel Clifton, créée et dessinée par R. Macherot, puis reprise avec bonheur par Turk De Groot. Enfin, il faut absolument citer "Benny Day Attaway" de Berck Couvin, une des séries vedettes de "Spirou" qui se déroule dans l'Amérique de la prohibition et au temps des gangsters...

Ainsi, une partie de l'âge d'or, et non des moindres, trouve une séquelle dans la BD. Tillieux ayant encore livré quelques contes brefs ou nouvelles, il ne fera plus de romans tandis que Duchâteau jouera gagnant dans deux tableaux: l'écriture (nouvelles, romans, feuilletons) et scénarii. Il excelle d'ailleurs dans la nouvelle à avoir pour autant trouvé un éditeur idéal qui le suive à la trace. On peut le regretter.

Pour la plupart des autres écrivains belges, le point névralgique s'était déplacé jusqu'à Paris. C'est en France qu'ils essaient maintenant de s'implanter. Il est d'ail-

leurs ■ facteur essentiel ■ l'exil des romanciers parol-
lèles et/ou populaires (ou non) belges: ■ fois l'édition
belge étranglée par ■ France, ils ont eu affaire ■ une
totale indifférence quant à leur sort respectif ■ ■ part
de leurs concitoyens, dont pas mal ■ lecteurs qui, quel-
ques mois plus tôt encore, applaudissaient à chaque paru-
tion d'un de leurs titres.

Si pendant la guerre quelques audacieux firent de la
critique littéraire ■ roman policier, ■ l'effondrement
de notre édition nationale ■ collections policières, on
mit le couvercle ■ la chose ■ s'il était nécessaire
d'oublier au plus vite cette production néo-féodale. J'en
veux pour preuve ■ exemples suivants. En 1945, M. Hubert
Colleye écrivit un article, "Les lettres belges pendant
la guerre", paru ■ le N° 1 (novembre 1945) ■ la "Revue
Générale Belge". On y lit, e. s.:

Tenez, le temps de la guerre nous a fourni l'occasion vraiment
inespérée, providentielle, de sortir ce que nous avions en nous,
d'établir une loi pour ■ notre littérature ■ des positions
inexpugnables, de la hausser sur un plan d'où elle eût été remar-
quée de l'univers. Restrée dans nos limites, repliée sur nous-
mêmes, forcée de vivre de notre substance propre, nous eûmes le
temps de penser, de rêver, de ruminer, de condenser. Et de pro-
duire. Et de nous exprimer. La formidable concurrence française,
on nous en délivra. Nous fîmes magnifiquement seule avec nous-
mêmes. Et comme l'écrivait, eut le temps d'écrire, le public eut
celui de lire. Le besoin de lire devint comme une soif dans le
désert de la soif. Des associations, des affinités de lecture, voilà ce
que devinrent les Belges. On se rasait les livres, on les dévora.
On alla jusqu'à lire des livres de Belges imprimés en Belgique.
Le Belge découvrit sa littérature. Le libraire n'eut plus honte de
recommander une production belge. Puisqu'elle se vendait. Ja-
mais notre littérature ne fut à pareille fête. Aussi les maisons
d'édition se mirent à foisonner. Et les écrivains d'écrire,
d'écrire...

... ce qui, en fin ■ compte, ne fait qu'ajouter ■ l'eau
à notre moulin, s'il n'était que M. Colleye ■ ■
litanie, se plaignant de l'absence des Verhaeren, Maeter-
linck et autre Père Damien (et et!). Il cite quelques au-
teurs certes: Marie Gevers, Hellens, Paul Willems, Eric
■ Haulleville, et c'est quasiment tout. ■, il aborde
timidement l'anticipation, cite Stéphane ■ et même

"La rédemption ■ Mers" de Nothomb, mais PAS UN MOT SUR LE
POLICIER, fût-ce simplement pour Steeman... ■ croyez ■
que la "Revue Générale Belge" ■ ■ là: elle qui avait
publié ■ Ray et John Flinders, qui publia Thomas Owen,
Edgar Poe, Chesterton, ■ Lorde, Régis Messac et bien d'au-
tres, récidive et persiste ■ l'horreur, puisque, ■
■ N° ■ de décembre 1945, c'est cette fois Germaine Sneyers
qui nous conte "Cinq ■ roman belge", ■ encore
une fois la période ■ faste et si riche de l'occupation,
cite Hellens, Willems, Gevers, quelques autres membres ■
la gent féminine ■ pour cause, ■ elle NE ■ PAS UN
MOT SUR LE ROMAN POLICIER. Et la Sneyers de conclure à
propos ■ ■ panorama de cinq années belges: "... sans
doute n'y trouvons nous rien qui puisse faire crier au
grand chef-d'œuvre." Bien sûr, tout le ■ sait que
"Malpertuis" n'est ■ un chef-d'œuvre, que Steeman n'a
jamais écrit ■ chef-d'œuvre, que ■ écrivains manquaient
d'imagination et ■ ■ les ■ doivent être mortelles-
■ ennuyeux ■ lire...

Deux des auteurs, parmi ceux qui sont sévèrement criti-
qués -Jean Libert et José-André Lacour-, prendront d'ail-
leurs leur revanche: ils sont au ■ de ceux qui connaî-
sient l'exil ■ qui s'implantent en France.

"Mystère-Magazine", la ■ belle revue de Maurice Renaut
-calquée ■ le modèle ■ ■ revue-mère "Ellery Queen's
Mystery Magazine"- accueillera un ■ nombre d'auteurs bel-
ges. Si ■ y figure par prestige, il y a aussi des
auteurs que ■ essaie d'introduire ■ ■ faire percer
■ France. Sur les instances ■ Roland Stragliati, il "dé-
couvre" Jean Ray ■ ■ et encore André-Paul Duchâteau,
Ilke Legrand, Thomas ■, José Ortmans, Ch.-L. Souvelier,
Gabriel Deblender et Xavier Snoeck. On trouve également du
■ ■ sommaire de "Le Saint Magazine" ainsi qu'un cer-
tain Paul Kerry et, ■ général, ■ sont ■ nouvelles que
l'■ a déjà lues ■ Belgique sous la plume ■ Jean Libert.
Ayant fui la Belgique, il s'est associé ■ Gaston Van de
Panthuyzen pour devenir successivement Jean-Gaston Vandael,
Paul Kerry, Graham Livandert, Jack Murray chez Le Fleuve
Noir, un éditeur qui se lance dans divers domaines. C'est
■ que l'on retrouve également Jacqueline ■ Boulle, sous
le pseudo ■ Georges Tiffany, et José-André Lacour, qui pu-
blie d'abord du western sous le nom ■ Johnny Sopper puis
■ l'horreur et du crime sanglant ■us celui de Beruit Be-

l'allemand et l'anglais. Dans sa postface son roman de Kinnat, "Het recht van de sterkste", il se propose encore de publier Steeman, Léger et Stéphane, mais fait également appel aux jeunes talents et espère recevoir des manuscrits. Hélas, l'éditeur n'en a jamais jusqu'à là. Il y eut au moins cinq titres mais certainement pas beaucoup plus (dont un Boileau, dans lequel on annonce plusieurs traductions du Masquel)... Encore une tentative avortée, qui ne sera pas renouvelée si tôt...

Après-guerre, John Flanders demeure le principal auteur policier n'éprouvant pas tellement de concurrence des Van Loon et Ivanov, ou autres séries de fascicules éphémères, qui pullulaient après la libération, avant de disparaître l'un après l'autre. Hélas, John Flanders est un auteur sans livres, et la situation ne s'améliore pas lorsqu'on constate que certains éditeurs, tels De Schorpioen, Ivanov, ou plus sérieux encore, tels que DAP-De Reijnders, font plus souvent appel, pour leurs collections ou séries, à des auteurs étrangers. John Flanders publie à tour de bras des nouvelles et romans policiers, ou encore des contes breux, dans les "Vlaamse Filmpjes" (on y retrouve de récits parus, soit dans les Harry Dickson, soit dans "Bravo", mais réécrits, écourtés et adaptés au goût du jour) mais encore dans "Zondagblad", hebdomadaire familial publié par "Het Volk" à Gand. Flanders y reprendra le personnage de Trigge (de "Bravo") et créera Wheeler, vague copie d'Edmund Ball.

"Zondagblad" aura marqué une importante étape dans la carrière de Flanders, non seulement pour ses récits inédits tels que "Gouden tanden" ("Dents d'or"), paru ici pour la première fois, mais encore par la présence du long roman "De nachtzwaluw" (cfr. tous ses récits repris dans le recueil "Speurders in actie" I). Signalons aux lecteurs français auront l'occasion de prendre connaissance d'une fraction de cette œuvre dans les deux volumes "Mystère et aventures" et "La bataille d'Angleterre", le dernier est un meilleur John Flanders malheureusement.

Le seul auteur flamand fera figure d'auteur policier dans les années '50 et '60: Roger d'Exatyl. Malgré des débuts assez hésitants ("De Verbrugge"), il manifeste un réel talent dans deux ou trois romans antérieurs, mais il ne parvint pas vraiment et une longue maladie ainsi qu'une mort dramatique mirent fin à une carrière en dents de scie.

Parmi le lot des auteurs policiers potentiels, citons rapidement Fernand Auvens, Aster Berkhof, Louis de Lant-decker, Luc Prins (alias Saint-Remy), Roger Pieters et même Hubert Lampo (avec un excellent conte radiophonique) aucun de ces auteurs n'étant réellement convaincant.

Hubert Lampo mérite toutefois d'être retenu. Il sait qu'il est, avant tout, auteur fantastique, mais il faut bien se rendre compte que ses romans contiennent en général une enquête dans l'occulte qui sont construits comme des "thrillers". Il semblerait qu'il soit également la voie suivie à l'heure actuelle par Jef Geeraerts, excellent écrivain, très commercial et populaire, qui suit les traces des romans anglo-saxons, à la limite de la politique-fiction. Son premier thriller racontait, avec moult détails, un attentat perpétré (et réussi!) contre Mobutu. Dans ce domaine, soulignons le mérite de John Vermeulen, jeune auteur de SF, converti au thriller, à la limite du fantastique encore une fois. Son premier essai, "Contract met een superman" (DAP) en est un bel exemple. Cela nous mène déjà à 1980.

Il est passé et revenons à nos "populaires". Il semble bien que "L'inspecteur Robert", paru dans les Ivanovs, ait été une création originale. Malheureusement, la qualité des récits fut guère engageante et c'est d'ailleurs probablement pour cette raison qu'un vague projet de série télévisée fut abandonné. On avait prévu l'auteur Hend Buyl dans le rôle de Robert; celui-ci n'était, à l'époque, taillé un joli succès dans la populaire série "Schipper naast Mathilde" de la BRT.

Il y eut Van Loon certes, qui paraissait dans les deux langues, n'en connaissant d'ailleurs, mais il y eut aussi la série des fascicules "Record" chez Van In à Liège, la série "Peter Staal, detectiveraad" (publiée en 1954 par De Balie, toujours à l'affût visiblement) et la série "Willy Patson, de edelijke wreker" (De Palm, à Anvers), mais il existait aussi des éphémères BD. Il y eut encore la "Mysterieek", une des rares séries policières flamandes publiées pendant la guerre par un certain René De Smedt à Willebroek. Il y eut la série "Het rode masker" et enfin "Dr. Carlo's detectiveverhalen", éditée par Proost à Linkebeek. Tout cela sera balayé dans les années '50, encore que cela démontre un certain engouement pour le genre, qui connut une aussi grande vogue dans la BD.

La bande dessinée flamande est réellement sortie de la guerre. Dès la libération, les journaux reprennent des séries de talents locaux et non plus des séries étrangères. Ruth va créer "Thomas Pips" en tant que stop-comic dans "Het Volk", avant d'en faire un personnage de série à suivre, qui sera détective et pour lequel John Flanders écrit d'excellents scénarii. Marc Sleen va créer les aventures du détective Van Zwen, dans "De Nieuwe Gids", avant que celui-ci cède la place en popularité à Néron, dans la série "Suske en Wiske" ("Bob et Bobette"), Willy Vandersteen adjoindra aux deux enfants le truculent Lambik (Lambique)... qui est détective de son état! Et il y a eut d'autres! On peut encore citer "Bert Bibber" ou "Piet Pieter" de Pom dans la "Gazet van Antwerpen", l'espion loufoque "Jim Lont" de Erik ou "D. Howard" de Karel Verachtere, mais ces deux derniers ne firent pas long feu. Rik Clément, lui, créera "Jon Knap" dans les années '60 avant de le moderniser en 1970 sous le nom de "Dick Durf". Quant à Dandoen, il nous avait livré en '45-'46 son chef-d'œuvre, "Muss, detective", dans "Petit-Belges" tandis que Vandersteen nous donnera encore les Biggles et, actuellement, en souvenir de nos lectures de jeunesse, l'excellente série de "Robert et Bertrand", encore qu'il eût pu mentionner le créateur, Raf Verhulst...

Si John Flanders demeure le géant de la littérature policière flamande, suivi par son dauphin Roger d'Exesteyl et son ancêtre Raf Verhulst, il n'en demeure pas moins vrai qu'à l'heure actuelle il n'existe plus de collections, plus d'éditeurs et très peu d'auteurs. Le genre viendra probablement par la voie de Geerarts et de Vermeulen, donc du thriller, et saluons également Rik Clément pour son œuvre policière, dernier représentant d'un genre riche en personnages à l'après-guerre.

Chapitre intercalaire (2): le BD policière belge.

L'apport de la BD est plus importante. Non seulement parce que ce fut le refuge d'un grand nombre d'auteurs mais parce que la BD perpétue la tradition de l'énigme classique et de l'enquête traditionnelle, heureusement pas toujours avec des héros à hoc mais, au contraire, avec des créations originales. Quatre grands auteurs seront à la source de cet épanouissement: Jean Doisy, J.-M. Charlier, M. Tillieux et A.-P. Duchâteau. Mais il y en eut bien

d'autres encore. Ainsi faut-il citer Sirius (Max Mayeu) et son ineffable "Epervier bleu", né sous le pseudonyme "Spirou" durant l'occupation et qui vivra avec son comparse, Larsen, de magnifiques aventures dont "L'ennemi sous le mer" (récentement réédité) reste, à nos yeux, le modèle du genre. Du côté de Sirius, il faut citer "Célestin Virgule", parodie du détective bien malgré lui, prise avec le redoutable Fantôme (sic). Cette histoire parut dans "Houstique", après-guerre. Il est temps de la rééditer. N'oublions pas non plus Edgar-P. Jacobs qui, avant-guerre, s'était tenté par la traduction de romans, dont ceux de Samark, parus dans la "Bibliothèque Jeune" chez Dupuis, sous le pseudo transparent Ed. Jack Obs. Excepté le lourdaud peu réussi "Affaire du collier", il s'est toujours tourné vers la SF et le fantastique, enco- que chaque histoire soit menée comme une enquête ou que deux histoires au moins révèlent un climat de Harry Dicksonien, notamment "Le cerque jaune" et le sublime "S.O.S. météores", une double enquête à l'homme, menée battant... Il y a d'autres, bien entendu: R. Macherot et son succulent "Colonel Clifton", repris avec bonheur par Turk dans "Groot", sans oublier les enquêtes de Chlorophylle, détective à ses heures quand il n'est à la poursuite d'Anthracite, le rat noir et criminel toire... Justement, il y a la belle belge belle brochette de criminels, dont Ulrik (Jacobs), Anthracite (Macherot) et Axel Borg (J. Martin) font indubitablement partie. Le dernier nommé est le génie de Guy Lefranc, une très belle réussite de Jacques Martin, et les enquêtes de ce grand reporter dépassent souvent le cadre du simple policier.

Il faut surtout pas négliger l'apport des scénaristes. Ainsi l'auteur Jean Doisy (début en 1933, chez Moorthuysen) est le père spirituel de "Jean Valhardi", série que va créer Jijé sous le pseudonyme "Spirou", mais dont on retrouve également les aventures écrites dans de petits fascicules. La série sera reprise un petit temps par Paape (également dessinateur de Marc Dacier) puis J.-M. Charlier qui, son fil des ans, a servi pour ses nombreux auteurs -et je signale, à tout hasard, à Monsieur Andrevon et compagnie, que Charlier est bien belge et non français!- d'innombrables histoires criminelles et policières d'un classicisme rigoureux: que ce soit pour Hubiron (Buck Danny; Tiger Joe; Barbe-Rouge), Uderzo (Tanguy), Jijé (Tanguy encore),

Girard (Blueberry), Paivet (Guy Lebleu), Hitaq (Les Castors; Jacques Le Gall), Eddy Paape (Valhardi, Marc Dacier), etc.

Enfin, il est certain que pas mal d'autres exemples foisonnent dans le ~~milieu~~ incroyable d'illustrées de l'après-guerre. Il faudrait un jour recenser toutes les histoires policières, les "flicks", les criminelles ~~et~~ les limiers, qui remplirent des pages et des pages de "Bravo", "Spirou", "Tintin", "Bimbo", "Mili", "Sabord", "Héroïc-albums", etc. Parmi cette incommensurable richesse, il est un illustré qui a, par-dessus tout, honoré le polar, et, bien sûr, il s'agit des "Héroïc-Albums", créé et lancé par Fernand Cheneval (lui-même auteur ~~de~~ la série d'Attila, reporter-enquêteur). C'est ~~là~~ que débute Greg (encore belge à l'époque; avis à Andrevon...) avec "Le chat", une des rares tentatives ~~de~~ héros masqué ~~en~~ Belgique (bien que les histoires se déroulassent chez ~~des~~ Godons). C'est là que débute Tibet avec "Dave O'Flynn", espèce ~~de~~ bâtard sous-marin ~~de~~ Sam Spade ou Philip Marlowe, un précurseur assez réussi ~~de~~ Ric Hochet, plus sûr, plus adulte, roulant des épaules dans une atmosphère enfumée ~~de~~ ~~la~~, whisky, cigarettes et petites pépées. C'est ~~là~~ que débute l'œuvre, exemplaire parmi toutes, de Maurice Villieux, avec "Bob Bang" puis ~~de~~ "Félix", héros à lunettes, ce qui n'est pas toujours fréquent. C'est là que Henri ~~de~~ publie du polar sous le ~~nom~~ ~~de~~ Lew Shannon. C'est là qu'officialise Fernand Dineur avec "Nant, policier", ~~un~~ BD mais également dans de brèves enquêtes. C'est là aussi que débute Jidéhem ~~de~~ "Ginger", série policière s'il en est. C'est là que paraissent les enquêtes ~~de~~ l'inspecteur "Harouf" de Pierre Leika (un duo). C'est là que débute Albert Weinberg avec son aventurier moderne "Luc Condor"...

De cette ile au trésor, de cette caverne d'Ali-Baba, sortira le Greg en question, pour ~~de~~ donner d'abord "Rock Derby" puis les scénarii de "Bruno Brazil" (dessins William Vance), de "Bernard Prince" (dessins Hermann). Tibet rencontre André-Paul Duchâteau et; à deux, ils forment un héros-type, le journaliste Ric Hochet qui, après d'innombrables enquêtes, albums et même un film, fêtera cette année -rappelons-lui- ses 25 ans de vie mouvementée! On regrette que cette série soit si mal connue en France. Servies par ~~un~~ dessin efficace et un style minutieux, les enquêtes ~~de~~ Ric Hochet ~~se~~ construisent sur ~~des~~ variantes he-

biles ~~de~~ ~~la~~ thématique policière. Quant ~~à~~ Villieux, il mettra Félix de côté mais non les meilleures énigmes distillées dans les "Héroïc-Albums". Pour "Spirou", il va créer "Gil Jourdan", dont chaque album sera comme une perle égrenée le long d'un splendide collier. ~~De~~ ~~la~~ principal, il va ~~de~~ créer l'éphémère ~~de~~ Jaeger, puis écrire des scénarii pour Will (Yif ~~de~~ Yondu), Pironon (Jesse Long) et quelques autres. Le ~~meilleur~~ ~~de~~ ~~la~~ policière se trouve bien entendu dans "Gil Jourdan", étonnante création pleine de vitalité, d'humour corrosif, et dont les enquêtes sont bâties ~~de~~ ~~sur~~ partitions ~~de~~ Bach, c'est-à-dire polies, rodées, peaufinées, ~~de~~ goût et humour.

Il est malheureusement certain que, ~~au~~ moment où ~~la~~ littérature semble reprendre un peu du poil ~~de~~ le bête, la ~~la~~ policière connaît un certain ~~de~~ à vide. Les séries habituelles continuent leur petit ~~de~~ ~~de~~ chemin et quelques ~~de~~ personnages ~~de~~ vouloir pointer à l'horizon sans apporter toutefois ~~de~~ sang frais qui renouvellerait le genre. Aucune création marquante n'a en effet émergé à la fin des années '70, et même le ~~de~~ d'aventure s'enlisse et s'essouffle par rapport à la production étrangère. Seule la série ~~de~~ "Jack Attaway et Sammy Day", dessinée par ~~de~~ et écrite par Reoul Cauvin, est ~~de~~ création intéressante, encore que parodiant le genre. Elle ne renouvelle pas. La force ~~de~~ grandes séries policières -"Félix", "Jourdan", "Ric Hochet", "Jesse Long"-consistait ~~à~~ créer ~~de~~ atmosphère et un climat réalistes où les enquêtes et les énigmes classiques passaient au second plan. Cela nous manque un peu ~~à~~ l'heure actuelle et il est impossible de dire en ce moment de quoi l'avenir sera fait.

Chapitre IV. Les années '80: au seuil d'un âge nouveau.

Les années ~~de~~ furent les années de la désolation. Dans le seul domaine du policier s'entend. L'engouement pour le fantastique et le déferlement de la science-fiction chez les auteurs français, le net regain d'intérêt manifesté au ~~de~~ ~~de~~ années récentes pour le "polar", ont bien occupé cette période, ~~de~~ parler de l'excès en matière de BD. Mais, chez les auteurs belges, c'est la désolation. Merabout, tout ~~de~~ son fantastique, s'est évertué à révéler ~~de~~ "talents" fantastiques sans y parvenir:

ni Raemdonck, ni Malinuz, ni surtout Bours ne sont lisibles. Simonon s'est mis à la retraite ■■■■ Maigret. Steeman est mort. Marine est morte. Seul Henri Vernes continue son petit bonhomme ■■■■ chemin ■■■■ "Bob Morane" et Kimmet s'est réveillé, qui ■■■■ livre, ■■■■ en mal en, un ■■■■ deux romans de la série du Commissaire Furnes chez Le Masque...

Et, malgré tout, s'est amorcé à la fin des années '70 un renouveau d'où surtout à une génération de jeunes auteurs qui parviennent enfin ■■■■ percer. Parmi ceux-là, Jean Van Hamme, scénariste de BD, qui lance la série de l'aventurier "Largo Winch"; Philippe Van Dooren, publiciste de métier, se lance dans la littérature populaire sous pseudo; Yves Verende, après des débuts espacés dans le SF, se tourne enfin vers le populaire avec la série de "Teneru"; Jean-Claude Smit ■■■■ Bénédicte, encore ■■■■ scénariste ■■■■ BD, s'y attaque lui aussi, tandis qu'un Français de Paris, Benoît Peeters, vient non seulement bouffer ■■■■ pain ■■■■ Belges mais ■■■■ se faire ■■■■ nom comme auteur...

Van Dooren, Verende, Smit le Bénédicte (et bientôt Duchâteau), publient tous chez Glénat (Grenoble), dans une nouvelle série de poche ("Train d'enfer"; direction littéraire: Numa Sedoul). N'est-il pas curieux de voir que, sur les 4 premiers titres ■■■■ ■■■■ série, 2 étaient ■■■■ ■■■■ auteurs belges? D'un côté, cela indique la carence des éditeurs belges pour autant ■■■■ ceux-ci existent encore. La main-mise par les auteurs belges chez Glénat ■■■■ assez réjouissante en soi. Ces auteurs-là, ces jeunes auteurs, représentent ■■■■ eux seuls ■■■■ génération entière. Il faut espérer qu'au seuil d'une nouvelle décennie, ils nous apporteront ce ■■■■ soufflé épique que les Steeman et Ray ont su nous donner dans les années '30 et '40. Tout, à ce stade-ci, nous permet d'espérer dans ■■■■ sens. Quelle meilleure conclusion pouvais-je espérer?

Danny DE LAET
(Gand, 11.11.80)

Dans notre série policière:

- N° 14: "La nouvelle policière latino-américaine" (anthologie)
- N° 17: "Avoir du chien & être au parfum" (recueil Federici)
- N° 20: "T'es qui là?" (anthologie mexicaine/M.E. Bernédez)
- N° 23: "Le pierre dans l'eau" (roman de H. Belevan/PEFOU)

L'AGE D'OR DE LA LITTÉRATURE POLICIÈRE EN BELGIQUE: 1940-44.

Les années d'occupation furent l'âge d'or de l'édition belge, et ■■■■ auteurs, et, tout particulièrement, des auteurs de ■■■■ policiers. Il y eut, à l'époque, une telle abondance d'œuvres diverses et de qualités, qu'un critique ■■■■ Narcejac, dans son "Esthétique du Roman Policier", ■■■■ pu parler d'une école belge, ■■■■ on parle actuellement d'une école belge ■■■■ fantastique.

D'■■■ part, les éditeurs français se trouvaient confrontés à un ■■■■ problème: ■■■■ partie s'était repliée ■■■■ zone "nono" et tous leurs ouvrages ne passaient pas ■■■■ ligne de démarcation, ainsi ■■■■ "Science de Vie" installée à Toulouse. De plus, le papier ■■■■ trouvait contingenté, ■■■■ vent fort sévèrement, et les œuvres devaient recevoir ■■■■ visa ■■■■ la censure. Censure française et allemande pour les françaises, ■■■■ uniquement allemande en Belgique.

■■■ plus, les temps favorisaient la lecture, il n'y avait ■■■■ autre chose ■■■■ faire: couvre-feu à dix heures trente du soir, plus tôt si des sabotages avaient eu lieu. Alors, ■■■■ la génération ■■■■ lycéens étudiait, ■■■■ pouvait faire autre chose, les parents lisaient, et donnaient leur préférence ■■■■ ouvrages d'évasion qui, à l'époque, se limitaient encore au roman d'aventures et au policier. Mais quand les premiers Jean Ray et Thomas Owen firent leur apparition, ■■■■ succès fut immédiat, comme celui ■■■■ Barjavel et ■■■■ Jacques Spitz.

Aux anciennes maisons s'ajoutaient la Toison d'Or, les Éditions du Houblon qui publièrent le théâtre ■■■■ Ghelderode, Soled, le Styx, l'Etoile, Librie, et je dois en oublier, ■■■■ omettre les deux maisons existantes: Ignis et la Roue Solaire. Certaines de ces maisons nouvelles n'étaient que des prête-noms, ainsi La Nouvelle Revue Belge et, plus tard, Les Libertés Belges, qui n'étaient là que pour publier et distribuer la Mercure de France; d'autres s'étaient vouées ■■■■ Simonon, à Pierre Loti et à quelques académiciens de second rang, la Toison d'Or publiant Montherlant, Barjavel, Giraudoux. Mais, dans l'ensemble, la part faite aux auteurs belges fut prépondérante et même pratiquement exclusive ■■■■ le roman policier.

Il y avait déjà eu des tentatives avant-guerre: Moortmans, la collection "Rex", la collection Zorro, les "Presto-films" d'Averbode, Dupuis avec ses collections Jaune et Verte. "Le Soir" publiait des feuilletons poli-

Fort ingénieux.

Pour la suite, on assista à une accélération de l'évolution. En trois ans, le policier belge allait parcourir toutes les étapes d'une vingtaine d'années.

Très tôt, des auteurs considérèrent l'action policière comme un ornement. Carine écrivait des drames psychologiques et, dans "Champs-Dormant", situera l'action dans un asile d'aliénés, dont les pensionnaires échappent à tous les poncifs traditionnels de la folie. Stéphane son inspecteur Savignon retrouvait les atmosphères à la Simenon, la peinture des petites villes, d'une humanité médiocre réveillée par le drame. Anne Silvius, avec "Le jeu des rois", réussissait à marier enquête et jeux d'adolescents pensionnaires d'un préventorium (ouvrage en partie autobiographique, elle-même étant Eric, le fille-garçon). Marcus était archéologue et policier. Tout cela fait que ces ouvrages intéressent encore, ils tombent peu mais après dix pages, comme tant de romans de "l'Empreinte".

Encore ces auteurs demeuraient-ils fidèles à la recherche d'un criminel: rejetés au second plan, l'enquête était là. Elle disparaît chez les auteurs de la troisième vague. Dambermont avec "La Genache" ou "Auto-stop" (ce curieux roman, qui est déjà La Mort d'un cycliste de Gordon). Léger, dans "Le Manique", accompagne le criminel, Anne Silvius dans "Guignol", un homme faible que la fatalité entrouvre, frappé par le crime plus qu'il ne frappe, tracé plus par le destin que par la police. Servais, et plus encore Van Montfort, firent un peu de plus, mais chez eux récite à la première personne, presque monologues intérieurs, en style perlé, où l'intrigue court et se perd selon l'incohérence de la vie, et dont les romans sont tout pareils à ceux que publiera plus tard Marcel Duhamel.

La révérité de Stammen semble porter ombrage à R.-H. Jacquart, qui décide de le concurrencer. Il fut, tout à la fois, directeur littéraire du VAMPIRE, directeur littéraire de "Une heure d'oubli", conseiller de "Le Lecteur", fascicules copiés intégralement sur LE JURY. Le plagiat allait même plus loin. "J'assassinerai" de Paul Durbin n'était qu'un plagiat de "Quatre crimes parfaits" de G. Derycke, lequel critique descendit en flammes P. Durbin chaque fois qu'il en eut l'occasion. Il est vrai qu'il était facile de réduire à néant qui écrivait:

"Les infamies tragédies qui, à l'abri d'un linon mouve, dans le silence des secrets éternels... De cette heure date son incorporation dans cet autre régiment de souffrance que l'on appelle les filles de joie, mennequins de dentelles qui, la nuit, chevauchent les places publiques."

Il ne faut pas s'y tromper, cette polémique importait peu, elle masquait seulement les attaques sournoises et perfides qui s'amoncelaient principalement sur le "Pays Réel". La littérature policière était, au fond, une forme d'attentisme; elle permettait d'entretenir la nostalgie des choses passées; pour ses lecteurs, rien ne semblait avoir changé depuis l'avant-guerre: les problèmes, on les cultivait les mêmes idées. Pas un des héros qui ne terminent sa lettre par un "Au chef" vibrant... Il était quand même significatif que ces œuvres se passaient fort souvent en Angleterre, aux Etats-Unis (comptant que Paul Kinnert, bon teint cependant situait trois romans à New-York ou à Atlanta). Une Jeanne Marcus avait même promener sa héroïne en Italie durant plusieurs volumes, si elle rencontrait déjà "La Dolce Vita" dans "Bel à Capri", les Fascistes étaient absents du décor. Et pour un Pol Lorin, mouillé jusqu'aux oreilles et qui s'en prenait aux politiciennes de 1936 même, un Louis Caratte mettait sur scène Paul-Henri Speck dans "Cadavre exquis", avec une sympathie cordiale.

Rien de l'époque ne passait dans ces romans. Il peine un Mister ne fera-t-il allusion au Marché noir et aux règlements de l'Autorité occupante. Mais la Verbruggen de "Mort dans l'abri" avait situé son action dans la campagne anglaise, sous les bombardements de l'automne 1940.

Bref, cette "sous-littérature" empêchait des œuvres sérieuses de paraître. Entendez par là, celles des réalistes, qui se voyaient opposer par les éditeurs la manque de papier. C'est pourquoi, ils finirent par fonder leurs propres maisons, Ignis et le Roux Solaire, et ils éditeront des policiers de leurs sympathisants.

Comme personne ne lisait "Le Pays Réel", sauf quelques irrécupérables convaincus, et que le temps n'était pas venu où ils pouvaient passer sur des décisions, on mobilisa d'autres plumes. Et d'abord celle de G. Derycke.

C'était un curieux personnage, visiblement coincé entre ses goûts, qui étaient souvent excellents, et ses

opinions politiques, pour le moins discutables. Il vilipendait le policier classique, voyant en lui un cul-de-sac, où ■ s'agitieraient plus que des fantoches. Et il en écrivait deux, fort bons du reste. Critique de cinéma, il en attribuait tous les malheurs aux Juifs (à la suite de la faillite Nathan) mais il portait Ben Hecht ■ nues. Il se disait "Ordre Nouveau" mais proclamait le génie ■ Sartre. C'est lui qui me fit découvrir "La Nausée". Et il réclamait ■ réédition ■ Malraux, au lieu de gâcher du papier pour les policiers et la littérature commerciale. Je me demande quelle dut être sa réaction quand De Kogge, en 1944, publia "Grapes of Wrath", sur ■ espèce de carton bitumé, faisant de ce livre de 710 pages non une brique, mais un pavé cubique. "Ce formidable bouquin" ne méritait-il ■ mieux?

Et voilà que Louis Caratte, ■ "Naissance de Minerve", affirmait que la tragédie ■ notre époque c'était la Révolution ■ l'on trouve dans les œuvres de Malraux et ■ roman policier:

"Ce n'est plus l'amour qui est tragique, c'est le bureau ■ police (...). Toutes les puissances de mort de la tragédie, toutes ■ raisons qui rendent intolérables la vie (l'honneur, le renom, ■ conscience) font place au commissaire Maigret (...). (Un ■ traits du roman policier) c'est le tragique, c'est la présence de la mort, l'irruption sournoise ou triomphante des dieux, les menottes ■ la poche".

Alors, notre Darycke ■ mit à faire flèche ■ tout bois. Dans "Cassandra", il reviendra plusieurs fois ■ ce sujet ("Limites du roman policier", 18 octobre 1942; "Une expérience décevante: fin ■ policier", 27 juin 1943; "Tendances nouvelles du roman policier", 7 mai 1944). Il prônait Faulkner, Francis Iles, James Cain, c'est-à-dire l'école américaine, pour laquelle le jeu purement intellectuel avait fait place au tragique... puis virage sur les chapeaux de roues; il se mettait à condamner les ■ auteurs belges marchant sur leurs traces, pour conclure:

"En France, on vient, paraît-il, d'interdire purement et simplement l'édition de romans policiers. Mesure extrêmement opportune au moment où ■ grande disette de papier exige une utilisation intelligente ■ celui-ci. Quand la prendra-t-on chez nous?"

27 juin 1943

Mais quand la plume était tenue par un bon inconditionnel ■ Jules Host, la condamnation devient d'un humour corrosif et grinçant, quoique involontaire. Il fallait ■ certain estomac pour écrire que le ■ policier est ■ pensable ■ la dévalorisation de la vie humaine, alors que fonctionnaient les chambres à gaz, les crématoires, au nom de l'idéologie, devant remplacer ces ■ pourries et démocratiques.

Je ne dis ■ que certaines des remarques ne soient pertinentes; ■ seront celles-là mêmes ■ Norcejac dans "La fin d'un bluff"... ■ ■ n'était pas ■ ceux-là à les dénoncer. Et ce qu'il y a ■ magnifique, c'est que chaque phrase atteint en plein visage les amis de l'auteur et leur idéologie.

Bientôt, on passa ■ l'action directe.

J'avais, ■ l'époque, écrit ■ JURY pour signaler les ressemblances frappantes existant entre "La mort invisible" de Jean Bodar ■ "Le fluide de la mort lente" de J. J. Marine, paru six ou sept ■ plus tôt, dans la collection "Zorro". ■ le courrier ■ lecteurs devait être supprimé à partir du ■ 55, la lettre fut envoyée ■ Bodar, qui me répondit. Il tombait des nues. Tout se ressemblait. Bileux, il avait même imaginé, puis supprimé, un épisode qui se retrouvait chez Marine. Il faut dire que le sujet très particulier (un empoisonnement par les rayons gamma) imposait ■ telles concordances. Il m'apprit alors que les fascicules allaient disparaître, ne recevant plus les autorisations, maintenues pour les volumes.

Il semble que le courrier des lecteurs ait déplié. Les préoccupations, les réflexions qu'on y trouvait, s'écartaient par trop ■ la vision souhaitée par l'occupant et ses fêaux, ■ l'emprise s'accroissait. Et quand l'on voit que Steeman publia, presque ■ catastrophes, trois de ■ ouvrages dans LE JURY, durant le dernier trimestre de 1944, on ■ dit que de ■ côté-là, peut-être, il y eut également des pressions et ■ interdits.

Mais toute l'histoire de l'édition belge durant l'Occupation reste à écrire, ■ ■ luttes sourdes contre l'occupant, entre collections, entre requins de même taille. Il y eut l'éditeur publiant le "Napoléon" ■ Taine, où l'on découvrait ■ conquérant qui, dominant l'Europe, aurait installé partout le despotisme, faisant ■ chaque Français ■ soldat ■ ■ policier, et devant succomber devant la résis-

Il eût peut-être suffi d'attendre le lendemain qui ne pouvait manquer de ■ produire. Mais les Presses de la Cité et la "Série Noire" firent connaître la nouvelle production anglaise et américaine. C'en était fait, du moins pour ■ temps, des lentes enquêtes, les alibis faits et défaits, des personnages enfermés entre quatre murs d'une maison isolée. Même une collection comme Le Limier, essayant de reprendre la succession de ■ solide bastion anglo-saxon qu'était l'Empreinte, et qui ■ ressuscita que le temps d'une dizaine de volumes, ■ ■ ■ auteurs classiques: Crofts, Philip Mac Donald, Ellery Queen. Même Le Limier, donc, dû baisser ■ rapidement pavillon.

Le temps était ■ l'action, ■ la violence, au sexe. Stee-ven écrivit, dans "Mystère-Magazine", que certains ouvrages "policiers" auraient dû ■ vendre sous papier-cristal ■ petits vieux hantant les galeries du Palais-Royal.

Narcéjac dénonça la "fabrication" des oeuvres... Rien n'y fit: le public voulait du mouvement, des poursuites, du suspense et non plus de lents jeux d'échecs intellectuels.

On porta en terre l'école policière belge... mais aussi l'école française, qui avait prospéré dans le labyrinthe du ■ Portulan. Seul Léo Malet survécut un temps avec Nestor Burma.

En dépit de ■ concurrence, des maisons tenaient bon et persistèrent à publier, comme Le Sixième. Mais l'édition belge fut étranglée par ■ accords culturels signés à plat ventre. Films, livres, revues, journaux français entraient librement, sans contingentement ni restriction. Les autorisations, chichement accordées ■ oeuvres belges, l'étaient toujours individuellement et nominatives.

Seul moyen d'échapper à l'interdit: avoir ■ Paris ■ bureau avec pignon sur rue. Maréchal le tenta, se vit dépossédé par son agent parisien, avec le plein accord ■ la législation française.

La loi du 16 juillet 1949, ■ les publications destinées à la jeunesse, était ouvertement dirigée contre les publications étrangères. Un gouvernement de gauche reprenait la législation la plus restrictive du Second Empire. Là où une revue française recevait un avertissement, c'était l'interdiction pure et simple, pour un minimum ■ deux ou trois mois. Ce que connut "l'intin", coupable d'avoir publié "Le piège diabolique" de Jacobs, ■ que faillit connaître le Marsupilami, les Instituteurs Belges

dénonçant cet animal non-zoologique... Ce qui étrangle et tua "Héroïc-Albums".

Depuis, il y a le traité de Rome ■ la libre circulation des oeuvres. Traité que tourne l'administration grâce à la T. U. A.; qu'elle vous refuse le N° de commission paritaire et ■ êtes frappé d'une T. U. A. de 25%. Cette décision est prise sans appel, sans justification, par un fonctionnaire anonyme, invisible, irresponsable...

Qui, ■ l'époque, se serait permis ■ ■ le simple réciprocité, se serait vu foudroyer par ■ défenseurs de la culture française. Il ne pouvait qu'être un "incivique" ■ ■ "embroché", selon la terminologie du temps. Sa conduite avait été irréprochable? Alors, voyons celle ■ ses parents durant la guerre précédente, ■ une telle attitude ne peut être ■ le fait d'un collaborateur.

Est-ce que ■ Belgique n'était pas colonisée de fait? ■ comme-voyageurs, ■ ■ Paris et proposant leurs articles plus chers que ■ d'autres pays, avaient ■ haut-le-corps indigné quand on leur ■ faisait la remarque: "Mais c'est un article français!...", tant ils se croyaient en pays annexé. Avant-guerre, les livres scolaires ■ classes primaires ne venaient-ils pas de chez Hachette, familiarisant les enfants ■ ■ réalité qui n'était ■ rien celle de leur pays?

Mais les défenseurs ■ la culture n'en avaient ■. ■ seule attitude était admise: chanter la Marseillaise, le petit doigt sur la couture du pantalon et le regard jeté à dix pas. Ils ont bien mérité toutes les insultes ■ Coluche, ■ toujours prêts ■ tendre leurs fesses à ■ botte qui fût française.

Sauf le théâtre se défendit, et l'on ■ vit plus les scènes belges occupées en permanence par des troupes étrangères.

Jacques Van Hap.

DISQUES		HB-FI
CLAUDE LEFRANCO		
162		156 a
Chaussée d'Alembert		
-1180, Bruxelles-		
Tél.: 341.38.43		

Un petit mot d'avertissement quand même:

Au départ, il y avait l'idée unique de faire une anthologie de nouvelles et contes policiers belges.

Deux problèmes: le fait qu'il s'agisse d'un fanzine ne nous permet pas de vous offrir en toutes circonstances ce qu'il y a de meilleur à glaner chez un auteur. Dans la mesure du possible, nous avons sélectionné un texte représentatif de chaque auteur. Ensuite le manque d'espace ne nous a pas permis de choisir LE meilleur texte...

Pour les auteurs vivants, ce ne fut pas trop difficile d'obtenir les autorisations nécessaires. Mieux même: dans ce recueil, figurent trois textes inédits. Nous avons essayé, toujours dans la mesure du possible, de vous offrir un éventail de genres divers à l'intérieur du thème.

J. Pierre-Altken, l'aimable et diligente secrétaire de Monsieur Simonon, nous autorisa à reprendre un texte bref du "maître". Simonon ne pouvait manquer dans ce recueil, encore que nous eussions préféré reprendre un texte plus long si la possibilité nous en avait été donnée. Cette enquête du Juge Froget, nous l'avons retrouvée dans "Le Saint Magazine", mais elle date des années trente et parut, à l'origine, dans "Déetective" avant de figurer dans le recueil "13 coupables".

La nouvelle de Wens est un bel exemple de "clonage"; ce texte figureait d'ailleurs en tant que chapitre dans "Six hommes morts". Nos remerciements à Stéphane Steeman, dont la gentillesse exemplaire nous valut de faire figurer ce texte dans notre anthologie où son père ne pouvait manquer. Il sait l'admiration que nous leur portons, à son père et à lui! Le texte repris ici fut publié dans "M. Wens, détective", un numéro de la série "Zorro", paru pour Noël 1936. (Ce qui nous rappelle que nous avons publié ces textes étaient effectivement classés par ordre chronologique.)

De John Flanders, nous vous offrons "Le professeur invisible", paru dans la série des "Presto-Films" (N° 232, daté du 26 février 1939). Il s'agit là de la première aventure de Jack Linton, détective amateur mais assez éphémère. Cette aventure parut en néerlandais, dans une version plus élaborée, dans le sommaire de "Bravo" (première année, 1936-37) sous le titre "De onzichtbare leerling";

mais ce n'est pas seulement dans le titre qu'il y a une inversion puisque'il s'agit là de la première apparition de Edmund Bell (détective amateur 16 ans, celui-là!), qui était déjà une copie de Tom Wills (et, si vous voulez connaître la fin mot de l'histoire, lisez le "Enigmatika", vous connaîtrez toute la vérité, rien que la vérité!). Vous trouverez d'ailleurs dans ce recueil un second texte de Flanders qui, excepté les innombrables énigmes, soit avec Dickson et Wills, soit avec Edmund Bell, soit encore avec Jack Linton ou, enfin, Triggs ou Wheeler, fut le plus notoire auteur d'histoires d'atmosphère et de crime. Ce petit texte, qui parut dans "Le petit Luron" (N° 1 du 30 janvier 1954), en est un bon exemple.

Maie, entretemps, nous nous sommes tout le loisir de lire "Dupont et Dupond, détectives", une curiosité due à la plume de notre Paul Kimmé, qui fait actuellement une seconde carrière chez Le Masque. L'absence de textes courts chez cet auteur nous a obligé à rebattre sur cette histoire parue dans "Le Soir" du 24 septembre au 12 novembre 1943. Le texte était illustré par une vignette dessinée par Hergé. Il existe, cette histoire illustrée, une double édition pirate mais cela c'est une autre histoire...

Ce texte est suivi par celui de Paul Kimmé. Il s'agit d'une nouvelle de Jean Libert, parue dans "Filles et garçons" pendant la guerre. Après-guerre, lorsque Libert se consacra française chez Fleuve Noir, il écrivit un certain nombre de nouvelles pour "Le Saint Magazine", y compris "Un philosophe", légèrement remanié d'ailleurs. C'est cette dernière version que nous vous présentons. À juste titre, je crois qu'il s'agit là d'un chef-d'œuvre. À savourer.

Fernand Dineur livre dans les "Héroïc-Albums" des BD mais aussi des enquêtes et nouvelles de son héros, Nant. Disons qu'il s'agit là d'une curiosité, mais plus, et qui parut dans le N° 37 de la 111ème année (1955, si je ne me trompe...).

Michel Janssen n'a pas écrit beaucoup de policier, encore qu'il eût la ferme intention de débiter le genre (voir son article dans ce recueil), mais ce conte subtil mélange fantastique, folklore et policier, à la façon de Jean Ray. Ce texte parut dans "Fiction" N° 44, de juillet 1957.

Nous abordons maintenant les années '60 avec André-Paul

Duchâteau, dont le texte parut dans "Mystère-Magazine" (N° 149) en 1960. En groupant ses nouvelles, Duduche aurait de quoi faire un beau petit recueil...

"La passagère" du subtil Thomas Owen est extirpée de son recueil "Cérémonial nocturne" (1966). C'est du grand cru et un superbe exemple de "conte criminel".

"Manhattan nocturne" est un texte traduit de Roger d'Exateyl, seul auteur flamand digne de l'être dans le domaine qui nous intéresse surtout les longues nouvelles sont savoureuses.

"L'abominable jouet" du regretté Maurice Tillieux provient, lui, de "Spirou" N° 1742 (2 septembre 1971).

Enfin, nous abordons les arrivées "M".

"Le pont traversé", nouvelle fantastique et criminelle de Jean-Baptiste Baronian, spécialiste du polar, apporte un vent frais et neuf...

... tout Yves Verende, un auteur qui démarra un train d'enfer chez Glénat, dans une nouvelle collection de poche. Voici un bref récit du cycle de l'Organisation.

Et finalement un texte de Louis-Thomas Jurdant, un vieux de la vieille, qui nous revient ici, pour la première fois depuis plusieurs années.

Ces 3 derniers textes sont INÉDITS!

Bonne lecture!



C'était la première fois que M. Froget avait affaire à un prévenu soixante-douze ans et il est probable que, à son insu peut-être, il en fut impressionné. Alors qu'il ne l'avait pas encore regardé en face, il prononça avec brusquerie:

-Touchez-vous, je vous en prie!

L'homme s'appelait Bess. C'était un des spécimens les plus vieux que les villes n'ont plus la venue, mais qu'autrefois on trouvait un exemplaire au moins dans chaque village: une charpente formidable, une poitrine comme un coffre, presque aussi épaisse que large, le tout taillé dans une matière dure et terne. Un ours!

Il avait la moitié du visage couverte de poils grisâtres à trois ou quatre centimètres. Il était assis sur l'extrême bord de sa chaise, son chapeau sur ses genoux, les yeux pleins de confiance, prêt, soit-on dit, à bondir au moindre danger.

Tandis que le juge ouvrait les dossiers, il tenait la plupart des yeux fermés. Ses paupières s'enlevaient à l'extrême et c'était alors un regard d'une acuité extraordinaire qui allait cueillir M. Froget l'espace d'une seconde. Son regard froid, inquiet, comme on en voit chez certains animaux très évolués.

Il essaya ses narines du revers de la main et reprit en reniflant et battant des cils. Ses lèvres étaient tirées. Il sentait qu'il s'était dit: -Il est malin!... Mais tout malin, là-dedans!... Et il ne veut pas de s'avoir!... Mais on verra bien...

Et il se raidissait tout entier, poussait la prudence jusqu'à faire sur ses prunelles un volet rougeâtre de ses paupières.

Le lendemain était le soir M. Froget, le matin, fait un tour aux lieux, à Aubervilliers, en compagnie du procureur et des experts.

C'était d'ores et déjà plus épre souvenir sa carrière. Un cauchemar, l'acceptation.

Quitter Paris, traverser sa banlieue, arriver parmi les cultures des veines d'Aubervilliers apercevoir, loin toute maison, une bicoque dressée au milieu d'un champ: un cube.

La gêne des pays quand on leur parle "fla-

mande". Ils désignent la mesure ~~de~~ embarras et l'un d'eux eut ce mot éloquent:

-On ne sait ~~pas~~ pas combien ils sont là-dedans, ni qui fait les enfants qui y poussent!...

Quatre pièces, une écurie, ~~un~~ coin et des recoins pleins ~~de~~ fumier et d'instruments agricoles. Des poules, des chiens, ~~un~~ ~~et~~ et des enfants, pâle-mêle, ~~un~~ ~~et~~

Trois femmes: cinquante ans, vingt-deux et seize. Puis Bass, se faufilant sans bruit ~~à~~ les pièces sombres, furetant, glissant, épiant, insaisissable.

Dans une chambre à coucher, ~~à~~ droite, un mort, qu'on pourrait prendre pour Bass lui-même si ~~un~~ n'était ~~un~~ là ~~à~~ le regarder. Même charpente. ~~un~~ âge.

~~un~~ la tête en bouillie. Le médecin compte... trente ~~un~~... trente-deux... trente-trois ~~un~~ ~~un~~ Marteau...

Et personne ne pleure! Rien que des yeux ~~un~~ ~~un~~ visages hargneux, ~~un~~ mots chuchotés en flamand.

Quand les interrogatoires commencent, c'est ~~un~~ fatras sans nom, un monceau ~~de~~ contradictions et de réponses comes:

-Peut-être... Ça se pourrait... Est-ce qu'on sait?

On prouve aux gens qu'ils mentent et ils ne se troublent pas. Ils racontent ~~un~~ autre histoire, avec la ~~un~~ inconscience.

De l'inconscience! C'est l'impression qui s'impose jusqu'à la hantise, ~~à~~ se croire transporté ~~un~~ siècles en arrière, ~~à~~ ~~un~~ époque d'obscurantisme et d'horreurs.

~~un~~ peut ~~à~~ peine établir ~~à~~ qui sont les gosses. Le père du dernier est ~~un~~ jeune fille de seize ans. Et il n'~~un~~ pas question de père!

M. Froget ~~à~~ bien senti que l'affaire s'embrouillerait de plus en plus, non seulement chaque jour, mais ~~à~~ chaque heure, qu'il a regagné ~~un~~ bureau en hâte ~~à~~ qu'il s'y est fait mener ~~un~~ aussitôt.

Les femmes sont surveillées ~~un~~ pièce. Cela ne paraît pas les gêner, pas plus que le cadavre. ~~à~~ midi, elles ont mangé une grande platée de pommes de terre au lait aigre.

* * *

Etablir l'identité exacte ~~un~~ Flamande est déjà un travail. Presque ~~un~~ de papiers. En tout, un livret militaire belge et ~~un~~ extrait d'acte de naissance. Tant

bien que mal, pourtant, M. Froget, en présence ~~un~~ ~~un~~ qui ferme et ouvre les yeux ~~à~~ une cadence presque régulière, constitue ~~un~~ fiches.

Bass, Jean-Joseph-Alphonse, né à Neurosteren (Limbourg belge), ouvrier agricole. Service militaire de trois ans, ~~un~~ 28 Lanciers à Arlon. Départ en Amérique. Revient dix ans plus ~~un~~ ~~un~~ vingt mille francs et rencontre van Streelen. ~~un~~ brute. Porte toute ~~un~~ barbe.

Van Streelen, Pieter-Augusta, né ~~à~~ Neurosteren, journalier. ~~à~~ fait ~~un~~ service ~~un~~ le ~~un~~ régiment que ~~un~~ S'est installé près d'Argenteuil où il ~~à~~ loué ~~un~~ la terre. S'est marié quelques années plus tard ~~à~~ ~~un~~ de vingt ans plus jeune ~~un~~ lui. ~~un~~ silhouette de gorille. Face ~~un~~

~~un~~ van Streelen, née ~~à~~ Tongres, servante ~~un~~ brasserie, jusqu'au jour où elle ~~un~~ van Streelen dans un débit des Halles ~~un~~ l'épouse.

Céline, leur fille aînée, 22 ans, mère ~~un~~ trois enfants dont le père, selon ~~un~~ ~~un~~ public, serait Bass.

Louise, fille cadette, 16 ~~un~~ Le père ~~un~~ son enfant serait également Bass.

Quand celui-ci est revenu d'Amérique, ~~un~~ l'argent gagné dans les mines, il s'est mis ~~à~~ la recherche ~~un~~ van Streelen, ~~un~~ ~~un~~ d'enfance. Il l'a retrouvé ~~à~~ Argenteuil. Il s'est installé chez lui. Les premiers temps, il a aidé ~~un~~ travaux.

Puis la bicoque d'Aubervilliers a été à vendre. ~~un~~ l'a achetée. Van Streelen n'en était, en somme, que le fermier.

Mais, ~~un~~ ~~un~~ pratique, les situations étaient moins tranchées. Il n'existait ~~un~~ ~~un~~ comptes. ~~un~~ vivait sans rien faire. ~~un~~ Streelen travaillait ~~un~~ terre.

Et c'était ~~un~~ qui, chaque matin, à trois heures, attelait la jument ~~un~~ allait porter les légumes aux Halles.

Quand Céline ~~un~~ son premier enfant, Bass déposait mille ~~un~~ sur ~~un~~ ~~un~~ d'épargne ~~un~~ son ~~un~~ Et il en fut ainsi pour les suivantes, y compris ~~un~~ l'enfant ~~un~~ Louise.

Mais Céline resta seule ~~à~~ avoir son lit ~~un~~ ~~un~~ chambre ~~un~~ Bass.

Tous les autres dormaient ~~un~~ ~~un~~ pièce et un gamin ~~un~~ trois ans couchait sur une pailleasse, par terre.

plus tôt, [] avait fait un petit héritage, dix mille francs environ, qu'il avait placés [] banque.

Il était totalement illettré et signait d'une croix. C'était [] Streelen qui, lui, sachant lire et écrire, faisait [] plupart des formalités. [] question provoqua [] réponses contradictoires.

-Avez-vous eu aussi des relations avec [] van Streelen?

Il y eut des oui et des non, des peut-être et des gestes vagues.

Un fait était certain: van Streelen n'était jaloux ni de [] femme, ni de [] filles. [] était tout-puissant. Tout lui appartenait, [] maison [] [] hôtes.

Et tout [] avait vécu près [] trente [] à Aubervilliers, [] une heure en tramway de Paris, sans rapport, pour ainsi dire, avec la corde civilisée, ni [] avec le siècle.

Au point que [] ne parlait [] le français mais un sabir où il y avait du flamand, [] l'espagnol et du slang.

Les gens des alentours ne savaient rien. De temps en temps, ils voyaient passer Bas, lourd et silencieux, [] [] [] gros singe.

Quant [] van Streelen, on ne l'apercevait que [] loin, courbé sur [] champ, travaillant avec [] obstination bornée, toujours seul.

Tout ce qu'on savait, c'est que les Flamands achetaient à la coopérative plusieurs litres de genièvre par semaine et [] [] Streelen, [] soir, jouait parfois [] l'accordeon, [] [] seul.

La veille [] neuf heures, les Flamands s'étaient couchés, pâle-vieille. A trois heures, [] était partie [] la charrette. Quand elle était rentrée, [] dix heures, [] [] Céline étaient occupés à regarder [] cadavre.

Il y avait [] moins [] heures qu'ils l'avaient découvert, mais ils attendaient [] [] pour avertir [] police.

Chacun prétendait [] rien savoir, n'avoir rien vu, rien entendu.

Il fallait ce crime [] révéler que [] [] van Streelen, qu'on retrouvait assassiné, était [] depuis sept semaines, [] son lit. C'était l'hiver. Les gens du pays n'avaient pas remarqué son absence dans son champ.

Se famille avait négligé d'appeler [] médecin.

-Il [] mourait quand même dit [] Et, comme il gémissait tout le temps, [] lui avait dressé [] lit [] un réduit. De temps en temps quelqu'un allait le voir.

Le médecin légiste, après autopsie, affirmait [] sans [] crime, [] Streelen n'aurait [] vécu plus de deux [] trois jours.

[] n'était [] le moins hallucinant, cet [] meurtrier sur un coribord [] qui, en outre, n'avait [] plus [] raison!

Trente-trois [] [] mortel! Autant dire qu'il n'avait plus [] tête. [] n'avait [] [] retrouvé l'arme. Il fallait vider [] puits, assécher plusieurs []

-Par où le criminel serait-il entré?

-Par la porte! Quand Emma s'en va, par-dessus ne se lève pour [] le verrou...

L'autopsie révélait [] le crime avait été commis [] tre six et sept heures du matin, si bien que, seule, Emma qui à ce moment était aux Halles, était hors de cause.

Les [] hébétés, qu'il avait bien fallu interroger, éolotaient [] sanglote [] balbutiaient [] syllabes confuses.

* * *

Maintenant, [] était [] une [] [] du Palais de Justice, écrasant [] [] [] poids, travaillant chaque [] [] M. Froget faisait [] mouvement.

Son [] coulait [] [] et, [] il [] semblait pas s'en apercevoir, [] magistrat fit claquer [] doigts d'impatience.

-Mouchez-vous!

Il obéit, l'oeil haineux.

-Sans [] [] souvent?

Il fallut répéter la question. Et pourtant M. Froget sentait que l'homme avait compris. Il répondit d'abord:

-Des fois...

Puis:

-Le samedi...

-Qui l'a rasé la dernière fois?...

[] il fut nécessaire de répéter encore, martelant les syllabes:

-Moi... Et Emma... l'autre semaine...

-Si bien qu'aucun étranger n'a eu besoin de mettre les pieds dans la maison...

M. Froget alluma une cigarette, contre son habitude. Les yeux de [] étaient bordés de rouge, les lèvres molles sur la bouche édentée.

Un mélange de force exceptionnelle [] et de décrépitude. Et son regard froid qui filtrait, s'éteignait, renvoyait [] prudence.

-Van Straelen ne possédait rien?

-Rien...

-Il n'était pas assuré [] la vie?

[] fois, [] fut toute [] explication qu'il fallut entreprendre. Si bien que chaque question prenait un temps infini.

-Non...

-A quelle heure [] levez-vous d'habitude?

-Six heures... sept heures...

-Et Céline?

-Le [] chose...

-Elle a déclaré qu'elle se levait [] huit heures...

-C'est possible...

-C'est Louise qui a découvert le cadavre?

-Peut-être bien...

[] avez dit ce matin que c'était vous...

-Alors!...

Il mâchonnait longuement avant chaque mot. Ses mains aux veines gonflées, à la [] incurvée de terre, étaient posées sur ses genoux. Les articulations n'avaient plus de forme. [] angles étaient noirs jusqu'à [] []

La sonnerie du téléphone retentit. C'était [] [] inspecteurs restés [] le bicoque qui avançait que le puits avait été vidé en vain.

-Les [] ne disent toujours rien?

-La vieille a demandé si elle pourra quand [] aller cette nuit [] Halles. Elle parle de choux qui [] gâteraient...

-La plus jeune?

-Elle repasse le linge...

-Céline?

-Elle a pleuré... Elle va et vient [] [] maison... [] sent qu'elle a un poids sur ses épaules.

M. Froget recroche, regarde un bon moment Bess qui, pendant cet examen tint les yeux clos.

-Donnez-moi le procès-verbal, dit enfin le juge à [] greffier.

Il prit la feuille, se tendit au vieillard en désignant le bas de la page de la main. De l'autre main il lui offrit un porte-plume.

-Qu'est-ce que je dois inscrire?

-Signez...

Bess écrivit une croix sur [] papier.

-Rassemblez-vous!

* * *

M. Froget écrivit quelques mots sur un formulaire, poussa la feuille vers son interlocuteur, [] lever [] tête, [] prononça d'une voix neutre:

-Voici votre [] d'arrêt, [] Straelen...

Le [] aux veines gonflées prit le papier. Elle tremblait. Et, pendant que l'assassin lisait, M. Froget écrivit, [] lentement cette fois, [] pattes [] [] minuscules, [] une [] [] son calpin noir:

Preuves. -1° Le prévenu [] tombé [] le piège [] je lui tendais, [] lui demandant: [] se rasait souvent?

-Sa réponse: "Des fois" le désamuse. [] oublie qu'il veut se faire [] pour Bess.

*2° Le prévenu [] [] ce qu'il devait inscrire. Or, [] [] savait ni lire, ni écrire.

*3° Le [] homme, qui [] prenait [] soin de toilette, s'est donné la peine [] [] moribond, qui d'autre part, jamais lavé, ni soigné, crapissait [] [] [] De la barbe [] [] était la différence [] plus frappante entre les deux Flammes.

*4° Tout [] monde s'est tu, y compris [] Van Straelen, [] qu'il s'agissait [] l'intérêt commun.

Précautions [] indices. -"Bess, esclave, allait mourir d'un jour [] l'autre. Or, tout appartenait [] [] Depuis trente ans la famille ne vivait que de l'argent de Bess.

"Les [] [] étaient de la [] taille, de [] âge. Les [] [] paye [] distinguaient à peine l'un [] l'autre.

"Raser [] moribond, l'échever, et [] défigurer [] coupe de marteau, le faire [] pour Van Straelen; et Van Straelen devenait Bess, propriétaire de la bicoque, [] champs, [] [] l'argent déposé [] banque.

"Préséparation puisque, pendant [] semaines, il a [] [] laisser pousser sa barbe."

M. Froget regarda curieusement l'homme qui restait

quelque chose choquait Mena.

Il essayait de préciser son impression, lorsqu'un cri strident, désespéré, retentit...

Renversant le perçage [] en tête, l'inspecteur, [] cinq secondes eut atteint le palier. Il aperçut Haldinge qui, près de l'ascenseur ouvert, tenait un homme [] [] []. La tête et [] bras de cet homme pendaient [] il avait un stylet enfoncé dans la nuque.

-Gréno, [] dit Mena, cela [] correct?

Il s'approche [] groupe tragique:

-Thiénot, n'est-ce pas?

[], Haldinge incline la tête.

-Bon, Téléphonez au concierge [] dites-lui [] venir nous trouver ici avec deux agents.

-Mais...

-Oh! faites [] [] je vous dis! s'écrie []

Et il se jette, [] [] bras, [] corps de Thiénot.

Subjugué, Haldinge rentre dans l'appartement [] la détective l'entendit décrocher le récepteur.

Alors, il se penche et couche le [] de Thiénot [] le palier. Il [] couche face [] terre, s'agenouille et, [] se gardant d'y toucher, [] soigneusement le stylet qui avait causé la mort. Le poignée d'argent, artistiquement travaillée, avait [] [] garnie de pierres précieuses qu'on avait fait sauter de leurs alvéoles. Haldinge avait déclaré à l'inspecteur que Thiénot avait [] complice. Était-ce ce complice qui avait fait le coup [] s'emparer [] lettres [] devenir [] [] bénéficiaire [] l'opération?

-Dites? fit [] voix haletante. Est-ce qu'il est mort?...

-Après un [] pareil?... Naturellement.

-C'est... C'est une [] [] balbutie Haldinge.

[] est-il [] jusqu'ici?

-Eh bien, par l'ascenseur! dit Mena.

-Mais c'est impossible! se récrie Haldinge, [] [] fait impossible! Un mort [] fait [] fonctionner un ascenseur!

A ce moment, [] concierge et deux agents, dont on entendait depuis [] minutes les pas dans l'escalier, surgirent sur le palier. Tous trois, eurent un haut le corps en apercevant [] [] mais, avant qu'ils [] ou le temps de formuler [] moindre commentaire, [] avait

entraîné les agents [] l'écart. Il les [] rapidement au courant de ce qui venait de se passer et leur déclina sa qualité d'inspecteur; il [] même sa carte [] il ni-mait les [] régulièrement faites. Puis il leur [] joignit [] monter [] surveillance discrète [] la porte [] l'immeuble et [] n'y laisser pénétrer que les locataires [] divers appartements. Il [] également à l'un d'eux d'aller quérir [] troisième agent qui aurait pour [] [] venir rejoindre [] sur [] palier [] [] cord étage et d'y [] la garde.

L'inspecteur s'approche du portier:

-Ne craignez rien... Et dites-moi comment cet homme est entré ici.

Le portier [] recueillit [] minute avant [] répondre d'une voix [] assurée:

-Je me trouvais dans ma loge lorsque je le vis pénétrer dans le porche. J'allai [] lui et il me déclara venir voir M. Haldinge. Je [] conduisis aussitôt [] l'ascenseur puis je rentrai [] [] loge pour [] mon arrivée [] téléphone... C'est tout.

-Voulez-vous dire que [] l'avez introduit [] l'ascenseur?

-Oui, Monsieur. [] lui expliquai le fonctionnement, repoussai la porte extérieure et, [] [] de prévenir M. Haldinge qui m'avait dit [] ce monsieur, je lui laissai [] soin [] fermer lui-même [] porte intérieure...

-Le lui avez-vous vu refermer?

-Non, Monsieur. L'ascenseur était toujours [] rez-de-chaussée lorsque je quittai M. Thiénot et, [] pénétrant [] [] loge, je n'avais pas [] entendu le bruit caractéristique de la montée.

-Vous [] vous [] [] retourné?

-Non, Monsieur. [] [] bien compréhensible...

-Ce [] [] n'avez rien entendu [] plus?

-Non, Monsieur... C'est [] dire [] j'ai [] le bruit [] [] porte intérieure qui se fermait. [] d'autre.

-Expliquez-moi [] fonctionnement de [] ascenseur, dit Mena. Et [], Monsieur Haldinge, avertissez donc [] Parquet par téléphone. Dites-moi, d'abord... Il y a bien deux entrées [] cette maison et celle de derrière demeure ouverte toute la journée, [] surveillance? Bon. Cette dernière, je crois, se trouve située près de l'ascenseur

dont elle n'est séparée par quelques pierres? mieux, mieux. Alors, vous, répondez-moi... Comment fonctionne-t-elle?

-Ceser tous les ascenseurs, Monsieur. Il y a un bouton pour chaque étage et...

-Tous les ascenseurs fonctionnent de la même manière. Il se marche, naturellement, les portes se ferment?

-Naturellement, répondit le portier.

-Et il s'arrête aussitôt que l'on ouvre une de ces deux portes? C'est-à-dire que l'ascenseur qui s'y trouve peut, en ouvrant la porte intérieure, s'arrêter, s'il lui plaît, entre deux étages?

-Oui, Monsieur.

-On peut, par conséquent, l'arrêter également de l'extérieur en ouvrant la porte du rez-de-chaussée ou d'un des étages?

-Oui, Monsieur.

-Peut-on appeler soi-même l'ascenseur aux étages supérieurs, d'en bas, s'il se trouve en haut?

-Certainement, Monsieur. Il n'y a que "lifter" et... frappe ses sourcils:

-Faites attention à la question que je vais vous poser...

Est-il possible, les portes de l'ascenseur fermées,

-c'est-à-dire une fois l'ascenseur en ordre marche glisser à l'intérieur, d'atteindre le

de commande, de monter ou de descendre et retirer le main vite qu'elle ne soit brisée?

-C'est impossible, Monsieur. Les portes fermées, le tableau des portes.

-Naturellement, dit M. Thénard, vous n'avez vu entrer d'autre personne que M. Thénard? Ni un peu avant, ni un peu après?

-Non, Monsieur. Quelqu'un pu s'introduire par la porte derrière.

-Evidemment, dit M. Thénard.

Que l'ascenseur Thénard se cache à l'escalier pierre, c'était plus que probable. ensuite?...

L'inspecteur s'adressa au portier:

-Vous dites que, en regagnant votre loge, vous avez entendu le bruit de la porte intérieure de l'ascenseur qui se fermait? Est-ce que cela ne pouvait être la

porte extérieure que l'on ouvrirait?

Le portier se gratta le crâne et réfléchit un moment. Il répondit:

-Oh! bien si, Monsieur. Cela aurait pu être le bruit, mais pas près...

-Bon, dit M. Thénard.

Il tira un étui d'argent de sa poche, alluma une cigarette et se mit à fumer, sans aucune réflexion. Maladroit et le portier, immobiles à ses côtés, respectaient sa méditation. Il y avait dans l'escalier, les rapides, les plusieurs ascenseurs surgirent le palier. Il y avait là le juge d'instruction, le substitut du procureur du Roi, le médecin, un photographe, le cinquième insignifiant, le greffier sans doute. L'inspecteur rapidement les regarda et conclut:

-Cela n'a pu être que cette façon... Le meurtrier est entré par la porte derrière; il s'est alors baissé par le petit escalier pierre jusqu'à ce que le portier eût refermé la porte extérieure et se fût éloigné quelques pas. Il est alors sorti de la cachette...

-Croyez-vous? fit le juge d'instruction. Quelle n'aurait-il pas fallu à cet homme pour...

-Tout prouve, interrompit M. Thénard, que c'est un homme d'audace. Surpris par le portier, le meurtrier est sorti pour décliner quelque identité, déclarer être entré par la porte derrière et témoigner de son désir de visiter à la locataire d'un des étages supérieurs. Il se fut obligé d'en arriver là à résoudre à faire ouvrir la porte extérieure par Thénard, en usant de quelque prétexte, à moins qu'il ne l'ouvrit lui-même naturellement, mais que Thénard pensât à s'étonner qu'une personne voulût monter également... Voici notre homme à l'intérieur. Il a sorti son stylet dans sa poche. Détourner une seconde l'attention de la victime, le frapper d'un coup foudroyant, jeu d'enfant...

Les deux dans la vide, sa cigarette au coin de la lèvre, le portier parlait plus pour ses interlocuteurs. Il se parlait à lui-même, pensant tout haut.

Il dit: "Jeu d'enfant" et releva la tête. Il sortit d'un rêve.

-Et puis...? fit-il. L'assassin n'a pu [] autrement, mais comment ce mort est-il monté jusqu'ici?...

-Oui, comment? s'écria Heldinge. Lorsque l'ascenseur a atteint le palier, Thiénot était [] la banquet- te du fond, la tête appuyée à la paroi, [] chapeau en- forcé sur les yeux...

-Cré nom! jura Mene, [] ce cadavre?... Monsieur Heldinge, il [] vous falloir miser [] scène, votre sortie [] l'appartement, votre découverte [] corps [] Thiénot...

-Volontiers, dit Heldinge.

Il rentre dans le salon et en referme la porte [] lui.

-Allez-y! cria Mene.

Heldinge ouvrit la porte du salon et s'élança sur [] palier. A deux mètres [] le cage de l'ascenseur, il s'ar- rête un instant, regardant cette cage. Puis il alla ra- pidement à l'ascenseur et fit le simulacre d'ouvrir la porte extérieure, la porte intérieure, pénétra [] l'as- censeur, [] pencha vers le coin [] [] banquetta...

-Arrêtez! fit vivement Mene. Lorsque vous avez ouvert la porte, l'ascenseur avait complètement atteint le niveau du palier, n'est-ce pas?

En prononçant [] mots, il s'avance jusqu'à l'ascen- seur, [] [] examine le rapport entre le plancher [] l'ascenseur [] le palier.

-Non, dit-il, il n'était pas de niveau.

-Non, fit à son tour Heldinge. Dans ce hâte de me ressu- rer avec Thiénot, inquiet aussi de son attitude, j'ai [] la porte extérieure [] [] l'ascenseur soit complètement arrêté...

[] voilà, enregistra l'inspecteur [] une évidente satisfaction. C'est vous qui avez arrêté l'ascenseur. Il ne s'est pas arrêté tout seul!

-Mais cela ne change rien [] rien! s'écria Heldinge.

-Cela change tout, dit Mene.

Heldinge [] permit [] léger [] d'épaules.

-J'ai peut-être arrêté l'ascenseur. Mais ce n'est tout de même pas moi qui l'ai fait monter, n'est-ce pas? Ex- pliquez-moi donc [] [] l'a fait monter!...

-Cela [] fait [] cinq minutes, répondit Mene, [] [] consentez [] [] recommencer la scène [] [] l'heure.

Il se tourne vers les membres du Parquet qui l'écou- lent avec intérêt:

-Qui que vous voyiez pendant les cinq minutes qui vont suivre, Messieurs, [] toupez [] d'ici. Vous...

Il s'[] [] portier:

-Vous allez [] [] moi... [] Monsieur, s'il le veut bien, jouera le rôle [] la victime...

Il désignait l'innocent greffier.

-Vous enfin, dit-il en s'adressant [] Heldinge, vous allez [] le salon, attendre le coup de téléphone du por- tier et vous appliquer à refaire exactement tous les gestes que vous avez faits, depuis l'instant où vous avez entendu cette sonnerie... Vous n'aviez pas été beaucoup [] précipitation [] décrocher la récepteur: n'en [] [] davantage maintenant.

Mene referme les portes de l'ascenseur et gagne le rez- de-chaussée [] le greffier [] le portier. Il appelle alors l'ascenseur, [] fit entrer le premier [] [] au []

-Allez téléphoner [] M. Heldinge.

L'homme s'éloigne [] [] retourner.

Sitôt qu'il eût pénétré [] [] logs, l'inspecteur re- vient rapidement [] [] portes [] l'ascenseur, en disant [] petit greffier:

-Vous voilà tué, [] cher...

[] [] près [] [] instant, Heldinge [] [] réson- [] [] sonnerie du téléphone. Lorsqu'il arrive [] [] palier, il entendit, [] la première fois, le bruit de l'ascenseur qui sortait. Puis il l'aperçut progressi- vement et, [] l'intérieur, assis sur la banquetta du fond, le greffier qui roulait des [] effarés. Heldinge s'[] vance [] ouvrit la porte extérieure, puis la porte inté- rieure...

-Où est l'inspecteur? demanda-t-il.

-Ici! cria [] voix.

Heldinge se retourna, stupéfait: l'inspecteur [] [] dit tranquillement [] troisième étage.

-Comprenez-vous maintenant? dit-il, lorsqu'il [] atteint le palier. L'assassin n'a [] fait [] l'ascenseur [] rez-de-chaussée: il l'a appelé du troisième étage.

Il ajoute après [] temps:

-Ou, s'il a encore été plus rapide que moi, du quatrième étage... Oh, il a admirablement bien combiné son coup. C'est un [] de génie.

Linéaire,

Jack Linton avait dix-huit ans quand Scotland-Yard, passant outre à tous les règlements de la maison, mais non aux traditions, lui l'attacha le titre d'inspecteur auxiliaire. Nous disons bien: non aux traditions, car vers le milieu du siècle dernier un de ses plus brillants policiers le super-intendant Maple Holt, n'avait que dix-sept ans en entrant dans la carrière. Son chien était de la race: Maple Holt était le grand-père maternel de Jack Linton, et cela se dit long.

A vrai dire, il avait conquis ses premiers lauriers policiers à l'âge de seize ans, à l'école de Woodhurst.

C'était alors un garçon assez grand pour son âge, doué d'une belle force physique, premier prix de gymnastique et remarquablement moyen en toutes les autres branches.

Ses professeurs disaient de lui: il était acrobate ou moins bénédictin. En effet, Jackie n'avait pas son pareil pour faire des tours à la barre fixe et entreprendre des recherches dans les vieux livres de la bibliothèque. Qualités divergentes s'il en fut.

Son livret de conduite et d'application forme un document très déconcertant, qu'on en juge:

"Conduite: satisfaisante mais penchant à certaines révoltes. Devoirs mal faits et négligés. Maximum en gymnastique, neuf dixièmes en points en histoire, sept dixièmes en sciences, mathématiques, huit dixièmes en langue moderne, médiocre en langues anciennes, calligraphie, grammaire et syntaxe. Application générale: passable."

Ses professeurs ne semblaient pas lui pardonner plus un penchant trop vif à la réplique, allant parfois, selon leurs dires, jusqu'à l'insubordination.

Bref, ils ne l'aimaient pas beaucoup, à l'exception du docteur Derwent, le vieux professeur de sciences naturelles. Ses élèves appelaient "Daddy Derwent" le "papa Derwent".

Jack Linton lui rendait bien cette affection, qui fut d'ailleurs la cause de l'écllosion de ses étonnantes facultés policières, mais n'anticipons pas.

Le professeur inconnu,

L'école de Woodhurst n'était pas un établissement de premier ordre, mais elle était ancienne et sur sa façade s'inscrivait de fondation "anno 1710", elle jouissait d'une certaine considération. A l'époque où débute le récit elle comptait cinquante pensionnaires et autant d'élèves externes, appartenant au village voisin.

Le personnel enseignant était restreint mais bon: trois instituteurs pour les classes préparatoires, quatre professeurs pour la section dite supérieure et un surveillant.

Le directeur Monsieur Antonius Bry, appelé familièrement Tony par ses élèves, était un bonhomme, bon comptable, économiseur possible et médiocre professeur de mathématiques.

Cette année-là, la rentrée des classes avait eu lieu au début d'octobre, par un temps affroyable qui avait obligé Monsieur Bry à faire allumer les feux, dépense imprévue qui l'affectait fort. D'autres contretemps avaient contribué à assombrir son humeur. Le professeur d'histoire et de géographie, Monsieur Lodge, avait eu des vacances héritées d'une tante très riche et s'était empressé d'envoyer sa démission, accompagnée d'une lettre où il traitait son ancien supérieur de lardre et de coquin.

Monsieur Bry professait largement l'oubli et le pardon des injures, mais non les entreprises contre sa bourse; Monsieur Lodge gagnait lui une livre par semaine et le professeur Caltrap qu'il avait nommé à sa place exigeait un livre six shillings, un farthing de moins.

Plus Caltrap était jeune, plus aisé, il était bien mis et possédait une motocyclette; toutes choses que Monsieur Bry englobait dans un terme péjoratif "modernisme".

Toutes les choses se font en trois, dit le proverbe.

Hélas, les mauvaises semblent vouloir en faire autant.

Pendant ces mêmes vacances le vieux Selman qui remplissait depuis trente-cinq ans les fonctions de surveillant, prit froid et mourut en quelques jours.

Il avait fallu le remplacer, et en dépit des coûteuses

insérées dans les journaux de Londres, il n'y eut qu'un seul candidat qui se présenta.

C'était un vieil homme malpropre, sentant le plein nez le rognon et le tabac priser et dont les références étaient fort pâles. A défaut d'autres, Monsieur Bry accepta le vieux Creevy, qui exigea des arrhes et s'empres- sa d'aller s'enivrer au village.

Bry passa une mauvaise humeur sur les domestiques Piffy et Nicolo, dont il diminua, malgré leurs protestations, le salaire d'un shilling par semaine et un Daddy Derwent, de qui il exigea un shilling par semaine de plus pour la location de son logement et laboratoire particuliers.

Le docteur Derwent occupait en effet deux pièces de l'aile désaffectée de l'établissement, l'une lui servant de chambre à coucher, l'autre son laboratoire, moyennant un loyer de cinq shillings par semaine, que Bry ne se faisait jamais faute de défalquer ses appointements.

Il n'y avait pas de nouveaux pensionnaires cette année et bientôt le vie scolaire prit son petit train habituel.

Les élèves de première n'étaient qu'au nombre de six dont cinq internes: Billy Matthews, Freddy Mush, Jack Linton, Edgar Blossom, Taddéus Singleborn et un externe, Charles Markham.

Par tradition ils formaient un club: "Le club de l'adieu", couramment appelé "Le club fille de l'air", puis- que les membres quittaient l'établissement à la fin de l'année scolaire.

Un samedi soir, ils étaient réunis dans la petite salle qui leur était allouée à cet effet, et essayaient de divertir un peu.

-Qui donne le second, demain à la première heure? demanda Mush.

-Tony en personne, ricanèrent Matthews et Blossom, délaissèrent le jeu de cartes qui les ennuyait. Pourquoi le demandes-tu, Freddy?

-J'veux lui faire une blague, répondit Mush.

Il tira un papier de sa poche et l'approche de la lampe.

-Savez-vous que le vieux grigou n'avoue au percepteur des contributions qu'une partie des revenus qu'il tire de ses pensionnaires? J'en ai la preuve devant moi. Alors je veux lui faire peur. Si l'on inscrivait sur le tableau

noir: "Tony vole le fiac"... quelques chiffres appropriés?

Le projet fut accepté d'emblée par le club.

Mush prit la lampe et, suivi par les autres, ouvrit la porte de la classe du second.

La clarté dessine un grand halo rougeâtre sur le tableau. Mais les élèves n'allèrent pas plus loin, ils reculèrent au contraire en poussant une exclamation de stupeur terrifiée.

Dans le cercle de la lumière, contre la chaire, un homme se tenait immobile.

Il portait le toge et la barrette des professeurs (1) et son visage était d'une pâleur de cire; mais c'était un visage complètement inconnu aux jeunes gens.

Il fut le premier à reprendre son sang-froid, avança d'un pas sur le seuil et demanda: -Qui êtes-vous?

Il n'eut que le temps de sauter en arrière et de fermer la porte qui claqua.

Le professeur inconnu bondissait comme un tigre vers eux et brandissait un bâton qui étincela dans la clarté de la lampe.

-Au secours! cria Mush.

Jack Linton lui donna l'ordre de se taire.

Il s'empara de l'énorme barre de fer qui faisait office de tisonnier et s'avançant bravement vers la porte, l'ouvrit.

De nouveau la lampe éclaira la classe.

Elle était vide... une fenêtre donnant sur le corridor, battait dans le vent.

Une soirée terrifiante.

Pour la fois Antonius Bry se montra énergique, tout en combattant l'injustice. Il coupe court à la légende du professeur inconnu en accusant les membres du "club de l'adieu" d'avoir introduit la fraude des spiritueuses et de s'être enivrés au point d'avoir des visions.

(1) Dans certaines anciennes écoles d'Angleterre, les professeurs portent le toge et la barrette pendant les heures de cours.

Par ses sévices, il supprime jusqu'à prochain ordre les réunions du club.

Mais les élèves première étaient de fortes têtes, en plus ils ne pouvaient admettre cette punition imméritée; ils décidèrent de passer outre à l'usage directorial et de tenir les prochaines séances du club dans la salle désaffectée.

L'ordre du jour de la première assemblée clandestine des cinq, portait deux points: la recherche du professeur inconnu. La réhabilitation solennelle du "club de l'adieu". -Jack Linton, montrez-vous digne de votre grand-père, le célèbre policier Maple Holt! proclama le club de l'unionnité.

Jack essaya de se rappeler des méthodes chères à Scotland-Yard. Il rampa à quatre pattes sur le sol poléux de la classe de seconde, parcourut en tous sens le corridor, se glissa en tapinois dans les caves, les greniers et... ne découvrit rien.

Rien... c'est-à-dire, sur la chaire professorale où l'inconnu se tenait accoudé, il releva une tache grasse.

Avec une infinité de précautions, il recueillit la matière sur un buvard et le porta au père Derwent aux fins d'analyse.

Le professeur de sciences naturelles, après une brève recherche, déclara:

-C'est de l'exonge et de l'antimoine... mais je ne vois pas à quoi cela a pu servir.

-De l'exonge? Jack Linton.

-C'est un terme un peu savant pour désigner du mercure, répondit Daddy en riant et il retourna à ses expériences de laboratoire.

Pauvre vieux Derwent, il ne se doute pas que le professeur inconnu allait bientôt jouer un rôle sinistre dans sa paisible existence.

Un soir de la fin du mois d'octobre, il s'en fut trouver, après les classes, Monsieur Antonius Bry et lui quelques instants d'entretien.

-Monsieur Bry, commence-t-il, voici trente ans que je suis attaché à votre établissement. Je n'y ai pas mené une vie très brillante, néanmoins elle fut à l'abri des soucis matériels, ce qui est déjà une chose importante. Vous m'avez porté en compte la location de mon labo-

toire, mais cela figureait dans mes conventions, je reconnais que vous m'avez permis de me servir de instruments physiques de chimie à l'école, ce que vous m'avez permis et je désire le prouver.

L'œuvre que je poursuis depuis de longues années est le point de réunion, mais pour qu'elle puisse rapporter les bénéfices que j'entrevois, j'ai besoin de votre aide.

Au mot magique de bénéfices, les yeux de Monsieur Bry jetèrent des éclairs.

-Derwent, demande-t-il, d'une voix émue, je vous considère comme un homme trop sérieux et aussi comme un homme trop consciencieux, pour occuper sa futilité à raconter des calambredaines. Mon tout acquis, puis-je savoir quel il s'agit?

Le vieux professeur baissa la tête.

-Pas encore, mais votre patience ne sera pas soumise à une trop longue épreuve, car je vous la promets, il ne reste à mettre bien des choses à point.

Il déposa sur la table du directeur une enveloppe cachetée de cire rouge.

-Enfermez ceci dans votre coffre-fort, Monsieur Bry, et n'ouvrez que si...

Il hésita à continuer d'une voix assourdie.

-Que s'il m'arrivait quelque malheur.

-Dieu du ciel, s'écria le directeur alarmé, que pourrait-il vous arriver, docteur Derwent?

Le vieux fit un geste d'indifférence.

-Sait-on jamais? Vous savez bien que l'argent est aussi bon serviteur qu'il est mauvais maître, et la perspective d'une véritable fortune pourrait tenter la conscience.

-Une véritable fortune, balbutia Tony en sautant sur l'enveloppe il l'enferma vivement dans son coffre-fort.

Tout fait Derwent se redressa et lui fit signe de se taire.

-On écoute à la porte, murmura-t-il.

Il fit doucement un pas en arrière et l'ouvrit brusquement.

Sur le seuil se tenait le vieux Creevy, passablement éberlué.

-Creevy! s'écria le directeur, que faites-vous ici, me

lieu ■ surveiller les élèves ■ l'étude?

Le surveillant ricana.

-Je viens vous dire, déclara-t-il, d'une voix pâteuse, qu'en fait de garder vos malappris d'élèves, j'en ■ suez. Je ■ une augmentation, ou bien je vous donne ■ huit jours.

-Entendez pour ■ huit jours dans ■ cas, décide le directeur, et maintenant filez!

Le vieux s'en alla en proférant des ■■■■■■

-Aha, vieux ladre, vous croyez ■ cela ■ ■■■■■■ comme cela? Non, non, foi de Creevy, j'aurai encore ■ ■■ ■ dire avant ■ ■ tirer des pattes, entendez-vous?

-Croyez-vous qu'il ait entendu...? murmure Monsieur Dry. Derwent hausse les épaules.

-Bah, ce n'est jamais qu'un vieux scouard, bien innocent ■ fait.

Daddy Derwent retourne dans son laboratoire.

Il était heureux et triste à la fois.

-Comme c'est dommage ■ ■ bon sai Todge ait quitté l'école, murmure-t-il en bourrant ■ pipe ■ en l'allumant à la lampe. Il n'a jamais partagé ■ espérances, néanmoins il m'encourage et m'aide ■ tout son savoir. Il faut que je lui écrive sur l'heure!

Derwent prit un feuillet de papier, y crayonna quelques mots et le glissa ■■ enveloppe.

-Ce ■■ Todge, il ■ fera ■■ têt! dit-il de ■■■ humeur.

Un coup fut frappé ■ la porte et ■■■■■ fûtée du domestique Piffy parut ■■ l'entrebâillement.

-Votre journal, m'sieu Derwent! cria-t-il ■ lui remettant le "Daily Express".

C'était l'heure ■ détente ■ Daddy Derwent.

Il tira avec délices ■■ grosse bouffée de fumée de ■ pipe et déplia la feuille humide.

Tout à ■■ ses yeux prirent ■■ expression horrifiée et le journal glissa de ■■ mains tremblantes.

-Mon Dieu, gémit-il..., et moi qui allais lui écrire.

En première page s'était le portrait ■ professeur Todge et en gros caractères s'annonçait la terrible nouvelle:

"UN CRIME MYSTERIEUX.

"DANS LE COURANT DE LA NUIT DERNIERE, M. WILLIAM TODGE, ■■■■■ D'HISTOIRE AU ■■■■■ DE WOODHURST, A

ETE TROUVE ASSASSINE DANS SA MAISON DE MALON-END. LE MAL- ■■■■■ A ETE ABATTU D'UN COUP DE ■■■■■■ DANS LA TETE. LA POLICE SE PERD EN CONJECTURES SUR LE MOBILE DU CRIME, CAR LE VOL SEMBLE DEVOIR ETRE ECARTE. UNE ENQUETE EST OUVERTE."

■■ lourd sanglot déchira ■■ poitrine du vieux savant; il prit la lettre qu'il venait d'écrire ■■ ■■ laisse tomber ■■ ■■ panier.

-Mon pauvre Todge! gémit-il.

Pendant longtemps il resta abîmé ■■ ■■ douloureuses pensées.

-Je vais en avertir ■■■■■ Dry, dit-il enfin, il ne m'en vaudra ■■ ■■ le réveiller!

Il ■■ leva et ■■■■■ vers la porte.

Mais avant qu'il ■■ l'atteignît, il la vit s'entre-bâiller.

-Derwent, ■■ bougez pas si vous ■■■■■ à la vie! dit une voix sourde.

Le professeur fit ■■ ■■ en arrière, ■■ une ■■■■■ gantée de noir surgissait de l'ombre et traquait ■■ ■■ valser ■■ sa poitrine.

■ ■ ■

Dans ■■ salle d'étude, où le surveillant Creevy n'était plus revenu, les élèves menaient un chahut infernal, qui empêchait Charles Markham ■■ travailler.

Il ■■ leva, mit ses livres et ses cahiers ■■ ■■ cartable ■■ décide de rentrer chez lui.

■■■■■ il tournait le coin du corridor il se trouva ■■ à nez avec le professeur mystérieux.

■■■■■ était ■■ garçon robuste et brave, il s'élança vers l'inconnu, ■■■ celui-ci esquiva son attaque et d'un croc en jambe jeta le jeune homme sur le sol.

Quand il ■■ relève, l'homme avait disparu.

Aussitôt Markham lança l'alarme ■■ le directeur accourut.

On fouilla ■■ vain l'établissement et Monsieur Dry, suspectant ■■■■■ de jouer la comédie, entame une verte réprimande, quand on entendit un cri s'élever à l'étage.

■■■■■ Linton, suivi ■■ ■■ et ■■ Singlehorn s'élançant dans l'escalier, vers l'étage où ■■ trouvaient les chambres ■■ professeurs.

Adossé au chambranle ■■ ■■ porte, le professeur Caltrop

sensation désagréable ■ ■■ main droite: un enduit gras la poissait. Il retint mal une exclamation ■ surprise: elle était souillée par une substance qu'il ■■ connaissait ■■ trop bien, l'exonge mélangée ■ l'antimoine. Pendant la fouille il avait dû par mégarde toucher ■■ corps enduit de cet incompréhensible produit. Mais il eut beau recommencer ses recherches, il ne découvrit rien qui put lui fournir l'explication ■■ la présence de cette matière grasse sur ■■ main.

La seule concession que l'école ■■ ■■■■■■ avait faite au "modernisme", c'est que le téléphone s'y trouvait installé.

Jack ■■ profite pour demander la communication ■■■■ un officier ■■ police ■■ Scotland-Yard, dont il avait fait la connaissance au cours des vacances. Il ■■■■■■ ■■ renseignements sur le vieux Creevy et le policier promet ■■ les lui fournir dans une heure.

Ce délai n'était pas encore écoulé, que Scotland-Yard était de retour au bout du fil.

-Creevy est un faux nom, mais nous croyons reconnaître néanmoins le bonhomme d'après la description que vous nous ■■■■ fournir. C'est un ancien artiste ■■ cirque, Lew Briggs, tombé dans ■■ misère et qui eut déjà quelques dé-mêlés ■■■■ la justice, notamment ■■ l'occasion d'un vol ■■■■ effraction qui lui valut six mois de travaux forcés. Il fut depuis lors soupçonné d'autres délits du ■■■■, mais les preuves firent défaut ■■■■ le mettre en ■■■■■■ tion. ■■ ■■■■ voulez être fixé, fouillez ■■ bagages, vous pouvez être ■■■■■■ d'y découvrir toujours une ■■■■■■ de cambrioleur des plus perfectionnées, c'est ■■ marotte ■■ ne jamais se départir de ■■ outils.

Jack Linton raccroche ■■ carnet acoustique et resta rêveur.

Tout accusait Creevy, alias Lew Briggs, et ses preuves ■■■■ la nuit dernière pouvaient se résumer ■■ le sort:

Creevy circulant ■■■■ son déguisement de professeur s'enfuit après ■■ rencontre avec ■■■■■■ ■■■■ l'étage, où il ■■■■■■ Caltrap.

Il ■■ réfugie ■■■■ ■■ chambre qui se trouve ■■ fond du palier, il ■■ ■■■■■■ la nuit pour forcer la ■■■■■■ ■■ coffre-fort directorial.

Il s'empare ■■ l'enveloppe, prend ■■■■■■ ■■ se-

cret ■■ Daddy Derwent, ■■ trouver ce dernier et le fait disparaître, ■■■■ ■■■■■■ en l'emmenant ■■■■ lui.

Où donc? La réponse ■■ toute prête: la forêt d'Epping est toute proche ■■ ■■■■■■ et les refuges où l'on peut au besoin garder quelqu'un captif, sont nombreux.

Jack Linton allume ■■ petite pipe de sérénier qui, pour la première fois, ne lui ■■■■ ■■ la nauvée.

Il ■■ souvient des paroles du docteur Caltrap:

-Les solutions les plus simples répugnent aux détectives.

■■■ ■■■■ ■■ mémoire, une voix lointaine chante, c'était celle ■■ feu ■■ grand-père, le célèbre Maple Holt: -Le crime comporte toujours de la fantaisie, ainsi méfiez-vous d'une trop parfaite logique.

La fumée ■■ ■■■■ ■■ tassait au plafond, que le jeune détective réfléchissait encore.

Machinalement ■■ main froissait un papier au fond ■■ sa poche, c'était la lettre de Daddy Derwent au professeur Todge; Jack la reprit et relut:

*-Mon cher Todge,

Eureka! J'ai trouvé... L'histoire et ■■ science, pour une fois, se sont trouvées d'accord, et ■■■■ la poésie, puisque je puis évoquer la ■■■■ de l'homme qui attendait la fortune ■■■■ son lit. Moi, j'ai installé ■■ lit ■■ la fortune!

Oubliez ■■ rancunes envers le vieux Bry et venez nous voir.

DERWENT

Tout ■■ coup Jack Linton se frappe le front.

Il courut ■■■■ la ■■■■■■ à coucher du professeur disparu ■■ ■■ jeta à plat ventre devant le lit.

Des parcelles d'une étrange terre brune adhèrent à ses mains.

Pour le coup, tout comme Daddy Derwent, il aurait crié: Eureka, j'ai trouvé!

Les masques tombent.

Les grisailles de l'aube perurent à la fenêtre, quand Jack Linton leva la tête et sourit au pâle soleil levant.

Il avait passé toute la nuit ■■■■ la bibliothèque de l'école ■■ son carnet ■■ ■■■■ ■■ trouvait couvert d'hiéroglyphes et de croquis.

Après le déjeuner il se rendit ■■ la cabine téléphonique

et demande Scotland-Yard.

-Inspecteur Mandell? Voulez-vous venir immédiatement avec deux solides agents à l'école de Woodhurst? Je veux vous faire cadeau de l'assassin de Melon-End!

Il y eut un cri de stupeur à l'autre bout du fil, mais quand Jack eut donné quelques brèves explications, l'inspecteur Mandell lui dit simplement:

-Merci, Monsieur Linton, vous faites réellement honneur à votre grand-père, le grand Maple Molt. Dans une heure, nous serons là.

-Une heure, dit Jack, c'est plus qu'il ne faut.

Un quart d'heure plus tard, les élèves et les professeurs entraient dans le réfectoire où Monsieur Antonius Bry se trouvait déjà.

Quand Jack Linton entendit les rires et des assiettes, il se leva, quatre à quatre à l'étage et se dirigea immédiatement vers la cuisine de Creevy.

-Voyons un peu si le plan de la vieille école, telle qu'elle était au siècle dernier, n'a pas menti, se dit-il.

Il examina soigneusement le mur du fond, tout en vérifiait ses notes, et sa main s'arrêta sur une moulure du coin de la cheminée.

Il exerça une puissante pensée sur elle et avec un léger grincement, un pan de la muraille s'effaça, découvrant un espace obscur.

-Sortez-là! ordonne-t-il d'une voix sévère.

-Hau... hau... nous ne faites pas de mal, gémit une voix au fond du placard, et Creevy habillé d'une robe fripée et coiffé d'une barratte ridicule en sortit, vers lui des supplicantes.

-Bonjour, Monsieur le professeur invisible! ricane Jack. Le vieux se mit à geindre.

-Je n'ai voulu faire de mal à personne, je voulais simplement aller jouer de la comédie au village... on m'aurait payé dix shillings.

-Bien, bien, vous vous expliquerez plus tard, Lew Briggs! Le vieux surveillant se redressa toute sa hauteur.

-C'est vrai, je suis Lew Briggs, mais on n'a pas de preuves contre moi! Jack le prit rudement par les bras et l'entraîna.

Dans la cour, il entendit le bruit d'une auto qui, arrivant à toute vitesse, serrait ses freins à bloc.

Par la fenêtre il reconnut l'inspecteur Mandell et deux de ses collaborateurs.

Mandell fit un ricanement en voyant Creevy et tira les ses poches.

Mais Jack Linton les écarta doucement.

-Un peu de patience, inspecteur, nous manquons de preuves, dit Monsieur Lew Briggs.

L'inspecteur se mit à rire.

-Vraiment... il n'a donc pas renouvelé son système?

-Moins jamais, affirma le vieux coquin.

Ce fut un beau tintamarre quand ils firent leur entrée dans le réfectoire, dont les deux agents occupèrent immédiatement l'entrée, de manière à empêcher quiconque de sortir.

-Miserable! s'écria Monsieur Bry en s'élançant vers Creevy, mais trois fois encore, Jack l'écarta.

-Le professeur invisible! crièrent les élèves, ah, c'est le vieux Creevy... hip hip hurrah pour Creevy.

Le surveillant salua l'ovation lui faisait grand honneur.

-Messieurs les professeurs, mes chers camarades, commença Jack Linton, je vais vous raconter une belle histoire dont vous-mêmes allez vivre la fin.

Notre bon professeur Dewent a disparu, néanmoins je crois pouvoir assurer qu'il est encore en vie, mais dans le pouvoir d'un scélérat. Le coffre-fort de notre directeur a été fracturé, et le secret qu'il contenait qui représentait une énorme somme de lebeurs et de recherches de Daddy Derwent, fut volé. Un de nos anciens professeurs, le docteur Lodge, a été assassiné chez lui à Londres. Ces trois crimes sont l'œuvre d'un seul et même homme.

-Le professeur invisible! crièrent les élèves en chœur.

-Sans doute, acquiesça Jack Linton, mais sachons distinguer: j'affirme que Creevy, ici présent, fut jamais le professeur inconnu, mais non le professeur invisible...

-Expliquez-vous, supplia-t-on de toutes parts.

Jack Linton passa sa main sur les joues du vieil homme et la retira toute poissée.

-De l'excoq et de l'antimoine! fit-il en riant, de toutes sortes de termes, du maquillage destiné à donner au visage

un teint terreux et particulièrement effrayant.

Creedy, ancien artiste lyrique, voulait gagner quelque argent en prêtant son concours à une fête de village et quand nous l'avons vu le soir dans la classe de seconde, il ne faisait que répéter son rôle dans un vieux mélodrame: "Le docteur criminel". Il reprit le même texte le soir où Monsieur Bry accepta sa démission, et le fit dans le but de se venger, en faisant régner la terreur à l'école. Mais il compte sur le professeur invisible qui, dans sa fuite, le fit prisonnier et le retint captif dans un placard secret dont je ne connaissais l'existence qu'après avoir consulté les archives de l'école. Pourquoi, me demanderez-vous? Bien, le professeur invisible avait besoin de Creedy, qui est un maître cambrioleur et perceur de coffres-forts. Ce personnage criminel et mystérieux avait percé à jour la véritable identité de Creedy en découvrant sa trousse de cambrioleur, et il l'obligea d'ouvrir le coffre-fort de Monsieur Bry.

-Bendit! hurle le directeur.

-Et puis, continue Jack Linton, il pense qu'il pourrait même se servir des talents de Creedy...

L'inspecteur Mandell intervint.

-Les Briggs, ordonne-t-il, montrez-nous à présent celui que Monsieur Linton continue à appeler "le professeur invisible".

Le vieux secoue tristement la tête.

-Voilà ce qui est difficile, puisque je ne l'ai jamais vu...

-Hain? rugit l'inspecteur.

-C'est-à-dire qu'il portait une masque.

-A moi donc de l'enlever, dit le jeune détective.

Il y eut un long et lourd silence.

Linton tourne lentement les yeux vers l'auditoire.

-Monsieur Caltrap, dit-il.

Le professeur d'histoire souriait.

-Vous êtes un garçon remarquable, Monsieur Linton, dit-il, et je n'ai, dans toute cette histoire, eu qu'un seul tort, c'est d'avoir eu pitié de votre jeunesse.

Il lui jeta un regard rouge de haine.

-J'aurais dû vous tuer, petit mélo-tout!

Il se leva et marcha vers l'inspecteur Mandell.

-Linton a raison, dit-il tout honteux, j'ai tué Todds, j'ai volé le secret de Derwent, mais je n'ai pu m'en servir, car je le croyais d'une toute autre nature. Linton qui paraît tout savoir l'expliquera. Quant à moi, je me rends et quant à Derwent, l'honneur de le retrouver incombe également au prodigieux Jack Linton.

-Affaire d'une couple d'heures, répondit le jeune homme; les agents fouillant les bois de Greenwich; ils comportent quelques cavernes, mais qu'on suive que les sentiers où l'on relèvera des traces de motocyclette.

En effet, quelques heures après, on découvrit Daddy Derwent, ficelé dans un sac, au fond d'une de ces petites grottes. Il raconte qu'il avait été enlevé par un individu masqué, qui voulait lui faire divulguer son secret.

Entretiens Caltrap, le misérable, fut en prison. Les travaux forcés l'y attendaient. Il ne put donc se soustraire au juste châtiment de Dieu.

Linton prit la parole:

Quand Todds prit sa retraite, son ami Caltrap lui rendit visite et lui demanda bien vouloir lui prêter quelques livres pour son cours. Todds qui était brave homme, ne demandait pas mieux.

En feuilletant ses livres et cahiers, Caltrap découvrit des notes remises par Derwent à son ami Todds, où il était question d'une fortune cachée sous le sous-sol de l'école de Todds. Il comprit qu'il s'agissait d'un trésor. Quand qu'il fut dans la place, il se mit à surveiller le docteur Derwent, et sur ces entrefaites arriva l'internement du professeur mystérieux. Caltrap crut qu'un second larron était à l'affût du trésor et se mit à rechercher, qui aboutirent à Creedy.

Et voici où les faits s'enchaînent:

Creedy qui écoutait à la porte directoriale, entend parler du secret de Derwent, il regarde par le trou de la serrure et voit Monsieur Bry enfermer l'enveloppe dans son coffre-fort. Là-dessus, il est surpris et renvoyé. Il endosse le déguisement du professeur mystérieux et fait un tour dans les couloirs. Il se heurte à Markham et le jette par terre. Mais aussitôt il prend peur et se réfugie chez Caltrap.

Celui-ci joue aussitôt ■ comédie, dans l'intention de protéger Creevy: il prétend avoir été attaqué par le singulier personnage. Creevy lui raconte naturellement ce qu'il avait entendu dans le bureau du directeur. Ils décident alors ■ voler l'enveloppe, et exécutent leur projet ■ retard, mais comme Caltrop ne comprend rien au contenu, il s'empare de ■ personne de Derwent et, le liant sur sa moto, le conduit ■ le bois ■ Green-wick où il le séquestre.

J'allais oublier que la nuit précédente, Caltrop s'était rendu ■ motocyclette à Londres, pour supprimer le témoin gênant que tôt ou tard, Lodge aurait pu devenir. -Mais comment êtes-vous parvenu ■ démasquer si vite Caltrop? demande Mendell.

-C'était bien simple, inspecteur, j'allais trouver Caltrop alié et ■ prenant congé de lui, il ■ serr ■ main.

Or, peu après, je trouvais ■ ma main des traces du fameux mariage... Comme je n'en avais trouvé nulle part, j'en conclus qu'il ne pouvait qu'être la conséquence de cette poignée ■ main. Caltrop avait dû être ■ contact avec le professeur mystérieux. Dans la même journée, j'examinai attentivement la moto ■ Caltrop, et je vous assure que ■ machine m'en apprit long sur ses récentes randonnées. La forêt de Greenwich y avait laissé sa marque, allez... bien ■ Caltrop fût alié.

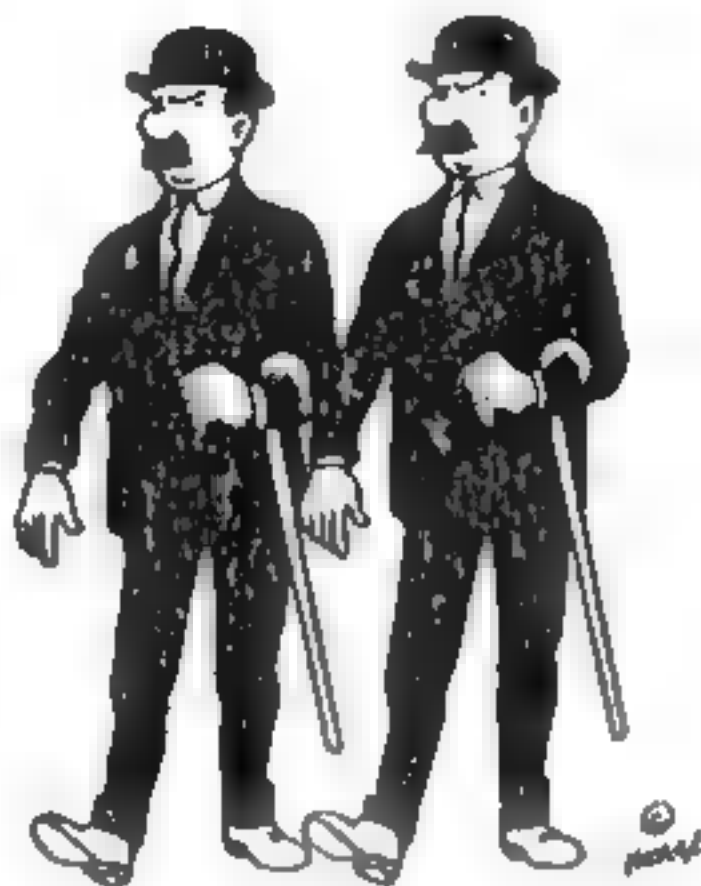
■ là à conclure qu'il jouait la comédie ■ qu'il était suspect, il n'y avait qu'un peu.

-Et le ■ de Derwent?

-Dans les vieilles archives ■ l'école, je découvris les écrits d'un certain Docteur Norrus, qui dirigea l'école au 18^e siècle. Il parlait d'une terre argileuse qu'on trouvait ■ le sous-sol et qui selon lui, possédait des pouvoirs miraculeux.

Daddy ■ s'est mis à la recherche ■ cette terre, et quand il la découvrit, il lui fallut des années encore pour lui arracher son secret.

Cette argile possède des propriétés radioactives remarquables... Il y a ■ radium ■ le sol que nous foulons! Quant ■ la fortune sur laquelle il dormait... Eh bien, Daddy ■ avait tout simplement creusé la mine où il découvrit le formidable et coûteux métal, sous les dalles ■ sa chambre à coucher et l'entrée en était cachée par... son lit!



Comme nos lecteurs ■■■■ déjà, ■■ retour de la mémorable expédition du Sirius sur les lieux du naufrage de la Licorne, Dupont ■■ Dupond ont été prendre quinze jours ■■ vacances ■■■ un fermier ■■ leurs amis.

-Le grand air, a dit Dupont, je ne connais ■■ ■■ pour vous retaper un homme.

-Je dirais ■■■ plus, a renchérit Dupond, Je ■■ ■■■■ que ça!

-Et fini ■■ pomper!

-Je dirais ■■■ plus: Fini ■■ pomper!

On a vu ■■■■ ■■ ■■■■ détectives ■■■■ se réaliser leurs désirs. Ils se ■■■■ fortifié les muscles en pratiquant les sains travaux ■■ ■■ terre. Et leur séjour aurait

été idyllique, ■■■■ extraordinaire aventure n'était ■■■■ troubler leur tranquillité ■■■■ ne leur avait prouvé une fois ■■■■ plus qu'il n'y a ■■■■ ■■■■ repos dans leur métier.

-Une aventure terrible! ■■■■ confié Dupont ■■■■ capitaine Had- ■■■■ ■■■■ à Tintin.

-Je dirais ■■■■ plus, ■■■■ confirmé Dupond: ■■■■ terrible aventure. Figurez-vous ■■■■...

Ils se sont ■■■■ ■■■■ parler tous les ■■■■ à la fois, ce qui n'a ■■■■ contribué ■■■■ éclaircir le récit passablement embrouillé qu'ils ■■■■ fait.

La journée avait été fatigante. Dupont et Dupond, qui avaient aidé ■■■■ battre le grain, ont été ■■■■ ■■■■ tôt, dans le coin de la grange qui leur ■■■■ réservé et ils ronflent -en chœur- comme des archanges. Tout dort dans la ferme. La nuit ■■■■ claire. Soudain, Dupont se réveille en sursaut. A-t-il rêvé? Non. On entend, ■■■■ la route, devant ■■■■ ferme, le bruit d'un moteur qui ■■■■ ■■■■ relenti. C'est ■■■■ voiture arrêtée. ■■■■ porte claque. On entend un bruit de pas. Dupont pousse Dupond du coude.

-Tu ■■■■

Dupond se réveille brusquement et bat ■■■■ ■■■■ comme un nageur qui s'enfonce dans l'eau.

-Quoi?

-Tu entends ce bruit?

Dupond, tout à fait réveillé, ■■■■ dresse ■■■■ son séant.

-Je dirais ■■■■ plus: j'entends!

Tout ■■■■ coup, la pétérade s'explifie. ■■■■ ■■■■ la voiture qui démarre. Ensemble, Dupont ■■■■ Dupond ■■■■ précipitent à la porte ■■■■ la grange, juste ■■■■ temps pour voir un feu rouge disparaître ■■■■ l'horizon.

-Tiens, fait Dupond, c'était une voiture!

-C'était ■■■■ voiture!

A la clarté ■■■■ la lune, Dupond regarde ■■■■ montre.

-Il est 1 h. 45, dit-il.

-Allons dormir!

-Allons dormir!

Et cinq minutes plus tard, tous ■■■■ ronflent à nouveau ■■■■ chœur- comme des archanges.

Le lendemain matin...

Dupont et Dupond ont été réveillés ■■■■ l'aube par le valet ■■■■ ferme.

-Messieurs les détectives, levez-vous!

Ils se dressent ■■■■ deux sur leur séant et se frot- tent ■■■■ yeux.

-Allons! Levez-vous! Le fermier ■■■■ disparu!

-Drôle d'idée! fait Dupont.

-Je dirais ■■■■ plus: drôle d'idée!

■■■■ ce moment, la fermière est entrée dans la grange en poussant ■■■■ cris déchirants qui mettent définitivement ■■■■ Dupont au fait ■■■■ ■■■■ situation. Le fermier ■■■■ disparu ■■■■ ■■■■ milieu ■■■■ la nuit.

-Mon pauvre époux! dit la fermière. Il s'est ■■■■ ■■■■ ■■■■ côté ■■■■ moi! Et ■■■■ matin, il n'était plus ■■■■.

-Il est peut-être allé faire un petit tour, suggère Dupont.

-Hi hi hi! fait la fermière après s'être mouchée bruyamment. La porte de la ■■■■ ■■■■ était fermée ■■■■ l'intérieur...

Mon pauvre époux ■■■■ disparu par la fenêtre...

-Et vous ■■■■ l'avez pas entendu partir?

-Non, mon bon monsieur. Je n'ai rien entendu. Je dormais...

-Votre fenêtre est restée ouverte pendant toute la nuit?

demande Dupond.

-Hélas, oui! ■■■■ est ■■■■ l'enlever par là, j'en suis sûre. On l'a pris ■■■■ ■■■■ lit...

■■■■ nous affolons pas! fait Dupont, complètement réveillé.

■■■■ ■■■■ là...

-Je dirais ■■■■ plus, ajoute Dupond. Nous ■■■■ ■■■■ là...

Soudain, Dupont pousse ■■■■ cri.

-La voiture!

-Et alors? Le fermier ne sait ■■■■ conduire!

-Mais, bougre d'idiot! c'était peut-être la voiture qui venait l'enlever... Voilà ■■■■ piste sérieuse!

-Je dirais ■■■■ plus, ■■■■ Dupond ■■■■ un grand plaisir de lucidité! Voilà ■■■■ piste sérieuse!

On peut penser ce qu'on veut des Dupont-Dupond. Mais il y ■■■■ chose qu'il faut leur laisser: ils connaissent l'A. B. C. ■■■■ difficile métier de détective. Avec ■■■■ peu de persévérance, ils finissent ■■■■ par en connaître les ■■■■ trées lettres.

■■■■ ■■■■ affolons pas! ■■■■ fait Dupont.

Et Dupond a tiré ■■■■ sa poche le "Manuel du Parfait Dé- tective".

-Voyons, a-t-il murmuré... Début d'une enquête... Chapitre I., ■■■■ 27... "Le Détective consciencieux ■■■■ par visiter les lieux du crime avant ■■■■ d'interroger les témoins..."

-Parfait! a dit Dupont. Allons sur les lieux du crime!

En entendant ce mot de crime, le fermier s'est tout honnement évanoui. On a d'abord perdu dix minutes à le ranimer. Puis, on s'est dirigé vers la ferme. Dupont, le nez dans le "Manuel du Parfait Détective", lisait à mi-voix: "Il est d'établir un plan des lieux, aussi détaillé et précis que possible, et d'y reporter toutes les indications utiles à la bonne marche de l'enquête: position du cadavre..."

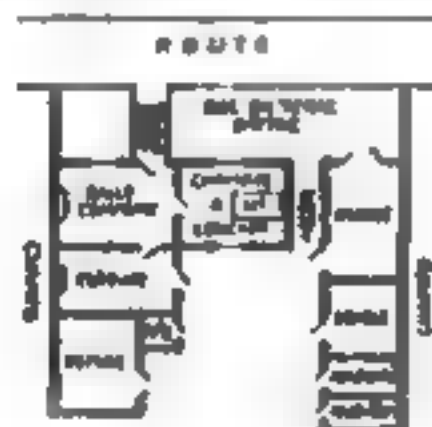
-Ce, c'est embêtant! a-t-il dit. Il n'y a pas de cadavre... Qu'est-ce qu'on va faire?

-On se marque sur le plan, a fait Dupont, résigné. Continuez à lire!

-"Situation précise des portes et fenêtres, a murmuré Dupont. Particularités du terrain avoisinant, empreintes éventuelles..."

-Compris! a fait Dupont. Commençons par visiter les lieux.

La visite dura un peu plus d'une heure. Conscientieux jusqu'au bout, les détectives visitèrent les moindres recoins. Et puis, ils passèrent leur journée à établir le plan détaillé que nous reproduisons ci-dessous.



-Maintenant, a dit Dupont, les bandits ne peuvent plus nous échapper... Le "Manuel du Parfait Détective" est une bien précieuse! Si l'on suit ses indications jusqu'au dernier chapitre, on doit nécessairement trouver les coupables.

Lorsque le plan fut terminé, Dupont et Dupond le considérèrent longuement.

-Et maintenant, fit Dupond, que faut-il faire?

Dupont sortit de sa poche le "Manuel du Parfait Détective".

-Voyons, dit-il... Page 29... "Le parfait détective se hâte par élaborer un plan d'action souple pour lequel les hypothèses puissent s'y inscrire."

Dupond réfléchit pendant quelques instants.

-Ne conviendrait-il pas d'arrêter quelqu'un? demande-t-il.

-Non, fit Dupont, catégorique. Le livre est formel: "Le détective consciencieux se gardera de poursuivre l'innocente tant qu'il reste une possibilité de découvrir le coupable. Il n'arrêtera ceux-ci que s'il n'a plus d'autre moyen d'en sortir."

-Bien! fit Dupont, résigné. Il faut donc agir!

Tous deux se penchèrent à nouveau sur le plan.

-Le fermier est sorti par la chambre par la fenêtre, fit Dupont. Pour arriver à la route, il a donc dû traverser une partie de terre battue sur lequel il faut retrouver l'empreinte de la chaussure.

-Luminex! fit Dupond. Il faut aller voir et relever les empreintes.

Ils se rendirent instantanément sur place. Comme prévu, ils trouvèrent des empreintes fort nettes, qui allaient de la fenêtre à la route saccadées où elles se perdaient.

-Et maintenant? demanda Dupont.

-Minute! fit Dupont. Je vais dans la nouvelle fois son manuel de poche. Page 32: "Lorsque le détective est en présence d'empreintes suspectes, il en fera un moulage qui servira de pièce à conviction."

-Parfait! fit Dupont. Faisons donc un moulage.

-Nous allons donc faire un moulage! fit Dupont. Ce se fait avec du plâtre?

-Et où trouverons-nous du plâtre?

Il n'existait pas de plâtre à la ferme. Ce fut un assez fragile obstacle n'allait pas arrêter nos deux détectives.

-Faisons du plâtre! fit Dupont.

-Je dirais mieux: Faisons du plâtre!

Ils se mirent à l'ouvrage aussitôt et rassemblèrent les matériaux nécessaires dans la cour. Ils avaient à peine commencé leur travail qu'il se mit à pleuvoir.

-Réfugions-nous dans le grange! fit Dupont, continuant à travailler à l'abri.

Au bout de trois heures de travail, les deux détectives avaient un baquet rempli de plâtre d'une bonne qualité.

té, ils le portèrent dehors. La pluie tombait de plus belle, mais on n'était pas pour les effrayer. Ils portèrent leur baquet devant la façade du bâtiment. L'espace de terre dans lequel s'étaient imprimées les empreintes n'était plus qu'un infâme cloaque.

-Zut, fit Dupond, les empreintes ont disparu!

-Je dirais qu'elles ont disparu, précisa Dupont. Mais alors, nous ne pouvons rien faire pour soulager!

-Nous ne pouvons pas faire de soulage. A quoi emploierons-nous notre plâtre?

Gardons-le! fit Dupont. Si l'on trouvait une autre empreinte, il viendrait à point... ce qui est embêtant, c'est que ce n'est pas prévu dans le "Manuel du Parfait Détective".

-Tant pis! Passons au chapitre suivant...

-"Chapitre II, lut Dupond: les pistes à suivre!"

-Encore chercher! gémit Dupont. Si l'on remettait le chapitre II demain si on allait dormir?

-Adopté à l'unanimité, fit Dupond. Il faut toujours remettre à demain ce qu'on ne peut faire le jour même.

Le lendemain, il pleuvait toujours. Dupont, qui s'était éveillé le premier et qui avait passé la tête dehors, communiqua la nouvelle à son collègue.

-Quelle piste suivrons-nous? demanda-t-il.

-Il faut partir dans la direction qu'a prise la voiture l'autre nuit, fit Dupond. Ce c'est la piste.

-Et que dit le manuel?

Dupond sortit une nouvelle fois son précieux bouquin.

-Voyons... Chapitre II... Page 35: "Lorsque le détective trouve une piste, il la suit jusqu'au bout..."

-Ce peut mener loin...

-Le devoir avant tout.

-Me ramènera-t-on mon pauvre époux? demanda la fermière entre deux sanglots.

-Nous allons partir immédiatement à sa recherche...

-Et nous vous le ramènerons mort ou vif! fit Dupond avec un zèle.

Ils prirent leur parapluie et leur chapeau, puis ils prirent la route qui, après le village, bifurquait. Dupont et Dupond s'arrêtèrent, perplexes.

-Par où irons-nous? demanda le premier.

-"Lorsque deux voies s'ouvrent le détective, récita l'au-

tre, qui avait ouvert son manuel, il suivra d'abord celle qui semble mieux s'accorder avec les faits."

-Quels sont les faits? demanda Dupont.

-Nous cherchons une automobile! fit Dupond.

-Dans ce cas, rétorqua Dupont, c'est simple: il y a une route macadamisée et un chemin de terre. C'est manifestement la route macadamisée qui s'accorde le mieux avec l'automobile. Nous la prendrons donc!

-Nous la prendrons! fit Dupond, sans se soucier de la décision, qui conforme aux prescriptions du "Manuel du Parfait Détective" allait les mener à d'extraordinaires découvertes.

Il aurait tort de ne pas considérer la chance d'un tel élément essentiel du difficile métier de détective; car l'on examine, par exemple, le cas de Dupont et Dupond qui marchent sur la route macadamisée, sous une pluie battante, à la recherche de la mystérieuse voiture qui a enlevé le fermier. Ils auraient pu ainsi pendant des jours rien trouver, et le Manuel du Parfait Détective aurait fini par leur être moins utile qu'un indicateur de chemins de fer. Mais il fallait compter sur la chance. Un kilomètre plus loin, Dupont s'arrêta:

-Qu'est-ce que c'est ça?

Ce, c'était une plaque d'immatriculation de voiture automobile. Dupond se baissa pour la ramasser. Elle portait le numéro 182567.

Déjà, Dupont avait sorti son "Manuel".

-Chapitre 8, lut-il. Recherche d'une voiture... "Le premier soin du détective sera de relever le numéro d'immatriculation de la voiture suspecte."

-C'est fait! fit Dupond, triomphant.

-Qu'est-ce qui a été fait?

-J'ai relevé le numéro...

-Et maintenant? Voyons ce que dit le "Manuel": "Grâce à ce numéro, la voiture sera identifiée et son propriétaire pourra être mis à la disposition de la police".

-Alors?

-Alors? Nous allons en parler à la gendarmerie... Et après, nous irons voir la fermière!

Une heure plus tard, les deux détectives pénétraient en coup de vent à la gendarmerie et réveillaient le trige-

dier de service qui s'annonçait devant la table.
 -Voilà! fit Dupont, en jetant devant lui la plaque d'immatriculation.
 -Qu'est-ce que c'est? fit le brigadier...
 Dupont entreprit de lui expliquer ses moindres détails l'histoire de l'enlèvement du fermier.
 -Il a été enlevé la nuit par cette voiture dont voici le numéro. Retrouvez la voiture et nous tiendrons l'agresseur et la victime...
 -Vous croyez? fit le brigadier, sceptique.
 -Puisque je vous le dis. Nous, on est détectives. D'ailleurs le "Manuel du parfait détective" est formel.
 -Si vous êtes certains du résultat, fit le brigadier, c'est différent. Je vais téléphoner à Bruxelles pour identifier la voiture.
 Lorsqu'ils furent dehors, Dupont et Dupond décidèrent d'aller fêter leur succès à l'estaminet du coin. La séance se poursuivait jusqu'au crépuscule. La route qui ramène Dupont à la ferme fut plutôt sinueuse.
 La fermière, qui les attendait sur le pas de la porte, ne fit pas attention à leur état illuminé. D'aussi loin qu'elle les vit, elle leur cria:
 -Les gendarmes ont téléphoné! Ils ont arrêté le "gennetère"!
 Le "gennetère" avait été arrêté à Bruxelles. On l'attendait au village où on avait décidé de l'expédier pour le mettre à la disposition des deux célèbres détectives. Dès le lendemain matin, sans attendre l'arrivée du criminel, Dupont et Dupond se précipitèrent à la gendarmerie pour obtenir des détails complémentaires.
 On y reçut avec beaucoup de considération. Le brigadier les regardait d'un air admiratif.
 -Dites donc, fit-il avec une nuance de respect dans sa voix. Qu'est-ce que c'est ce bouquin dont vous me parliez hier? Le "Manuel du Détective", je sais...
 -Pardonnez-moi fit Dupont: le Parfait Détective... C'est l'indispensable du métier. Sherlock Holmes en avait toujours trois ou quatre exemplaires dans sa poche.
 -Vous ne pourriez pas me le prêter?
 Dupont et Dupond eurent un sursaut d'indignation.
 -Prêter notre "Manuel"? Impossible.
 -Et où peut-on l'acheter?
 -Ce ne s'achète pas! fit Dupont, sec.
 -Un vrai détective naît avec, ajoute Dupond, lyrique. Si

ne l'avez pas, vous n'êtes pas un parfait détective...
 La déception du brigadier faisait peine à voir. Dupont crut devoir le consoler.
 -Nous vous donnerons quelques tuyaux. Mais nous avons notre affaire. Qui est le criminel? Je parie que c'est un long maigre avec une petite moustache et qu'il doit avoir une trentaine d'années...
 -Je ne sais pas, fit le brigadier. Mais si vous le savez, ça vous fera plaisir... C'est beau, n'est-ce pas?
 Une voiture s'arrêta devant le perron de la maison communale, où était installée la gendarmerie.
 -Voilà votre criminel, fit le brigadier qui regardait par la fenêtre.
 -C'est lui! fit Dupont en regardant à son tour. Il a l'air terriblement...
 -Terrible! fit Dupond...
 Un petit bonhomme, coiffé d'un béret alpin, sortit de la voiture, suivi par un policier en civil, qui le tenait par les épaules. Il avait -le petit bonhomme, le policier- un visage rond et joufflu. Seule l'imagination de Dupont et Dupond pouvait lui donner l'air terrible. Il semblait plutôt quelque ange, tout étonné de se trouver sur la terre. Il était habillé d'une manière fort soignée: veston rayé, gilet beige, pantalon noir à guêtres crème. Avec le béret alpin, cela faisait un ensemble plein d'originalité.
 Le policier et son prisonnier disparurent sous le porche. Cinq minutes plus tard, on frappait à la porte du bureau et, poussé par le policier, le petit bonhomme joufflu fit son entrée.
 Dupont et Dupond, à la bataille, l'œil sévère, derrière la table, regardèrent leur prisonnier:
 -Votre nom? fit Dupont.
 -Jules Saturnin, répondit poliment le petit homme en tirant son chapeau. Et le vôtre?
 -Pas de problème, Dupond. C'est nous qui interrogeons.
 -Vous êtes les détectives.
 -Non? fit le petit bonhomme d'un air absolument ravi. Et dire que j'ai toujours eu envie de voir des détectives de près...
 -Pas d'insolence! fit Dupont d'un ton encore plus sévère.
 -Vous êtes le propriétaire de la voiture 182567.
 -Formidable! fit le petit homme. Les détectives devinent tout! Vous êtes vraiment très fort. Qui vous l'a dit?

-Assez! tonitrua Dupont. Assez! C'est nous qui posons les questions. Ainei, vous reconnaissez être le propriétaire de la voiture 182567. Qu'avez-vous fait du fermier?

-Quel fermier?

-Le fermier qui a été enlevé dans votre voiture, il y a deux nuits. Pourquoi l'avez-vous enlevé?

Le petit homme semblait sincèrement surpris.

-Je n'ai pas enlevé de fermier, dit-il. Je n'ai aucune haine particulière contre cette sorte de citoyens.

-Assez de sarcasmes! fit Dupont. Nous avons vu votre voiture... Inutile de nier. Vous avez perdu votre plaque d'immatriculation sur la route, et nous l'avons trouvée.

D'un grand geste, Dupont tira la plaque de la poche intérieure de son veston et la jeta sur la table.

-Vous la reconnaissez?

-Où! fit le petit homme. C'est la plaque qu'on m'a volée, il y a quinze jours... C'est gentil de me l'avoir retrouvée...

Effondrés, Dupont et Dupond regardaient stupéfaits le petit homme qui paraissait absolument enchanté.

-D'ailleurs, fit-il, comment aurais-je pu perdre cette plaque où vous dites, il y a quinze jours, alors que ma voiture est en réparation depuis plus de deux semaines.

Ce premier échec découragea Dupont et Dupond. Ils retourneront à la ferme pour y faire rapport à la fermière, et calmer leurs appréhensions.

-Voyons! fit Dupont. Quelle est la difficulté?

-C'est de retrouver la voiture dans laquelle le fermier a été enlevé...

-Très bien... Comme nous ne pouvons pas retrouver la voiture, tâchons de retrouver le fermier!

-Idée lumineuse, fit Dupont. Comment procéderons-nous?

Voyons le Manuel... Chapitre 17, page 82: La recherche des disparus. Lorsque le détective recherche un individu disparu, il est bon de transmettre sa photographie aux journaux, et de prier toute personne possédant des renseignements sur cet individu de les communiquer à la police. Un autre système consiste à remettre la photo à un radiostéthésiste qui, en promenant son pendule au-dessus du document, peut établir l'endroit où se trouve la victime."

-Comme le professeur Tournesol! fit Dupont. Si nous essayait?

-Il nous faut une photo de votre époux, fit Dupont en se tournant vers la femme.

-Une photo, monsieur? Il n'y a guère que celle-là, ou... Vous n'allez pas me la prendre?

-Non, non, fit Dupont, en décrochant le cadre... Une expérience.

Il posa la photo sur la table.

-Et la pendule? demanda Dupont.

-On en fait une avec du fil, dit la fermière. Voilà... C'est très bien! Une fourchette au bout... Et voilà notre pendule.

Et il brandit fièrement l'instrument et se mit à le faire osciller au-dessus de la photo.

La pendule fut à peine posée au-dessus de la photo du fermier qu'il se mit à osciller énergiquement d'Est en Ouest.

-Bien, fit Dupont. Mais, je pars un moment à toi l'autre.

-C'est idiot, répondit Dupont. Nous risquons de faire chacun le tour du monde de notre côté.

-Evidemment, fit Dupont en se grattant le crâne d'un air perplexe. Alors, que faut-il faire?

-C'est simple? Il faut reprendre l'enquête à son point de départ. Qu'avons-nous appris jusqu'à présent?

-Que le fermier a disparu la nuit de mardi à mercredi, qu'il a été enlevé dans une voiture qui est partie dans la direction du nord, que cette voiture portait la plaque 182567 précédemment perdue par M. Jules Saturnin...

-Que le fermier a quitté la ferme par la fenêtre; alors qu'il lui était tout aussi facile de sortir par la porte... Il a fait déjà beaucoup de choses. Mais il y a une chose qu'il faut savoir avant tout: est-il parti de son plein gré, ou a-t-il été enlevé?

-Bizarre, fit Dupont. Je n'y avais pas pensé... Au fait, est-il sorti en bonnet de nuit ou en pyjama de velours?

-Non, monsieur! fit la fermière. Il s'est habillé à pieds à la tête avant de partir: son costume de nuit n'est plus là, l'armoire à chaussures ont disparu...

-Mais alors, fit Dupont, alors il est parti de son plein gré! Mais ça change tout!

-Minute! fit Dupont. Ça ne change rien.

-Comment, ça ne va pas?

-Non. S'il était parti de son plein gré, il aurait laissé un mot, ou il aurait envoyé de ses nouvelles. Et puis,

pourquoi ■■■■ qui l'ont enlevé auraient-ils ■■■■ fixer à leur voiture ■■■■ plaque volée?

-En effet, reconnut Dupont. C'est troublant. Donc, il n'est ■■■■ parti de son plein gré...

-Si. Puisqu'il s'est habillé ■■■■ de partir, et qu'il n'a pas fait ■■■■ bruit pour ne pas réveiller son épouse. En réalité, ■■■■ s'est levé et il s'est habillé de son plein gré pour suivre les occupants ■■■■ la voiture. J'en déduis donc...

Dupont prit un air inspiré, comme il avait lu qu'en prenant parfois Sherlock Holmes.

-Tu ■■■■ déduis? fit Dupont vivement intéressé.

-J'en déduis qu'il connaissait les occupants ■■■■ la voiture et qu'il les attendait puisqu'il était prêt à partir ■■■■ eux...

-Donc, fit Dupont ■■■■ une certaine apparence ■■■■ logique, donc il ■■■■ parti ■■■■ de son plein gré!

-Oui. Mais il avait l'intention de revenir ■■■■ le matin, ■■■■ quoi, il aurait laissé un mot. Et les occupants ■■■■ la voiture avaient ■■■■ projets ■■■■ avouables, puisqu'ils avaient camouflé leur numéro. Il faut donc craindre le pire...

En entendant ■■■■ mots, la fermière s'évanouit ■■■■ nouvelle fois. ■■■■ il fallut ■■■■ 10 bonnes minutes pour la ramener.

Lorsqu'ils eurent étendu ■■■■ brave dame ■■■■ son lit, et après avoir calmé ses appréhensions, Dupont et Dupond décidèrent ■■■■ regarder la situation en face.

-En ■■■■, résuma Dupont, il ■■■■ certain que le fermier connaissait ses agresseurs. Il ■■■■ donc faire une enquête auprès ■■■■ ceux ■■■■ qui il était ■■■■ rapport...

-La fermière n'est guère en état de répondre ■■■■ ■■■■ ■■■■ tions.

-Une idée! Si l'on interrogeait le valet de ferme?

-Parfait!

Le valet de ferme était ■■■■ l'écurie, occupé ■■■■ panser les chevaux.

-Mon ami, fit Dupont, nous ■■■■ quelques questions ■■■■ ■■■■ poser...

Ce valet de ferme était ■■■■ petit rouquin à l'air rusé. Il se tourna vers ■■■■ ■■■■ détectives.

-Moi, je ■■■■ sais rien, fit-il d'un ■■■■ buté.

-Mais ■■■■ devez bien savoir ■■■■ votre maître était ■■■■ rapport avec ■■■■ gens qui venaient parfois le voir en automobile?

-En automobile? Bon, faudrait voir... Y avait M. le bourgmestre, qui venait parfois lui acheter ■■■■ légume...

-Bon. Et c'est tout? Il n'y en avait ■■■■ d'autres? ■■■■ gens qui venaient depuis quelque temps?

-Bon, maintenant ■■■■ vous en parlez, il y avait deux ■■■■ sieurs ■■■■ la ville, qui ■■■■ venus quelques fois... Ils avaient toujours ■■■■ air peu catholiques, et le patron allait ■■■■ ■■■■ et ■■■■ village...

-Voilà! fit Dupont triomphant. Et ■■■■ quoi parlaient-ils?

-Cai fit ■■■■ valet, ■■■■ m'en demandez trop...

Le soir ■■■■, Dupont ■■■■ Dupond retournaient au café ■■■■ village. Le fermière, qui ■■■■ vit partir, leur manifesta ■■■■ sa réprobation.

-Vous n'allez pas ■■■■ revenir ■■■■ la dernière fois? ■■■■ est une honte de vous mettre ■■■■ boire à votre âge...

-Nous ne buvons jamais ■■■■ de l'eau! fit Dupont d'un air digne.

-Et c'est ça qui vous monte ■■■■ la tête...

-Non, fit Dupond. La dernière fois, c'était un accident. Mais aujourd'hui, nous ■■■■ buvons ■■■■ de l'eau pour avoir l'esprit clair...

Fidèles ■■■■ leurs principes, lorsqu'ils furent installés au cabaret, ils commandèrent deux ■■■■ d'eau nature.

-Vous êtes malades? ■■■■ l'aubergiste, d'un air inquiet.

-Non. ■■■■ ■■■■ ne ■■■■ ■■■■ ici pour boire...

-Ah? Vous attendez quelqu'un?

-Peut-être... Dites-nous, monsieur le cabaretier, notre ■■■■ le fermier venait parfois chez vous?

-Oh, souvent! Et il ■■■■ buvait ■■■■ de l'eau, lui! Tenez, la dernière fois qu'il ■■■■ venu ■■■■ les ■■■■ messieurs ■■■■ la ville qui l'accompagnaient souvent, ils ont bu de la bière de deux heures ■■■■ l'après-midi à sept heures du soir... Et puis, ■■■■ fermier est rentré, et les deux autres sont restées ici, à boire, jusqu'à ■■■■ heure du matin... qu'est-ce qu'ils avaient comme cuite! Tenez, justement, c'est la jour où le fermier a disparu!

Dupont ■■■■ lava, tellement agité qu'il renversa son verre

d'eau, dont la contenu elle se répondre dans le gilet de son collègue.

-Idiot! fit Dupont. Tu ne pourrais pas faire attention?

-C'est pas la peine d'en faire un drame, Patron, apportez un autre verre d'eau pour monsieur! Vous disiez c'était le jour où... alors... mais alors...

Dupont était dans un tel état qu'il bégayait. Son collègue vint heureusement à son secours.

-Mais c'est maintenant que vous dites ça? c'est très important, qu! Quand ils sont sortis d'ici, les individus en question sont allés prendre le fermier chez lui, où il les attendait. Et ce aux qui l'ont enlevé! Et vous dites qu'ils étaient seuls?

-Comme des Polonais, monsieur le détective!

-Et qu'est-ce que c'était pour gens?

-Eh bien! c'étaient des gens de la ville...

-Mais encore? De quoi parlaient-ils le fermier?

Le cabaretier prit un air de dignité offensée.

-Là, dit-il, vous m'en faites trop... n'écoutez jamais ce que disent mes clients. Je suis de discrétion personnelle...

-Vous êtes la discrétion même? fit Dupont. Ça tombe bien. Nous aussi. Vous pouvez tout nous dire...

-C'est que, fit l'aubergiste, c'est délicat. Si je parlais, j'aurois des choses graves à dire...

-Parfait, parfait. Prenez un apéritif sur notre compte, et écoutez-vous.

-Soit. Mais alors, il faut que vous trinqueziez moi... Trois apéritifs?

-D'accord!

L'aubergiste servit les trois consommations et vint s'asseoir Dupont et Dupond avec un air de complice.

-À la vôtre! fit-il en vidant son verre.

-On vous écoute, fit Dupont après avoir vidé le sien et après avoir marqué son étonnement.

-Bien, fit le patron. Un instant. Je vais réserver trois tables. Si, si... C'est tout tourné!

Lorsque furent libres les tables, il se décida enfin à parler.

-Eh bien, voilà, dit-il. Chaque fois qu'ils venaient ici, ils parlaient à voix basse. Je n'entendais presque

rien de ce qu'ils disaient. Mais je suis sûr que le dernier jour, où le fermier allait partir, le plus grand des deux a dit: "Alors, où va-t-on le tuer?" -Il a dit ça? fit Dupont en s'étranglant à moitié dans son verre.

-Oui. Et le fermier a répondu: "Dans le pré derrière du Bois Roland..."

Dupont et Dupond dormirent tard le lendemain. Rapportant quelques apéritifs qu'ils avaient pris la veille. Ce fut le fermier qui vint les réveiller, vers le coup de 10 heures, sous une vive réprobation.

-Pardonnez, leur dit-elle. C'est ainsi que vous allez le dévaler de vos pauvres époux? Le soleil est levé depuis si longtemps qu'il pense déjà à son coucher... Allez donc debout.

Dupont et Dupond, un peu honteux, ne se le firent pas dire trois fois. Deux heures plus tard, après avoir rapidement déjeuné, ils se mettaient en route vers le pré dont l'aubergiste leur avait parlé. Ils étaient certains d'y découvrir la vérité, car l'endroit se trouvait à gauche de la route, un peu plus loin de l'endroit où ils avaient trouvé la plaque d'immatriculation.

Lorsqu'ils arrivèrent à hauteur du pré, ils aperçurent, sur l'accotement, les traces d'un pneu d'une voiture qui devait avoir stationné là quelques heures.

-Ah! fit Dupont. Il faut faire un mouillage!

-Avec quoi? demanda Dupond. Nous n'avons pas de plâtre... j'ai mieux ça: j'ai apporté mon appareil photographique.

Et il photographia soigneusement ces empreintes qui devaient, selon lui, appartenir à la catégorie des empreintes dites révélatrices.

Lorsqu'ils furent acquittés de cette première tâche, ils s'engagèrent dans la prairie, les yeux baissés vers le sol, pour ne manquer aucun indice. Le premier résultat de cette méthode fut que Dupont tomba contre un pavé et s'échabla de tout son long dans l'herbe mouillée.

Le second résultat fut plus concluant: Dupont poussa un cri:

-Là, dit-il. Là! il y a du sang!

Dupond s'approche à son tour et regarde. Sur le sol, au beau milieu de la prairie, il y avait une large tache

maîtriser la brave [] qui voulait [] à bras raccourcis sur "l'assassin".

Lorsque la fermière fut retournée à ses fourneaux, Dupont et Dupond reprirent l'interrogatoire. Ils menèrent le valet dans la grange.

-Maintenant, firent-ils en chœur, fini de mentir. Sinon [] gendarmes!

-Bien, bien, fit [] valet, bougon.

-Ces deux messieurs étaient déjà venus auparavant?

-Oui. Ils venaient presque [] les mois. Et chaque fois, il y avait une bête [] moins [] lendemain.

-Ce m'a l'air d'être une affaire d'abattage clandestin, fit Dupont.

-Tu croies? [] Dupond. C'est bien possible.

-Mais [] n'explique rien... Vous [] pas le nom de ces individus?

-Non, fit [] valet qui paraissait sincère. Mais je connais [] [] boucher pour lequel ils travaillaient... Attendez... C'était quelque chose comme Saturnin Fabre...

Dupont eut une subite inspiration.

-Jules Saturnin! fit-il. C'est ça?

-Tout juste, Monsieur. Vous avez mis [] doigt []...

-Jules Saturnin? [] Dupond. [] [] dit rien.

-Mais si, fit Dupont: [] propriétaire de la voiture dont [] avons retrouvé [] plaque d'immatriculation!

Le lendemain matin, un policier [] Jules Saturnin au bureau [] la gendarmerie du village. Quand il y pénétra, le petit [] avait l'air sérieusement peiné.

-Messieurs, dit-il fort courtoisement [] [] [] [] deux détectives, je trouve [] vous agissez bien mal [] d'honnêtes citoyens...

-Silence! fit Dupont d'une voix de tonnerre. C'est [] qui parle! Cessez de prendre votre air [] victime. Nous [] tout!

-Mais il n'y a rien à savoir, fit [] petit [] d'un [] pleurnichard. Je suis [] honnête commerçant.

-Vous vous faisiez livrer de la viande par [] individus qui s'approvisionnaient dans [] village.

-C'est bien possible, fit M. Jules Saturnin en rougissant. Comme tout bon commerçant...

-Nous ne sommes d'ailleurs pas ici pour nous occuper du marché noir, reprit Dupont. [] nous voudrions savoir quand [] [] a livré de la viande pour la dernière fois?

-Oh, fit le petit homme. La [] dernière, mes fournisseurs m'ont apporté une vache. Depuis je ne les ai plus revus...

-Ils vous [] apporté une vache? fit Dupont. Alors, tout est éclairci...

-Bien sûr, fit Dupond. Il [] reste plus [] expliquer qu'un point: la disparition du fermier. Tout [] [] recommencer...

M. Jules Saturnin eut l'air [] trouver le plaisanterie excellente. Il ricana.

-C'est un drôle [] métier que le métier [] détective, dit-il. On cherche un homme et on trouve une vache...

-Arrêtez [] sarcasmes! fit Dupont d'une voix terrible. Rira bien qui rira [] dernier. Et d'abord, qui [] dit que [] n'étiez [] complice [] meurtre [] fermier?

-Qui [] dit que le fermier [] mort? [] M. Saturnin [] ricaneant [] plus belle.

Dupont et Dupond [] regardèrent.

-C'est juste, ça! fit Dupont.

-S'il n'est [] mort, fit Dupond, il [] s'en porte quère mieux. Dieu sait [] quel état [] le retrouverons...

-Il faudrait établir le [] exact de [] disparition, opina Dupont.

M. Jules Saturnin toussota.

[] pourriez peut-être, par la [] occasion, établir [] exact où moi je pourrais disparaître, fit-il. [] affaires m'appellent. Je ne [] pas détective, []

-Ah, vous! fit Dupont, filiez, [] tenez-vous à la disposition de la justice. [] quoi...

Les [] détectives rentrèrent tard [] la ferme. Le fermier leur avait préparé un [] repas qu'ils prirent devant l'être dans la salle commune. Tout en mangeant, ils discutèrent le coup.

-Voici le [] le plus pénible d'une enquête fit Dupont en levant le doigt. Le [] où il faut réfléchir...

-Exact, répliqua Dupond. Le moment où il [] faire fonctionner les petites cellules grises...

-Qu'est-ce [] c'est ça? [] Dupont.

-Ce [] [] trucs [] [] détectives ont [] leur cerveau et qui les [] plus intelligentes [] la commun des mortels.

-J'ai [] le cerveau? [] Dupont.

-Non, fit l'autre. [] toi. Moi... Je vais faire des déductions...

Qu'est-ce que ça? -Eh bien, c'est un truc que font les détectives avec leurs petites cellules grises, qui leur permet de découvrir la vérité.

-Tu aurais peut-être pu commencer le premier jour, fit Dupont, si c'est tellement facile.

-Mieux vaut tard que jamais, fit Dupond, mais vais faire des déductions, mais...

-D'abord, fit la fermière qui venait d'entrer, vous feriez mieux de serrer votre scapular. Votre scapular va être froid. Vous discuterez après...

Lorsqu'ils eurent expédié leur dîner, Dupont et Dupond allèrent s'asseoir l'un à côté de l'autre.

-Alors, fit Dupont, c'est toi que tu vas faire fonctionner ces petites cellules grises.

-J'ai déjà commencé, répondit Dupond. Laisse-moi tranquille: je réfléchis...

Pendant cinq minutes, le silence le plus complet régna dans la pièce. Dupont, qui s'ennuyait, regardait le plafond et essayait de se concentrer sur sa contenance.

-Ce y est! fit-il tout à coup. Première déduction: si le fermier est introuvable, c'est qu'il a disparu. S'il a disparu, il y a deux hypothèses: ou bien il est mort...

-Dans ce cas-là, fit Dupont, il n'y a plus rien à faire.

-Si on doit faire justice, on arrête l'assassin, bien sûr, le fermier n'est pas mort. Alors, il faut le retrouver, pour découvrir pourquoi il a disparu...

-Et comment? s'il est mort ou pas?

-En réfléchissant. S'il est mort, il faut dresser une liste de suspects. D'abord, il y a les voisins mercantiles qu'on n'a pas encore retrouvés. Ensuite, il y a M. Saturnin. Enfin, il y a le valet de ferme.

-Moi, fit Dupont, j'en connais encore un... Ou plutôt une...

-Qui? fit Dupond.

-La fermière: elle peut avoir tué son époux pour se marier... Ou pour épouser le valet de ferme...

Dupond eut un air de profonde pitié.

-Idiot! dit-il simplement. Ça, ce sont pas des déductions. Ce sont des hypothèses gratuites.

-A mon avis, fit Dupont, nous n'arriverons à rien tant que nous ne saurons pas à quel moment et dans quelles

circonstances le fermier a disparu.

-Bien raisonné, fit Dupond admiratif. Et maintenant, que pouvons-nous faire?

-Il y aurait bien un moyen de le savoir. Mais...

-Mais quoi?

-Il suffirait de le demander aux deux mystérieux visiteurs qui sont venus ici le chercher. Mais comment pourrions-nous les retrouver?

-Crois-tu que ce M. Saturnin ne pourrait pas nous le dire?

-Je suis persuadé qu'il connaît leur adresse, mais qu'il ne veut pas nous la donner pour ne pas leur créer des ennuis... Tiens, il y a un beau clair de lune. Si on va prendre la fraise à la porte?

-D'accord...

-Moi, fit Dupond, je m'appuyais sur les chambranes de la porte, je suis pour les méthodes fortes. Il faudrait passer ce M. Saturnin à tabac...

-Peut-être, fit Dupond.

A ce moment, on entendit au loin le bruit d'une voiture qui arrivait à allure, les phares balayèrent la porte. Elle freina brusquement avant d'arriver à la ferme, et s'arrêta juste devant la porte.

-Ciel! fit Dupont, je la reconnais. C'est la voiture de l'autre jour... Celle qui est venue enlever le fermier...

Deux personnes étaient descendues. Dans la demi-obscurité, on ne distinguait pas très clairement leurs visages. Ils s'approchèrent de Dupont et de Dupond.

-Le fermier est-il là? demanda le premier d'une voix un peu gutturale.

Dupont et Dupond se tombèrent dessus. Ce fut Dupont qui se réveilla le premier.

-Le fermier? dit-il. Entrez donc, monsieur. Il vous attend!

Les deux individus pénétrèrent dans la ferme et Dupond ferma la porte derrière eux. Lorsque tous les quatre furent réunis dans la pièce, Dupond s'avança vers les deux hommes.

-Ah ah! Et maintenant, à nous deux!

-Pardon, pardon, fit Dupont. A quel sujet? Qu'avez-vous fait au fermier, messieurs?

-Qu'est-ce que vous dites? fit le plus grand des deux hommes. C'est plutôt à nous de vous dire ce que vous en avez fait... Où est-il?

-Il a disparu depuis le jour où vous l'avez enlevé pour aller abattre une vache au pré du bois Roland...

Les deux hommes pâlirent.

-Il ne faut pas essayer de nous rouler, fit Dupont. Vous comprenez, nous, nous n'est pas détectives pour rien. Nous avons fait des études de détectives, alors, on sait comment il faut s'y prendre: vous avez enlevé le fermier et vous avez une vache. Le fermier l'avez-vous ? un individu nommé Saturnin. Mais qu'avez-vous fait du fermier ?

-Mais nous pensions le trouver ici, fit le premier homme. Nous sommes ici, n'est-ce pas ?

-Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

-Eh bien, après l'abattage, nous est allé lui boire un verre en ville...

-Au milieu de la nuit ?

-Bien sûr... On s'est quitté à cinq heures du matin, et il s'est dirigé vers la gare du Nord pour prendre son train...

-Donc, fit Dupont, si je comprends bien, le fermier vous a quitté à cinq heures du matin pour aller prendre son train à la gare du Nord. Où vous êtes-vous séparés ?

-Dans une rue proche du boulevard Adolphe Max... à cinq minutes de la gare.

-Était-il ivre ?

-Plus ou moins...

-Avez-vous l'argent sur lui ?

-Je n'en sais rien...

-Vous lui avez payé la vache ?

-Oui...

L'homme ne répondait qu'à regret aux questions qu'on lui posait. Il ne paraissait pas très à l'aise.

-Combien ? fit Dupont.

-Nous lui avons remis vingt mille francs dans un sac, fit le second homme, qui avait compris que le meilleur parti était de dire la vérité.

-Et c'est lui qui a payé la vache ?

-Nous avons payé chacun quelques tournées...

-Bien sûr, fit Dupont. Mais il a montré son argent en payant ?

-On ne doit le voir...

-C'est bien ça, fit Dupont. Ils se tournèrent vers son collègue: le malheureux n'est jamais arrivé à la gare. Il a

dû être attaqué en route, délesté de son argent...

-Mais on aurait dû retrouver son cadavre...

-A moins que les détectives ne l'aient fait disparaître...

Les deux hommes s'étaient insensiblement rapprochés de la porte. Ils considéraient Dupont et Dupond avec un air de profonde stupéfaction.

-Au fond, fit le premier, pourquoi aurait-on fait disparaître le cadavre ? Il est tout là, debout...

-C'est une enquête criminelle, fit Dupont d'un air tancieux, il ne faut pas chercher la logique. Si elles étaient logiques, les détectives auraient le jeu trop facile, on n'aurait rien à faire de notre trappe...

-De notre valeur, ajoute Dupond.

-Donc, reprit Dupont, pas de logique. Guerre à la logique. Le cadavre du fermier a disparu puisqu'il n'est plus logique qu'il ait disparu... Vous comprenez ?

-Très bien, fit le premier homme. Mais si le fermier avait tout simplement fait sa fugue pour aller dépenser son argent ?

-Ah non ! fit Dupont. Ça n'est pas si simple... Maintenant, messieurs, nous allons passer à un interrogatoire précis. Votre identité ?

Au même instant, ceux-ci s'étaient rués sur la porte et détaient toutes jambes, après avoir refermé la porte derrière eux et enfermé les deux détectives.

-Fuite ! fit Dupont qui, lancé à la poursuite des deux trafiquants, s'était flanqué le dos à la porte.

Mais, on entendit le moteur de la voiture qui tournait. Quand, cinq minutes plus tard, le fermier, alerté par leurs cris, vint délivrer les deux détectives, la voiture était déjà loin.

-Qu'allons-nous faire ? dit Dupont d'un air perplexe.

-Téléphoner à la gendarmerie, fit Dupond. Nous ne pouvons pas courir derrière l'auto...

Ils se précipitèrent au téléphone, et obtinrent rapidement le poste de gendarmerie du village.

-Allô, Monsieur le brigadier. Ici, Dupont et Dupond, détectives... Nous avons reçu la visite des deux trafiquants qui le fermier était parti la nuit de sa disparition...

-...

-Où ils sont? Eh bien, justement, nous ne savons pas...
Ils sont partis!

...
-Non, nous ne sommes pas idiots! Ils nous ont fermé la porte au nez!

...
-Les arrêter? Non, ce n'était pas possible. Nous n'étions que deux contre deux.

...
-Le numéro de la voiture? Non, nous ne l'avons pas relevé... Elle est partie par la grand'route... Vous allez essayer de la faire arrêter par la gendarmerie? Bravo!

Dupond raccroche et se frotte les yeux avec un air de grande satisfaction.

-Cette fois, nous avons bien travaillé! fit-il. Je suis fier de nous!

-Et maintenant? demanda Dupont.

-Maintenant? Attendez, ne vous énervez pas.

Le lendemain, il faisait un temps radieux. Pour se reposer de toutes les fatigues de leur épuisant travail de la veille, Dupont et Dupond avaient dormi tard. Il était près de 10 heures lorsqu'ils vinrent prendre leur petit déjeuner.

-C'est pas en Belgique comme ça que vous retrouverez vos époux, fit le fermier d'un ton de reproche.

Le sonnerie du téléphone les dispensa de répondre. C'était le brigadier qui les appelait. Dupont prit la communication. Lorsqu'il revint, il avait l'air radieux.

-On a rattrapé les forbes, dit-il. Ils sont à la gendarmerie dans un quart d'heure. Le brigadier demande si nous allons les interroger.

Dix minutes plus tard, ils portaient le village, et lorsqu'ils arrivèrent au poste, les trafiquants y étaient déjà, encadrés par les gendarmes qui avaient arrêtés à dix kilomètres de là.

-Ah oui! fit Dupond, vous croyiez qu'il était tellement facile d'échapper à de vrais détectives. Fini de rire! Qu'avez-vous fait le fermier?

-Rien, fit le premier des hommes. Nous ne savons pas ce qu'il est devenu...

-Et pourquoi vous êtes-vous enfuis, hier soir...

-Nous ne voulions pas avoir affaire avec la gendarmerie, rapport à notre commerce... Mais nous avons dit ce

ce que nous savions à propos du fermier.

Et il fut impossible de leur en faire davantage.

■ tout hasard, on arrête les trafiquants, mais il semblait bien que leurs déclarations étaient sincères. Dupont et Dupond semblaient très satisfaits de leur échec.

-Si nous faisons fonctionner la machine gris, fit Dupond. Ça peut-être le résultat...

-Peut-être, fit Dupond, avec conviction. Et le Manuel du Parfait Détective, qu'est-ce qu'il dit?

Dupont tira le précieux bouquin de la poche de son veston.

-Voyons... Chapitre 84: Comment sortir d'une impasse: lorsque le détective trouve une impasse, il faut qu'il revienne un peu, qu'il reprenne son enquête à partir de l'endroit où l'on a la victime en vie...

-Lequel l'endroit? fit Dupond. Si les mouches ont dit vrai, il faut donc aller à Bruxelles...

-Allons à Bruxelles!

-Allons à Bruxelles...

Ils firent part de leur détermination à la fermière, consultèrent l'indicateur des chemins de fer, se rendirent à la gare, munis de tous leurs bagages.

-Vous partez? leur demanda le chef de gare.

-Oui. Nous sommes à la recherche du fermier à Bruxelles...

Le chef de gare parut surpris.

-Si vous voulez mon avis, c'est ici qu'il faut le chercher. Le matin qui a suivi sa disparition, il est descendu ici en train à Bruxelles. Il tenait une drôle de cuite!

Les deux détectives lâchèrent leurs valises et tombèrent assis dessus.

-Et c'est maintenant que vous nous dites ça? demanda Dupond. C'est un peu tard que nous faisons notre enquête, non?

■ enquête difficile, ajouta Dupont.

-Ouais, fit le chef de gare, mais je n'avais rien demandé, à moi.

-Et vous avez vu le fermier sortir de la gare?

-Bien sûr... Mais que je l'ai aidé: il ne tenait presque plus sur ses jambes.

-Quelle heure était-il?

-Un peu plus de six heures. Je l'ai vu s'éloigner de la

direction de chez lui...

-Mais enfin, pourquoi ne l'avez-vous dit plus tôt?

-On ne m'a rien demandé. Et puis je croyais que vous étiez courants.

-Non, fit Dupont, nous n'avons plus l'habitude de sucer notre pouce.

-Alors, je vous donne un billet pour Bruxelles?

-Non. Vous pouvez garder votre marchandise, fit Dupont. On reste ici, et on retourne d'où on vient.

Et, empoignant leurs valises d'un air furieux, ils se rendirent en route vers la ferme.

Pendant qu'ils marchaient sur la route, Dupont dit tout à coup:

-Au fond, c'est le village même que le fermier a disparu...

-Très juste, répondit Dupont. C'est le village...

-Il faudrait faire une enquête pour savoir si personne ne l'a vu vivant le matin de son retour...

-Ce se saurait, fit Dupont. Il a été attaqué sur la route...

-On aurait retrouvé son cadavre... Ce ne se cache pas comme un trésor ou comme un portefeuille.

-Eh non. Mais ça s'enterre!

-Nous ne pouvons quand même pas entreprendre le retournement de tous les champs de la région pour voir si le fermier ne se trouve pas dessous...

Ils marchèrent encore en silence pendant quelques instants. Soudain, Dupont se frappa le front et s'arrêta.

-Et le mobile? dit-il. Pourquoi l'a-t-on tué?

-Par jalousie, par vengeance...

-Ou pour lui prendre son argent!

-Quel argent?

-Quel argent? Mais l'argent de la vache, tiens!

Lorsqu'ils arrivèrent à la ferme, le fermier fut fort surpris de les revoir.

-Voilà que c'est de toujours trainer: êtes-vous faits de plus arrivés trop tard et votre train est filé sous le nez... C'est bien fait!

-Pas du tout! fit Dupont, triomphant. Nous sommes arrivés avant lui, nous sommes décidés à ne pas partir...

-Et pourquoi, s'il-vous-plait?

-Parce que l'assassin de votre époux est dans le village!

Cette révélation laissa la fermière étourdie de tout son long sur le sol. Lorsque les deux détectives l'eurent faite plus ranimée à l'aide d'une formidable série de gifles, ils se retirèrent dans la grange pour y réfléchir la situation. Ils se prirent à tressailler les mains réfléchissant. Soudain, Dupont se mit à crier un cri triomphal:

-Ce y est! J'ai trouvé!

-Tu as trouvé? Qu'est-ce que tu as trouvé?

-L'assassin, perdit Suie-moi...

-Qui?

-Suie-moi se restant assis, idiot! Si l'on a tué le fermier pour lui voler son argent, il fallait que l'assassin soit que le victime avait une somme assez forte d'argent... Or, qui savait qu'il venait de vendre son train de trafiquants?

-Les deux trafiquants et tous ceux qu'ils ont rencontrés à Bruxelles pendant leur tournée des Grands-Ducs...

-Très bien, mais ceux-là n'ont pu arriver au village en temps que lui s'ils avaient pris le train... Or, le fermier est seul du train...

-Ils ont pu venir en voiture et l'attendre sur la route.

-Oui. Mais s'il y avait une voiture dans le village ce matin-là, on se saurait aussi... Alors?

-Alors? C'est tout!

-Non. Il y a encore le valet de ferme, qui nous a avoué qu'il connaissait le trafic auquel se livrait son maître. Il devait savoir que celui-ci avait touché une grosse somme d'argent!

-Mais savait-il que son maître allait rentrer à cette heure-là?

-Il l'a vu arriver alors que tout le monde dormait dans la maison. Vienne, on va lui dire tout!

Ils trouvèrent le valet dans la cour, devant le tas de fumier. Dès qu'il le vit, Dupont se précipita vers lui.

-C'est vous! assassin! Si, si, pas nier. Nous sommes tout!

-Mais je n'ai rien fait! fit le valet d'un air larmoyant.

-Ne riez pas! Les petites cellules grises ont tout vu et elles nous ont tout dit.

-Ah! fit le valet, une vague exhalation, ce cas, je suis fait... Les détectives sont des terribles! diable si je serais méfié de ces petites choses grises. Et alors? Qu'elles-vous faire moi?
-D'abord vous interroger, puis vous remettre aux gendarmes. Où est l'argent?

-Pourquoi vos petites grises ne vous le disent-elles pas?
-Parce qu'elles sont au repos! Où est l'argent?

Le valet prit le parti de rien dire:

-Vous le trouverez sous mon manteau...

-Et où votre patron?

-Vous le trouverez dans le fumier...

On l'y trouve en effet, mit le valet la ferme en prison. La fermière pleura beaucoup, puis elle pensa à autre chose. Et Dupont et Dupond acquiescèrent à la meilleure opinion d'eux-mêmes qu'euprésent.

(Illustration Hergé.)



AU SOLDAT DE PLOMB

S.A.R.L.

rue des éperonniers 11
1000 Bruxelles
Tél (02) 512.92.78

vous propose

- jeux de simulations historiques, stratégiques, politiques
- une documentation complète sur les conflits de toutes époques. Uniformologie - tactique, fortifications, etc...
- figurines - tous matériels

PHILOSOPHE, (Paul HENRY)

"S'il y a un criminel ici, c'est le mystère absurde de l'univers où nous vivons." Mais cette affirmation était-elle...

La lettre à la main, sans dépeignée, l'habitude, Ernestine, la vieille servante de l'hôtel des Deux Couronnes, entra sans frapper dans la chambre 27.

Stupéfaite, elle constata soudain que la chambre n'était pas vide comme elle le croyait. Étendu tout habillé sur son lit, le pensionnaire dormait. C'était un grand gaillard, très vite fatigué, le visage lourd, les traits négligés trahissant la misère. Pour la lumière grisâtre du matin d'automne ne le dérangeait pas dans son sommeil, le dormeur avait posé son chapeau, un feutre marron sans forme précise, sur le haut de son visage.

Ernestine, perplexe, examina machinalement la chambre. Elle était presque vide. Un entonnoir de pluie, jeté sur une chaise métallique, s'égouttait avec une lenteur mélancolique.

Le 27 était la même chère à cet hôtel sordide. Ernestine songea qu'elle n'aimerait pas y habiter, gratuitement.

D'un geste nonchalant, la vieille souleva son chapeau et jeta un regard oblique vers la vieille femme.

-Eh bien, Ernestine? On entra les sans frapper?

-Ma foi, je croyais sortir! avoua-t-elle tranquillement.

-C'est une erreur, tu vois!

Il avait une voix grave, une belle voix et posée, une diction pleine de nuances subtiles qui étonnaient chez un tel personnage.

-Si j'avais vu que vous dormiez, s'excusa-t-elle enfin, je ne vous aurais pas dérangé, dame!

Elle restait là, l'entrebâillant la porte, la lettre à la main, le regard et les pensées visiblement absents.

-Je ne dors pas, rectifia-t-il, je travaille!

Ernestine s'esclaffa. Elle reprit aussitôt une accoutumée de rire un peu vulgaire, elle observa sur un ton d'absolue sincérité.

-J'ai jamais travaillé quelqu'un... travailler. Monsieur Jean, ça je peux le dire!

-Vous veniez faire la chambre?
 Il eut une pointe d'ironie dans sa voix. Car depuis longtemps, cette chambre n'était plus entretenue.
 -Non, dit la servante, je viens de finir au B...
 -C'est une lettre pour moi que vous tenez dans votre main?
 -Ce n'est pas seulement une lettre, c'est un papier. Je pensais que vous étiez sorti... On est venu voir après vous et on a vu ce papier... Vous n'avez pas mangé ce matin?
 -Ma chère enfant, le jeûne est le stimulant le plus efficace pour l'exercice des pouvoirs spirituels de l'homme!

La vieille femme se pencha sur son épaulement. Elle pénétra dans la chambre, étendit le tapis sur le plancher, essuya les chaises dans un coin, essuya le tablier et s'assit.
 -Vous êtes un drôle de bonhomme, monsieur Jean, soupire-t-elle. Vous êtes si instruit, si bien éduqué, si gentil... Vous savez, on vous aime bien! On voudrait faire quelque chose pour vous; c'est pas une vie que vous menez...

Jean se redressa sur son lit et considéra la servante.
 -Ma chère Ernestine, la générosité de vos paroles me touche infiniment! Il est possible que j'aie besoin de l'instruction et de l'éducation, comme vous dites, mais de grâce, ne déclarez pas que je suis gentil... Je suis un être impitoyable, mon enfant, mais je crois, avec Nietzsche, que l'exercice d'une pensée philosophique véritable ne s'accomode d'aucune pitié!

D'un mouvement des reins, il lança ses jambes sur le côté et s'assit sur le bord de son lit, les mains à plat sur les genoux, face à Ernestine qui le dévisageait d'un air maternel.

-Vous dites également que cette vie que je mène n'en est pas une! reprit-il... Eh mais! Qu'en savez-vous, chère amie?... Sachez donc que j'ai voulu cette solitude, que j'ai voulu cette misère, que j'ai voulu ce silence, que j'ai voulu cette incompréhensible indifférence autour de moi, que j'ai voulu cette immobilité...

Ernestine négligea simplement ce que Jean venait lui dire et à quoi elle n'avait strictement rien com-

pris. Elle tournant la tête vers la pluie, elle demanda:
 -Vous êtes sorti ce matin?
 -Je suis allé faire une promenade dans le parc; mais la pluie m'a dégoûté... Elle a pluie et dérangé!
 -Et pendant que vous faisiez promenade, deux messieurs sont venus pour vous, que j'ai dit que vous étiez parti, voilà!
 -Vous n'avez pas venu voir que j'étais ici, fit-il observer, il ne faisait pas jour encore quand je suis allé me promener... A moins que ces messieurs ne se soient présentés à l'instant?
 -Non, c'est vrai, je ne suis pas montée jusqu'ici, admit la vieille, j'avais vu deux types, des hommes, un la police! Et moi, quand la police n'y est pas, voir les chambres, je dis toujours qu'il n'y a personne... J'aime la police!
 -Vous avez tort! décréta-t-il d'une voix sérieuse. La police est gardienne de l'ordre, de l'ordre qui est le principe de base de toute vie: vie individuelle et vie sociale... Si l'ordre n'était pas miraculeusement entretenu dans votre organisme, vous seriez la proie des plus mauvaises maladies... Vous ne partagez nullement votre préjugé contre les gens de la loi.
 -Ils ont écrit sur papier que ils l'ont mis dans une enveloppe pour votre dossier; tenez!

Jean prit l'enveloppe et la déposa sur le lit, à côté de lui.

-Je vous demande, fit-il d'une voix pensive, si l'intelligence humaine possède elle aussi des réflexes défensifs... Je ne le crois pas. Le mécanisme de l'homme est une défense... Cette civilisation n'a pas pris cette fragilité de l'esprit de l'individu; quand elle aura compris, il sera trop tard: sous l'apparence de la santé, des milliers et des milliers de personnes circuleront dans les rues, des pestiférées de l'esprit, des lépreux psychiques, des cancéreux mentaux, des tuberculeux de la conscience...

-Qu'est-ce que c'est? interrogea Ernestine.
 -Quoi? fit-il en s'arrachant de sa rêverie.
 -Mais! Le papier là! dit-elle avec un signe de tête vers l'enveloppe posée sur le lit.
 -Oh, je n'en sais rien!... Ma femme, probablement; ou cette quelconque de l'ancien temps!

Il prit l'enveloppe, l'ouvrit, jeta un coup d'oeil sur le formulaire qu'elle contenait.

-Je suis convoqué par le commissaire de police, aujourd'hui, à 15 heures.

-Le commissaire de police! s'exclama-t-elle intriguée; qu'est-ce qu'il veut, celui-là?

-Il désire m'entendre, paraît-il.

-Pourquoi? Vous avez des affaires avec la police, monsieur Jean?... Vous avez des histoires?

-Comment voulez-vous que je le sache? dit-il en bâillant. Il s'étira, se leva, fit quelques pas dans le chambre étroite.

C'était un géant; un bel homme large, solide, un peu trop maigre peut-être et le teint trop pâle, mais doué d'une force physique qui avait dû être puissante.

Ernestine restait assise sur sa chaise, suivant des yeux les mouvements de l'homme et l'admirant inconsciemment.

-Vous cachez, monsieur Jean? questionne-t-elle à mi-voix... Je peux aider, vous savez!

-Me cacher?

Il comprit tout en suite.

-Me cacher? Comme si la police me recherchait?... Mais pas du tout, mon enfant!... Je me cache pour échapper aux tentations d'un monde en pleine décadence, pour fuir les démons de la vulgarité générale, pour sauver mon âme, pour me soustraire à l'éparpillement de mes facultés supérieures... Mais loin de moi l'idée de fuir le commissaire de police! J'aime Porphyre Reakalnikof!

-Vous ne devez pas avoir peur de moi, monsieur Jean, reprit la servante. Quand j'étais jeune, j'ai caché un petit gars qu'avait fait des bêtises, et je l'ai aidé à passer la frontière... Elle est pas si bête qu'elle en a l'air, vous savez, la vieille Ernestine! Je vous le dis, j'aime pas la police; je ne sais pas pourquoi, mais c'est comme ça!

-Parce que vous êtes humble, ma chère amie! parce que votre cœur simple devine la solidarité des routes, la communion de l'innocence l'innocence culpabilité de la génération humaine...

-Vous voulez que je vous aide?

-M'aider?

-Je vous trouverai une planque où que personne ne vous trouvera; dans quelques semaines, je pourrais bien paraître...

-Mais non! J'irai voir le commissaire puisqu'il désire m'entendre... A 15 heures... Oui, c'est bien cela! Ayez la bonté de me prévenir, ma bonne Ernestine, je ne quitte pas ma chambre... mais je n'ai pas de montre et je risquerai d'être en retard au travail. Je serais désolé de faire attendre le commissaire...

Il se vaudra, dit-il Jean. Sinon... on vous aime pour ce qu'on aurait plaisir à vous aider...

Elle se leva avec effort et quitta la chambre en traînant, s'allongea sur le lit, se frotta son front avec ses yeux, reprit son travail.

Le commissaire de police considéra attentivement l'individu qu'on venait d'introduire et qui se tenait debout, silencieux, le chapeau à la main, dans son bureau.

-Asseyez-vous! Êtes-vous Joubert?

-Oui.

Le commissaire posa d'une voix sèche et laconique les questions rituelles ayant trait à l'état civil de l'homme qu'il avait convoqué.

-Vous êtes né à Paris, le 15 avril 1913; licencié en philosophie... Y a-t-il longtemps que vous avez quitté l'enseignement?

-Quatre ou cinq ans, me semble-t-il.

-Pour quels motifs?

-Des motifs personnels.

-C'est-à-dire?

-Des motifs qui ne regardent que moi, qui tiennent à une personne: ce que l'on nous très exactement des motifs personnels...

Le commissaire leva vers Jean un regard soupçonneux.

-Je vous préviens que nous ne sommes pas ici pour plaisanter, dit-il d'un ton vexé. Je vous demande des explications qui sont nécessaires et je vous prie de répondre clairement à mes questions. Je n'ai pas de temps à perdre... Pour quels motifs avez-vous quitté l'enseignement?

-Je n'étais pas fait pour ce métier, tout simplement. La

philosophie m'intéresse pour l'objet ■■■ sa recherche, et non comme une technique intellectuelle...

-Tenez-vous en ■■■ faits! Je ne comprends pas ce que vous racontez et je...

-C'est pourtant clair! coupe Jean avec une pointe d'impatience dans la voix. Supposons qu'au lieu d'exercer votre fonction de commissaire de police, vous soyez obligé de consacrer votre temps à expliquer à autrui en quoi ■■■ existe le métier de commissaire ■■■ police? Vous saisissez la nuance?...

Excédé, le commissaire ■■■■ épaules et dit:

-Sans importance! Passons!

-Je ■■■■ bien pardon, s'indigne Jean dont ■■■ sou-
■■■ véhémence fit sursauter le commissaire... Il s'agit ici d'une distinction capitale! Absolument capitale, je ne permets de vous ■■■ faire remarquer!

-Qu'est-ce qui est capital? Quelle distinction? ■■■ quoi parlez-vous, où voulez-vous en venir? proteste le commissaire qui perdait ■■■ calme.

-Je réponds ■■■ votre...

-Taisez-vous! tranche ■■■ commissaire.

Jean esquissa une moue dédaigneuse ■■■ soupira en tapotant doucement son feutre posé sur ses genoux.

-En somme, commence ■■■ commissaire en dardant un regard acéré sur son interlocuteur, vous crânez dans l'espoir de m'impressionner, n'est-ce pas?

-Vous faites ■■■■

-En tout cas, vous n'êtes pas curieux! Vous ne ■■■ demandez pas pourquoi je vous ai convoqué.

Un vague sourire flotte sur les lèvres ■■■ Jean.

-Pas curieux? murmure-t-il... C'est un comble! Je ne suis que cela, toute ■■■ vie n'est que curiosité, interrogation, perpétuelle recherche!

-Quelle ■■■ votre profession actuelle?

-La mienne! La philosophie!...

-Vous étudiez la philosophie?

-Non, je l'exerce!... Il s'agit plutôt d'une activité que d'une profession; la précision des ■■■■ est importante.

Le commissaire ■■■ laisse retomber ■■■ fond de son fauteuil et pendant un long moment, les sourcils froncés, il étudie ■■■ physionomie ■■■ l'homme qui ■■■ tenait devant lui. Puis, comme s'il reprenait son équilibre et son courage,

il ■■■ redressa, ouvrit un ■■■ tiroirs de son bureau, y prit ■■■ grande enveloppe administrative ■■■ laquelle il extirpa ■■■ précaution quelques papiers souillés.

-Parlons ■■■ votre femme, marmonna-t-il d'un air menaçant.

-Ah! laissez échapper Jean d'une voix saussée, ■■■■ elle!

Il détourna la tête et ■■■■

-Vous allez peut-être ■■■ dire qu'on l'a rapêchée ■■■ Seine?

Le ■■■■ commissaire ■■■ put réprimer un vif mouvement de stupor.

-Oh, oh! fit-il, je vois que vous ■■■■ au courant...

-Oui, plus ou moins, reconnut Jean avec un geste évasif ■■■ le sein, je devina plus ou moins... Elle ■■■ ■■■ se jeter ■■■ fleuve, est-ce bien cela?

Eberlué, le commissaire dévisagea une fois ■■■ plus son interlocuteur qui ■■■ bougeait pas et gardait ■■■ calme extraordinaire, inençé. Il aspire ■■■ bouffée d'air et, recourant à ■■■ manœuvre classique, il jeta brutalement:

-Alors! Je vois ■■■ vous n'êtes ■■■■ sentimental! ■■■

■■■ ■■■ les cheveux en quatre... Votre femme, c'est vous qui l'avez balancée ■■■■ le Seine, hein? Vous êtes d'accord, vous avouez?...

-Non, dit Jean ■■■■ élever la voix. ■■■■ assure qu'elle avait assez ■■■ cren pour se jeter elle-même à l'eau... D'ailleurs, la mort doit être récente puisque ■■■ ■■■ s'a rendu visite hier ■■■■ le satirée...

-D'après l'autopsie, ■■■ mort ■■■■ ■■■ début de l'après-midi d'hier. Il y a eu congestion... Je suppose que vous aviez pris la précaution ■■■ lui offrir ■■■ copieux dîner avant de...

Le commissaire ■■■■ la geste de celui qui, ■■■■ mains, pousse quelqu'un avec violence.

-Vous êtes étrange! constate Jean... Si j'avais tué ■■■ femme, ■■■■ je ■■■■ le dirais, voyons! Je vous assure que je n'y suis pour rien.

-Je suis convaincu du contraire! Que pensez-vous ■■■ ceci?

■■■ ■■■■ le bureau, il tendit ■■■ Jean un morceau ■■■ papier sur lequel était écrit ■■■ grandes lettres nerveuses: "C'est mon mari qui m'a tuée."

-Oui, c'est ce qu'elle disait toujours! ■■■ Jean ■■■■ ■■■ hochement ■■■ tête. Hier encore, en me quittant, elle m'a

répété la même chose: "Je vais me jeter à la Seine, et c'est à toi que je meurs."

-Vous n'avez rien fait pour le retenir?

-Qu'aurais-je fait? Et pourquoi l'aurais-je fait? objecta Jean en levant les yeux vers le commissaire.

Celui-ci commençait à s'inquiéter de la sérénité troussée du personnage qui lui faisait face.

-Vous ne l'aimiez donc pas, votre femme? demanda-t-il.

-En bien, pour parler franchement, non, je ne l'aimais plus!... Que voulez-vous! Je l'ai quand elle avait seize ans; elle était jeune et jolie à cette époque, j'étais moi-même plein d'illusions... Je ne viens, oui, que j'étais naïvement heureux quand je l'ai rencontrée; c'était une découverte, c'était l'amour...

Il eut un sourire lointain, puis continua:

-Plus tard, je me suis habitué à elle; elle devenait moins jolie, elle avait des manières fatigantes, elle m'ennuyait... Bref, c'est l'histoire de tous les ménages! Et j'imaginais que c'est bien ainsi: si l'amour devait durer, nous finirions par oublier les sérieux de l'existence!

-Vous aviez fréquemment ces scènes, évidemment! avança le commissaire qui revenait par un détour à sa tactique.

-Non! Je vais dire, non!... Oh, bien sûr, elle me faisait de violents reproches, mais je ne l'écoutais pas... Je ne suis pas coléreux, néanmoins les bruits inutiles me dérangent... Je ne répondais jamais, je prenais mon chapeau et je m'en allais.

-Que vous reprochait-elle?

-Oh!

Jean eut un sourire candide; il se frotta les yeux de sa main et répondit humblement:

-Je ne suis pas si parfait, monsieur le commissaire, ma femme me reprochait beaucoup de choses... Toutefois, je crois que c'est surtout ce qu'elle appelait ma paresse et mon indifférence qu'elle supportait malaisément...

-Avec un type comme vous, je devine ce qu'elle a dû souffrir! lâcha le commissaire... Mais pourquoi ne vous quitte-t-elle pas?

Jean dévisagea le commissaire et dit:

-Voilà plus dix ans que je me pose cette question!... Pour moi, c'est un mystère!... Notez qu'elle a essayé

plusieurs fois. Elle est partie, un jour, avec un homme extrêmement aimable, riche, élégant, et qui me demandait qu'à la rendre heureuse... Elle est revenue... Elle est revenue plus tard, me supplier de lui pardonner! Lui pardonner, vous rendez compte?... Je ne vois toujours pas ce que j'aurais pu lui pardonner, d'ailleurs!... Entre fois, elle s'est embarquée seule, légère sur un paquebot: elle voulait refaire sa vie et je l'y encourageai vivement. En bien, elle n'a fait qu'un trajet aller-retour, j'étais complètement sidérée de la voir pleurer de joie quand elle m'a aperçu en rentrant! Car elle pleurait de joie... Elle me l'affirmait! Si vous êtes capable de comprendre une chose pareille, vous êtes plus fort que moi! Tenez! Elle m'a expliqué cinquante fois ce qu'elle éprouvait: dès qu'elle s'éloignait de moi, dès qu'elle sortait de mon rayon, elle disait, elle devenait malade! Incapable de vivre, de marcher, de respirer, quand elle ne me sentait pas près d'elle!... Pouvais-je travailler dans de telles conditions?

-Que faisiez-vous pendant ce travail?

-Un travail épuisant, dit Jean d'une voix sourde, méditer, toujours méditer; reprendre le fil d'une pensée abstraite et sinistre...

Le commissaire s'énervait. Il vissait et dévissait machinalement le capuchon de son stylo, cherchant une piste, morissant une question définitive.

-Vous me disiez tout à l'heure que votre femme reprochait votre paresse... Pourquoi? Le travail auquel elle faisait allusion lui plaisait-il?

-Depuis de longues années, monsieur le commissaire, je suis attaché à une entreprise plus écrasante que l'espèce humaine puisse concevoir... Je pourrais le mystère de l'essence de l'existence! C'est une aventure aussi vieille que le monde, c'est un problème que les millénaires n'ont pu résoudre! Hélas, cet effort pénible, héroïque, surhumain dirais-je même, ne nourrit que le doute.

-Ce travail ne vous rapportait rien?

-Voyez-vous, ce n'est pas un travail comme qu'on donne généralement ce mot: c'est l'état d'inactivité corporelle pure, la contemplation immobile...

-Vous auriez pu trouver un emploi plus lucratif, n'est-ce pas? dit le commissaire.

-Trop absorbant! Vous comprenez que je ne pouvais à prix me distraire de mon investigation pour me soucier de ces... de ces besoins secondaires!

-Il faut vivre, dit le commissaire.

-Eh là! Eh là! fit Jean en levant la main. Vous allez trop vite! Je n'en suis encore arrivé à cette conclusion! Vous semblez affirmer, monsieur le commissaire, que vivre est une nécessité?... Prenez garde! Vous ne perdez pas bien au jeu! Pour ma part, je ne suis encore arrivé à cette évidence que vivre soit vraiment une nécessité: je dis bien, une nécessité!

Il détache chaque syllabe de ce dernier mot à point sa mise au point d'un bref mouvement du menton.

-Mais comment faisiez-vous sans argent? balbutie le commissaire, troublé.

-Quand nous nous sommes mariés, explique Jean, j'avais un peu d'argent que je venais d'hériter de mes parents... J'ai enseigné un certain temps, puis nous avons vécu sur ce modeste capital... Par bonheur, j'ai hérité peu après d'un oncle... Evidemment, quand il n'y a plus rien de ces deux héritages, il a bien fallu qu'elle ait travaillé...

-Mais vous?... VOUS? hurle le commissaire, vous ne pouvez pas travailler, gagner votre pain comme tout le monde?

-Mais... dit Jean abasourdi, je viens de vous expliquer le terrible travail auquel je me consacre...

-Je parle d'un travail sérieux! Il s'agit de se laisser aller à ses fantaisies! Il faut de l'argent pour vivre, il faut travailler, mériter un salaire!

Le face congestionnée par l'indignation, le commissaire criait et gesticulait. Jean le regardait comme on regarde un animal dont les réactions sont inexplicables; il le laissa s'apaiser, puis répondit:

-Pourquoi?

-Pourquoi il faut travailler? rugit l'autre... Pour être un homme digne de ce nom, monsieur! Pour remplir son rôle dans la société! Pour donner à tous ce qu'on leur doit: le bonheur et la sécurité auxquels ils ont droit! Pour remplir les engagements sacrés qu'ils ont... que tous ont... en ce monde... qui...

-Oui, oui, oui, intervint Jean, je connais la chanson... Et vous faites tout cela, vous? Vous êtes un homme digne

de ce nom, vous remplissez votre devoir, vos devoirs sacrés, bonheur, engagements... toute la sainte boutique... Et après?

Le commissaire se pencha sur son fauteuil comme s'il allait prononcer une parole solennelle, mais aucun son ne sortit de sa bouche.

Alors il ajouta d'une voix creuse:

-Et cela vous intéresse, VOUS?

Cette fois, sur ses pieds, le commissaire fit le tour de son bureau, se planta devant Jean et lui apparut en pleine figure:

-Vous êtes un criminel, monsieur!

-Non! dit Jean.

Un léger voile d'ennui passa dans ses yeux clairs, son visage pâle se renfroga imperceptiblement.

Cinq longues minutes pesèrent. Le commissaire retourna d'abord le dos à son bureau, se remit à écrire, à dévisser son capuchon, à son stylo, puis, d'une voix où perçait un mépris rageur, il dit:

-Vous êtes un criminel! Votre crime dépasse les lois humaines...

-Bien entendu, pensez ce que vous voulez! dit Jean...

Je tiens cependant à rejeter votre accusation. S'il y a un criminel ici, c'est le mystère de cet univers où nous vivons provisoirement... Ainsi, une femme...

Qu'est-elle venue faire sur cette terre? D'où venait-elle, où est-elle partie?... Vous ne répondrez peut-être que vous croyez en Dieu; c'est une opinion, je ne la conteste pas... Croyez-vous en Dieu, monsieur le commissaire?

-Quoi? Qu'est-ce que vous racontez?

Il tressaillit, brusquement attaché à ses paroles. Puis il dit d'un ton

-Dieu n'a rien à voir ici!... Suicide pur et simple...

Vous êtes libre...

Jean ne bougeait pas.

-Vous êtes libre! Fuyez!... J'en ai soupé de vous voir, vous ne rendez jamais...

Jean se leva et considéra le commissaire d'un oeil effaré. Il marcha et recula vers la porte... Au moment de sortir, il eut cependant un sourire indéfinissable et dit doucement:

-Je crois que vous ne comprenez pas, monsieur le com-

missaire... Je ■ regrette sincèrement... Enfin, ■■■
 ■ ■■■■■ à vivre, n'est-ce pas?
 Il ■■■ ■■■ feutre marron sur ■ tête et ouvrit la
 porte. ■ grande silhouette disparut.

"Sammy Day et Jack Attaway"



■ bled perdu. Un train omnibus m'y avait mené. Je ■
 trouvais, un peu étonné, ■■■■ cette ■■■■ minuscule, un
 dimanche de début ■ février à sept heures du matin.

Faisant face, un café-brasserie, ■■■■ étage, tout en
 longueur. A ■ droite, ■ ■■■■■ plongeant se perdant
 dans la campagne recouverte ■ neige. ■ gauche, ■■■■ rugie-
 le longeant ■ voie ferrée, ■ ■■■■ du talus. De minuscou-
 les ■ tristes bicoques s'espacèrent, par groupes, de
 loin en loin. De biais, une rue étroite, bordée de mai-
 ■■■■ d'un étage ■ style ancien. Dans le lointain ■ dres-
 sait la tour ■ l'église, énorme ■■■■ griseâtre.

Il m'avait téléphoné: "... c'est juste derrière l'é-
 glise, ■■■■ petite ■■■■■ ■ façade ■ pierres émaillées
 vertes ■ ■■■■■. ■ ■■■■ y ■■■■ ■■■■ depuis ■
 mort de son mari. J'y serai ■ partir ■ six heures du ma-
 tin..."

C'était ■ ■■■■ ■ la police ■■■■ la retraite, bien
 ■■■■ l'âge, par suite ■■■■ maladie. Il s'était retiré ■ ■■■
 ■■■■ ■■■■ ■■■■ Ils étaient serviteurs ■■■■ ■■■■
 vaste château, propriété ■ Nelly ■ ■■■■■, grande ve-
 dette internationale du chant qui venait s'y reposer entre
 deux tournées.

Ils avaient un fils unique, un ■■■■ tête folle, gagnant
 ■ argent fou ■■■■ ■■■■ affaires ■ le dépensant tout aussi
 vite. Il avait été condamné, une première fois, pour avoir
 conduit ■■■■ voiture en état d'ivresse, et avait bénéficié
 ■■■■ sursis. Pris une deuxième fois ■■■■ le ■■■■ motif, et
 ayant causé un accident ■■■■ bris matériel, outre une forte
 ■■■■ ■■■■ dommages ■ payer, il avait encaissé quatre mois
 de prison avec arrestation immédiate.

C'est pour lui que je venais.

L'appel d'un père.

Je reconnus la maison ■ la description faite.

Je m'approchai, la porte s'ouvrit. ■■■■ D'un ■■■■
 ■■■■ arrivés.

-Vous êtes venu! Entrez vite!

L'entrée donnait directement ■■■■ une salle à manger
 rustique, ■■■■ cuisine faisant suite, avec, dans un coin,
 un escalier tournant menant ■ l'étage. Une courette à toit
 vitré et le jardin ■■■■ profond ■ voyaient ■ travers des

-En face se trouve la salle à manger, à droite le grand salon, suivi du petit salon. À gauche l'office, d'où un escalier mène aux cuisines. Il y a une porte à l'office. Les autres places sont reliées par de larges baies et tentures.

-Paul connaissait-il l'existence du collier?

-Comme tout le monde.

-Dù se trouvait généralement ce bijou?

-Dans un coffre à la Banque. Paul ne portait son collier qu'en de très rares occasions.

-Quelle est l'origine du collier?

-Il fut acheté jadis par le mari de Paul dans une vente faite à la suite d'un décès. Madame s'est mariée et a vécu une douzaine d'années en Amérique avant de venir s'installer ici.

-Paul connaissait-il les invités?

-Oui, il portait les deux hommes d'affaires.

-Madame Marlaise désirait-elle vendre son collier?

-Je ne crois pas. Madame est très fortunée et le collier lui est un souvenir de Monsieur.

-Où peut-on téléphoner?

-Au "Grand Café Central", juste en face de l'église.

-Allons-y.

Dewel se leva, indécis.

-Vous avez trouvé?

-Hé-là, pas si vital lui répondit-je. J'ai une idée, c'est tout.

Au dehors, beaucoup de monde. Les fidèles se rendaient à la messe de huit heures.

Au café, le patron daigna à peine nous saluer et nous servit deux nouvelles volontés évidentes. Les nouvelles vont vite, dans un petelin. Il me redoutait quelque chose quand je lui annonçai que je voulais téléphoner au Parquet. Il me donna la clé de la cabine téléphonique qui se trouvait en retrait au fond de la salle.

En fait, c'est au domicile de Villard, le fils de la Sûreté, que je fis l'appel. À sa demande, il poussa une série de jurons et de vagues que la plaque de l'appareil en vibra. Il se calma brusquement quand j'ajoutai :

-Si j'avais raison, pourrais-je déclarer cela à vos petits copains de la presse, qu'en penseriez-vous?

Il prit du numéro téléphonique du café et me conseilla paternellement de mettre au moins cinq cents kilomètres de distance entre moi et lui si j'avais fait erreur.

Je rejoignis le père Paul dans la salle. Des personnes entraient, sortaient, s'asseyaient aux tables. Ils ne regardaient pas Dewel, mais moi, j'étais relégué sur toutes les tables. Je renouvelai régulièrement les consommations et le père Paul me passa à neuf heures, puis celle de dix.

-C'est la dernière, annonça Dewel, sortant de son autisme.

Encore un temps, il va-et-vient à la place. Les tables de joueurs de cartes se formèrent.

Sonnerie de téléphone. Le patron y alla et revint tout vite.

-On Monsieur ?

Je me levai. Les joueurs de cartes s'étaient arrêtés. On se regardait comme à la bête rare. Le patron s'inclina en ouvrant la porte de la cour. Pour un peu, il m'aurait épousseté les cheveux!

La conversation fut brève.

-Ici, Villard. Tu es raison. J'arrive avec mes collègues. Rendez-vous au château. Ne parle pas avant mon arrivée.

Ainsi donc, mon idée était bonne! Mieux: je connaissais le coupable!

Alors allons au château, dis-je à Dewel. C'est loin?

-Vingt à vingt-cinq minutes en marchant d'un pas, me répondit-il.

Il aurait voulu me poser quelques questions, mais n'osait pas, craignant de perdre l'espoir que lui avait donné mon attitude.

Nous marchions sur la route pavée, nous éloignant du village. Le château, une carrée flanquée de deux tourelles, se dressait, isolé, dans le lointain. Une oblique allée de cendrée boueuse. Le dégel avançait.

À une centaine de mètres de la demeure, deux voitures nous dépassèrent. Villard avait fait diligence!

Nous nous retrouvâmes quelques temps après, le chef de la Sûreté, l'expert et moi, réunis dans le grand salon avec Marlaise et ses hôtes.

Villard parla.

-À l'initiative de Monsieur Nant, j'ai pris la résolution

de faire expertiser d'urgence, par nos services, le collier trouvé hier soir dans la valise de Paul Dewal. Il est faux. Monsieur Graun, notre spécialiste, nous l'a apporté.

Tous marquaient une grande stupéfaction.

-C'est impossible! parvint à murmurer l'un de Marlaise. Benado et Kerwood s'avancèrent.

-J'affirme, annonça le premier à la vue du collier, que cette pièce n'est pas celle qui nous a été présentée hier soir. C'est une très habile contrefaçon.

-Je confirme les dires de monsieur Benado, qui est considéré comme l'un de nos meilleurs experts mondiaux, ajouta l'Américain.

C'est alors que je parlai.

-Ce qui prouve que Paul Dewal a été arrêté pour un vol qu'il n'avait commis que le véritable collier se trouve ici...

-Mais, enfin, l'écrin était vide! explosa l'artiste.

-Le vol est probable, Madame, sinon certain. Les agents de la police vont donc procéder à une visite complète du château, répondis-je.

Il y eut des protestations indignées. Seul l'écrivain Corbat semblait trouver l'aventure plaisante. Peut-être préparait-il un nouveau scénario. Ce fut lui qui me dit la situation tendue.

-Madame, messieurs, mieux vaut certitude que doute. Laissons faire les messieurs de la police.

Se tournant vers Villard, il ajouta:

-Ma chambre ouverte, voici les clés de ma voiture et mes bagages.

-Ma chambre est également ouverte, déclare l'impresario. Voici les clés de mes bagages et de ma voiture.

L'Italien fit de même. Il n'avait pas de voiture, mais consentit comme les autres à ce qu'on visitât sa chambre et ses bagages.

Et la perquisition commença, on entendit les policiers aller et venir. Ce fut long.

Dans le salon, personne ne parlait.

Les invités revinrent un à un. Pas de trace du collier. Cela n'allait pas. Anxieux, Villard se tourna vers moi, et attendit.

-Il faut la visite corporelle, fis-je.

Personne ne bondit.

-Je ne le tolérerai pas, gronda l'impresario.

-Vous dépassez vos mesures, hurla Benado.

-Messieurs, il y a une limite à tout, clama Corbat.

-Je suis citoyen américain, grogna l'un d'eux.

Celui-là, je l'attendais. Mon gendre et vint s'écraser sur sa chaise. Il s'écrasa K.O. Il calma le mort placé sur la pièce.

-Fouille-le, Chaubert.

Le policier, machinalement, s'accroupit. Le collier fut retiré de la poche du pantalon.

-C'est lui, fit Benado. Une pièce unique!... Mais qui aurait pensé...

-Je vous dois une explication, déclarai-je. Ce collier a été acheté en Amérique. Il s'agit d'une pièce de grande valeur ancienne, il était d'usage, en tel cas, de faire une réplique de l'original. Le mari de Marlaise a acheté l'original. Il est certain que Kerwood, plusieurs années plus tard, s'est acquiescent d'une manière ou d'une autre la réplique. Il a imaginé de faire une offre d'achat de Marlaise, certain du refus. Sa grande hospitalité, il s'est fait inviter afin d'avoir l'occasion de se faire montrer le bijou et trouver le moyen de l'échanger. L'arrivée de Paul lui a permis de faire l'échange unique. Il n'ignore pas les lois. Tout ce qui a été volé et retrouvé est toujours en sa possession, où plus tard le législateur propriétaire peut retirer son bien.

Il parvint à faire l'échange et à déposer la réplique dans la valise de Paul. La fuite de ce dernier lui donne les avantages.

Voilà! Il n'avait pas pensé qu'un homme avait la certitude de l'innocence de son fils...

Kerwood revenait à lui. Il comprit et se releva.

-Passez-lui les menottes, dit Villard, pratique.

L'Américain regarda et sourit:

-Vous êtes un joli gauche, boy. J'ai pratiqué la boxe avec succès la marine et je m'y connais. Je dépose caution et je viens vous prendre. Vous ne semblez pas trop rassuré. Je serai votre adversaire et je vous mènerai au championnat du monde.

Ce alors, il était culotté! Me proposer de...

"BRAND GRAZIL"



- 241 -

J'ai oublié la date exacte, mais elle devait être entre les années 1898 et 1910. J'étais alors un tout jeune ténor, qui ne connaissait pas grand-chose de Londres et pour qui le "Fog", le formidable brouillard londonien, était une nouveauté.

Depuis lors j'en ai bien une sortie en brouillards, depuis la fumée laiteuse en pluie jusqu'à la mystérieuse brume verte de la Carpentarie, mais jamais je n'en rencontrai pour m'y perdre, plus que celui qui, cette année, régnait sur la métropole anglaise. Je parle bien sûr de ne pouvoir voir rien devant mes yeux. Eh bien, en ces jours il en était ainsi. Quand on étendait un ruage jaunâtre escamotait votre nez et votre polonnet.

■ quelque'un ■ ■ ■ ■ ■ côtés, on avait l'impression de le voir ■ travers ■ vitre ■ ■ ■ ■ ■ met alors ■ ■ ■ ■ ■ de conseiller ■ ■ ■ ■ ■ de crease.

■ ■ ■ ■ ■
 Mais les premiers moments j'en tirai quelque plaisir, car je me heurtai à un tas de gens dont les uns criaient les autres juraient et d'autres s'envoyaient aux cent mille diables avec ■■■■ mots fort déplaisants, tout en s'entrevoquant ■ peine.

En dehors de moi, une atmosphère semblait fort en complaire à la ténébreuse atmosphère du "fog", bien que d'une façon beaucoup plus coupable.

C'était un [] qu'on avait surnommé "Pique-Pique", parce qu'il enfonçait [] autre [] épingle ou [] autre instrument pointu dans la [] ou les jambes [] passants, pour disparaître aussitôt [] la "purée [] pois".

Malheureusement, il ne s'en tint pas là. Plusieurs de ses victimes furent blessées par des instruments de plus en plus dangereux, quelques-unes très grièvement, et enfin, deux d'entre elles y laisseront la vie.

"Pique-Pique" ■ vulgoire plaisantin était ■■■■■ un odieux assassin, car ■ une ■■■■■ ■■ temps, ■ ■■■■■ de ses meurtres ■■■■ ■ cinq.

Par suite, la tendit ajouta une fioriture à ses crimes: avant de porter le coup mortel, il lui plaisait à saisir rapidement son arme, d'une manière fort audible.

*Trois ou quatre traits forts et clairs sur une pierre ou un fer à aiguiser. ■ le moment d'après un cri

d'agonie..." Ainsi le journal du soir "Advertiser" décrivait d'une façon brève mais un crime dans le brouillard.

Ce fut d'ailleurs cette fente qui conduisit l'assassin à la potence, mais n'anticipons pas.

Mon bateau était à quai le Millwall Dock, et au soir tombant, malgré l'épais brouillard, je fis une petite promenade à travers Isle of Dogs.

Jusqu'ici "Pique-Pique" ne s'était pas aventuré dans les quartiers portuaires et je ne l'attendais pas à Glengall road ni dans les ruelles.

Le brouillard me collait aux yeux comme une gluante étiquette, et je dus chercher mon chemin à tâtons en suivant les fils des Rope-works.

Enfin je découvris le trottoir sous mes pieds. Soudain je m'arrêtai... immobile, pétrifié. Clang... clang... clang... clang...

Cela retentissait à quelques pas de moi.

Il ne fallait pas en douter, dans le brouillard épais comme feutre, une main sûre aiguillait un couteau.

Que me fallait-il faire? M'enfuir? Mais où courir? Ce sedit "Advertiser" supposait un de ces troubles articles que "Pique-Pique" possédait probablement le pouvoir de voir à travers le brouillard "comme certains oiseaux aquatiques, butors et avocettes, qui ont les yeux d'une couleur orange"... Appeler au secours? Qui pourrait secourir mes cris à travers cet énorme nuage, avant que la sentinelle eût frappé?

Clang... clang... clang...

Je commençai à ruer comme un fou, lançant des coups à l'aveugle, ce qui eut un unique résultat que je me heurtai du pied dans une tas de pierres et me fis mal.

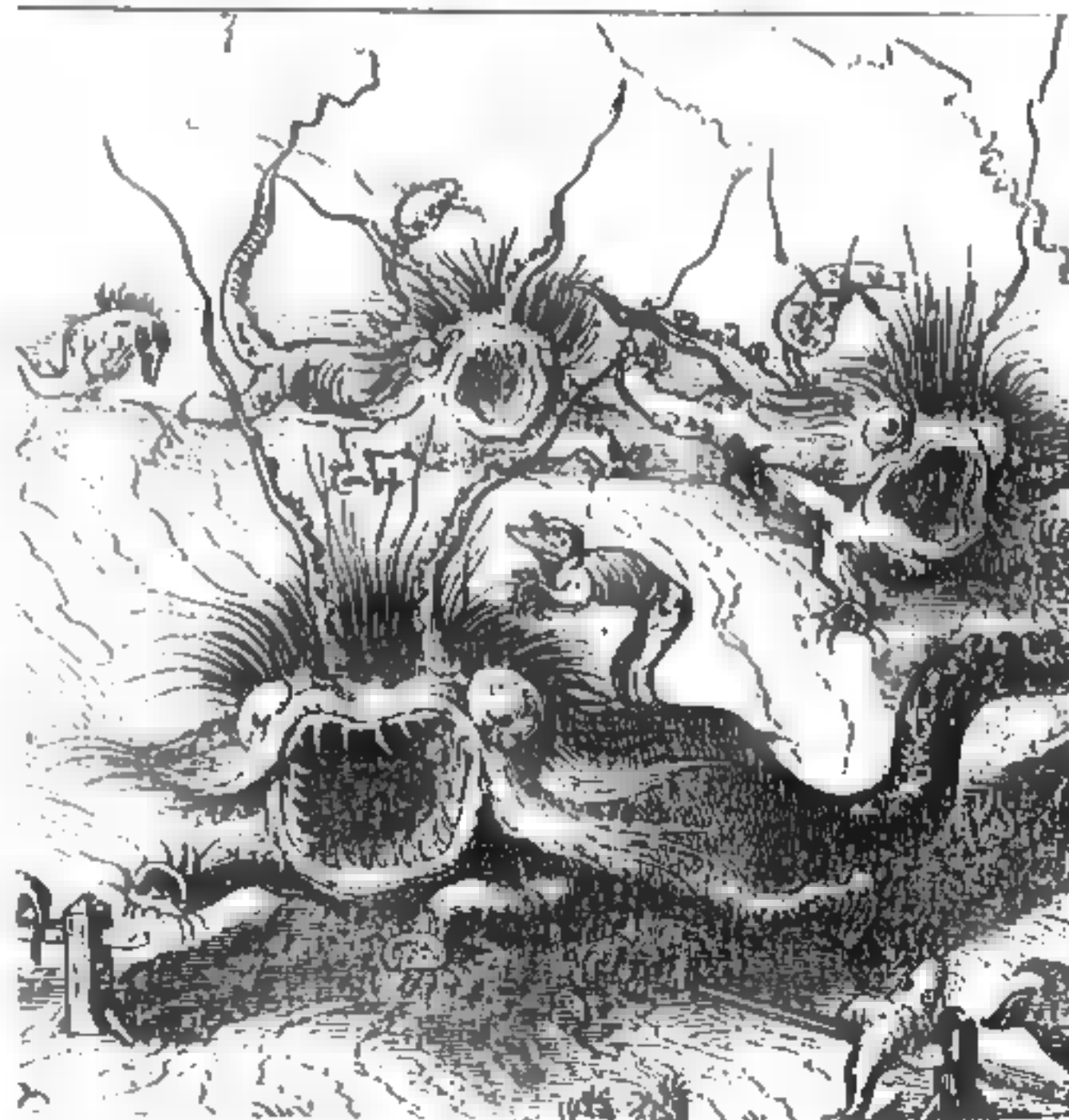
Maintenant, il vous faut savoir, que le "fog" ne dure souvent qu'un gros farceur. Montant à la rive en moins d'une minute, il lui arriva aussi de disparaître soudain en moins de temps encore. Et c'est ce qu'il fit ce soir-là.

Soudain il fusa dans l'air comme un rideau de théâtre s'élançant vers les frises, à moins qu'il ne se fût enfoncé dans le sol, et je me trouvai devant...

Devant une petite boucherie, le patron finissait d'aiguiser un couteau sur un feuillet d'acier, avant de

mettre à découper un beau gigot de mouton.

Et celui qui dit que j'ai inventé cette histoire est un tout grand menteur que Ted Bird, lorsqu'il affirme que trois fois il a nagé aux côtés d'une véritable sirène.



Dessin de Grandville.

Le chemin ■■■■ gris s'assombrit. Les haies ■■■■ ronces noircissent. ■■■■ dernier vol d'oiseaux aquatiques se hâte ■■■■ les roseaux des marais. Le soleil disparaissait sur la ■■■■ déjà embrumée. Le pavement ■■■■ carreaux gris et rouges flotta indistinct dans la pénombre.

Sur les boiseries brunes et polies, les cuivres accrochés ■■■■ reflets rouges. Les ■■■■ reflets jouèrent sur la chaîne d'or supportant les griffes de tigre et les poils d'éléphant, sur la fourneau ■■■■ porcelaine de la grosse pipe.

Mijnheer Blankeart alluma la lampe, régla la mèche, se rassit ■■■■ ■■■■ soupir d'aïe. Il faisait bon ■■■■ cette chambre chauffée d'un feu ■■■■ charbon. Les murs s'ornaient d'images d'Épinal, les meubles de ■■■■ ciré étaient ■■■■ ■■■■ poussière. Sur un guéridon l'huile de Harlan et ■■■■ prière ■■■■ Kaiser Karel voletaient ■■■■ ■■■■ couverture bleue ■■■■ l'éclairach de Snook.

Au travers ■■■■ petites fenêtres, encadrées ■■■■ toile ■■■■ ■■■■ rouges et blanches, la nuit était presque totale. On ne devinait plus que les chrysanthèmes du jardin, les dahlias, les poiriers en espalier. Plus loin, le bureau ombragé le puits avait disparu ■■■■ les cheminées ■■■■ torchis, les fosses à tourbe et leur ■■■■ grises et lourdes de gel.

Le vent hurle ■■■■ court instant ■■■■ la lande. ■■■■ haïe s'achevant en ■■■■ longs craquements...

L'inspecteur Devailla ■■■■ peut retentir un avertissement. Blankeart sourit:

- "Ne vous défendez ■■■■ et n'ayez ■■■■ honte ■■■■ cette peur. Elle est générale ici... Il vous ■■■■ impossible de ■■■■ prendre ■■■■ crimes tant ■■■■ ■■■■ n'aurez pas d'abord compris ce pays, senti tout ce qu'il présente d'étrange, d'inexplicable..."

Pensivement il tire quelques bouffées, carrant dans le fauteuil son gros corps pensif et blond.

- "En quelle année vivons-nous?... Ne ■■■■ répondez pas maintenant ■■■■ quatre-vingt-deux. C'est ■■■■ ce que disent les calendriers. Mais la date réelle."

Se levant il frappe du poing ■■■■ l'être le linteau portant gravé: 1637.

- "Voilà, ■■■■ vivons ici ■■■■ XVII^e siècle... à moins que ça

ne soit ■■■■ Moyen Age... C'est cela, le Moyen Age..."

"C'est cela que vous devez comprendre, on vit ici hors du temps, trois siècles ou plus ■■■■ arrière. C'est ce qui explique ces ■■■■ et le silence qui s'est fait... Cela et la vie qu'on mène dans la lande.

"Vous ■■■■ vu les cheminées du hameau. Elles sont pittoresques, n'est-ce pas? Mais y êtes-vous entré? Vous êtes-vous demandé ■■■■ ■■■■ y vit? On y vit misérablement de pain ■■■■ seigle, de babeurre, d'un peu de sain- ■■■■ et ■■■■ bouillie de blé noir. Un hering pour trois c'est un festin. Ils vivent pieds nus sur la terre battue, silencieux, repliés sur eux-mêmes, ■■■■ toussent dans la cendre volante ■■■■ l'écume fumée de la tourbe. Ils sont résignés, ignorent leur misère, mais vivent ■■■■ la terreur de tout ce qui peut modifier le ■■■■ ordinaire ■■■■ jours.

"Ils vivent surtout dans la terreur du Diable.

"Car ici le Diable n'est pas un mot. Il existe. Il vit ■■■■ ■■■■ pays depuis ■■■■ siècles. C'est un familier du paysage, et chacun est exposé ■■■■ le rencontrer un jour sur ■■■■ route. Lande, étangs, roseaux, maisons, tout ■■■■ son domaine. Aussi loin que porte le regard c'est le domaine du démon, le domaine des anciens dieux...

"Savez-vous le nom qu'ils donnent aux ruées d'orage? Ce sont les ruées-à-coupe-de-marteau. Thor a cessé d'être un dieu depuis quinze siècles, mais le souvenir de ■■■■ marteau est demeuré vivace, ■■■■ marteau qui écrasait les monstres et les géants rebelles.

"Quand au démon et à son empire il ne s'agit pas pour eux d'un autre monde, d'une autre réalité. Rien ici d'abstrait ou ■■■■ rêvé, tout est lié ■■■■ la terre, au concret. Si ■■■■ ■■■■ sceptiques, eux tremblent car ils ont vu, senti, touché.

"Chargez-vous les épaules d'un sac, allez vous poster ■■■■ nuit à la croisée de deux sentiers forestiers qu'on vous dira. A minuit, ■■■■ ■■■■ l'appellez, le Malin ■■■■ apparaît.

"Vous souriez. Je ■■■■ comprends. Mais si vous savez prêter l'oreille, on vous citera les noms, les dates, les faits. Vous entendrez la liste ■■■■ ■■■■ ceux, hommes, femmes, adolescents, ■■■■ des enfants, qui ■■■■ sont vendus au diable. Quand l'heure est ■■■■ rien n'a pu les ■■■■ ver. Et la nuit on les a vus passer sur la lande, enfermés dans ■■■■ huisson ■■■■ flammes.

-«La vérité tout court!»

-«Soit. Vos rapports doivent indiquer que je fus le premier à découvrir le corps de Lode Mees, un pauvre gosse maigre qui n'avait onze ans... Quand le nuit est tombée, voyant qu'il ne rentrait, ma mère est devenue folle d'épouvante. Elle hurlait une pleureuse égyptienne, je sais si vous les avez vues, c'était la chose. Elle était la neige, les poings braqués, réclamant son fils, nous insultant d'avoir peur. Finalement j'ai rassemblé quelques jeunes gens qui avaient passé par la ville et l'armée et tremblaient que les autres. Nous avons pris des lanternes, des bâtons, j'avais mon fusil à chasse, chargé à balles comme pour le sanglier. Le sergent nous a dit que le petit Lode devait passer par le sentier du Melavijver. Je ne le voit du village, il est caché par un pli du terrain. Nous nous sommes regardés, tous ont eu peur. Si c'était ce que nous pensions, je... «la chose» n'avait tué loin... Elle est partie, en ligne, nous faisant signe avec les lanternes, dans la neige, la gosse, couché sur son dos de velours... Nous avons regardé les traces. Quelque chose avait bondi sur lui de derrière un buisson, l'avait sauté. Le... l'avait à l'épaule mais il s'était arraché, il avait quitté ses... pour fuir plus vite, courant pieds dans la neige, folles enjambées... Mais cela avait été plus rapide et l'avait rejoint. Il était tombé à genoux... Puis la chose l'a mordu à la nuque elle les a tous...»

-«La chose ou l'homme?»

-«Non, la chose... Voyez-vous, il avait légèrement neigé cet après-midi-là, nouvelle neige où tout se lisait: les pieds du gamin, la touffe de... où il avait glissé, l'empreinte de ses... et ses genoux sur le sol, tout... livres... Et il y avait les... de la chose. Elles étaient floues, mais un vieux chasseur sait lire la piste. Je les ai laissés porter l'enfant et je suis revenu sur pas, éclairant la neige... C'étaient des empreintes plus larges que ma main, presque rondes, armées de griffes... Je... j'aurais dû remonter jusqu'au bout, gagner l'étrang, voir... elles sortaient de l'eau. Je n'ai... né. Je

suis revenu le lendemain quand il faisait jour, il avait... nouveau neigé cette nuit-là...»

Blankeert s'assure la fermeture des rideaux puis vint décrocher le gaufrier le collier de fer. Les pointes du collier se dévissaient, emplirent la main de crocs aigus et déchirants. Il ouvrit le gaufrier: des alvéoles ronds s'y offraient où visser les pointes. Quand ce fut fini, il... les poignées... ricane doucement. Le gaufrier était maintenant... mâchoire... fer... la double rangée de dents, longues d'un pouce...

La porte gélait, une bouffée d'air froid glaça la pièce.

-«Je ne vous dérange pas?...»

L'inspecteur était...; adossé à la nuit, nonchalant. -«Vous aviez raison... Quand je tiendrai cette mâchoire je tiendrai le weerwolf... Vous étiez hebile, je vous l'accorde, mais pas assez. Voyez-vous, vous n'êtes pas le seul à connaître ces vieux gaufriers: «wasfels met Brabantse knopen», gaufres aux boutons de Brabant. Nous lisons dans les vieux livres... nous connaissons l'histoire du weerwolf qui fut brûlé en 1588.»

Par la porte restée ouverte deux hommes glissèrent, s'avançant vers Blankeert. Celui-ci... tressaillait, brandissant toujours la queue de fer. Lentement il recule derrière la table. Les deux agents l'écoulaient un angle. Deveille avait... un... hostile, le déboîte. -«Et voici les empreintes de la bête... Tout était bien machiné... Mais l'allusion... pleureuses égyptiennes était une faute. Cette petite touche vous livrait: insensibles, n'éprouvant rien des peurs... vous parliez, voyant tout... dehors... Finissons-en, saisissez-le.»

Ce fut très rapide; le gaufrier vola, brisant la lampe. Avec une agilité surprenante Blankeert... par-dessous la table, bondit dans la nuit.

La chasse commença. Par instants les... sautaient la lune, mais la neige fraîche conservait les empreintes du fuyard. Et sa trace restait visible... la clarté... lanternes. L'homme fuyait... le... mais il ne devait plus être loin, par instants les poursuivants entendaient un halètement rauque. Soudain l'inspecteur et ses hommes s'arrêtèrent. Un pas que la neige n'étouffait pas

ébranlait la nuit: suite de chocs rapides ■ lourds. Ils ■ regardèrent... Le pas s'accéléra... Soudain ce furent des cris de terreur, puis un cri atroce, suivi d'un gargouillement écoeurant.

Daveille se surprit, grelottant ■ de froid mais de cette peur dont avait parlé Blankart. La peur ■ ce que l'on ne voit pas, qui reste caché ■ l'ombre, qui n'a pas ■ nom, pas ■ visage... C'était tout proche, derrière la baie ■ bureaux, à moins de vingt mètres. Il tourna la tête, vit dans la clarté rougeâtre la ■ ter-
■ sur ■ visage de son ■...
-«Allons voir...»

Pas ■ ■ ■ bougea... Le pas reprit, s'éloi-
gna, soudain un grand craquement ■ glace brisée déchira
la nuit, puis ■ nouveau ce fut le silence...

Blankart fut trouvé couché dans la neige, ■ ruque
broyés, brisés d'un coup ■ échelles gigantesques. Quant
aux empreintes qui venaient de l'étang et y retournaient,
elles étaient plus larges que la main, presque rondes ■
armées de griffes...

"JESS LONG"



(c) by Piraton

CRIME ■ MOBILE. (André-Paul DUCHATEAU)

Dimanche soir, la salle ■ rédaction était bleue de fu-
mée. Bourdonnement des conversations téléphoniques. Cli-
quetis des machines à écrire. Dagrève tapait ■ relation
d'un match ■ football. Messart tartinaient ■ papier d'at-
mosphère consacré ■ ■ courses cycliste. Trois autres ré-
dacteurs frappaient ■ aussi comme des sourds sur leur
clavier. Hubert, le secrétaire de rédaction, parlait avec
un correspondant de province...

Mais Pontet, qui semblait chercher l'inspiration der-
rière ■ "Underwood", ■ s'intéressait qu'à Dagrève et ■
Messart.

A eux trois, ils formaient un petit clan parmi la di-
zaine ■ journalistes qui travaillaient à "Tous les Sports".
En quittant le canard tout à l'heure, ils prendraient com-
me d'habitude ■ verre ensemble. Ils riraient de leurs
plaisanteries réciproques... L'astuce courante consistait
■ former bloc -à-deux- contre ■ troisième qu'on criblait
■ flèches plus ou moins spirituelles. Plutôt moins que
plus. Rien ■ systématique d'ailleurs dans ces alliances
momentanées. Effet ■ hasard. Parfois, c'était Messart qui
clignait de l'œil vers Pontet:

-«Raymond, tu as bien regardé Lucien ■ soir? Il n'a pas
l'air dans son assiette...»

Aussitôt Dagrève entra dans le jeu:

-«Occupez-vous ■ la vôtre, d'assiette!»

-«Pour moi, il file un mauvais coton," plaisait Pontet.

-«Il a la mine d'un cadavre de trois jours...»

Ce n'étaient ■ vraiment des ■. Plutôt des camarades
qui se trouvaient souvent réunis. Dagrève ■ Messart, qui
faisaient partie du journal depuis plusieurs années, avaient
immédiatement adopté Pontet quand il avait été engagé quel-
ques mois plus tôt.

-«Alors, Raymond, tu sèches?» lança le gros Messart ■
le ricanement du traître qui était ■ de ■ indicatifs
préférés.

Bien qu'interrompu dans ■ réflexions, Pontet revint
sans effort sur la longueur d'ondes pratiquées par le trio.
Il avait l'habitude.

-«Ferme-la, mec!» répliqua-t-il en empruntant l'accent
d'un truand ■ cinéma.

■ son tour Dagrève entra dans ■ dense.

-«Pas moyen ■ travailler dans cette fichue salle de rédac-

tion avec ces fiches brailleuses qui ne sont pas riches..."
Il en avait pour trois minutes à exécuter son propre numéro, débité ■ un ton ■ monocorde ■ ceux qui l'écou-
taient étaient finalement pris d'un rire nerveux.
Tout s'apaisa enfin. Raymond Pontet se mit à martyriser
■ son tour sa machine pour donner le change à ses compa-
gnons. Il rédigeait le compte rendu d'une partie de hockey.
Les mots-clichés lui venaient aisément. Cela ■ l'empêchait
pas tout ■ fait ■ réfléchir à Massart et ■ Degrève.
En somme, il ne les aimait pas. Il ■ les détestait ■
non plus. Ils lui étaient indifférents, tout simplement.
Complètement indifférents.

Quand il lisait ■■ histoires de science-fiction, Pontet
s'amusait parfois à imaginer qu'il était un être issu d'une
autre planète, un Vénusien ou un Martien, mêlé clandesti-
nement aux Terriens en ayant pris leur apparence.

Il n'aimait personne. Pas même Yvonne, sa ■■■■, qu'il
avait épousée poussé par les circonstances, pour sacrifier
■ la tradition, mais ■■■■ inclination véritable.

Elle lui était indifférente. Comme tous les autres. "Je
suis un asocial," pensait-il parfois. "Je ■ m'intéresse
vraiment qu'à moi-même. Seules mes propres réactions me
passionnent."

On ne devinait pas cette insensibilité profonde. ■■■■
pour la protéger ■ cette anomalie, on la masquait vie-à-
vie d'autrui, il avait été doué par la nature d'un sens
remarquable ■ l'adaptation. Ne ressentant intensément ■
cun sentiment, il lui était aisé ■ les feindre tous. Il
s'adaptait d'emblée à n'importe quel milieu, n'importe
quelle atmosphère. Avec ■■■■ et Degrève, il avait immé-
diatement trouvé le ton adéquat. Exactement ■■■■ s'il
était ■■■■ leurs...

Il s'arrêta ■ nouveau de taper sur le clavier, regarda
Degrève avec l'oeil vague de celui qui cherche ■■■■ idées
et qui fixe ■■■■ voir. Degrève, son visage mince et grêlé,
un inévitable négot collé ■ la lèvre supérieure, l'oeil
gauche ■ demi fermé par ■ fumée de sa cigarette... Serait-
ce lui?

L'idée obsédait Pontet depuis des années. Il rêvait en
secret d'accomplir un acte exceptionnel, ■ genre d'actions
qui, aussitôt commises, vous isolent du restant de l'humani-
té. Un acte qui l'affirmerait ■ ■■ propres yeux. Cris-
tallisait sa personnalité.

Le don qui lui avait été imparti de s'adapter au rythme
des autres ne trahissait-il ■■■■ ■■ effet un manque? L'in-
différence qu'il éprouvait ■ l'égard de tout pouvait res-
sembler ■ l'impassibilité de la pâte ■ modeler qui prend
toutes les formes qu'on lui prête...

Pontet songeait ■ l'idée, ■ ■■ voix étouffée qui murmu-
rait souvent à ■■ oreille. Elle chassait cette lassitude
un peu écosurée qu'il ressentait fréquemment. Il s'en trou-
vait réconforté. Des centaines de personnes le prenaient
pour un type béré, ■■■■ grand relief. Ils ignoraient. Ils
ignoreront toujours, d'ailleurs. Mais c'était sans impor-
tance: la partie qui se jouerait peut-être un jour ■ les
concernait pas, il en serait à la fois l'unique acteur et
l'unique spectateur.

Plus cet accessoire: la victime...

A onze heures et demie, le journal était terminé. Du
moins, sous l'angle rédactionnel. Le reste regardait les
correcteurs, les imprimeurs. Degrève, ■■■■ et Pontet
s'arrêtèrent au "Cocq tourné" en quittant la rédaction. Hal-
te traditionnelle.

En prenant le premier verre, ils passèrent ■ revue les
événements sportifs de la journée, discutent tactique, off
■■■ ■■ dérailleur. Au ■■■■ petit blanc, Massart pousse
Degrève ■ coude. Pontet s'y attendait. A l'agressivité
outrée du gros Paul, il avait deviné au journal qu'il se-
rait le tête ■ turc du jeu ■ ce soir.

"Quel pauvre type, hein?" glisse Massart vers Lucien De-
grève.

Celui-ci feignit ■ chercher autour ■ lui.

"Un pauvre type? Où ça?"

"En face de toi..."

"Il y a quelqu'un en face ■ moi?..."

Massart s'écrouffe.

"C'est vrai? Pontet ou le néant..."

"Il n'y a rien ■■ ce gars-là."

"Rien de rien."

"Delorme ■ ■■ disait encore hier: c'est un zéro..."

"Tu ■■■■, le zéro? ■■ te pose et on ■■ te retient pas..."

Perdu dans ses pensées, Pontet n'avait ■■ réagi. Rien
d'énorme jusqu'alors. Il était également de tradition que
la victime s'enfermât durant un certain temps dans un silen-
ce désigneux. Mais il allait devenir nécessaire d'inter-
venir. Impossible de leur expliquer ce ■ quoi il réfléchis-
sait réellement.

-«Quels sont ces deux abrutis?» prononça-t-il presque à haute voix. «Ce bar est décidément ■ plus en plus mal fermé...»

-«Dis donc, Lucien! C'est marrant... Pontet ■ autant ■ vivacité qu'un végétal... On s'aperçoit seulement qu'il est vivant à la fumée sortant de ■ pipe...»

Le jeu puéril ■ poursuivait ainsi pendant quelques minutes. Puis on commença ■ troisième blanc et la discussion redevenit ■ nouveau technique. ■ curieuse, bien qu'ayant cessé ■ bouffonner, ■ et Dagrève, spontanément, se ligèrent ■ deux reprises contre Pontet pour des questions ■ pénalités contestées, ou d'appréciations portées sur certains joueurs. Simple hasard? Ou tacite entente se prolongeant à l'insu ■ des intéressés? Pontet n'aurait pu l'expliquer. Ce fait, qu'il avait déjà ■ vé, l'amusa tout particulièrement ce soir. Une barrière invisible ■ dressait depuis quelques secondes entre Dagrève et Messart d'une part, Pontet de l'autre.

Il venait en effet de prendre une résolution. Celle de passer ■ l'action. Dès la semaine suivante. Il tuerait l'un des deux journalistes. Lequel? Il devrait encore y réfléchir pour le décider...

Sa ■ était déjà couchée quand il rentra. Elle était mince, plutôt jolie. Dernièrement, Messart l'avait dit ■ Pontet. Encore ■ trait qui délimitait -si l'on peut dire- ce qu'il y avait en lui de flou. Souvent, l'avis des autres l'aider ■ s'en former un lui-même. Il avait besoin d'une confirmation extérieure pour être vraiment convaincu. Depuis ■ Messart lui avait dit qu'Yvonne était jolie, il la trouvait plus jolie.

Elle se réveilla quand il pénétra dans le lit. Ouvrit des yeux embuées ■ sommeil qui lui donnaient un air presque enfantin.

-«Il est tard?» questionna-t-elle tout en bâillant.

-«Près d'une heure. Rendons-toi, chérie.»

-«Rien ■ neuf?»

-«Non.»

-Tu es pris ■ avec Dagrève et Messart?»

-«Évidemment.»

Il l'embrassa sur le front et éteignit la lumière. Elle dormait déjà. Il resta immobile et silencieux dans l'obs-

curité, les couvertures remuant jusqu'au menton, ■ l'aisant envahir avec délices par ■ et confortable chaleur du lit. Il n'allait pas dormir immédiatement, lui. Il n'allait pas gâcher ces bons instants de solitude.

Il entendit ■ ■ côtés la respiration régulière d'Yvonne. Que pensait-elle ■ lui? La même chose que tous les autres. Un bon garçon ■ qualités ni défauts bien marquants. Un mari ■ passion comme il y en a tant. Elle aussi aurait été bien étonnée si...

-«Au fond, je suis un monstre,» pensa-t-il tranquillement. Pas encore, mais cela viendrait. Était-ce monstrueux de décider froidement de supprimer une personne quelconque dans la simple intention de commettre un crime parfait? Un crime pour le crime... Un acte gratuit, ■ mobiles... ■ n'était pas monstrueux. C'était exceptionnel. Le ■ s'était cependant produit assez souvent pour qu'on y consacrait ■ livres, ■ compter tous les meurtres réussis que personne n'avait jamais soupçonnés...

C'était cela, l'idée. Maintenant, il lui semblait l'avoir toujours sentie en lui. Elle avait ■ prendre forme quelques années plus tôt. Mais elle avait grandi avec le temps. Jusqu'à devenir cette obsession qu'il éliminerait bientôt...

Yvonne fit un mouvement dans ■ sommeil. Il songea à ■ réactions, ■ quelques jours: elle lirait la nouvelle ■ les journaux, ou plutôt non, il la lui annoncerait lui-même. Quelle rare sensation ce serait d'en discuter avec elle. Et avec les copains du canard...

Il se retourna sur le côté droit avec d'innombrables précautions afin ■ ne ■ réveiller sa femme. Ferma les yeux pour n'être pas distrait par la teinte claire de la fenêtre.

Au début, il avait supposé qu'il éliminerait une personne inconnue, choisie au hasard.

Cette solution lui avait été dictée par la nécessité ■ courir le moindre risque. Plutôt saisir au vol l'occasion ■ la susciter lui-même. Ainsi, on restait jusqu'au bout dans le gratuit. Le hasard seul décidait du choix ■ ■ victime, du moment du crime. Il suffisait ■ garder l'esprit ■ éveil afin de profiter de l'occasion favorable...

Par exemple, il imaginait qu'une nuit, il ■ trouvait seul avec un autre promeneur dans une rue sombre. En le dépassant, il l'assommait ■ l'aide d'un tuyau ■ plomb. Bien entendu, il portait ■ gants. Dans une autre rue, il ■ débarrassait du tuyau, arme anonyme entre toutes. Crime parfait.

Du bien, il reculait ■ taxi ■ Meraude. Donnait une ■ éloignée au chauffeur. Sur une route déserte, il tirait trois balles de revolver dans le nuque du conducteur. Crime gratuit.

■ l'obscurité ■ le chambre, Pontet souriait ■ revivait en pensée les diverses étapes ■ ■ projet. Le désir le prit ■ ■ cigarette. Son veston était accroché ■ ■ d'une chaise, près du lit. ■ la poche de gauche, il trouva ■ paquet de Bitanes à ■ entamé, et ■ allumettes. Il alluma une Bitane, en tira deux ■ trois bouffées...

...Ces premières ébauches lui paraissaient maintenant presque choquantes dans leur simplicité. Il avait compris depuis lors que ■ victime ■ pouvait être précisément ■ personne inconnue. Sinon, l'acte perdait ■ grande partie de son intérêt. En supprimant ■ anonyme, ■ ■ privait-il pas en effet ■ prolongements de son crime? Aussitôt après, il s'en trouverait écarté, repoussé. La victime n'appartiendrait plus qu'à la police. Il lui serait interdit ■ paraître s'intéresser ■ trop près à l'affaire, car son attitude risquerait d'éveiller ■ soupçons.

Pontet avait étudié le cas de plusieurs criminels qui s'étaient fait prendre parce qu'ils n'avaient ■ révéler à ■ isolement, à cette frustration. Ils ■ alors commis diverses fautes: lettres envoyées aux journaux, confidences révélatrices. La pire erreur avait été, pour certains, d'entreprendre ■ nouveaux meurtres...

Mais il ne tomberait jamais ■ ce piège. Il ne tuerait qu'une seule fois. D'où la nécessité que cet acte ■ se bornât pas ■ une sensation violente, unique, immédiatement épuisée.

Conclusion: la victime devait appartenir ■ son entourage. Là encore, on se heurtait aux nuances. En tuant une personne trop proche, Pontet risquait également d'être inquiété...

Yvonne s'agita dans le lit en murmurant des paroles incompréhensibles. ■ son sommeil, elle lui prit la main et la garda serrée dans la sienne. Il tenta ■ se dégager doucement. Les doigts serrèrent les siens. Soudain, agacé ■ cette étreinte, il délivra brusquement sa ■ prisonnière. Yvonne se réveilla en sursaut.

- "Quoi... Qu'est-ce qu'il y a?... " balbutia-t-elle.

Il lui en voulait ■ l'avoir interrompu dans ■ pensées. Il prit cependant un ton apaisant.

- "Ce n'est rien... Dors..."

Quand elle eut refermé les yeux, il essaya de retrouver le fil de ■ idées dormes, interrompu au milieu d'un rêve, on essaie ■ le faire revivre en fixant ■ esprit sur la dernière image. En vain. Le charme était rompu. Il n'éprouvait plus qu'un ■ ennui ■ ressasser toujours les mêmes réflexions.

Il ferma les yeux et attendit le sommeil.

■ ■ ■

Le ■ matin, ■ d'habitude, les journalistes flânaient ■ la salle de rédaction ■ se livrant à des besognes sans urgence. Le vrai travail commençait surtout l'après-midi. Le matin, Pontet et ■ compagnons ■ plissaient sans se frapper les heures de présence prévues par leur contrat d'emploi. C'était un prétexte ■ bavardages et à visites fréquentes au bistrot voisin.

Assis ■ guingolet ■ l'un ■ bureaux, Degrève parlait ■ ■ sujet favori: la criminologie. C'était un lecteur assidu de faits divers et ■ romans policiers.

- "Le crime parfait n'existe pas," répète-t-il, "Tôt ou tard, le criminel finit par commettre des erreurs..."

Il fallut ■ grande force de caractère ■ Pontet pour s'abstenir ■ discuter cette affirmation. Plus tard, aucun détail ne devrait le désigner. Il ne pouvait pas se montrer non plus trop indifférent. Toujours les ■...

C'était ■ cause des ■ qu'il avait fini par arrêter ■ choix ■ Degrève ou Messert. Les trois journalistes ■ se connaissaient bien sans ■ connaître trop intimement. Ils étaient en excellentes termes, mais cela ■ dépeçait pas le stade ■ la camaraderie enjouée. Aucune rivalité ne les séparait. Il serait impossible de trouver ■ tre eux ■ lien quelconque justifiant un crime. C'étaient les sujets recherchés, réunissant les diverses qualités requises. Restait à déterminer lequel ■ ■...

- "Qu'est-ce que tu en penses, toi?"

Messert le fixait. Pontet n'aurait pu dire de quoi il avait parlé précédemment. Il se réfugia dans la plaignerie.

- "Je ne suis pas, donc, je ne pense pas..."

- "Mauvais jeu de mots," ricana Messert. "Deux sur dix. La torture indienne..."

Il s'avança, menaçant, suivi ■ Dagrève. Chacun ■
deux lui prit ■ bras, le tordit.
- "À genoux, vermine..."

Pontet qui n'avait jamais ■ aucune résistance physique
se laissa tomber docilement sur les genoux.

Au-dessus de lui, il apercevait les visages grimaçants
■ deux rédacteurs. ■ scène semblable lui revint à
l'esprit, remontant ■ ■ ■ ■ ■ des années. Au collège aus-
si, il formait un trio d'inséparables avec deux disci-
ples: Louvier ■ Ricot. La plupart du temps, ■ deux ca-
marades se liguèrent ■ ■ ■ ■ ■ façon pour lui faire su-
bir d'humiliantes épreuves. A cette époque-là, il était
un peu considéré ■ ■ ■ ■ ■ leur souffre-douleur. Était-il pos-
sible que vint ■ ■ ■ ■ ■ l'étrange complexe d'infériorité -
ou de supériorité, selon les heures- qui le taraudait?

En tout cas, ■ scène actuelle n'était qu'accidentelle.
Au journal, chacun jouait ■ tour ■ rôle les victimes ou
les bourreaux. Les rapports entre les trois ■ ■ ■ ■ ■ étaient
semblables et réciproques.

Pourquoi avait-il le désir ■ ■ ■ ■ ■ s'en convaincre brusque-
ment? Était-ce le rappel des épisodes du collège?

Ils le relâchèrent et il se remit debout, époussetant
ses pantalons. Ils le regardaient en ricanant. Et il lui
parut soudainement qu'ils ne jouaient pas. Leurs regards
étaient hostiles, ironiques. Ils lui ■ ■ ■ ■ ■ voulaient réelle-
ment. Avaient-ils pu deviner les intentions qu'il dissimu-
lait tout ■ ■ ■ ■ ■ fond de soi? C'était stupide. Ils ■ ■ ■ ■ ■ pouvaient
rien savoir. Son imagination déformait tout. Il devrait
se méfier de ■ ■ ■ ■ ■ propres réactions à l'avenir.

Un instant, il s'était senti rejeté, complètement en
marge. Mais n'était-ce ■ ■ ■ ■ ■ ce qu'il recherchait? Il reprit
contact:

- "Vous avez de la chance, tous les deux, que je sois dans
un bon jour. Sinon..."

- "Pauvre Pontet!" fit Dagrève en lui assénant ■ ■ ■ ■ ■ claque
formidable ■ ■ ■ ■ ■ dos.

- "Cher Raymond!" lança à son tour Massart ■ ■ ■ ■ ■ lui boxant
les reins.

■ ■ ■ ■ ■ sorte de rage aveugle le saisit brusquement. Il res-
sentait comme des brûlures les bourrades assénées par ■ ■ ■ ■ ■
deux autres. L'envie lui vint, irrésistible, ■ ■ ■ ■ ■ cogner, ■
coups de poing, à coups de pied, d'anéantir Dagrève et
Massart...

Mais, outre que ce réflexe était parfaitement absurde,
il ne fallait pas créer le moindre motif, si futile appa-
rût-il, à quelques jours de..."

- "Je serai magnanime!" déclara-t-il en se contrôlant.

"J'offre une tournée de vin blanc..."

Cris d'enthousiasme. Intérieurement, Pontet était per-
tagé entre ■ ■ ■ ■ ■ déception d'avoir failli perdre le contrôle
de ses nerfs, et la satisfaction d'avoir finalement réus-
si ■ ■ ■ ■ ■ les dominer...

Ils quittèrent la salle ■ ■ ■ ■ ■ rédaction pour se rendre ■ ■ ■ ■ ■
bistrot voisin ■ ■ ■ ■ ■ y prendre un blanc ■ ■ ■ ■ ■ le puce.

- "Trois blancs extra ■ ■ ■ ■ ■ le compte de "Monsieur" Pontet!

lança Massart ■ ■ ■ ■ ■ patron.

- "Un blanc normal et deux empoisonnés, s'il vous plaît,"
rectifia Pontet.

Le bistrotier voulut bien sourire, par habitude ou par
complaisance, en versant les consommations.

Puis ils trinquèrent.

- "A la tienne, Pontet!"

- "Merci ■ ■ ■ ■ ■ nous obreuver à l'oeil!"

- "Pas ■ ■ ■ ■ ■ quoi, ■ ■ ■ ■ ■ salade..."

Ils levèrent chacun leur verre et le heurtèrent en un
geste ostentatoire, à la façon ■ ■ ■ ■ ■ trois mousquetaires,
en lançant d'une seule voix la devise:

- "Tous pour un, un pour tous!"

À travers la prière de verre, Pontet apercevait les
traits déformés, cordiaux, ■ ■ ■ ■ ■ Dagrève. L'idée le traversa
à ■ ■ ■ ■ ■ moment: "Je vais tuer Dagrève." ■ ■ ■ ■ ■ sourire s'accen-
tua. Il porta le verre ■ ■ ■ ■ ■ ses lèvres et ■ ■ ■ ■ ■ but, lentement,
sans quitter Dagrève ■ ■ ■ ■ ■ yeux.

"Je suis seul à savoir," songeait-il. "Seul à connaître
la véritable signification de ce moment. Pour les deux
autres, ce n'est qu'un instant pareil à tous les autres.
Pour moi, cela restera toujours celui du choix..."

Pontet était si satisfait qu'il tint absolument ■ ■ ■ ■ ■ payer
une seconde tournée.

La nuit suivante, tandis qu'Yvonne dormait paisiblement.
Pontet, les yeux ouverts dans l'obscurité, régla les der-
niers détails ■ ■ ■ ■ ■ plan.

Le meurtre aurait lieu le surlendemain, mercredi. C'é-
tait la soirée où Dagrève, qui avait plusieurs petites

mise, était censé -aux yeux ■ son épouse- assurer la mise en pages à l'imprimerie du journal. Les trois ■ rades étaient seuls dans le secret. Degrève, ■ cynique, ■ parfois ses conquêtes à un bar appelé "L'Atelier", ■ qui lui permettait d'affirmer impudemment: -"C'est pratique. Quand je dis ■ une femme que j'ai passée la soirée à l'atelier, je ■ lui ■ pas, en ■..."

Le mercredi soir, Degrève rentrait ■ son domicile vers une heure du matin. Il n'avait pas de voiture. Pour expliquer sa rentrée tardive ■ sa femme, il lui racontait qu'en quittant le journal, il retournait ■ lui ■ pied. "Une longue balade, ça dégourdit l'esprit et ■ jambes!" prétendait-il. Ainsi, il gagnait ■ heure et ■ liberté supplémentaire, car il prenait évidemment ■ taxi qu'il arrêtait de l'autre côté du terrain vague, ■ il traversait ensuite celui-ci pour ■ ville neuve achetée ■ tempérament.

Vers minuit ■ quart, Pontet -qui assurait la permanence le mercredi- quitterait le journal comme de coutume. Au lieu ■ retourner ■ son appartement ■ vieille Peugeot, il attendrait le retour ■ Degrève près du terrain vague. Quand il l'apercevrait, il marcherait tranquillement à ■ rencontre:

-"Lucien, il fallait ■ je ■ parle..."

L'autre ne ■ méfierait ■ Il lui tirerait les deux balles ■ travers sa poche. Puis regagnerait ■ voiture dissimulée quelques centaines de mètres plus loin, avec ■ la boue recouvrant partiellement les plaques d'immatriculation.

Le revolver? Après avoir essuyé les empreintes, il ■ jeterait ■ un égout ■ dans le canal. Personne ne connaissait l'existence de ce revolver. Il datait de l'époque de la Résistance. Pontet ne s'était jamais résolu alors ■ le déclarer...

Ensuite? Retour à l'appartement. Sans doute, Yvonne ne s'éveillerait-elle ■ pas quand il rentrerait. De toute façon, il n'y avait ■ d'horloge ■ chambre et, si elle s'éveillait, il lui mentirait au sujet ■ l'heure.

Que risquait-il? Rien. Si on l'interrogeait, il prétendrait être rentré directement après avoir quitté le journal.

Qui pourrait l'apercevoir? Le quartier où habitait De-

grève était complètement désert ■ cette heure. Dans l'immeuble qu'il habitait lui-même, tout le monde dormait. Il rentrerait par le garage afin d'éviter d'attirer l'attention ■ noctambules attardées.

...Yvonne reposée dans le lit ■ ses côtés. Il sentit la chaleur ■ son corps rayonner le long de sa propre cuisse.

Instinctivement, il ■ pencha, l'embrassa doucement, ■ une tendresse inhabituelle.

Il se sentait fort. Oui, puissent ■ secret. Quand il aurait réalisé le meurtre qu'il projetait, il ■ souffrirait plus de ■ complexe d'infériorité, ■ cette inquiétude ■ définie qui le rongait.

Vingt-quatre heures à attendre...

■ ■ ■

Pontet consulta le voyant lumineux ■ son montre-bracelet: minuit quarante-cinq. Degrève n'allait plus tarder...

Il était dissimulé derrière ■ panneau publicitaire depuis une bonne dizaine ■ minutes. Il n'avait pas aperçu ■ qui vive.

Pour son auto, ■ idée excellente lui était ■ à plusieurs centaines ■ mètres ■ là, ■ dressait ■ building récemment construit. Les garages n'étaient ■ encore achevés ■ les locataires parquaient provisoirement leurs voitures sur le terre-plein voisin. Pontet y avait garé également la sienne. Qui la distinguerait, mêlée ■ deux autres Peugeot grises?

...Minuit quarante-sept. Pontet dressa l'oreille. Il avait cru entendre, ■ le lointain, le ronflement d'un moteur. Non, c'était une fausse alerte...

Il tourna les yeux ■ la direction de la ville de Degrève dont il apercevait vaguement la silhouette ■ l'obscurité. Fenêtres obscures. Il songea à la ■ Degrève qui attendrait en vain le retour de son mari...

Un sentiment proche de la pitié l'envahit un bref instant. Puis il se durcit: cette femme ne perdrait rien puisque Degrève ■ l'aimait ■ Rien ■ pas grand-chose, ■ tout ça. Il ■ yeux, puis les rouvrit, moyen mécanique de chasser cette pensée...

Il surauta. Cette fois, il n'était pas victime d'une illusion. Une voiture approchait. C'était peut-être le taxi de Degrève...

Pontet tâta ■ sa poche l'acier froid, inerte, de

son arme. Il répétait sa leçon:

- "Lucien, il fallait que je te parle..."

Pourquoi Degrève se méfiait-il? Il croirait que Pontet l'avait attendu, pour se mettre en garde; par exemple, la de Degrève aurait pu découvrir qu'il n'était pas au journal cette nuit-là?... Très vraisemblable. C'était le genre de choses auxquelles penserait doute immédiatement Degrève en l'apercevant...

Le bruit du moteur était tout proche à présent. Glissant son regard dans l'allée déserte, Pontet aperçut l'auto qui débouchait du virage. Son cœur battit plus vite. C'était le taxi...

Bruit de freins. L'auto stoppa à quelques mètres. Retenant son souffle, Pontet vit Degrève sortir, fouiller sa poche, se pencher vers le chauffeur pour la régler...

Puis la voiture repartit, faisant demi-tour, s'éloignant dans la direction de la ville.

Degrève, après avoir relevé instinctivement le col de son pardessus, traversait la chaussée, en sifflotant. Il se dirigeait vers la brèche par laquelle on accédait dans le terrain vague. Des cailloux crissaient sous ses pas.

Maintenant, Pontet devait quitter son refuge, s'en aller vers Degrève dans une attitude naturelle... Sa main en poche? Justifiée par la température très basse, par le vent glacial soufflant sur ce plateau.

Dès qu'il eut franchi la brèche de la palissade, Degrève aperçut Pontet. Celui-ci le salua doucement:

- "C'est moi, Lucien. Il fallait que je te parle..."

La surprise cloua Degrève sur place. Il considéra son ami des yeux effrayés. Il était devenu tûle...

Pontet fit quelques pas, le doigt prêt à presser la détente du revolver.

- "Voici pourquoi je t'ai attendu..." prononça-t-il encore, arrivé à un mètre de Degrève.

- "Raymond! Je t'en prie! Je veux t'expliquer..."

Pontet, suivant son plan à la lettre, avait déjà tiré. Deux fois. Avec un gémissement sourd, Degrève s'écroula sur le sol. Il vivait encore. Son visage était crispé par la peur. Les yeux levés vers Pontet, il supplia:

- "Ne tire plus... Pardonne-moi pour Yvonne... Pardonne-moi..."

Paralysé par la stupeur, Pontet n'avait rien bougé.

- "Qu'est-ce que tu dis?" articula-t-il enfin.

Recroquevillé sur la sol, Degrève se tenait le ventre à deux mains, comme s'il essayait de retenir la vie qui s'échappait.

- "Raymond... je t'en supplie... Appelle un médecin tout de suite..."

Les yeux fous, Pontet s'accroupit auprès de sa victime, questionna fébrilement:

- "Qu'est-ce que tu dis au sujet d'Yvonne?"

Le regard de Degrève commençait à se voiler.

- "Tous les mercredis, quand tu étais au journal... Massart et les autres étaient en courant... Tu devais finir par l'apprendre..."

Avec une espèce d'horreur, Pontet comprenait que tout le monde l'avait toujours trompé; sa femme, Massart et Degrève, les autres journalistes, le bistrotier peut-être... Tout le monde savait, sauf lui. Le pauvre idiot. Le crétin qu'on avait feint d'accepter le clan...

Degrève était déjà mort que Pontet, furieusement, le secourait de toutes ses forces:

- "Salaud!... J'avais tout combiné... On ne pouvait pas me soupçonner... Sans toi, je n'aurais jamais eu aucun mobile!"

"RIC HOCHET"



(c) by Tibet & Duchâteau

"Ainsi elle était partie!... [redacted] donc!...
Williers de l'Isle-Adam.

Il pleuvait, il pleuvait... A en avoir [redacted] nausées. Il pleuvait depuis plusieurs jours. Il pleuvait, [redacted] semblait-il, depuis le début du [redacted].

Les saucis-glaces n'arrivaient [redacted] à balayer [redacted] vi-
[redacted] le pare-brise fouetté par l'eau. Ils mettaient beau-
coup de conscience à leur tâche rythmée, [redacted] la [redacted]
re [redacted] [redacted] persévérance de métronome. [redacted] la pluie les
gagnait [redacted] vitesse et cela donnait [redacted] image déformée du
paysage et [redacted] la route.

Je roulais prudemment, écorné par ce mauvais temps,
gagné [redacted] [redacted] peu par une lassitude désespérée.

Tout était gorgé d'eau. Le [redacted] prenait [redacted] allures
d'aquarium. Le feuillage [redacted] arbres avait [redacted] reflets
sous-marins. [redacted] flasques immenses, comme des débuts d'inon-
dation, luisaient [redacted] peu partout [redacted] la [redacted].

[redacted] les villages traversés, toutes les gouttières dé-
gorgaient, toutes les rigoles étaient [redacted] [redacted] tor-
rents.

Les pneus de la voiture faisaient sur le béton de la
[redacted] un bruit monotone [redacted] suction, coupé par instants
d'un glissement soudain, qui venait résonner [redacted] les gar-
de-boue.

J'aurais volontiers écouté la radio pour me distraire,
mais j'avais oublié d'étirer l'antenne [redacted] je [redacted] [redacted]
tais [redacted] le courage [redacted] s'arrêter et de sortir [redacted] la voiture
pour le faire.

Sauf le ronronnement du moteur m'apportait [redacted] réconfort
diacrit. Le voyage serait [redacted] long à cette prudente
allure. [redacted] il [redacted] fallait [redacted] [redacted] [redacted] faire mieux.
D'ailleurs peu [redacted] [redacted] circulait [redacted] ce temps [redacted] je [redacted]
croisais que [redacted] très [redacted] véhicules soulevaient [redacted] gerbes
d'eau.

Le noir peu [redacted] [redacted] surprenait [redacted] écurante lumière d'une
journée lugubre.

Je me sentais las, découragé, moralement inhibé d'humili-
dité. J'avais vraiment hâte d'arriver...

[redacted] [redacted] droite, sur la hauteur d'une longue crête, je
voyais un petit train, toutes fenêtres éclairées, qui fon-

çait à [redacted] rencontre. J'accélérai machinalement pour arri-
ver avant lui [redacted] point d'intersection [redacted] la route [redacted] [redacted]
voie ferrée. Mais le train gagne [redacted] course. Il passe très
haut sur le pont qui enjambe la chaussée, et sa fumée
[redacted] [redacted] le vent vient obscurcir [redacted] le trou noir où
j'allais m'engager. J'allumai les grands phares...

A l'abri sous la voûte de pierre, quelqu'un [redacted] faisait
signe. Une [redacted] en détresse, que je déposai [redacted] freinant,
[redacted] qui courut lorsque je fus arrêté. Je fis [redacted] arrière
pour lui éviter la pluie et, [redacted] le pont, [redacted] conversation
s'engagea.

-Puis-je vous être utile?

-Mon Dieu, oui! Je désespérais. Pouvez-vous me charger quel-
qu'è... jusqu'où vous voudrez?

-Je vais à Bruxelles.

-C'est ma direction.

-Embarquez!

J'ouvris la portière [redacted] [redacted] droite. L'inconnue passa de-
vant les phares toute nue. Elle avait une petite valise
[redacted] la main. Elle s'installa [redacted] mon côté et me remercia.
Elle tenait modestement son bagage sur les genoux et je
l'invitai [redacted] [redacted] poser sur [redacted] siège arrière.

-Vous [redacted] plus [redacted] l'aide.

C'était une petite [redacted] insignifiante, que je distin-
guais mal d'ailleurs. Elle portait [redacted] gabardine serrée [redacted]
[redacted] taille et un chapeau de pluie assorti. [redacted] avait l'al-
lure "Quel des braves".

-Quel temps! fit-elle, [redacted] frissonnant. Vous êtes [redacted] bon
Samaritain. Je [redacted] [redacted] vraiment [redacted] que j'allais de-
venir.

Déjà j'étais repris [redacted] [redacted] tension d'une conduite ma-
laisée et je n'avais [redacted] envie d'entamer [redacted] conversation.
Il [redacted] [redacted] déplorait [redacted] cependant d'avoir quelqu'un [redacted] mon
côté. Cela donnait un peu [redacted] chaleur humaine à ce déses-
[redacted] voyage.

Après de longues minutes de silence, pendant lesquelles
j'entendais [redacted] [redacted] rerdifler et se moucher, je deman-
dai:

-Qu'est-ce [redacted] vous faisiez là, [redacted] ce pont?

-Je m'obstinais.

Ce n'était [redacted] [redacted] réponse. Quelqu'un l'avait-il dépo-
sée là? Avait-elle manqué un rendez-vous? Elle semblait

— décidée à dire davantage. Elle avait parlé sèchement, d'une voix enrouée. — Doute avait-elle pris froid?

— Lui tendit un paquet de cigarettes. Elle se servit. — Entendu, elle n'avait pas d'allumettes.

— Il y a un allume-cigares.

Je poussai le bouton du tableau de bord et lui tendis l'appareil incandescent dès que le dé clic fut produit. Elle se tint la main, se tortillant un peu, pour essuyer son geste. Elle penchait la tête. Elle aspira une longue bouffée et me remercia.

Puis elle fuma en silence, à profondes inspirations avides, avalant les fumées comme du bon.

— Qu'est-ce que vous faites comme vie? demandai-je.

— Devinez.

— Institutrice?

— Non.

— Infirmière?

— Pas tout à fait. (Elle souriait à présent. Le jeu l'amusa.)

— Sage-femme?

— Elle partit d'un bon rire.

— Non. Je suis sans-cure.

— Ah ça, de sa vie, je n'ai pas vu de femme le plus, en campagne!

— Et cependant!

— J' imagine celles-ci très différentes de vous, excusez-moi. Les vois en blouse blanche, bien coiffées, farcies de soin, selon la mode de coiffure très fréquentée.

— Tandis que vous me découvrez aujourd'hui, pauvre ouillon trempé et oroté...

— Oui... C'est un peu cela. Je ne peux être démolissant, mais devez comprendre...

— Je comprends.

— Je traverse un village lugubre de désert. La vitrine maigrement éclairée d'une petite épicerie me mettait une note de désolation supplémentaire.

— Quel trou!... Vous n'allez pas me faire croire que vous avez des clients dans ce pays-ci?

— Des clients et des clientes, détrompez-vous. Je travaille à domicile.

— Mais enfin, comme à la campagne. Les gens de la terre ne se font pas faire les mains!

— Il y en a. Je visite quelques châteaux, des maisons bourgeoises. Il y a partout, grâce à Dieu, des vieilles coquettes, des vieux messieurs oisifs, des médecins, des prêtres parfois.

— Evidemment. Mais cela ne fait pas de vous une sage.

— Oh! pas! Bien sûr que non, fit-elle avec un sourire qui me parut ambigu. Mais tout le même, l'un dans l'autre...

— Je roulaïmes à nouveau quelque temps sans parler. J'observais les paysages à dérobée. Je n'avais pas tout à fait confiance. Je flairais je ne sais quelle imposture. Cette fille-là, me disais-je, n'est pas seulement sans-cure. Elle m'en conte.

Je lui donnai son âge. Elle sourit.

— Devinez.

— Entre vingt-deux et vingt-cinq?

— Oui. Quelque part par là.

Elle avait été amusée et je faillis à ce moment le lever de tout soupçon.

— Où habitez-vous?

— Pas loin d'ici. A N..., c'est à quelques kilomètres.

— Vous vivez avec vos parents?

Elle me répondit rien, mais se mit à reboutonner lentement son imperméable, celle qui, dans le train, s'appête à bientôt descendre.

J'étais un peu agacé de ne voir si vite me quitter. J'aurais voulu en savoir davantage sur elle.

— Elle m'encourageait vraiment peu. Même, au moment d'arriver à destination, je la sentais de plus en plus étrangère et distante.

— J'approchais de N... Les phares firent surgir de l'ombre le lumineux de la localité et je ralentis aussitôt.

— Voilà, mademoiselle! Où puis-je vous déposer?

Elle hésita. S'il n'avait pas plu aussi fort, elle m'aurait certainement dit: "Vous pouvez vous arrêter ici. C'est pas".

— Elle se résigna à agir autrement.

— Là, dit-elle, immédiatement après l'église. La grande maison grise.

-Toutes les maisons mont l'air grises ici.
-Celle-là, avec la perron et la vigne vierge.

Je me penchai. Elle me tendit la main et me remercia.
Elle ajouta:

-Bonne route. N'attendez pas!

Elle descendit vite et grimpa les marches bordées
d'une lourde rampe de fonte.

Je fis marche arrière pour repartir et mes phares l'éclairèrent instant. Elle cherchait sa clef dans son sac. Je pus lire sur une plaque de cuivre "Docteur L. Noiset". Je donnai un petit coup de klaxon et signe d'adieu et repris la route...

Deux heures plus tard j'étais chez moi. Il pleuvait toujours! En rentrant la voiture au garage, j'avisai sur le siège arrière, une petite valise de la voyageuse inconnue.

Soudain de celle-ci, j'appelai aussitôt le Noiset au téléphone.

Il avait l'air bourru.

-Une demoiselle? disait-il. Quelle demoiselle? Une curieuse? Je ne comprends rien de tout. Une valise? Quelle valise?

Très poliment, très patiemment, je réussis à me faire entendre par cet homme qui, de son côté, s'était adouci.

-Vous devez être victime d'une confusion, dit-il. Ou d'une plaisanterie. Il n'y a rien de jeune chez moi.

-hélas d'ailleurs!- et je n'ai jamais reçu la moindre visite depuis la fin de l'après-midi.

-Mais, docteur, j'ai déposé cette personne devant vous, je l'ai vue sur votre perron, prête à entrer...

-Je regrette, monsieur. Vous faites erreur.

Il devenait impatient. Je devinai qu'il allait finir par me claquer l'appareil au nez et j'insistais. Je m'excusai et recrochai perplexe.

Que penser de tout cela? Pourquoi elle n'était-elle pas là? Et si, par ailleurs, il me semblait qu'elle mentait, comment expliquer le comportement de la mystérieuse voyageuse? Quel mobile avait pu la pousser à faire croire qu'elle rentrait chez elle. Si vraiment elle n'avait rien fait dans cette maison, pourquoi cette mise en scène? Et, désormais, comment retrouver sa trace et lui restituer son bien?

Peut-être la petite valise oubliée allait-elle m'éclairer. Je décidai donc de l'ouvrir et je posai à plat sur mon bureau.

Elle était de forme rectangulaire, en faux cuir brun foncé. La fermeture était bleue. À la première pression avec un petit bruit sec, je soulevai le couvercle...

L'inconnue ne s'était pas trompée. Elle "faisait" les mains, effectivement. Il y avait là six, pâles, grises, comme des bêtes mortes, dans un morceau de tissu éponge blanc à rayures vertes. Six, grandes et petites...

Je ne les décrirai pas davantage. À quoi bon?... Mais, l'odeur fade qui s'en dégageait était indicible.

"CLIFTON"

(c) Turk & De Groot



Il pleuvait ce soir-là: c'était une pluie fine, sale, humide, qui semblait des réverbères blancs leur reflet sur l'asphalte de Manhattan.

Freddy Schulze regardait fixement par la fenêtre, il proie à un état mélancolique. Le temps était, bien entendu, pour beaucoup dans le fait qu'il avait les nerfs en boule. Et puis, il y avait la lettre G... Celle-ci faisait partie de l'enseigne lumineuse du music-hall qui se trouvait en face. Les lettres, qui s'allumaient et s'éteignaient en l'espace d'un éclair, constituaient le titre du morceau musical qui passait: "Sweet Georgia Brown". Le G de Georgia restait lumineux quelques secondes de plus que les autres lettres. Son éclat était moins vif. On n'imaginerait pas que cette défaillance passagère peut signifier quelque chose de bien, y avait-il un rapport?

Le plus court chemin entre deux points n'est parfois pas la droite mais bien une courbe...

Un (capricieux) détour de la pensée dont la trajectoire peut être traduite ainsi:

...la (Sweet) Georgia (Brown) via...

...la G de Gun-man pour déboucher sur...

...la G de Gangster!

C'était cela! Littéralement! Un lien sur la surveillance! Le danger que présentait le Gangster Primo Carnero pour la Gun-man Freddy Schulze...

Quelques jours plus tôt, le bruit s'était répandu dans le milieu. C'était murmuré dans les night-clubs, dans les bars et dans les bouis-bouis. Il aboutit chez l'inspecteur de la Police Fédérale, Freddy Schulze, après avoir emprunté les chemins tortueux des ruelles et des détours tabassés de la suite de la ville.

Le bruit rapportait que le chef de bande Primo Carnero estimait que Freddy Schulze devenait gênant. Primo estimait donc que l'un d'eux était de trop à Manhattan.

Schulze était encore jeune, Carnero tout-puissant. Et l'inspecteur du F.B.I., Schulze, avait peur du gangster Carnero.

Et il pleuvait: un crachin fin des têtes d'aiguille tourbillonnaient devant les lampes à la couleur claire comme la peau d'un mort.

Les lettres de l'enseigne lumineuse s'obstinaient à écrire "Sweet G...".

Si j'avais quelque chose dans la main, songeait Schulze, devant la fenêtre, une pierre ou... ou... quelque chose qui me permettait de briser cette lettre G, Carnero hors du chemin, il ne m'arriverait rien.

Seule la lettre G criait déjà comme si elle sollicitait un objet de destruction.

C'est alors qu'une ombre s'appesantit sur cette main...

Pendant que Schulze surmenait, il y eut un moment schizophrène où le flegmatique policier fut consterné par le vertige qui s'empara du cerveau craintif de son alter ego.

L'ombre qui s'était arrêtée sur la main de Schulze recouvrit tout son avant-bras. Il aperçut alors le brigadier O'Connell qui se trouvait à ses côtés.

-Je connais un moyen souverain pour mettre au pas le Carnero, dit O'Connell.

Et il glissa une languette de papier entre les doigts de Schulze.

-Quoi qu'il en soit, faites en sorte qu'il entre en ma possession. Et... et... et... mort! C'est... c'est une formule magique!

Schulze considéra avec attention le petit papier. Il avait une couleur lilas et on y avait tracé d'obscurs hiéroglyphes.

-A l'aide d'un papier pareil? commença désigneusement Schulze.

Mais il se tut. Car il vit la lettre lumineuse G qu'il avait justement voulu briser. Il eut l'impression d'exorcisme que l'homme primitif fichait son couteau dans la figurine en bois représentant son ennemi.

-La puissance de la magie noire est effroyable et illimitée! dit O'Connell.

De la magie noire! Le flegmatique fit un geste de la honte que conçut Schulze pour sa démenche provisoire à propos de la magie qu'évoquait O'Connell.

Pour ce faire, il faut être Irlandais, dit Schulze. Ces types n'ont à la bouche que magie, mauvais œil, double et... et... et... la même vaine!

-Faites en sorte que la formule magique s'accomplisse dans

les pattes de Carnero, répéta O'Connell.
 Freddy fit un vague signe d'assentiment.
 Le brigadier souriait:
 -Vous ne croyez pas? Le moyen est pourtant infallible,
 Freddy. Nous l'appelons le... la formule G.
 Schulze surprit à saisir le bras de O'Connell, entendit sa propre voix, rauque:
 -Que racontes-tu? La formule G? Pourquoi?
 -Comme ça, répondit O'Connell haussant les épaules.
 Le G est la septième lettre de l'alphabet et sept est un nombre magique.
 -Oh, soupira Schulze.
 Il ne pleuvait plus.
 -Je vais prendre un peu l'air, déclare-t-il alors, J'é-touffe.
 Il se précipitait vers l'extérieur, il sentit monter en lui la crainte que les ténés ne pussent l'attendre. Devait-il retourner vers eux?
 -Non, résolut-il, non, le diable... et encore moins pour Carnero.
 Son regard se reposa encore sur le G de l'enseigne lumineuse.
 Le Gangster... le G-man... le danger... la formule G...
 Schulze se mêla à la foule de l'avenue. Tant qu'il était parmi des gens nombreux, il ne pouvait rien lui arriver.
 Lorsqu'il tournait machinalement la tête, il distinguait parmi les visages comme agités par la houle ceux des détectives et du brigadier O'Connell. Ils le suivaient comme autant de parcelles de son ombre morcelée.
 Schulze n'avait pas de but précis. Il tournait un peu en rond. Il ne pouvait s'empêcher de penser à la formule magique de O'Connell, qui se trouvait présent dans la poche de son pardessus. Il se creusait la tête pour trouver le moyen de fourrer l'objet entre les jambes de Carnero.
 Jusqu'à ce qu'il eût une nouvelle honte de cette impulsion. Est-ce la frontière qui sépare le monde des sens et une créature primitive de proie de la superstition était tellement étroite?
 -Ce sont des bâtisses, de la blague! grogna Freddy Schulze. Et, dans un geste de colère, il jeta le petit morceau de papier lilas dans les rigoles.

Le vent du soir fit tourbillonner pendant quelques mètres, jusque sous le nez d'un chat blanc. L'animal se hérissa et poussa un cri perçant et s'encourut... Pour jeter les os d'un animal qui passait!
 Schulze était devenu pâle comme un mort. Il exécrait ce qu'un homme raisonnable ne pouvait pas saisir aussitôt. Revenant sur ses pas, il ramassa le petit papier et le mit avec circonspection dans son portefeuille.
 Tandis qu'il ne se remettait que très lentement de l'émotion, Schulze s'efforçait de se convaincre:
 -Il s'agit bien d'un hasard. Il ne peut pas être autrement. Ce n'est pas un hasard...
 C'est alors que quelqu'un le bouscula et poursuivit sa marche, sans un mot d'excuse.
 Schulze n'avait aperçu qu'un semblant de silhouette, mais sa mémoire exercée par son métier lui facilita l'identification. C'était Jackie Linton, le pickpocket Jackie-les-doigts-de-fée!
 Et Schulze découvrit qu'il n'avait plus son portefeuille.
 Il se retourna brusquement, ayant encore juste le temps de voir le ténér alpin Jackie plonger entre deux kiosques publicitaires. Il ne prit pas la peine de réfléchir. Il remonta le flot humain contre-courant, se lançant à la poursuite du voleur à la tire.
 Il ne avait du toupet ce saurien! Piquer le portefeuille d'un inspecteur F.B.I. Schulze ne pouvait cependant s'empêcher de ressentir une certaine admiration pour le coup. Mais pourquoi cette sottise téméraire? Par ailleurs, le butin serait maigre. Il y avait une pièce quelconque de billet d'un dollar dans le portefeuille.
 C'était aussi dans le portefeuille que se trouvait la formule G...
 La poursuite ne fut pas longue, la pièce quelques pâtées de maison. Dans la 38^e Rue, il n'était plus qu'à une trentaine de pas de Jackie.
 -Halt! Jackie! cria Schulze, tu es cuit!
 Sa voix se réfléchit sur le mur de l'étroite rue et vers la fin jusqu'à ce que l'écho répondit:... le...
 Car le monde était calme et complètement déserte.
 C'est alors que Schulze comprit la signifi-

Il est mort, dit-il. Aucune blessure apparente, mais il est mort.

Libellule brève le temps de poche la mort.
-Mais je le connais, s'écria-t-il. C'est Soupe-les-Mains-Faibles, le plus minable cambrioleur de Paris!

Jourdan regardait le visage de l'homme; la mort avait figé les traits dans une expression d'effroi. La dernière vision du qu'avait Soupe-les-Mains-Faibles semblait avoir été une vision d'apocalypse.

-Je jurerais qu'il est mort de peur, dit Jourdan.

Il jeta un coup d'oeil à la sonnette du numéro 27: "Albert Harmand, Ingénieur".

-Allons voir!

Ils franchirent le seuil et s'enfoncèrent dans le tangle noir du vestibule. À droite, porte ouverte, l'embrasure marquée par une faible clarté qui faisait luire la rampe polie d'un escalier de bois. Le silence régnait, total. Ils entrèrent dans une pièce longue, large et haute de plafond, où brûlait une petite lampe à chandelier. À terre, près de la porte, un trousseau de clés et une torche. Manifestement, Soupe-les-Mains-Faibles avait forcé la porte du 27, était entré dans cette pièce pour ressortir très vite et aller s'écrouler, mort, sur le trottoir. Tout semblait en ordre dans la pièce, les meubles victoriens, le fauteuil d'infirme à droite de la cheminée, le lit à baldaquin... une vieille dame dans le lit...

Jourdan s'approcha. La vieille dame était morte, et sur son visage se lisait le même effroi que celui de Soupe-les-Mains-Faibles. C'est à ce moment que le bruit se déclencha, un long sifflement strident. Et apparut dans un coin de la pièce, un robot géant, la tête pourvue d'yeux globuleux, les lèvres saignantes et de grandes oreilles... Libellule hurla. Le robot avançait droit sur le lit, traînant les pieds, passant à travers les meubles comme un fantôme.

Jourdan résista à l'envie qu'il avait de fuir. Quelque chose ne collait pas dans cette vision d'effroi, quelque chose qui lui semblait grotesque. Ce fut au moment où l'apparition s'évanouissait qu'il comprit: LA TÊTE!... la tête du robot n'était qu'une vulgaire gigantesque pomme de terre.

Le robot situé au bout de l'ennexe, Albert venait de couper le signal. Il avait envoyé deux fois l'image dans le miroir être sûr que l'antenne vit le robot et que son cœur s'arrêterait à la suite de ce coup de la frayeur. Maintenant, tout devait être fini. Il allait enfin hériter des millions de l'antenne.

Il regarda le plateau où se trouvait le petit robot, l'émetteur d'ondes, la caméra électronique, les batteries de piles, le laser, tout ce qui lui avait permis, grâce à son génie, de photographier le jouet à tête de pomme de terre et d'en renvoyer l'"empreinte" agrandie sur le salon, en trois dimensions. Lui seul était capable de perfectionner ce point d'images en relief acoustiques au point de pouvoir les matérialiser à distance. Fier de lui, il sortit du labo, descendit l'escalier, entra dans le salon et s'arrêta, stupéfait... Jourdan et Libellule le regardaient...

-Qu'est-ce que vous fichez ici? bredouilla-t-il.

Albert avait failli réussir le crime parfait. Mais le hasard lui mit des bâtons dans les roues en la personne d'un petit cambrioleur un peu faible, qui choisit pour opérer la même heure que lui. Il fut condamné à mort. Un léger sourire flotta sur ses lèvres quand il apprit le cours du procès. Elle l'avait déshérité huit jours avant de mourir. Elle l'avait donc deviné. Il pensa avec un frisson d'émotion qu'il n'avait jamais su dissimuler ses sentiments.

"GIL JOURDAN"

(c) Villieux Estate



De loin, Guyot vit l'attroupement - la première chose qui le frappa fut que des gens s'étaient rassemblés à quelques mètres du pont. D'instinct, il regarde vers le canal. En fait, un bras mort, inutilisé, inutilisable. Depuis toujours, depuis qu'il était né, Guyot l'avait vu ainsi. On n'y pêchait même pas, on n'allait même pas y déverser des immondices. Rien. Une bande d'eau verdâtre, gluante.

Le pont, lui, ne menait nulle part. De l'autre côté, il n'y avait qu'une pelouse pourrie et, au-delà, un vaste terrain vague. Un pont en bois, sans garde-fous en fer. À peine deux mètres de large, cinq ou six de long. À quoi avait-il servi? Pourquoi, autrefois, le traversait-on?

Il ne savait pas. Personne ne savait.

Il s'approche de l'attroupement. Au milieu du pont, la route asphaltée, la petite fille était étendue. Treize ou quatorze ans. Elle était morte. Il y avait Grollier, le caissier du "Kreditbank", ainsi que Malherbe, l'horticulteur. Les autres visages lui étaient vaguement familiers. Les gens parlaient à voix faibles, ils avaient l'air de dire qu'on avait trouvé la petite fille à cet endroit, vingt minutes plus tôt, qu'on ignorait tout d'elle, d'où elle venait, ce qui avait pu la conduire ici.

Evidemment, elle était morte.

Un accident?

Sans doute. La voiture qui l'aurait écrasée. Un camion lancé à pleine vitesse dans le brouillard. Est-ce qu'il y avait eu du brouillard, ce matin?

Mais non, pas aujourd'hui. Qui avait émis une hypothèse aussi extravagante?

Effrayé, Guyot regarde le cadavre puis lève les yeux autour de lui.

-En bien, fit Grollier, les gendarmes font la grève au quel? -Ils arrivent, dit un homme chauve, revêtu d'un manteau de chasse, ils arrivent...

Le pont. Vingt mètres plus loin. De nouveau, Guyot considéra. L'idée que la petite fille l'avait enjambé pour venir mourir sur le pont.

-Elle n'arrivait pas là? demanda-t-il.

Grollier le fixa, ne rien dire, faillit répondre, se contenta de hausser les épaules.

-Tu disais? murmura Malherbe.

-Le pont... Peut-être qu'elle a traversé le pont...

Malherbe tourne la tête, eut une grimace, puis le docteur blanchâtre éclata de rire le commissaire sur lui.

-Ce n'est pas possible. Il n'y a rien là-bas. PERSONNE ne traverse le pont.

Rien. Personne.

Le stricte, l'oppressante vérité.

Les gendarmes apparurent. Deux grands et un petit, un nommé Maertens, lequel courut aussitôt vers la petite fille, les tendues comme s'il cherchait à saisir quelque chose au vol.

On parlait encore. On racontait plus ou moins ce qu'on avait déjà dit. Les questions, les questions. Au milieu.

Rien.

Guyot ne dit rien.

Le lendemain, c'était samedi.

Il y avait un peu dans le jardin, elle tondait un bout de pelouse, quelques hosties au-dessus de la haie. Parfois, du potager, son père lui adressait la parole. Attention où tu marches! Tu vois, il faudrait quand même songer à désherber le long de la façade!

Mais oui, bien sûr, il ferait ça... Et tiens, il y a également du boulot pour moi. J'ai promis depuis belle lurette que je rangerais toutes les pièces du salon!

À huit heures, le soir, il enfourche sa moto et partit pour le dancing. Un drôle de type - "Frisco Land". L'année dernière, quelqu'un lui avait expliqué le long du type. Mousseron, hautain, arrogant, plein de fausses supériorités. Rapport à Berry, tu vois ce que je veux dire.

Guyot n'y avait rien compris.

Comme tous les samedis soir, le "Frisco Land" était bourré. Ce n'était que désagrément, le bruit, le fumée, le boucan de l'orchestre, les cris, les hurts, les paroles échangées à voix douce sur la piste de danse,

les filles, Les filles, surtout, Mais d'où sortaient-elles? Comment se faisait-il que toute la semaine on ne les voyait jamais?

Il se poussa vers l'estrade où l'orchestre avait pris place. Les haut-parleurs tonitruaient - une poule énorme, cataleptique, une torrente de musique débridée, d'une puissance vertigineuse.

Il le réalisa. Il aperçut Germaine, Monette, Jean, Alphonse, Thérèse, Jaf, Charlie, Madeleine, Pierre, François... Ils étaient tous là, ils pouffaient de rire, ils buvaient.

-Salut! dit Guyot en se tournant vers Madeleine.

Elle eut un rapide sourire - un sourire contraint -, se recula sur la banquetta où elle était assise pour permettre à Guyot de venir à ses côtés.

-Quelle douleur! dit-elle... Je vais finir par étouffer!

-Tu ne dances pas?

-Oh non! Tu as vu le monde qu'il y a? Ça me ferait pâlir à chaque coup!

Il observa les couples sur la piste. D'immenses, de féminines zébrures lumineuses multicolores fusillaient de toutes parts, ballottaient, tressautaient, gambadaient d'un bout à l'autre du dancing.

-Caroline n'est pas venue? demanda-t-il.

-Si... Elle doit être là.

Madeleine tendit le menton. Elle paraissait désigner n'importe qui, n'importe quoi. Il suivit pourtant son regard, ne découvrit que des corps contorsionnés, des visages anonymes, des mains, des jambes, des hanches, des fesses, la moiteur, la sueur...

La sueur. L'odeur de la sueur, plus forte, plus lourde que d'ordinaire. C'était, lui sembla-t-il, la première fois qu'il prenait vraiment conscience, qu'il mesurait quel point elle irradiait l'atmosphère.

Il se leva, après quelques minutes, s'avança vers les danseurs puis, les mains dans les poches, se dirigea vers le bar, au fond de la salle.

Il se glissa entre deux tabourets, se pencha vers le verre de bière.

Fit volte-face.

Aussitôt, il le vit. Il ne l'avait jamais vue auparavant. Grande, très grande, les cheveux blonde coupés

court, les yeux largement bridés. Elle portait une longue chemise blanche, des bracelets, des broches, des colliers, des bagues. Un brasillage. Il marcha vers elle.

Déjà, elle avait tourné la tête et lui souriait.

3

Elle dit qu'elle ne dansait pas, qu'elle n'aimait pas danser, qu'elle avait toujours eu horreur de la danse. Il sourit, assentiment, pour lui faire plaisir, pour montrer qu'ils étaient peut-être pareils, que leurs goûts, leurs aversions s'accordaient.

-Vous buvez quelque chose?

-Un jus de tomate.

Il s'empresse d'appeler le garçon, dut élever la voix pour se faire entendre, jouer des coudes pour atteindre le comptoir et saisir le verre qu'on lui avait servi.

Elle s'était assise sur la banquetta, les jambes posées à plat sur les genoux, imperturbable.

Elle se prénomme Clotilde. Oui, Clotilde... Vous avez déjà rencontré des Clotilde? Non, jamais, je ne m'appelle pas Clotilde. Ce prénom était porté par nos jours... Moi, c'est Michel, Michel Guyot. Je travaille dans un garage. Le garage Julien, vous voyez? Rue du Beffroi... J'ai toujours adoré la mécanique. Depuis que je suis gosse, je farfouille dans les moteurs.

Elle l'écoutait en silence. Il parlait, il sentait qu'il pouvait parler librement, sans contrainte, sans forcer, sans inventer des bouts de vie qu'il n'avait jamais vécus et qu'il ne vivrait jamais.

-Et vous?

-Moi!

Une espèce de rôle.

Elle, si, tout à coup, elle se rendait compte qu'elle avait, elle aussi, une existence.

-Oh moi, je bricole...

Naturellement, cela ne voulait rien dire. Bricoler. Qu'est-ce qu'elle bricolait? Tout le monde bricole, non?

Et puis, petit à petit, il s'aperçut que Clotilde dégageait une odeur étrange, la même capiteuse et âcre. La sueur, la transpiration... Est-ce qu'elle transpirait? L'odeur des aisselles? Il pinça les narines, renifla. Un parfum de moisi. Des légumes en composition. De la levure

se. Il était incapable ■ la préciser.

Je ■ pourrais pas supporter ■■■ plus longtemps, pense-t-il.

Il s'écarta brusquement de Clotilde. Sa ■■■■ ■ son odorat ■ lui jouait ■ quelque tour.

-Si on sortait? dit-il.

Il fut surpris qu'elle acceptât tout ■ suite, ■ croi- ■ qu'elle n'avait jamais désiré autre ■■■■, à croire que depuis l'instant où il l'avait abordée elle n'attendait que cette proposition.

Malgré la fraîcheur de la nuit, ■ changement de température lui fit du bien. Ça ■ là, ■ l'esplanade, des gens allaient et venaient sans cesse, ■ pied, ■ moto, en voiture. Certains orlaient, gesticulaient, s'esclaffaient grossièrement.

Ils marchèrent ■■■■ jusqu'à la route.

-Vous êtes ■■■■ comment? demanda-t-il.

-Moi? ■ pied.

-Vous habitez par ici?

-Tout près.

Il la dévisagea, osa lui prendre ■■ sein. Aucune réaction, aucun ■■■■■■ ■■ recul. Il sentit qu'il tremblait, que quelque chose -quelque chose de chaud, de voluptueux- lui chatouillait le bas-ventre. Il ■■ penche.

Est-ce ■■ l'odeur l'avait suivi jusqu'ici?

■■■ imagination. Je suis troublé, pense-t-il, ■■■■ fille ■■ trouble.

Il se contracta et, au lieu ■■ le serrer contre lui, il fit un petit pas en arrière.

-Vous ne sentez rien?

-Sentir... dit-elle. Non, rien. Pourquoi?

Il ■■■■ la menton.

4

Quand ils furent ■■ retour dans la salle, Caroline se jeta au ■■ ■■ Guyot et l'entraîna vers la piste. Ils dansèrent, échangèrent ■■■■ mots, furent pris dans ■■ ronds tumultueux qui dé■■■■■ parai les tables et électrifia l'assistance tout entière. C'était la coutume: tous les ■■■■ heures, l'orchestre exécutait son traditionnel pot-pourri et, en quelques minutes, deux siècles ■■ danse étaient miniaturisés. Courante, valse,

polonaise, fox-trot, charleston, tango, rumba, cha cha, slow, boogie, rock - et même une mesure de bourrée. Ça plaisait toujours. ■■■■ fois pourtant, Guyot n'y prit ■■■■ plaisir.

A ■■ fin, exténué, il se précipita vers le bar. Et ■■ Clotilde était partie? Et si, profitant ■■ l'effervescence, ■■■■ avait filé à l'anglaise?

Il la cherche près ■■ la porte d'entrée, aux abords des toilettes, sur la piste ■■ loucha ■■■■ du côté ■■ l'estrade, parmi les musiciens. Il ■■ le vit nulle part. Dépit, il décide ■■ plier bagage.

Elle était ■■■■ le vestibule, devant ■■ vestiaire. Seule. Indifférente. L'air absent.

-Clotilde, balbutia-t-il.

Elle ■■■■ les ■■■■ sur lui.

-Je t'attendais, dit-elle simplement.

Il déglutit et, d'un geste vif, un peu gauche, la prit de ■■■■ par le sein.

-Tu ■■■■ ■■ je te reconduis?

Elle accepte.

-Tu vois, je n'ai qu'une moto. Ça ■■ t'ennuiera pas de monter derrière?

Il alla dégager ■■ moto du parking.

-Tu habites où?

-Près du canal.

Un instant, il reste étourdi. Près du canal? Quelle maison? Où y avait-il ■■ ■■■■ près ■■ canal? Bêtement, il ■■■■

-Je ne vois ■■■■ où c'est au juste?

-Je te guiderai, si tu veux.

■■■ ne comprenait pas. Cette route ■■ laquelle il roulait ■■ présent, oui, elle venait bien au canal, ■■ ce ■■■■ abandonné, gorgé d'eaux stagnantes, ■■ ce pont près duquel, la veille, ■■■■ inconnue avait été trouvée morte.

■■■■ il s'en approchait, il ralentit l'allure. Clotilde s'était collée contre ■■ dos. Il sentait qu'elle lui serrait la taille et que, ■■ temps à autre, dans les virages, elle accentuait ■■ pression qu'elle ■■■■ çait ■■ son corps.

-C'est là...

-Je...

Il s'interrompit après ce seul mot, freins machinele-

- et si fort que la moto faillit dérapar. Il redressa le guidon, indécis, trop il devait immobiliser son véhicule.

Il s'arrêta à hauteur du pont.

-Tu es gentil, murmura-t-elle, je peux continuer à pied. J'habite à deux pas.

A DEUX PAS.

Il fixa l'arche démembrée dans laquelle flottaient des brouillardeuses, impenétrables.

-On ne reverra, eut-il le courage de dire.

-Mais, bien sûr! Prochain, le "Frisco Land"?

Il eut un oui étouffé, voulut ajouter d'autres mots. Et pourquoi pas demain, dimanche? Ou, lundi soir, vers six heures, après la fermeture du garage? Une semaine, c'est trop long...

Elle vint vers le pont le moindre hâta, d'une allure tranquille, souple, presque aérienne. Puis, son corps s'était subitement désintégré, elle se confondit avec le brouillard obscur.

5

-Michel, dépêche-toi, nous allons arriver en retard!

La litanie dominicale. Et donc il fallait pour la énième fois s'engouffrer dans la vieille Ford et les routes de la région aux quatre coins de laquelle était disséminée la nombreuse famille. A qui le tour aujourd'hui? La Lucette, la grand-mère paternelle, Daniel Lamonnier, le cousin? N'importe. C'était pareil chez tout le monde. Sauf peut-être chez la tante où l'on mangeait un peu mieux qu'ailleurs, des volailles, du gibier, quelques pâtés rares...

Il rejoignit ses parents sur le perron. La Ford ronronnait déjà, prête à partir. Il s'installa à l'arrière, s'affala plutôt, la mine soulagée.

Deux plus tard, il entendit jurer son père. Il se redressa et qu'on le trouvait par les pages du canal. Il regarda la route traverser la par-brise et, soudain, avec une précipitation inouïe, son cœur se mit à cogner contre sa poitrine.

QUELQU'UN ETAIT ETENDU SUR LE SOL.

À l'endroit précis où, deux jours plus tôt, gisait le cadavre d'une fillette.

UNE ROBE BLANCHE.

-Qu'est-ce que c'est? fit sa mère.

-Je ne sais pas... Un sac peut-être...

-Tu devrais t'arrêter, Léon, ça me paraît bizarre.

-Je vais me ranger là, sur le côté...

CLOTILDE.

D'emblée, Michel y pensa. Une douloureuse, une effrayante prémonition. CLOTILDE. Puis, la certitude le corps étendu qu'il voyait beaucoup mieux à présent était celui de Clotilde, que Clotilde était qu'elle venait tout juste de mourir. SES YEUX. Il sentait des dents. Le nausée - quelque chose d'approchant. Le décor qui allait se dessiner dessous. Des miettes. Il bondit hors de la voiture, se précipita sur la route avant de se figer brusquement.

CLOTILDE.

Il dit qu'elle dormait, le visage de Clotilde s'était, l'ultime de la vie, épanoui dans un sourire de bonheur, une profonde jubilation.

Il recula très vite. L'odeur. La même odeur. Et, parfois, elle était suffoquante, insupportable. ODEUR D'IRREALITE. Il se baissa et se mit à genoux, en bordure de la route, la bouche grande ouverte.

Le canal. Le pont. Le canal. Le pont. RIEN.

-Bon Dieu, Léon... Michel vient d'avoir un malaise! Regarde... Il est en train de vomir...

■

Il dut garder le lit deux jours. Il délira, inventa des histoires insensées. A profusion.

Le mardi, sa fièvre tomba et il put se lever. Le garage, ce serait pour jeudi, si tout allait bien. De toute façon, avait dit le docteur, j'établis un certificat médical pour la semaine entière. Michel a besoin de repos. Le surmenage, même chez un garçon de dix-neuf ans, ça se soigne!

Mais le mercredi, Michel avait recouvré toutes ses forces. Vers la fin de la matinée, il dit à sa mère qu'il souhaitait sortir un peu, qu'une petite promenade lui ferait du bien.

-Tu vas prendre ta moto? Fais quand même attention!

Le temps était doux. Un ciel bleu, intact, lumineux.

jusqu'à l'éblouissement.

Chaos étrange, ce matin, les abords ■■■ lui paraissaient moins aplanis, moins inaccessibles. Guyot rangea sa moto sur le bas-côté ■■■ route et vint à pied flâner le long ■■■ la berge. L'emplacement d'un ■■■ de halage? Qui ■■■ jamais foulé le sol ■■■ endroit? ■■■ herbes jaunâtres, ■■■ ronces, une terre molle, liquide, d'un brun noir. Aucune fleur, ■■■ insecte.

Il s'en va vers le pont, hésitant, les poings fermés. ■■■ quiétude époustouflante, l'impression qu'il pénétrerait ■■■ coeur d'une vastitude sans commune mesure ■■■ le monde dans lequel il avait toujours vécu, qu'il s'apprêtait ■■■ franchir le seuil d'un lieu retranché, ■■■ dehors du temps ■■■ la mémoire.

Puis, il fut sur le pont.

Rien n'avait bougé, rien ne remuait alentour, rien ne craquait. Il marche, le long du garde-fou, parcourt prudemment ■■■ mètres. Des planches ■■■ bois pourries, trouées, d'où montaient à chaque ■■■ ■■■ gerbes ■■■ poussière blanche. ■■■ mi-distance, il fit halte.

Le silence.

Le silence et l'odeur. Maintenant, il le connaissait un peu, s'y habitait même. Tenace, presque PALPABLE. Elle lui éblouissait la vision, ■■■, au lieu de revenir sur ses pas, il poursuivait la traversée du pont. En dessous, l'eau, toute verte, semblait ■■■ merbre. Il ■■■ pencha légèrement sur le parapet pour mieux l'examiner.

■■■ affluves nauséux. La putrescence.

Pantelant, il arriva enfin ■■■ l'autre côté.

RIEN.

Même ■■■ de près, à travers ■■■ brèche ■■■ la palissade, ■■■ terrain vague qui s'étendait jusqu'à l'horizon n'offrait ■■■ particularité. Pas ■■■ seule saillie, pas un seul cratère. Une végétation morte, insignifiante, ■■■ du sol.

Mais qu'espérait-il rencontrer ici?

Guyot avait donc traversé le pont et rien ne s'était passé.

7

Il y avait au "Frisco Land" ■■■ ■■■ que le samedi précédent. Et, ■■■ quelques exceptions près, s'y étaient rassemblées les ■■■ personnes, ■■■ la ■■■

chose, autour du ■■■ orchestre qui jouait exactement les mêmes ■■■

Caroline, Madeleine, Jaf, Germain, Thérèse... les uns contre les autres, sur le ■■■ banquette...

Guyot, comme la dernière fois, s'assit à côté de Madeleine. Une conversation anodine. Oui, c'était vrai, on étouffait ■■■ cette salle, oui, il était question d'agrandir le parking, ■■■ mois d'août sans ■■■, ■■■ l'occasion ■■■ la fermeture annuelle.

Il fit ■■■ tour ■■■ piste avec Caroline, ■■■ autre, cinq minutes plus tard, ■■■ Thérèse, reparla avec Madeleine.

Tout ■■■ coup, il la regarda droit dans les yeux.

-Tu ■■■ souviens, dit-il d'une voix tremblante, samedi passé, j'étais avec une fille... Tu l'as certainement vue... elle portait un ■■■ ■■■ bijoux.

-Quelle fille? Tu étais ■■■ une fille... ■■■ qu'est-ce ■■■ tu ■■■ Tu divagues ou quoi?

-Tu n'as rien remarqué?

-Si t'avais été avec une fille, même deux minutes, tout le ■■■ l'aurait ■■■

-Mais enfin ■■■ aux autres. Ils ont ■■■ me voir, eux!

Les autres. L'histoire de Guyot ■■■ divertit énormément et, le temps de trois ou quatre d'■■■, ce fut une ribambelle ■■■ plaisanteries et ■■■ rires ■■■ ■■■

-Il prend ses désirs pour des réalités.

-Michel ■■■ ■■■ fille? On ■■■ tout vu, ■■■ parole!

-Si tu crois qu'avec des ■■■ pareille tu ■■■ faire couler le sel, tu ■■■ goures!

-Dis donc, ta Clotilde, ce n'était ■■■ ta petite sœur, par ■■■

Et ainsi ■■■ suite.

Agacé, presque au ■■■ ■■■ larmes, Guyot quitta précipitamment le "Frisco Land".

Dehors, le brouillard tombait dru.

Guyot courut ■■■ ■■■ moto, ■■■ mit en marche ■■■ le hâte, déviant ■■■

Ce fut ■■■ cent mètres du pont qu'il aperçut ■■■ silhouette blanche. Elle ■■■ voler entre terre et ciel, nager au milieu ■■■ volutes brumeuses, tourbillonner, danser ■■■ d'un axe invisible.

■■■ l'obscurité, l'éclat ■■■ ses bijoux traçait de formidables spirales lumineuses.

CLOTILDE.

Brusquement, il ■■■ conscience qu'elle existait, qu'elle n'avait jamais cessé d'exister, que ce qu'il avait ■■■ les yeux était ■■ corps extraordinairement vivant, que la mort de Clotilde n'était qu'une chimère - ■■ douloureux, un pathétique prodige. Et, ■■ la ■■■ seconde, il vit qu'elle ouvrait les bras vers lui et qu'avec ■■■ incroyable lenteur elle glissait sur l'asphalte mouillé. Son odeur - son odeur immonde - le gifla.

Il sourit et, ■■■■ que des milliards ■■ cliqueta ■■■■ ■■ oreilles, il tendit les mains à son tour.

8

-C'est affreux, ■■ qui ■■■ arrivé au fils Guyot, dit Grolhier en prenant distraitement la chèque ■■■ lui remettait Malherbe.

-Affreux, ouï! Mais, ■■■ ■■ même, ces jeunes qui roulent ■■ moto sont ■■■ dangers publics. Moi, ■■ ne m'étonne pas, ce genre d'accident.

Malherbe ■■■ les coudes sur la comptoir ■■ large ■■■ le tiroir-caisse.

-En petites coupures, dit-il.

-Cela ne t'a pas frappé que Guyot soit mort exactement ■■ l'endroit où l'on a trouvé le cadavre, il y a huit jours?

-Parle pas ■■ malheur, je ■■■■ per la trois fois ■■ ■■ main.

-Tu ■■■■ qu'on a enfin réussi ■■ l'identifier?

-A identifier quoi?

-Ben, ■■ cadavre...

-Ah, bon, J'ignorais.

-C'est Meertens qui ■■ l'a dit. ■■■■ soir...

-A ■■■■, j'y ■■■■, donne-moi également un bordereau de virement pour l'étranger. Le modèle vert.

-C'était une fugue. Tout bête. La fille s'était échappée d'un pensionnat de Mouscron. Paraît qu'elle voulait traverser la frontière et visiter Lille. Tu ■■ ■■■■ compte? ■■■■ qu'est-ce qu'ils ont ■■■■ le ciboulot tous les ■■■■ d'aujourd'hui? Tu le sais, toi?

Malherbe compte les billets ■■ Grolhier ■■■■ étalés devant lui puis, un ■■ un, il les introduit ■■■■ ■■ portefeuille.

-Tu viens ■■ l'enterrement? demande Grolhier.

-C'est demain?

-Oui, à onze heures.

-J'ai ■■ travail fou, ■■■■ peut-être bien ■■ la fin de l'office. Le père Guyot est un de ■■■ clients. Il faudra bien ■■ je lui présente ■■■ condoléances.



Gravure de Tony Johannot.

Il est un grognement à tant de se retourner pour échapper à main le secourant. Il rêvait agréablement à la pluie glacée il en déferle parfois sur Paris en printemps. Le temps du muguet, la fraîcheur d'un ombrage, les premières terrasses s'offrent à la boulevard... Dans certaines circonstances, le cerveau engourdi voit submergé par les cartes postales la mémoire: la bière blonde à la pression, aspect laid d'un pastis bien dosé, goût de pierre du petit blanc pris sur un bout de zinc, autant de désirs qu'il pourra réaliser avant longtemps. Il frissonne et ouvre un oeil maussade sur le ciel clouté d'étoiles. Pas un nuage, juste la bonne grosse tête d'Alain penchée vers lui et gueulant:

"Réveille-toi, bon Dieu!"

"Y a le feu?"

"Écoute!"

"Le silence fait guère de bruit" objecte Noël en se coulant hors de son sac couchage.

"Écoute!" répète Alain, la voix grave.

Il s'étire et prend conscience d'un changement étrange: la couverture et silence qui les enveloppe. Un indéfinissable, mais présent nullement le lieu. De hyènes y croisent parfois: reconnaît à leurs aires grasses et à leurs trémolos vieilles putains obscènes. Rien comparable à la musicalité lointaine, sérieuse presque. Les épaules. Cent quatre-vingt livres d'os enrobés de cils ne s'affolent pas facilement.

"J'ai des bourdonnements" constate-t-il. "Tais-tes?"

"Bizarre, non?"

"Fatigue... bien pelleté dix cette de sable cet après-midi..."

Occupation vacancière, mais touristes trans-sahariens... Leur camionnette s'était enfoncée jusqu'à mi-portières dans un oued comblé par des sables mouvants. Les oueds des lits de ruisseaux desséchés et comptent parmi les meilleurs pièges du Sahara destinés à ses visiteurs. À la suite d'une pluie locale, l'eau peut y déferler sur des dizaines de kilomètres, balayant tout sur son passage. Agréable pays, mais qu'el-

laient-ils faire dans cette galère?

Après être sortie des fenêtres la camionnette immobilisée, Alain et Noël s'étaient sagement posés la question. Pour Noël, le Sahara un souvenir embelli. Il a contracté cette maladie en quittant l'armée en fait un complexe très narroteur: Alain écoutait. Il n'en était plus pour retrouver en plein sahlé.

"Des mirages, possible..." admet Alain avec un reste de sarcasme. "J'aimerais que tu regardes au Sud. Tu crois que l'on tape encore des mirages, la nuit?"

"Fais-moi la gourde, veux-tu. J'ai une râpe dans la gourde..." renvoie Noël en se tournant vers la direction indiquée.

Très loin, comme posés sur ce qui a été leur ligne d'horizon durant la journée, une lumineuse verticale clignote, autour d'elle un halo de lumière rouge alternant avec la nuit. Un claquement sec couvre brièvement le lointain bourdonnement: vient de filer une trompe marine. Non, il ne rêve pas. Derrière lui, Alain respire bruyamment.

"Je l'ai repérée il y a quelques minutes... Et ce n'est pas tout! Prends tes jumelles! Sans, on n'arrive pas à lire..."

"Lire?"

Il se penche droit vers la planète Mars par parachute. Il en oublie le pâteux occupant sa bouche, langue gonflée et salive desséchée, le filtre muet de sa voix de crin.

"Oui, lire. Qu'est-ce que tu crois que c'est?"

Noël pousse un gémissement, porte les jumelles à ses yeux, les règle et agit:

"Merde!"

Il tripote la vis de réglage, brouille puis éclaircit le champ, mais les verres lui révèlent toujours le même objet dans ses alternances de luminosité. Alain lui pince l'avant-bras et lui montre la gourde en peau de chèvre.

"Bois une goulée! Comme ça, à jeun, s'est difficilement croyable!"

"H... de a... de a..." répète Noël abasourdi.

Se renversant en arrière, il boit une longue gorgée

d'une même saumâtre et puante. Il ramifie même dégoût, ras-
suré. Cette flotta putride appartient à réalités quoti-
diennes. Alain l'observe attentivement.

"Alors? Fument, non?"

"Nous même dingues, mais ce n'est pas un mirage!" tran-
sme Noël.

"Tu te souviens du pochard de Tamenraeset?"

"Un pochard!"

"N'empêche qu'il me parlait, du bistrot du désert..."

"Ecoute, mec! J'ai tiré trois fois le coin. Trois fois dans les équipes survie, à notre temps, c'était orga-
nisé tout cela. Pas comme maintenant!... Quand un prome-
neur s'égarait dans la tasse, entre deux postes, on par-
tait aussitôt à sa recherche. On le retrouvait toujours, mais c'était organisé, je te dis! Maintenant, m'ok-
toubi! N'importe quel cinglé sans expérience peut louer un
vieux clou et aller se suicider dans le sable...
C'était écrit, qu'ils disent. Comptez sur nous pour
vous aider! Tu as vu qu'est devenue la piste, avec ces
gougnefiers! Plus même équipe d'entretien! Les jalons dis-
parus sous le sable!... Et tu voudrais qu'il y ait un
bistrot au plein désert! Maintenant, c'est le bordel,
ils auraient installé une buvette à cent cinquante bornes
de la plus proche oasis!... Tu veux que je te dise: nous
délirons!"

"Pourtant, tu le vois avec tes propres yeux..."

"Ouais! Je vois BULL'S BARI même n'avons pourtant pas
picolé hier! C'est pas possible..."

"L'enseigne lumineuse est là..."

"Ce n'est pas possible!"

La voix de Noël se casse brusquement. Quelque chose
d'incroyable est en train de se produire. Le bléard se
retrouve la tinte sombre que prennent les contes, le
soir, à l'oasis. La légende du Sahara se empreinte de
terreurs et de menaces effroyables. Le soleil tape dur,
écide, et brûle. Pour les âmes fragiles, les gémissements
de l'hyène sont les appels des disparus.

"C'est sur notre route..." remarque Alain. "Nous verrons
demain..."

Il ne connaît pas le désert et ses pièges. Ces jeunes
ont le courage et l'inexpérience. Noël a parcouru les
pistes: rien n'y arrive. Le seul plaisir que l'on

à du Sahara est d'en sortir. Quelle sensation! Autre cho-
se que la métro quotidien... y chemine entre mêmes mè-
chaires d'acier porté au rouge. Parfois le déclic se pro-
duit. même même se résorbe dans même glouton. Le Sa-
hara est tenu par la meilleure des maîtresses même maison.
Son univers est propre. Seuls des mêmes blanchis té-
moignent même lointains. La superstition envahit
même qui même trop souvent fixé même orbites vides même grâ-
même humaine. Elles portent leur message de malédiction.
"N'y allons pas, Alain. N'y allons pas. Nous allons re-
joindre la piste. Au lieu de la longer à droite, même la
suivrons même gauche..."

"Et retrouver ce chepelet d'ornières?!"... Il nous a
fallu près d'une demi-journée pour atteindre le sable
roulant!"

Noël se pince le bout du nez, signe chez lui même per-
plexité, et porte même nouveau les jumelles même yeux. La
piste se situe même même quinzaine même kilomètres. même
part et d'autre, les poids lourds et véhicules même rondon-
nées ont enseveli le sol, y traçant de profondes et dure-
bles ornières... La perspective d'un trajet sur sol pa-
reillement bouleversé n'enchanté guère. Le clignotement
de l'enseigne lumineuse lui paraît brusquement même invite
amicale.

"Je sais!" dit-il. "Nous irons voir même que ce troquet se
dans le ventre. D'ici à l'aube, le mieux que même puis-
sons faire, c'est même roupiller."

Alain lui bourre amicalement les côtes.

"Je te retrouve, Noël. Quand même se l'occasion même faire une
jeûne, faut même dessous."

Il poursuit d'une voix émue, déjà confite d'espoir:

"Tu crois qu'ils auront même même bière pression?"

"Sûr, mec!"

La grande enseigne lumineuse du BULL'S même surmonte
une longue cabane rectangulaire construite même les moeurs
du bord. Cela rassemble même pavillons de bois, des fûts de
pétrole vides, même vieilles caisses récupérées même de la
tôle ondulée, même arrête la camionnette même pied de la
même où perche l'extravagante bâtisse. Alain bée d'admi-
ration même bouffées même bestingue s'effiloquent même
l'air même en oubli le soleil qui tape comme un dingue.

"Voilà..." annonce Noël. "Un y est et c'est pas ordinaire!"

Lorsqu'ils ont commencé à l'apercevoir, ils sont tous d'un accord. Inutile d'effaroucher le mirage! Vu de près, on arrive à y croire. Mais à être créés, ils trouvent leur bonheur. On n'imagina pas le bistrot autrement au Sahara. La foire à ferraille, l'ilot sacré, l'école de la récupération: le tout est un terrain plus ou moins, douteux même. "... D..." murmure l'autre, soufflé. "N... de D... de n... D..."

Ce n'était tout fait d'exprimer ainsi sa reconnaissance, l'intention pure.

Noël sort de la voiture. Son hameur rocit. Les derniers kilomètres ont moins ardu. Depuis le début de l'après-midi, ils roulent sur reg, un sable dur, uni, parsemé de cailloux et très roulement. Le coin.

Il fait le tour de la camionnette, soigneusement les portières et le dégoûte-curieux. Précaution d'usage sous ces latitudes. Un choc de deux mille volts écoeure les petits malins qui auraient des vues sur votre voiture. Au désert, on devient bourgeois. La propriété privée et toutes choses...

"Si tu veux boire, bière, faudrait te mettre en mouvement!" propose-t-il ensuite.

Porté l'anthousisme, Alain gravit d'une traite le cailloutis. Noël suit, soufflant fort. Une curiosité avide le ronge. Au de charge, ils débouchent au bout de la route, admirant une pyramide de bouteilles vides et s'arrêtant tous deux près de la porte, devant la couverture rapiécée lieu de rideau. Amstram-gram, pic pic cologram...

"A toi l'honneur du mirage!" propose les départager.

Il se lève et découvre une petite salle sombre où un colosse lit paisiblement son journal derrière un bar composé de vieux tonneaux plus ou moins bien armés. Trois tabourets de bar fatigués, deux tables basses posées les minuscules fenêtres et quelques sièges d'auto complètent le mobilier. Une pile de disques est posée sur un électrophone et un ronronnement lointain, arrière-fond cadencé, doit être l'extériorisation

tion musicale du groupe électrogène alimentant l'ampoule plongeant au-dessus du lecteur. Derrière lui, tout le long de la cloison, deux planches offrent un bel étalage de bouteilles, pleines celles-là.

"Salut!" dit le lecteur en relevant son buste carrossé en Berliet. "Fait bonne route?"

Il s'approche lentement du comptoir: il craint que le moindre hôte ne le fasse disparaître. La question le rassure un peu. Quotidien. Cet étrange limonadier ne tient pas à se laisser imposer par les conditions extérieures. Il a rencontré des bonhommes semblables dans certains bordjs: ils évitent de parler du temps, ne disposant pas suffisamment de pluie pour rouspéter. Ces gens vivent dans un univers préfabriqué, mi-présents, mi-attablés aux Champs-Élysées. Chacun s'accorde les compensations qui lui sont nécessaires. "Excellent!" affirme-t-il. "Ce n'est que la circulation qui gêne ici..."

Alain s'émerveille devant les tabourets. La cuir usée présente des déchirures par où coule un crin, mais, tels quels, ces chevalots biberonneurs valent bien d'autres!

"Vous n'auriez pas un tonneau à la pression?" s'enquiert-il en posant l'un d'eux.

Le colosse se lève et appuie ses poings semblables à des pavés sur le planche mal rebatée couvrant les tonneaux. "Désolé les gars. Pas de pression. Comprenez... Les clients manquent un peu par ici. On ne verrait pas la fin du film?"

Le fond de la salle stagnant devant lui ressemble à s'y méprendre à un petit génielement dansé. Alain renifle, tandis qu'il poursuit:

"Mais si vous avez soif... J'ai une de ces Carlsberg glacée..."

La langue se perd hors de la bouche.

"Mettez-en nous déjà une demi-douzaine!" propose Noël.

"Vous prendrez bien un godet?"

"Toujours prêt! M'attendez une seconde. Je vais les chercher au frigo..."

Alain le suit des yeux tandis qu'il ouvre une porte marquée "PRIVE". Il se penche et saisit le journal abandonné. Simple curiosité: ces nouvelles doivent relater

l'arrestation ■ Landru ■ l'incendie ■ Reichstag. Cette lecture ■ le captive cependant tous deux. Au nom des grands principes qui régissent les États et leurs incompatibilités d'humeur, deux pays mini-développés ■ remoncent allègrement. Le gouvernement britannique propose ■ l'Europe d'entrer ■ le Commonwealth. Un putsch ■ caporeux succède au prononciamiento organisé ■ les colonels d'une république sud-américaine. Belle Star dit ■ pour la quatrième fois ■ torte ■ son ex. ■ nues ■ sauterelles ■ annoncées ■ ■ Constantinols. Et l'ensemble ■ te d'une ■ à peine.

"Où, les pététés ne ■ ■ rapides ■ ■ coin..." assure le colosse en posant ■ demi-douzaine ■ constates enjolivées de givre sur le comptoir rugueux.

Il ajoute:

"Pouvez m'appeler Bulldozer. Mon surnom... Vous comprenez: BUL'L'S BAR... Hahaha! Et vous, ■ c'est?"

"Alain..." s'annonce automatiquement celui-ci.

Il suit avec ■ attention passionnée ■ mouvement ■ grosses pattes velues décapulant ■ bouteilles ■ les vidant par duo dans les chopes. Le géant respire la force. ■ frange de cheveux ■ flebois ■ de ■ crâne. Les joues épaisses sont grêlées ■ ■ ■ rousseur et il ■ ■ lèvres ■ sur une double rangée de crocs jaunis. Pas ■ ventre, ■ ■ cerpes- ■ ■ graisse puissante, musculeuse, étalée sur tout le corps. Les bras torsadés ■ biceps émergent d'un gilet ■ nylon aéré et ■ ■ son corps respire librement ■ une sorte ■ pantalon de pyjama très ample.

"Noël..." se présente le ■ client.

Il plonge les lèvres ■ la ■ dans la ■ légère.

Bulldozer saisit ■ chope ■ l'anne ■ la soulève.

"Parfait! Fêtons Noël au Sahara... Hahaha!"

Il a un rire énorme, issu des profondeurs ■ ■ ■ cage thoracique et répercuté par la caisse ■ résonance ■ constitue son ■ ■ taureau. Ses trilles croissent au contact ■ leur propre gaieté, s'amplifient jusqu'à mugir ■ une sirène d'alerte. Alain ■ ■ lui font un brin ■ conduite, ■ s'arrêtent ■ ■ où une octave particulièrement réussie ■ le decrescendo de sa bonne humeur.

"Vous parliez des pététés? Elles passent souvent?..."

s'enquiert sournoisement Noël.

Il ne sait par quel bout prendre ■ singulier subergiste. La bière coule fraîche et il se sent gêné par la vague ■ méfiance qui roule en lui. Il vient de repérer contre le mur deux affiches poussiéreuses réveillant ses appréhensions. Ces textes sont faux ■ ce décor ■ bout du monde. Le tarif ■ consommations et le règlement pour la prévention de l'ivresse ■ des détails bloquants. Des détails trop ■ ■ il y devine une certaine recherche, et qui dit recherche suppose ■ but bien défini qu'il n'arrive ■ pas ■ saisir. Ce n'est tout ■ ■ pas ■ la Carlsberg à 8 francs le verre que ce tenancier espère se faire ■ rentes...

"Couci-couça... Savez ce que c'est! On n'est plus servil!"

Alain approuve. Il savoure l'atmosphère ■ connaisseur. Un phénomène rare vient ■ ■ produire: on entre dans une salle de cinéma et se voit réellement transporté parmi les acteurs qui peuplent l'écran. L'employé propulsé roi des étoiles. Alain s'en cache, ■ ■ un intellectuel. Avec ■ que cela sous-entend ■ masturbation du ■ ■. L'imagination est ■ jouissance pour certains. Alain mord au décor car il est tel qu'il aurait pu l'imaginer. Il ■ rajoute ■ ■ :

"N'auriez ■ le Bottin?"

"Pas encore raccordé! Cela va venir! Allez, hop! Séchez vos verres. On remet cela. C'est ■ tournée!"

Il rediaperait derrière le cloison, image satisfaite ■ ■ cordialité. Noël se raccroche à ■ coquillage.

"Alain, faisons attention... ■ n'aime ■ ce décor..."

■ voit ■ gris avant ■ l'être, Noël. La bière est épatante. Que ■ de plus?"

"Ceci n'est pas franc, Alain. Jamais on n'a vu cela ici. Une enseigne lumineuse, un bistrot, de la bière glacée..."

"Pourquoi pas? Tu aimes le répéter: ■ chateaux sont les dinosaures ■ désert! Ils sont appelés ■ disparaître. Tout change ici. Avec les pétroliers, ton Sahara est devenu un jeu de fléchettes! Pic, un derrick par-ci, pec, un par-là! Tu penses bien que ces gens ■ tout le confort. Baraquements climatisés, cantines, douches, cinoche et j'en passe! Pourquoi qu'ils ne s'offriraient pas un bistrot au calme, dans un coin de désert tranquille?"

Noël promène un regard torturé autour de lui. Il n'aime pas cela et ■ découvre ■ soit inextinguible. Démonstre-

tion toute simple du proverbe "qui a du boire". Il se s'il ne pas préférable de partir immédiatement, mais une fièvre insurmontable paralyse sa volonté. Le fond bière blonde qui réchauffe son fascine. Ils en ont encore pour trois ou quatre jours de route. Une soirée de repos ne leur fera pas de mal. "Bulldozer! Que f...-vous ici?" attaque-t-il brusquement géant revient.

L'eubergiste paraît sincèrement interloqué.

"Ben! Vous la voyez! Je la limonade!"

"Ce n'est pas cela!" reprend en se tortillant sur son tabouret. "Pourquoi tenir un bistrot ici?"

Il un argument rationnel, terre à terre.

"Vous ne devez avoir un client tous les jours!"

Bulldozer sincèrement choqué. On piétine ses plates-bandes privées. Il expose cependant calmement: clients, il en pas mal par ici. Trop Vous seriez étonné voir le le le del D'autre part, la limonade, c'est une vocation, j'ai toujours eu un poil la main. J'aime être pressé, comprenez. Un bistrot, cela doit être salut les copains, rien de plus! des paires de sympathiques temps à autre, oui, toutes ces qui traînent d'habitude les bars avec l'air de s'écrouler cent de l'heure! En ville, c'est plein le comptoir. Ici, je suis paillard. Les qui viennent sortent de l'ordinaire plus qu'un peu! On ne se balade pas dans le désert parce qu'on a perdu son ticket de métro ou que bobonne vous a envoyé chercher du pour chat! Cela suffit explication!"

C'est bien un peu tordu, mais cela réchauffe le cœur de Noël. Il est exact qu'il ne s'imagina pas ce genre les autres tranches qui cherchent corridors dans des viandox. Il comprend le désir de Bulldozer et l'approuve. On trouve entre hommes, la réputation ne nous en pâtre.

"Et le journal?" demande-t-il acquit conscience.

"Tiens donc! Il a la banane hebdomadaire! ne croyez pas que je suis cultivé tout le matériel sur le calendrier?"

"La banane?" s'enquiert Alain, dont l'éducation reste à faire.

"L'hélicoptère..." explique sobriement Noël, cette fois ressourcé.

On trouve encore de temps à autre des gens bien. Faut chercher.

L'agrément du bistrot situé dans des contrées désertiques est que l'on s'y sent très vite chez soi. C'est un sentiment issu de l'hospitalité, la morphine provient de l'opium: un concentré d'amitié qui vous grise, une cordialité montant à la tête. Deux heures plus tard, ils ne s'appellent plus autrement que Bull, Al et Noël. Les ombres dorment de plus en plus nombreuses dans la petite pièce. On aperçoit, par les fenêtres, un couperet sanglant qui s'enfonçait dans les durées lointaines. Le gouge gris de la nuit efface les longues rébrures pourpres du ciel.

Infatigable, pioche dans le ravier rempli de petites choses amusantes: olives farcies, d'artichaut au vinaigre de Malte, foie de morue fumé dans le tentacules de calmars, et autres pousse-à-boire qui torréfient la gorge. Ils ont liquidé la réserve de Carlsberg au pas de charge sont convertis en Pernod. "M'en veux-tu faire à becqueter!" grogne Bull en éteignant l'électrophone sous une nouvelle pile de disques. "Nous avons des réserves dans la voiture..." propose Noël.

Il voit réveils depuis quelque temps. Bull a visiblement perdu le sens des mesures et la bouteille qu'il passe d'un verre à l'autre s'en ressent. Alain oscille entre deux eaux. Courbé sur le comptoir, le menton soutenu par ses bras croisés, il fixe l'hébété à ration d'alcool. Il a trois ou quatre godets de retard et est bien nullement prêt à sauter dans la prochaine rame. Bull contraint d'aligner devant lui après remarque, verre derrière verre. Noël approuve sans réserve. Tel feste n'est pas lui déplaire il puise parfois parmi les réserves du copain.

"Rien du tout!" s'insurge Bulldozer. "Je vous mijote un de quelconque! M'en direz-vous nouvelles? Aidez la n'honneur?"

"N'honneur?"

"Oui quoi, la bête ne souffre! N'honneur! N'honneur!"

Il le répète en frappant le cul de son verre contre le comptoir, gueulant par-dessus la musique et le ronron-

remont continu du groupe électrogène:

*N'homard! N'homard! Qui veut du bon-homard? Toi bonhomard?¹¹

"Ad tuó!" accorde Noéi.

Ses pensées ■ souvenirs s'effeuillent confusément
 ■ cette extravagante beuverie. Le dynamisme de Bull-
 doze l'enchaîne. Bull est un des derniers grands ■ à
 sa connaissance: l'Algérie ■ tout ■ ■, l'Afri-
 que en tant que trafiquant professionnel, le désert pour
 ses vieux jours... ■ ■ ■ tant à revendre. Un peu
 mythomane sur les bords, mais Bull ■ goulument, ■
 voulant de l'esgourde les mille ■ une aventure ■
 ruer à l'ancien.

"Je m'en souviens d'une..." ajoute-t-il après avoir loupé un peu de son lait préféré, de ce lait ■■■ vieillards qui titre à 45°. "Une pépée... ■■■ charbon... C'était à Tini-Zezouf... Non... Tinouf... Tindrouf..."

"Buddha," said Alvin.

"Quoi dire?"

*Tu l'as déjà racontée, celle-là...» murmura Alain en relevant péniblement le buste.

Il émet un hoquet digne d'un meilleur monde et poursuit d'une traite, fruit d'un réflexe conditionné par une audition trop fréquente de l'anecdote:

"Quand tu es terminé, tu t'es couché à côté d'elle et tu es cru qu'elle voulait être tringlée elle se léchait le... Mais ce n'était qu'une chèvre qui pleulait dans ce cas! ..."

"Ce n'est pas [redacted]..." remarque Noëli, tandis que Guille se fard d'un rire modeste réduit. "Une famille pareille vous [redacted] les bijoux."

Il cherche consolation ■■■ un verre proche. Bulldozer se glisse hors ■■ comptoir ■■ s'approche d'eux. Sans effort apparent, il les choppe chaque entre DRS et flanc, les soulève et fait deux pas. Noël gigote contre lui, tandis qu'Alain s'appesantit, vaguement ravi de prendre tel secousseur.

"Lâche-moi ou je saute!" menace Noël, ■ demi-renversé en avant par ■ contorsions ■ voyant le ■ défilier ■ ■ profondeur impressionnante.

Buil ploie légèrement les genoux et vire Alain sur une banquette proche d'une fenêtre. Il utilise sa

libérée pour poser ■■■ de l'autre côté de la table. Symétriquement. Revenus au sol, ce petit exercice ■ gymnastique décontractée les enthousiasme.

"Appellation contrôlée..." avons modestement Bulldozer.

*Je n'ai pas gagné ■ la foire du Trône! Je vais vous préparer la dinette."

██████ t'elider? propose #001.

"Si c'était un caecoulet,

■ deep-freezer. ■ programme, n'howard surgelé, iceberg
■ petite pois-carottes, singe sur canapé, ■ ■ ■ ■ ■ rafraî-
chi ■ biscottes ■ régime. Bougez pas..."

Il fait un crochet par le [] et ramène la bouteille
[] Pernod, le casse [] les verres.

"Pour prendre patience! Picolez pas trop. Il y a ■■■ la suite. ■■■ ces muscadets... Vous m'en direz des nouvelles!"

Alein applaudit bruyamment tandis que ■ colosse re-
traîne ■ ses appartements privés.

"Don't sweat" murmurs Nottl.

Il se sent bien, délivré ■ tout soulagé. Une plante en ■■■■■. Les ■■■■■ du grand ventilateur central brassent un air plus frais. Les ténèbres forment ■■■■ couverture tiède ■ l'étrange petit ber. Ils se fixent, simplement, ■■■■■ rent leur chance extraordinaire et ■■■■ découverte de ce ■■■■ unique du monde. ■■■■ ber d'aventurière.

"Quand on vit cela, on a beaucoup vécu" dit Alain.

Il se sent ■■■, prêt à pénétrer dans un univers nouveau. ■■■ ■■■■ lui ■■■■ une curieuse prescience. Il lui semble que l'ancien Alain, le rêveur émerveillé, est ■■■ ■■ déclin. Rien ne vaut la réalité.

Non! siffle un air jadis ■ le ■ où il est question
de ■ et d'anciens morts. Il s'arrête brusquement ■
■ la conversation:

"Tu ne crois pas que l'on pourrait rester jusqu'à l'arrivée du dimanche hebdomadaire?"

La philosophie et ses grands problèmes, le décrypte l'Avenir.

"Cela pourrait se faire..." admet-il. "Je passerais bien
■ vieux jours ici."

Noël lève son verre.

■ la ponté du père Bull*

Alain passe son tour. Il ferme les yeux et appuie sur

tête contre le mur. Il replonge dans leur passé.
"Tu te souviens? Tu avais les foies, cette nuit, quand je voulais venir ici..."

Noël se défend mollement. Il ne veut tout de même pas exagérer... Vieux réflexe de blédard. Chacun a ses petits travers... Il doit secouer Alain qui dort le sommeil. Dans la pénombre, ils apparaissent comme deux vieux hiboux que l'on aurait dérangé durant la journée, fatigués et pas trop contents d'avoir à remplir leur fonction de noctambules professionnels.

* * *

Ses grosses lunettes d'écaille partageant en deux sa tête chauve du petit homme. Il porte un vieux kaki un vieux décalque ses mollets maigres. Sur la table, sont posés un quart Vittel, un tube d'aspirine. Il déteste se confiner dans la pièce centrale de la cabane, la cuisine et le placard où ronfle le groupe électrogène. En temps normal, il peut bénéficier du frais air de la salle d'accueil, mais l'arrivée de nouveaux clients lui interdit l'accès.

Bulldozer se tient respectueusement sur le seuil et attend son verdict. Le visage semble s'être développé au haut et un jugement appelle s'élabore sous l'interminable front lisse. Le froid du petit ne provient pas d'un manque d'humanité, mais d'une rigueur scientifique. Il est habile à jauger les êtres et veille au bon déroulement de certaines opérations de recrutement destinées à alimenter en matériel l'ORGANISATION dont les agissements influent sur l'histoire des peuples. Il n'en tire aucune fierté particulière et se comporte en employé consciencieux, des services psychotechniques chargés du conditionnement d'une main-d'œuvre fort peu orthodoxe.

Le casque d'écoute lui donne de grandes oreilles noires. Il l'ôte tranquillement et ses grands yeux gris croisent ceux de Bulldozer.

"Un sur deux" dit-il. "C'est un excellent pourcentage."
"Vous voyez, Monsieur, cela marche, notre truc!"

Le petit homme porte ses écouteurs près de ses oreilles et vérifie que tout va bien de la conversation qui pourrait dans la salle.

"L'idée nous est profitable, Bull. Je veillerai à exprimer ma satisfaction dans mon rapport. Il pourrait que vous puissiez prendre prochainement quelque repos. Volupté III..."

Bulldozer courbe la tête avec gratitude. Les centres d'hébergement et l'ORGANISATION sont les lieux de repos édeniques fort proches de l'ancien paradis du Vieux de la Montagne et de ses Hachischins.

"Merci, Monsieur..." apprécie-t-il en passant sa main moite sur son front.

Le petit écoute négligemment la conversation lointaine. Sa voix égrène lentement les mots. Il parle juste haut pour qu'on l'entende, rejettent toute intonation ou rupture de rythme.

"Nous avons fait du bon travail en trois mois, Bull. Notre quota se maintient. L'échantillon est remarquable. Au milieu de cette vaste éprouvette qu'est le Sahara, une prise sur deux est récupérable. Je crois pas qu'il existe beaucoup de contrées où nous puissions trouver un si bon pourcentage d'hommes ayant en eux un solide réalisme et le germe de l'aventure."

"C'est ce que j'ai pensé, Monsieur. Ici, loin, ici, faut qu'ils aient vraiment quelque chose dans le ventre."

Le petit le considère avec attention en pianotant sur sa table. Bull est une force de nature, bourré d'intuitions mais incapable de l'exprimer un langage adéquat. L'ORGANISATION mêle les esprits scientifiques baignant dans une abstraction familière et les barbouilleurs frustrés chez qui les veines cherchent une violence prête à s'exercer commandement. Ces caractères ne sont pas opposés mais complémentaires.

"C'est cela, Bull. Ils ont quelque chose dans le ventre et nous modèlerons cette chose. J'imagine que vous aimeriez dîner avec eux. Vous vous occuper, Bull?"

"Je n'ai souvent l'occasion de rencontrer du monde, Monsieur. Puis ce serait plus chic de leur faire cela à l'ivresse. D'habitude, quoi..."

"D'habitude, Bull. Permettez-moi de m'occuper de vous dans les délais. Maintenant que le poisson est ferré, le viendra nous chercher cette nuit. J'ai passé l'appel. Tout être prêt pour l'heure."
"Désolé, Monsieur?"

"Oui, Bull. L'équipe du démontage sera sur l'hélicoptère. Demain soir, nous inaugurerons le BULL'S BAR à deux cent cinquante miles à l'Ouest. On signale une progression de voyageurs dans la région. Il serait imprudent de rester trop longtemps en place car il est temps que cette position-ci revienne en prime."

Bull opine. Il est toujours défavorablement impressionné lorsqu'un groupe de voyageurs choisis se défile. La mise en place du bar lui rapporte qu'une fois sur trois. Les routes du désert sont larges et il arrive que certains touristes passent sans apercevoir l'enseigne lumineuse. D'autres, saisis par une crainte superstitieuse, l'évitent volontairement. Le petit homme n'en est nullement mécontent: il cherche des hommes capables de dominer leur peur ancestrale de l'inconnu. La recette de sa force réside dans la maîtrise de soi.

"Lequel vais-je éliminer, Monsieur?"

Le petit homme sourit froid, ses lèvres minces se soulèvent, puis il papirote galement, sous la devinette:

"Supposez, Bull..."

"Le vieux, Monsieur? Non! On a moins de temps à les utiliser après qu'on leur ait appris les tours..."

"Pas cette fois, Bull. Ça ne semble convenir. Il a un passé aventureux, nous devons lui apprendre. Quant à la rééducation morale... Le terrain est peu défendu. Non! Il est matérialiste concédant, ses craintes, ses espoirs, ses aventures, tout est relié au présent. Il ne donnera jamais rien pour un idéal, mais travaillerait fort bien pour de véritables avantages matériels. Lorsqu'il disposera du droit de vie et de mort, de son gré et de ses collègues auxquels savourer ses aventures où il se sentira homme accompli, il fera un excellent tueur..."

Le petit homme ferme les yeux comme si une partie de son regard porte déjà sur cet univers futur.

"Naturellement, tout cela nécessitera du travail et de la patience. On ne forme pas des hommes de fer, Bull, si on ne les brise pas avant. Leur métal original doit fondre pour que nous la modelions."

Bull comprend vaguement le raisonnement. Il s'est parfois collaté avec des hommes K.G.B. soviétique ou

le C.I.A. américaine. Nombre de ces belles mécaniques fonctionnent par idéalisme. La cupidité est plus sûre qu'on ne le croit dans la lutte secrète, car trop facilement retournées à l'adversaire. Les Etats encouragent une nouvelle race d'héros portant haut la notion de devoir patriotique et fort de celle de fraternité internationale. Ajoutez une femme et des enfants au lieu sûr, les allocations familiales, la sagesse, le remboursement des frais de déplacement, la caisse de prévoyance sociale et l'espoir d'une pension anticipée: il n'en faut pas plus pour provoquer une vocation d'espion. L'ORGANISATION offre une variante d'acier à ce l'égoïsme physique satisfait par ses principaux instincts et relevé par le sentiment d'une confraternité de combat. Elle cultive des méthodes sur les civilisations en progression, les jeunes plus militaires et patrierces. Elle insufflé à un ordre de chevalerie violence nouvelle, entièrement consacrée aux croisades qu'elle mène à travers les continents. L'ensemble, rien de très normal et de contemporain. La moitié de la population mondiale est dominée par des castes d'un matériel humain psychologiquement mécanisé et exécuté vers un idéal de conquête plus ou moins vaste. "Et Alain, Monsieur?" s'enquiert le colosse.

Bull demeure, dans une certaine mesure, un incorrigible sentimental. Il ne lui viendrait pas à l'idée d'interroger un ordre, tant ils sont présentés comme des dogmes viteux. Simplement, lorsqu'il existe des méthodes d'occire son prochain dans un but identique, il choisit la plus douce.

"Jeune homme très sympathique, Bull, mais il n'est pas encore fait sa maladie. Pour les humains, c'est comme les chiens, Bull. Au jeune âge, une maladie peut les prendre. Après, ils sont tranquilles. Alain présente des caractéristiques idéalistes trop fortes. Cela lui passera, bien sûr, mais nous n'avons pas le temps d'attendre qu'il en guérisse. Nous ne recrutons que des hommes capables de voir la vie en face, telle qu'elle est, sans y ajouter la croyance stérile au rêve. Alain est séduit par l'anormal, l'extraordinaire le projeté à la cinquième dimension que nous titule l'imagination. Non! est outre: il grogne, ronchonne, décide, agit et ne se demande pas le moins du monde si la situation qui se présente lui est vraisemblable.

notre métier, Bull, seul l'in vraisemblable a cours. Inutile de tergiverser lorsqu'on se retrouve au pied d'un cocotier au plein continent arctique! l'important est d'en profiter. Comprenez-vous, Bull?"

"Je crois, Monsieur."

Le petit homme boit une gorgée d'eau et remet les écouteurs.

"Allez maintenant, Bull" dit-il en désignant la cuisine. "Servez-leur le festin. Je vous laisse quelques heures le place soit nette. Le mieux serait de réserver le vin drogué pour le dessert."

Bull s'incline.

"Il se sera fait ainsi, Monsieur" dit-il en retournant dans la cuisine pour prendre les cartons auparavant retirés du réfrigérateur.

Le petit homme avale pensivement deux comprimés d'aspirine et se rafraîchit d'un verre d'eau. Une migraine sournoise lui ronge les tempes. Au fond de son cabi torride, il est conscient d'une besogne achevant de construire sa toile. Courageusement, il se penche sur la petite table et feuillette les fiches déjà couvertes d'une écriture serrée. Le Centre recueillera précieusement ces renseignements et les analysera minutieusement. Peut-être Noël deviendra-t-il un jour le chef de l'ORGANISATION... une bouffée de fierté le traverse. Cette pensée il y a peu d'élus; un savoir un recruteur particulièrement heureux constitue un titre de gloire et les premières mois d'activités lui permettent d'espérer accéder prochainement à l'échelon supérieur. Il quittera avec un vif plaisir le Sahara. Les petits hommes au sang froid ne s'acclimatent pas au milieu aussi répugnant. Dans la salle d'écoute, la voix d'Alain s'excite en découvrant un carton sur lequel est inscrit le nom de Bulldozer.

"Il est si mou!" tonne le géant. "Tapez dedans! Pas d'assiettes, mais picorons les boîtes... L'eau manque un peu pour faire la vaisselle dans le coin." "Sûr!" approuve Alain. "Si nous avions un peu d'eau nous aurions apporté du flux!"

Bull a déjà de belles dents. Il se sent heureux et inutile. Le bonheur parfait. Il est content de voir les petites bouchées de demi-glaces qu'il pose entre les

que et palais. De temps à autre, il arrose au flacon leur visage généreusement Bull. La torpeur l'envahit et il se sent paralysé par ses réflexes. Il chasse une pensée farfelue concernant la possibilité de l'addition et se met à considérer ce vieux Bull son frère. Le sommeil le prend brusquement, une lame de fond irrésistible, au moment où Alain pique du nez et s'effondre au bout de table, balayant une paire de verres poissés du bras. "Aucune résistance, mes gemmes..." ironise Noël.

La voix de Bulldozer lui parvient mal, étouffée par un voile gris tiré entre eux. Il passe sa main sur ses paupières, mais ne parvient à éclaircir sa vision. Une forme se penche vers lui et lui offre une coupe d'une menthe glacée. Une main énorme retient sa chute et l'allonge sur le plancher.

"C'est bien, Bull. Il est l'heure..."

Le géant se lève. Sa voix est si pâteuse. Il s'est surveillé et préparé l'huile -un gobelet ingurgité avec répulsion-, mais ressent pourtant l'attaque de l'alcool.

"Oui, Monsieur. Ils tanaient bien la boisson et ce tardait à s'endormir..."

"Mais, Bull. L'hélicoptère ne devrait plus tarder maintenant..."

"J'allume les feux?"

"Finissez d'abord Alain. Vous n'en avez pas une minute près..."

Le géant prend délicatement le jeune homme et le porte dehors. Il a la bouche amère. C'est toujours la partie la plus désagréable du programme. Simplement, elle est nécessaire. Le désert restera un de ces fantômes dont on parle parfois les oasis, une de ces anecdotes étranges et incompréhensibles qui paraissent ouvrir une porte vers un autre monde: celui des légendes et des vieilles carcasses qui peuplent les sables.

Une étoile filante court à travers le ciel et le petit homme fait à Bull se redresse et frotte machinalement ses mains puissantes contre ses vêtements.

"C'est fait, Monsieur."

"Bien, Bull..."

Il lui tend un objet que Bull commence à bien connaître: une fiche d'immatriculation dans une enveloppe plastifiée

que l'on nous au cou des recrues destinées au Centre.
"Vous pouvez allumer ■■ faux, Bull, puis ■■ préparerez
Noël..."

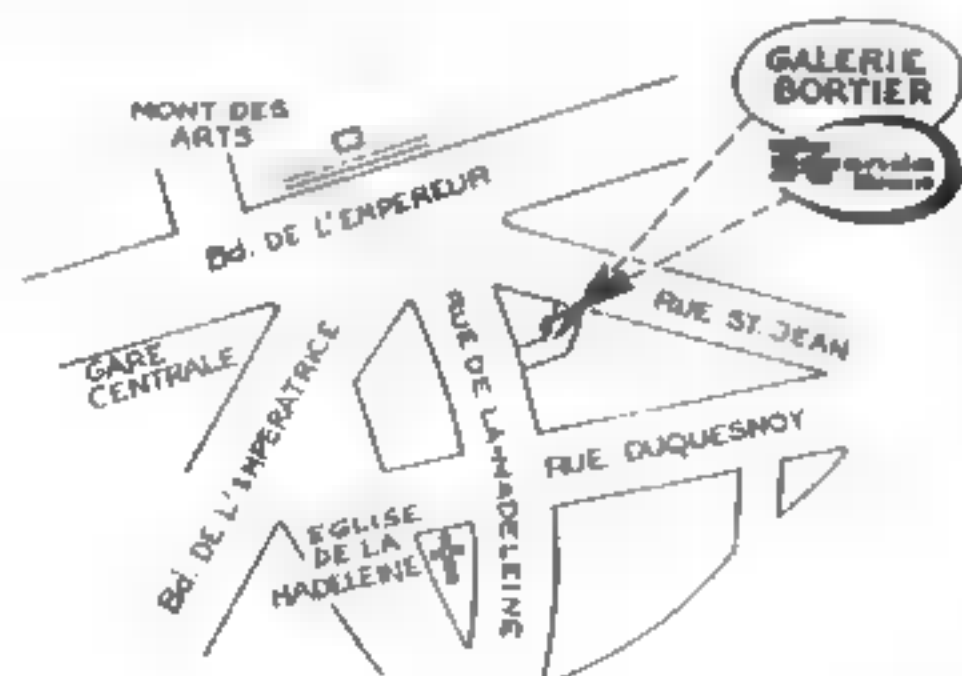
C'est ■■ routine et le petit ■■ n'a pas à ■■ expli-
quer davantage. Les mains croisées derrière le dos, il
fixe la nuit d'où sortira bientôt le vrachissement de
l'hélicoptère. Une opération s'achève. Derrière lui s'é-
lèvent les gémissements de l'électrophone et la grande
enseigne lumineuse du BULL'S BAR s'allume sporadiquement.



8-10 galerie Bortier

1000 Bruxelles

tel. 511.57.55



LE BRIQUET D'OR. (Louis-Thomas JORDANT)

Le gros commissaire regarde l'homme mince assis en fa-
■ de lui, à son bureau, ■■ cette pièce luxueuse où
tout était d'un goût parfait: livres, tapis, tableaux,
fauteuils, bibelots... Il soupire, sortit son étui ■ ci-
garettes.

-Vous permettez que je fume, monsieur? Excusez-moi, mais
je ■■ un sacré fumeur.

L'homme sourit, sortit de sa poche un briquet d'or et
alluma la cigarette du commissaire. C'était un homme jou-
ne, bien qu'il fût déjà P.D.G. d'une puissante société
industrielle.

-Commissaire, dit-il d'un ton sérieux, vous ne m'avez pas
dit l'objet de votre visite.

-C'est vrai, monsieur, répondit le gros homme en esquis-
sant un sourire. Naturellement, les visites ■■ commis-
saires ■■ le P.J. inquiètent toujours un peu, ■■ je
suis chargé, voyez-vous, ■■ l'enquête ■■ le mort de Me-
■■ Mersault...

-En quoi cela ■■ concerne-t-il? ■■ l'homme étonné.

-Évidemment, cela ■■ ■■ concerne ■■, répondit le poli-
cier, mais je crois que vous pourriez m'aider si vous le
voulez bien, car vous étiez un ■■ de la victime d'après
ce que je crois...

-Victime? Vous voulez ■■ faire entendre qu'on l'a ■■...

-Je ■■ ■■ pas, monsieur, mais... cela pourrait être.

-Je l'ai connue, oui, reprit l'homme d'un air mélancoli-
que, mais dire qu'il ■■ eut entre ■■ ■■ liens d'amitié...
Mal ce n'est pas parce qu'on invite ■■ connaissance ■■
ses réceptions que l'on peut dire qu'on ■■ elle ■■
relations d'amitié!

-Certes, monsieur, je ■■ comprends. Mais je voudrais
que ■■ ■■ aidiez ■■ voir clair...

-Mais je ne ■■ rien ■■ je ne vois pas ■■ quoi...

-Monsieur de Preton, vous ■■ bien connu ■■ Mersault.
Je sais ■■ vous l'avez ■■ très bien connue... de très
près... Alors, je ■■ suis dit ■■ vous pourriez ■■ dire
■■ choses sur ses relations, ses proches, ■■ ■■...
Votre devoir n'est-il pas d'aider la Justice?

-Inutile ■■ ■■ rappeler son devoir, commissaire, fut ■■
réponse sèche.

-Je n'ai pas voulu ■■ froisser, monsieur.

-Vous m'avez froissé. Si je connaissais quelque chose, un détail qui pourrait éclaircir ce mystère de ■ mort de Simone, croyez que je n'aurais pas attendu votre visite.

Le ton était sec, coupant, définitif.

conseils par l'intermédiaire ■ Madame Mercault?

-Non, dit l'homme d'une voix sourde. Tout ■ ■ ■ ■ ■ dites...

-... soit vrai, acheva le commissaire. Hélas oui. Mais il est faux que ■ ■ ■ ■ ■ connaissiez pas le nom de votre rival, l'auteur de votre malheur...

-Monsieur!

■ ■ ■ ■ ■ vous fâchez pas. Je veux tout simplement que vous nous aidiez à voir clair ■ ■ ■ ■ ■ cette affaire, un point c'est tout. Dites-moi le ■ ■ ■ ■ ■ du monsieur et je ne ■ ■ ■ ■ ■ tourmenterai plus. Naturellement, je comprends votre réticence. On n'aime ■ ■ ■ ■ ■ sentir brusquement ridicule. J'ai beaucoup ■ ■ ■ ■ ■ compréhension, monsieur, mais... l'occasion ■ ■ ■ ■ ■ unique ■ ■ ■ ■ ■ vous venger...

L'homme parut ■ ■ ■ ■ ■ très accablé. Il resta longtemps silencieux. Puis murmura quelque chose que le commissaire ■ ■ ■ ■ ■ comprit pas...

-Vous dites, monsieur!

-Baron van ■ ■ ■ ■ ■ Kerksem...

-Ah! Baron van de Kerksem?

L'homme acquiesça d'un ■ ■ ■ ■ ■ tête.

-Alors, reprit le commissaire, c'est... peut-être lui qui a tué Simone Mercault.

L'homme releva la tête:

-Sûrement.

-Parfait, monsieur. Auriez-vous une idée ■ ■ ■ ■ ■ mobile du crime?

L'homme ■ ■ ■ ■ ■ la tête:

-Naturellement, soupire le commissaire, sans doute une querelle d'amoureux qui ■ ■ ■ ■ ■ mal tourné. Quand avez-vous vu Simone Mercault pour la dernière fois?

La réponse fut brève:

-Il y a six mois.

-Mais vous gardiez avec elle des rapports épistolaires?

-Non. Pas une lettre. Nous étions brouillés.

-Et elle... Ne vous avait-elle pas demandé, ■ ■ ■ ■ ■ temps-ci, un conseil?

-Euh!... non...

-Réfléchissez. Nous avons ■ ■ ■ ■ ■ temps... N'était-ce pas au sujet des Sogétraus?...

-Sogétraus... vous dites Sogétraus... Ah! Oui... il y a huit jours... elle m'a écrit un ■ ■ ■ ■ ■ pour ■ ■ ■ ■ ■ demander ce qu'elle devait faire pour cela... devait-elle faire con-

fiance ■ ■ ■ ■ ■ nouvelle émission...

-Et ■ ■ ■ ■ ■ avez répondu?

-Je n'ai rien répondu, monsieur.

-C'est vrai, soupire le commissaire. Vous n'avez rien répondu. Seulement vous êtes allé voir votre maîtresse, pour lui dire ■ ■ ■ ■ ■ vive voix votre réponse.

-C'est faux, hurle l'homme d'une voix qui s'étranglait.

-Pourquoi dites-vous cela? demande ■ ■ ■ ■ ■ commissaire d'une voix ■ ■ ■ ■ ■ Vous savez bien que c'est vrai. ■ ■ ■ ■ ■ vous ■ ■ ■ ■ ■ les initiales gravées ■ ■ ■ ■ ■ votre briquet d'or ne ■ ■ ■ ■ ■ les vôtres, mais celles de Simone Mercault. Vous lui aviez offert ce briquet mais vous l'avez repris quand vous l'aviez ■ ■ ■ ■ ■ morte, étendue à vos pieds après votre méchante discussion.

-Je ne l'ai pas touchée, commissaire!

-C'est vrai, monsieur, ■ ■ ■ ■ ■ l'avez seulement tuée en provoquant un choc psychologique tel que l'infarctus du myo- ■ ■ ■ ■ ■ a suivi. Vous la ■ ■ ■ ■ ■ sensible, très sensible, ■ ■ ■ ■ ■ Je devine ce ■ ■ ■ ■ ■ vous lui avez dit: ■ ■ ■ ■ ■ aviez découvert ■ ■ ■ ■ ■ liaison avec ■ ■ ■ ■ ■ baron. ■ ■ ■ ■ ■ lui avez dit quelque ■ ■ ■ ■ ■ comme "Ton baron ■ ■ ■ ■ ■ fichu, j' ■ ■ ■ ■ ■ racheté les titres ■ ■ ■ ■ ■ la Sogétraus..." Vous ■ ■ ■ ■ ■ avez, ■ ■ ■ ■ ■ effort, 51% et lui n'en a que 39%. Vous pouvez du jour au lendemain ■ ■ ■ ■ ■ ruiner totalement. C'est ça que vous avez dit ■ ■ ■ ■ ■ Simone. Elle a comprise votre vengeance, elle qui était éperdument ■ ■ ■ ■ ■ ■ ■ ■ ■ ■ baron... elle en est morte... et c'est vous qui l'avez tuée... sans la toucher... mais volontairement. Alors, monsieur, qu'allez-vous dire ■ ■ ■ ■ ■ juge d'instruction?

L'homme avait écouté ■ ■ ■ ■ ■ silence. Il murmura:

-Vous ne pouvez rien prouver... je... je ■ ■ ■ ■ ■ l'ai ■ ■ ■ ■ ■ touchée...

-Vous avez simplement repris votre briquet d'or. Si Simone n'avait pas eu ■ ■ ■ ■ ■ infarctus à ce moment, qu'auriez-vous fait, monsieur, pouvez-vous le dire? Vous étiez décidé ■ ■ ■ ■ ■ vous venger...

Le commissaire se tut, regarde l'homme, ce puissant P. D. G., ■ ■ ■ ■ ■ beaucoup de pitié. Il soupire:

-Alors, monsieur, demain ■ ■ ■ ■ ■ verrez le juge d'instruction ■ ■ ■ ■ ■ lui direz tout. ■ ■ ■ ■ ■ croyez-vous ■ ■ ■ ■ ■ que c'est mieux? Votre avocat arrivera facilement ■ ■ ■ ■ ■ tirer d'affaire...

L'homme ne répondit pas. Il n'y avait rien ■ ■ ■ ■ ■ répondre.

Simplement, le temps était venu pour lui de se soumettre.

LISTE ■ (QUELQUES) REVUES DISPONIBLES EN NOTRE C. D. E.

ALERT (CI)
 ALTERNATIVA (I)
 L'ALTO ■ (I)
 ■ (F)
 A ■ DE (B)
 ASTRALIA (I)
 ATLANTA (B)
 L'AURE ■ (F)
 DABEL 17 (I)
 BETWEEN (B)
 BULLETIN ■ MAY (B)
 CAHIER ■ ■ (B)
 CASA DE LAS AMERICAS (Cuba)
 CITRON HALLUCINOGENE (F)
 COSMI INFORMATIVE (I)
 CREPUSCULE (F)
 ■ VIVA (I)
 DIMENSIONE COSMICA (I)
 ESPACE-TEMPS (F)
 EUROPE (F)
 FANZINE (I)
 FANTASCIENZA (F)
 FANTASIA SOCIALE (I)
 FICTION (F)
 FUTUR ANTERIEUR (CI)
 FUTURS (F)
 GALAXIE (F)
 GETTYSBURG (B)
 EL GUACHAYO Y LA ■
 HOP (F)
 HORIZONS DU FANTASTIQUE (F)
 IDES... ET AUTRES (B)
 IMAGINE (Canada)
 INDIGESTION ■ L'ESPRIT (B)
 INTERVALLES (F)
 ■ DES LIVRES (B)
 ■ SF (CI)
 KADATI (B)
 ■ (SP)
 EL LACRIMAL ■ (Arg.)
 ■ (F)
 MAGAZINE LITTERAIRE (F)
 MAGAZINE DU MYSTERE (F)
 MYTHE ROUGE (B)
 MAGORIE (B)
 ■ (F)
 ■ ALLA (Arg.)
 ■ (F)
 MYSTERE ■ (F)
 ■ DIMENSION (SP)
 NYANLATHOTEP (F)
 OCTAZINE (B)
 ODYSSEE (B)
 L'OEIL DU ■ (F)
 ORBITES (F)
 EL PENDULO (Arg.)
 ■ (F)
 ■ I (F)
 POPULUS (F)
 ■ (B)
 II DE ■ GIALLO (I)
 REQUIEM (Canada)
 La REVISTA ■ CIENCIA FICCION
 y FANTASIA (Arg.)
 ■ ■ (USA)
 ■ ■ (B)
 ROBOT (I)
 SCIENCE FICTION ■ (F)
 SF-MAGAZINE (B)
 ■ OF ■ (NL)
 ■ (Canada)
 ■ ■ (I)
 SPIRALE (F)
 ■ (NL)
 VERZO OCCHIO (I)
 ■ ILLUSTRE (B)
 ■ TIEMPO FUTURO (Arg.)
 ■ (F)
 ■ (SP)
 XLENGE (B)
 ... et beaucoup d'autres
 collections beaucoup moins
 complètes, parmi:
 -plus de SEPT MILLE volumes
 (essais, romans, recueils,
 anthologies,...);
 -plusieurs dizaines ■
 milliers d'articles et de
 textes courts ■ fiction)

TROISIEME PARTIE:

Petit "DICTIONNAIRE" des auteurs "polars" belges. (147)

Note du compilateur. J'ai été secondé dans ma tâche par Yves Verénde, Jacques Van Herp et André-Paul Duchâteau, ■ quatre, ■ responsables de cette fournée. Nous espérons recevoir beaucoup de lettres, ■ corrections, des additifs, ■ rectificatifs. Tout cela est très ■ cinct évidemment. Cela mérite d'être approfondi car il ■ ■ auteurs dont ■ aimerions retrouver ■ traces, d'autres ■ ■ aimerions découvrir l'identité ou en-
 core ajuster la bibliographie. Considérez ceci comme une première mouture. On verra bien plus ■ d s'il y a lieu de refondre le tout.

Note de Jacques Van Herp. De cette bibliographie ressort ■ triple foisonnement: celui ■ auteurs, des ■, ■ éditeurs durant la période 1940-1944, ■ publiés du policier ■ Bruxelles, Anvers, Liège, Charleroi, Marnel-le, La Louvière. Beaucoup d'auteurs ■ pratiquement inconnus. "Le Jury" étant la seule collection, ■ ■ fascicules, à donner de brèves indications quant ■ écri-vains. Encore sont-elles parfois sujettes ■ caution. Ain-■ celles relatives à Verbruggen, que je rencontrai ■ 1945, qui était artiste-peintre et qui s'affirma ■ tout était faux le concernant.

Il y ■ d'autres notices au sujet d'un certain Paul Durbin, né à Hollywood (sic), ■ quelques autres du ■ ecabité. ■ Carine a toujours pris soin de tout dissimuler ■ concernant. Sur la couverture, où traditionnellement apparaissait le visage de l'auteur, elle ■ dissimule ■ moi-tié derrière un loup. Et combien d'autres qui ■ cachaient derrière un pseudonyme, parfois pour des raisons de sim-ple prudence, ■ les temps.

■ ANDRIEU, Jean-Marie.

Débute à 22 ans dans LE JURY avec "Scandale", publiée encore sous pseudo ■ ■ collection L'ALIBI. S'est tour-■ ensuite vers ■ diplomatie. Ce qu'il ■ publié par ■ suite ne relève plus ■ domaine policier.

002 BARNICH, Roger

"L'Américaine de l'International Palace", ■■■■
d'éditeur mais ■■■■ l'adresse: ■■■■ de Haecht, 221-
223 ■■■■ Bruxelles 3 (Schaerbeek); ■■■■ le copyright ■■■■
1944. Il ■■■■ indiqué ■■■■ outre "Un meurtre au 'Vieux-
Château" et annoncé "Le manuscrit du Professeur Wagner".

003 BARONIAN, Jean-Baptiste (Anvers, le 22 avril 1942)

Spécialiste ■■■■ littératures policière, populaire et
fantastique. Ancien directeur littéraire chez Marabout,
actuel directeur ■■■■ collection à la Librairie ■■■■ Champe-
Elyées et au Livre ■■■■ Poche. Il aurait écrit des polars
sous pseudonyme mais refuse ■■■■ ■■■■ dire lesquels. Sous
le pseudo d'Alexandre Loue, il publie "Matricide" (chez
Veyrier), un policier quelque ■■■■ psychologique. Il tient
la rubrique ■■■■ ■■■■ policière ■■■■ le "Magazine Litté-
raire" et, ■■■■ ■■■■ où paraissent ■■■■ lignes, il ■■■■ ■■■■
dernière main ■■■■ un livre monumental sur Jean Ray.

004 BEBRONNE, Robert

"L'acrobate ■■■■ tombe jessie", VOILA, 1943.
Le seul journaliste réellement humoristique ■■■■ l'époque.
■■■■ ■■■■ billets quotidiens, il croquait ■■■■ malheurs du
temps: le client essayant de restituer ■■■■ prisonnier le
balais trouvé ■■■■ ■■■■ rection ■■■■ harangs. Au temps ■■■■
les Bruxellois appelaient leur ville Heringgrad... ou en-
■■■■ ■■■■ client à la poste qui, las d'attendre, opère un
hold-up ■■■■ sa pipe afin d'être servi.

005 BELINDA, Frank Peter

Sans conteste, auteur belge, situation ■■■■ laquelle
l'éditeur faisait allusion, ■■■■ moins ■■■■ début. Ledit Be-
linda écrivait des ■■■■ d'espionnage ■■■■ policiers. Dans
les années '50, il paraissait ■■■■, chez LA LOUPE, série
espionnage aux Editions Jacquier à Lyon (il y eut proba-
blement ■■■■ une revue ■■■■ les textes ■■■■ Belinda et ■■■■
personnage). Probablement une vingtaine ■■■■ titres ■■■■ la
série espionnage, autant ■■■■ la série policière et enco-
re ■■■■ fois autant chez d'autres éditeurs. ■■■■ personnage
s'appelait ■■■■ Kallus, espèce ■■■■ James ■■■■ ■■■■ la let-
tre. ■■■■ si Belinda ne fut pas un ■■■■ ■■■■ l'écriture,
cela ■■■■ laisser lire. Voici quelques titres, ■■■■ parus
dans ■■■■ série espionnage: "La mort électrique"; "John Kal-
lus joue au privé"; "La fureur de John Kallus"; "Stop!
Destruction immédiate"; "Dans le brouillard de Londres".

006 BERGER, Carlos

Signe également Tristan Reval. Pseudonymes ■■■■ Louis
Van den Bossche. Publie "Les exploits de Bill Patmore",
chez L'ESSOR, circa 1945. Il s'agit d'un gentleman-con-
tributeur.

007 BERTIN, Charles (Mons, le ■■■■ octobre 1919)

Éminent académicien et dramaturge. Nous livre un ■■■■
ses rares romans ■■■■ 1962, chez Albin Michel: "Journal
d'un crime".

008 BLAZ, André

Dirigeait probablement la série où parut ■■■■, l'in-
trouvable John Holderson (alias Maurice Tillieux), encore
■■■■ ■■■■ collection annonçait plusieurs volumes, ■■■■, de
Blaz. Le ■■■■ Blaz, on ■■■■ retrouve dans ■■■■ collection LE
■■■■ avec "Le dernier baron ■■■■ Logey" (en 1946).

■■■■ BODAR, Jean (Tournai, le 15 déc ■■■■ 1915)

Diplômé à l'Ecole coloniale ■■■■ Bruxelles mais la
guerre le surprend au moment de s'embarquer pour le Con-
go. Il débute avec "La chambre interdite" (JURY N° 32)
puis "La mort invisible" (JURY N° 51); dans ■■■■ JURY bro-
ché, le N° 20, "Retour à la terre"; ■■■■ ■■■■ la série
d'après-guerre, en feuilleton, "Moyennant rançon" (N°
2-3 ■■■■ 4). Il ■■■■ abandonné l'écriture pour ■■■■ lancer ■■■■
le journalisme.

010 BULLE, Marcel

"L'inattendu est roi", recueil de nouvelles humoris-
tiques et policières, chez Pierre de Meyère, Bruxelles,
1965.

011 BRUNE, Charles (Liège, 1871/2 - Bruxelles, 1942)

Rédacteur ■■■■ l'Express de Liège, correspondant
parisien ■■■■ journaux belges. Secrétaire-général ■■■■ l'In-
dépendance belge. Œuvres diverses, dont un polar: "Le
système ■■■■ la maison Parquin" (JURY N° 45).

012 CARINE

Pseudonyme de Flore Marly. Publie "Morphine" (JURY
■■■■ 10) et "Champ dormant" (JURY broché). Sous un pseudo,
très probablement auteur d'un roman sur la retraite ■■■■
■■■■ en 1912, publié circa 1946.

013 GAILLET, Hubert (avec [redacted], Robert-A., voyez [redacted]
"L'affaire Aubry", Editions L'ESSOR, Bruxelles,
s. d. mais après-guerre.

014 CHARLIER, [redacted] (Némeur, le 19 décembre 1911)
Publie, dans la série LE PIOTTE, [redacted] romans d'espion-
nage, de [redacted] d'amour, puis dans la collection
DETECTIVE (Editions Publicity, Montigny-le-Tilleul, Cher-
lerol, 1946): "Cries au cinquième étage" (N° 3), "L'homme
au monocle" (N° 9), "T[redacted] Agathe a disparu" (N° 7). Éga-
lement un livre sur la vie amoureuse de Hitler [redacted] W.
Mauthy et, [redacted] le pseudonyme de Lina Gerjash (un [redacted]
grammel), "L'assassin ne travaille pas la nuit" (Editions
de [redacted] nuit, s. d.). En 1946, "L'espionne", à Marchienne,
[redacted] Editions du rendez-vous.

015 CHARLIER, Jean-Michel
Prolifique scénariste [redacted] dessinée, il a [redacted]
quelques-unes des plus belles séries [redacted] l'après-guerre
et de l'école belge [redacted] [redacted], respectivement, les des-
sinateurs: Hubinon ("Buck Derry" et "Barbe-Rouge"), Pea-
pe ("Valhardi"), Uderzo puis Jijé ("Tanguy et Leverdure")
et Giraud ("Blueberry"). Il travaille [redacted] [redacted] télé fran-
çaise [redacted] a écrit quelques romans d'aventures et d'espion-
nage. [redacted] de ses scénarios cachant une [redacted] policiè-
re ou criminelle, dont les plus [redacted] exemples [redacted] retrou-
vent [redacted] IFF séries "Tiger-Joe" (avec Hubinon), "Le [redacted]
trouille des Castors" (avec Mitacq), "Valhardi" (l'épiso-
de "Le château maudit", 1954), "Marc Dacier" (avec Peape)
et "Jacques Le Gall" (avec Mitacq). Il est docteur en
droit, ancien pilote [redacted] ligne, etc. Nonostante ce [redacted] di-
[redacted] les Français (s. e. Andrevon), Charlier est bien
belge: il [redacted] natif de Liège.

016 DOLIN, Paul-Victor (Anvers, [redacted] 29 décembre 1911)
Fonctionnaire. Œuvres diverses dont: "Pentins san-
glants" (recueil, 1936); "Le énigme au fort" (20880,
1936); "La neige sanglante" [redacted], 1937); "Les cadavé-
riques" (LE VAMPIRE, 1947; nouvelles).

017 [redacted] Fernand (1885-1970)
Homme de théâtre [redacted] de cinéma, il laisse un
[redacted] policier, qui se lit en tant [redacted] curiosité: "Mon-
sieur Larose est-il l'assassin?", Editions [redacted] la main
jetée, Bruxelles, 1950.

018 DAILLY, Yvan
[redacted] Charleroi pendant la première guerre mondiale.
Études de droit à l'U.L.B. Musicien, travaille à la RTB.
[redacted] policiers: "Néoli-mélo"; "Faux-pas"; "Le mal du siè-
cle" (LE JURY). Il publie également un ouvrage à la SÉRIE
NOIRE: "J'ai bien l'honneur" (N° 91) [redacted] ce, [redacted] époque
où la collection n'avait encore qu'un seul auteur fran-
çais (Serge Lafont) se déguisant en américain (Terry
Stewart). A notre connaissance, c'est le seul auteur bel-
ge publié par la SÉRIE NOIRE! Il aurait également écrit
des romans d'angoisse et de SF sous le pseudo de Jean
David ([redacted] [redacted] avec le dessinateur français
du [redacted] nom) pour la collection [redacted] (FLEUVE NOIR),
dont le fameux "Une chose dans la nuit", adapté en BD
puis [redacted] radio par J. H. Colrant et réalisé par Roger
[redacted].

019 DAMBERMONT, Géo
Assez curieusement nos [redacted] français semblent vouer
un culte à Géo Dambermont (et [redacted] Dambremont, [redacted] il est
souvent appelé). Certes, [redacted] a laissé quelques œuvres in-
téressantes: dans LE JURY, "Mort le venin" (N° 17), "Le
grand feu" (N° 25), "Le prélude de Pugnani" (N° 35) et
"La ganache" (N° 54); en volumes brochés, "Auto-stop" (LE
JURY N° 15) et "Le cyclope" (LE SPHINX N° 10).
N. B.: Son frère, Paul Dambermont (né le 23 janvier 1916
à Comblain-le-Tour [redacted] décédé depuis), musicien et acteur,
s'essaye [redacted] polar sous [redacted] de Paul Dambert: "Meurtre
sur le court" (LE [redacted] N° 55).

020 D'AMEGIN, Gérard
"Le pavillon tragique" (LE MASQUE N° 323, 1941). Un
polar qui se déroule à Liège.

021 DEBLANDER, Gabriel (né [redacted] Rèves, en 1934)
[redacted] écrit des contes [redacted] nouvelles fantastiques, féri-
ques et policiers pour "Mystère-Magazine", "Fiction",
"Le petit Luron", etc. Un recueil fantastique, "Le retour
[redacted] chasseur" (1970), chez Laffont.

[redacted] DE SOULE, Jacqueline
Pas mal de [redacted] d'amour mais également quelques
policiers [redacted] douzaine- au FLEUVE NOIR [redacted] le [redacted]
[redacted] Georges Tiffany.

023 DE FRANCE, Frédéric

"Le gratte-ciel", dans "Courrier d'Anvers" à Anvers, 1943.

024 DEFRENE, Robert-A.

Né à Liège. Directeur littéraire L'ESSOR, Voir Caillot. En solo, il a publié "Des comme les autres" (L'ESSOR)

025 DERYCKE (Bruxelles, le 14 juin 1913; décédé)

Débute 15 des poèmes. Devient critique littéraire et de cinéma pour "Le rouge et noir" "Les Beaux-Arts"; collaborateur n. a. des "Cahiers Sud". Pendant l'occupation, rédacteur-en-chef de critique cinéma "Nouveau Journal". C'est dire s'il fut un "collaborateur". Il a laissé sur le cinéma un livre où, bien sûr, il impute aux Juifs tous les défauts du cinéma. À la libération, il eut le bon fuir la Belgique et on retrouve quelques années plus France, ouvrant sous le de Claude Elean. À sa mort, sa fille lui consacre de curieuses pages. Derycke écrivit du polar et pas mal de textes critiques furent repris dans LE JURY: "Je n'ai pas tué Barney" (N° 2), "4 crimes parfaits" (N° 19) et des interventions dans les numéros 26, 33 et 36.

026 DE WATTYNE, Pierre (né à Bruxelles en 1885 - ?)

Pseudonyme Pierre Van de Wattyne. Rédacteur "La Lanterne", journaliste, dramaturge et romancier. Avant-guerre, il publie "Les doigts truqués" (chez REX), "Les deux assassins", "Le témoin silencieux" (1933); chez Belin, dans la collection LE HIBOU: "Hôtel miteux" (1941); chez L'ESSOR: "Les deux assassins" (réédition?) et "Le des colorés" (1943).

027 D'EXSTEYL, Roger (Gand, 22/12/1922 - 26/1/1979)

Pseudonyme de Roger Martens, journaliste, écrivain, folkloriste, fortement influencé par Jean Ray (oncle John). Il débute en 1953 avec "De de Verbrugge", réédité sous le titre "Rapsodie in bloed" et traduit en français sous le titre "Le mystère de la rue du calvaire" (collection ZENITH, N° 3, Wellprint, Bruxelles, 1966). Ce fut porté à l'écran un autre Gandois, Jean Oskelidès, avec Marie-José le rôle principal. Ce fut suivi par un re-

cueil de nouvelles fantastiques puis par divers romans: "Het avontuur met Bestrijt", "De schone en het monster" (une biographie romancée John Dillinger), "Geek", "moord", "Moord in veelvoud". Œuvres égrésables à lire mais mal diffusées par son éditeur Schorpioen, ce qui manque malheureusement d'établir la réputation de l'auteur comme premier auteur polar flamand, alors qu'en réalité (et exception faite pour Flanders qui ne publie pas de volumes) il l'était bel et bien, même compte tenu d'œuvres antérieures (ou ultérieures) d'auteurs plus éphémères tels que Théo Huys (avant-guerre), Roger Pieters, Aster Berkhof, Fernand Auvens... d'Exsteyl écrit encore pour la jeunesse, adapte des nouvelles de John Flanders, livre quelques "Vlaamse Filmken", fit quelques traductions, des essais et tint chroniques diverses la radio régionale... Dans les années '50, Jean Ray lui proposa traduire certains de ses Harry Dickson en néerlandais pour De Schorpioen mais l'éditeur, déjà submergé de collections diverses, hésita et l'affaire fut oubliée. Son seul roman traduit en français n'est pas la mesure de son talent; c'est œuvre de jeunesse et nous aurions préféré vous présenter ses deux longues nouvelles parues chez Schorpioen; elles sont nettement plus consistantes que ce bref récit puisé son second recueil fantastique "Souper met vleermuisen", paru 1966. On a traduit quelques-uns de ses contes brefs "Atlanta".

028 DINEUR, Fernand

Il est le créateur "Tif Tondou", pour l'hebdomadaire SPIROU (1938), passés ensuite "Héroïc-Albums" avant réapparaître "Spirou" sous le crayon habile de Mill. Dineur développe durant guerre système de l'énigme hebdomadaire avec "Flap, détective" "Spirou", méthode qu'il reprit ultérieurement dans HÉROÏC-ALBUMS avec le personnage de "Nent, policier" (qui y vécut également une aventure en BD). Dans ce domaine, Dineur restera inégalable. Nous avons choisi un de ses récits brefs afin de vous donner une idée de son talent en même temps que de ses défauts. Autres séries policières en BD: "Furetta, détective", "Ric, détective".

029 DOISY, Jean

Fut rédacteur-en-chef de SPIROU ■■■■ 1955.
Il crée le personnage ■ Jean Valhardi, que Jijé ■■■■
dès 1941 mais qui devint également ■■■■ personnage de nouvelles policières ■■■■ la série ■■■■ fascicules "L'hebdomadaire des grands récits". De cette série, il y en eut 101 et un sur quatre contenait un récit ■ "Jean Valhardi, détective". Chez Moortmans, Doisy publia "Nuit de tempête" (1933) et chez Dupuis, dans la "série jaune": "L'étrangleur aux mains fines" (N° 25), "Le tombeau du sultan" (N° 51) et "La fiancée de Stanley" (N° 56).

030 DUBRAU, Louis (Bruxelles, le 19 novembre 1904)

Elle débute ■■■■ ■■■■ policiers ■ s'est depuis fait un (petit) ■■■■ comme romancière ■ part entière: "Le destin de ■■■■ Hortense" (LE JURY, 1942, broché, ■■■■ 111), "L'arme du crime" (LE JURY, 1942, fascicule N° 58).

031 DUCHATEAU, André-Paul (Tournai, le 8 mai 1925)

Débute à 16 ans dans LE JURY sous la houlette de Stassen ainsi que dans "Mon copain", avec une courte nouvelle, ■■■■ ■■■■ conjectures". A travaillé dans l'imprimerie où il a connu tout ■■■■ monde, puis ■■■■ les dessinateurs Tense et Rali, ■■■■ qui il livre des scénarios successivement pour "Bravo", "Spirou", "Mickey-Magazine"... Dès son retour du Congo, il se lance sur deux voies ■■■■ parallèles: le scénario de ■■■■ (et il en fera beaucoup pour des dessinateurs aussi divers que Ghion, Tibet, Pespe, Denayer, Geron, etc.) et la nouvelle et le roman policier. Il a été rédacteur-en-chef ■■■■ "Tintin" et travaille pour les Editions Rosael. Il a publié deux romans, un troisième ■■■■ sortir, un quatrième ■■■■ écrit. Il a écrit encore ■■■■ mai de nouvelles parues ■■■■ "Vrai", "Audace", "Mystère-Magazine", "Fiction", ■■■■ Soirées", "Spirou"... Son ■■■■ principale sera toutefois la création du personnage de "RIC HOCHET, détective privé" (journaliste ■■■■ métier), une série à mettre entre toutes les mains et qui est dessinée par son ami et complice Tibet (Gilbert Gascard). Créé ■■■■ 1955 comme personnage de séries à suivre, paraissant ■■■■ albums depuis 1963, Ric Hochet est une des meilleures BD policières ■■■■ le genre à énigmes. Elle fête ■■■■ son 25ième anniversaire, événement célébré ■■■■ ponctué par la parution d'un album spécial!

Pour "Tintin" toujours, Duchâteau réalise ■■■■ nombreuses énigmes policières (textes illustrés) ■■■■ Ric Hochet ■■■■ il animera dans ■■■■ années '70 les énigmes policières ■■■■ l'INSPECTEUR ■■■■ (illustrations de Denayer) dans l'hebdomadaire du ■■■■ ■■■■ Avec Tillieux, Duchâteau est le plus prolifique des scénaristes policiers belges. Pour ■■■■ bibliographie presque complète, voir "Enigmatika" N° 14 (octobre 1979). Citons pour rappel: ■■■■ Rosael, les ■■■■ "De 5 ■■■■ 7 avec la mort" (1973) et "La 139ième victime" (1976); en JURY, "Meurtre pour meurtre" (N° 29; réédité par Le défilé, 1968), "Tout ou rien" (N° 39) et "Le ■■■■ est du voyage" (N° 49).

032 DUPIERRIEUX, Richard dit Césimir

Romancier, né à Couillet en 1891 et mort ■■■■ Bruxelles ■■■■ 1957. Collaborateur et critique d'art au "Soir", "Madame Nectar", roman d'imagination policière (sic), Editions Labor, 1948.

033 DUQUESNE, André (1911-1979)

Mort des suites d'un accident de ■■■■ circulation. Prolifique auteur ■■■■ science-fiction ■■■■ de polars. Débute ■■■■ Suisse, en 1945, sous les pseudonymes de Jehan Van Rhyn, André Dillivier, Jean-Jacques Aisin. Après 1945, il deviendra Diego ■■■■ ■■■■ Herbert Ghilen pour les Editions de la Seine, puis Jules Hardouin pour ■■■■ Librairie ■■■■ Champs-Élysées. ■■■■ la Série Noire, puis ■■■■ Presses de ■■■■ Cité, il signe ■■■■ ■■■■ vrai nom. Enfin, il publie ■■■■ les séries "Police", "Anticipation", "L'Aventurier" et "Anglaise" ■■■■ Fleuve Noir, où il signe PETER RANDA. A partir ■■■■ 1973, il reviendra chez Dervy (Editions ■■■■ la Seine) et signera Duquesne, Herbert Ghilen, Henri Larn, Urbain Farral, Jim Hendrix, Jean-Jacques Aisin. Certaines rééditions étaient réécrites, comme le faisait également ■■■■ Tout cela donne un total ■■■■ 188 titres, ■■■■ général d'une honnête moyenne. (P. Turpin)

P. S.: nos remerciements vont ■■■■ Turpin et ■■■■ Jean Leclercq ■■■■ ■■■■ ■■■■ ■■■■ renseignements puisés dans "DESIRE" N° 27, 1er trimestre 1980. (NOLA)

034 DURBIN, Paul

Signalt probablement aussi Paul Darlix ("Le mystère d'Eaton Square", ■■■■ 57 de la collection jaune, 1942). Avec la série LE LECTEUR, il copie ou plutôt il plagie

LE JURY ■ publie "J'assassinerai" (piagiat d'une nouvelle de Derycke, paraît-il). D'après une notice biographique ■ plus fantaisistes, Durbin était né ■ Beverly-Hills, avait 19 ■ (à l'époque), les yeux pers et une démarche de gangster. Entre 1938 et 1942, il aurait écrit 14 ouvrages en diverses langues... Il publie encore ■ LE VAMPIRE, mais les fascicules ■ 1946: ■ Bernard est ■ deux fois..." (N° 6).

■ DUVIGNEAUX, Georges (Châtillon 1883 - Schaerbeek 1935)
Avocat, journaliste, chansonnier, auteur d'un policier loufoque: "Le ■ N° 5" (1923 ■ la première édition aux Editions ■ la Revue Sincère, réédité ■ Moorthamer). Filmé par Gaston Schoukens en 1932 ■ Gladys Marland, Lucien Muezière, Courtex ■ Julia Vanderhoeven. Il paraît que Schoukens songeait ■ un ■ peu ■ sa mort.

036 FALIZE, Jean (Ixelles ■ - décédé)

Ecrivain-journaliste, il anime longtemps les ondes de la ■. Il écrit un roman policier "en public", qu'il débute le 15 décembre 1962 et ■ il rend les derniers feuillets le 27 ■ heures. Les cent premiers volumes de "Les morts ont des oreilles" furent distribués à ■ presse le lendemain 28 décembre à 17 heures! Paru chez ■ (N° 313 B).

037 FERNEZ, André D.

■ Zouterwonde (près ■ Leiden), ■ 24 novembre 1917, il habite ■ Ittre. A travaillé pour ■ télévision belge et fut producteur s. s. de Radio-Jeunesse. Débute dans l'après-guerre ■ la série de fascicules "A tout coeur". Obtint en 1958 le Grand Prix radiophonique de la Communauté ■ langues françaises pour "Fac-similé". Fut rédacteur-en-chef ■ "Tintin" de 1946 à 1959. Il y publie de ■ en feuilleton, généralement dans le domaine ■ l'espionnage. Son personnage, "Jimmy Stone", devint un éphémère héros ■ BD, dessiné ■ Olm Attanasio (1964). Publia également ■ "Libelle", "Bonne soirée", etc. Aux défunctes Editions Marebout, ■ la série Marebout-Junior, il publia ■ longue série de ■ policiers ■ espionnage de "NICK JORDAN" (à partir de 1959). Sous le pseudonyme d'André Sornis, est l'auteur de "L'agent secret S-32", publié ■ 1962, ■ la collection Rollet à Bruxelles.

038 FICHEFET, Camille-Jean (■ - 1979)

Journaliste sportif ■ ■ RTB où il forme un duo célèbre ■ son ami Luc Varenne. A publié "L'arbre 17" ■ le nom ■ J.-P. Kern ■ "Le peau du serpent" (une autobiographie), chez Heraly, ■ Charleroi, en 1943. Il a collaboré avec son ami ■ ("Le flâneur mort").

039 FLANDERS, John (voir Jean RAY)

Ce fut un ■ nombreux pseudonymes de Jean Raymond ■ Kremer, le principal du côté flamand, où son ■ se trouve dispersées ■ grande partie dans les publications d'Averbode et ■ hebdomadaires tels que "Bravo" ■ "Zondagblad". La véritable œuvre en langue néerlandaise débute en ■ lorsque John Flanders devient collaborateur de l'illustré hebdomadaire "BRAVO" (Ed. J. Meuwissen). ■ 1936 ■ 1940, il y livre environ 22 feuillets, 200 récits brefs, ■ scénarii ■ ■ poignés de contes de fées, ainsi que probablement divers articles. ■ partie de cet ■ œuvre paraît sous le ■ de John Flanders, voire ■ nymment ou sous l'un des cent pseudonymes éphémères utilisés durant ces 4 années! En outre, il alimente ■ séries ■ fascicules ■ la Bonne Presse d'Averbode, ■ "Presto-Film" et les "Vloemende Filmpjes" sans oublier de nombreux romans pour ■ jeunesse dont le célèbre "Spoken op de ruwe heide", tous chez le même éditeur. Les ■ récits ■ serviront après-guerre ■ alimenter successivement en néerlandais ■ en français, "Mickey-Magazine", "Tintin", "Petite-Belge" et "Le Petit Luron". ■ partie de l'œuvre ■ John Flanders (mais il signe également John Sailor, Capitaine Bill, etc.) ■ trouve donc disponible en langue française et c'est ■ cette partie-là ■ l'on puise s. s. pour les trois recueils parus chez KO/18. L'œuvre ■ se trouve toutefois ■ "Bravo" avant-guerre ■ les "Vloemende Filmpjes" et "Zondagblad" après-guerre. Pour "Bravo", il ■ créer le limier Edmund Bell. Il s'agit du fils de Sir David Bell, de Scotland Yard. Edmund Bell, âgé de 16 ans, se découvre des talents ■ limier et, ■ plus ■ 10 récits, ■ la verra aux prises avec la lie ■ bas-fonds de Londres et du Royaume-Uni. ■ peut ■ voir une copie de Tom Wille, l'impression accentuée dans ■ récit "Het geheim der ■ Fuinen", qui n'est autre qu'un Harry Dickson adapté ■ où Bell ■ flanqué de l'inspecteur Sidney Triggs, qui peut passer pour une copie

Dickson, servira pour cinq scénarii BD, qui mis en images par le peintre expressionniste Fritz Van Bergh, le chantre de l'école Leethem-Saint-Martin, façon remarquable encore peu usuelle les normes de la BD traditionnelle. Bell disparaît après-guerre, mais non Trigge que l'on reverra surgir dans "Visasse Filakene" et où ad-joint, qui s'appelle Joe Wheeler, reprend la place laissée vacante Bell. Pas mal récits originaux de Bell sont réservés souvent façon édulcorés. Enfin, dans "Zondegeblad" mais aussi le "Spectator", John Flanders publie nombre récits policiers ou criminels le fameux "Gouden tand", qui faillit remporter le premier prix d'un concours pour la meilleure nouvelle. Le contenu fut toutefois jugé trop horrible et l'on décerna l'auteur le deuxième prix. Alors seulement la direction lut le et fut tellement horrifiée qu'elle interdit dorénavant le Flanders l'hebdomadaire, rédacteur-en-chef, Rik Clément, grand John Flanders, la publie désormais anonymement! tard, Flanders traduisait le texte en français le titre "Dente d'or" lequel il obtint un vif succès et remporta le premier prix cette fois d'un concours similaire dans la revue "Audace". Les récits policiers et criminels de "Zondegeblad" réunis le volume "Speurders in actie". Ceux de Bell et Trigge paraîtront dans un second volume, également chez De Dageraad Anvers.

D40 FLEISCHMANN, Hector

Frère de Théo Fleischmann, celui de la radio de pope. Celui-ci était un historien et même réputé, paraît-il, spécialiste Napoléon. Toujours est-il qu'il publie en un petit volume, "Le rival Sherlock Holmes", qui, jusqu'à nouvel ordre, doit être le premier polar d'un Belge.

D41 FONTAINE, Pierre (Bruxelles, 1898)

Essayiste, auteur dramatique, journaliste. Fondateur successif "Le Rouge et Noir", "La Lanterne", "Le Phare" et "Le Phare-Dimanche". Romancier prolifique, il écrit plusieurs policiers, le d'Allen Dickson, 5 ouvrages série ENQUETES: "Ci-gît un huissier"; "La valise verte"; "Journal d'un meurtrier";

"L'inconnu boulevard Duportal"; "Notre-Dame du Casino". le de René Le Duc, "Du 7 au 18 juin" (collection "La Griffa"; et son roman, "Crime sans châtiment", LE SPHINX, Liège (1943). Ce dernier titre est presque un chef-d'œuvre le genre "policier psychologique".

D42 GABRIEL, (Ypres, le 27 avril 1912)

Pseudonyme Gabriel Verniers, officier retraité. "Mort provisoire" (roman d'espionnage), série verte, La Masque, 1959 (collaboration John Bertok).

D43 GALLOY, Robert

Il n'y eut très peu tentatives dans l'espion- Outre Joseph Ozer, il faut citer Galloy, très velle critique dramatique le était Gail- lard. Il prit un pseudo pour ne être confondu avec le père de Marie Isles. Dans "Cassandra", il publie nouvelles, "L'espion" "L'arme secrète", qui le situent le contexte de l'époque. Pas trop mauvais Van Harp. On lui doit également un roman historique "Terre de Van Diemen", le Tolson d'Or.

D44 GERADIN,

"L'affaire Magnus", Durendel, 1946.

GERARD,

"Mysteryville" (1937), "La panthère blanche" (1938) et "L'heure présente" (1939), aux Editions de Belgique.

D45 GEVERS, Marie (Edegan, 1883 - 1975)

La grande nièce belge publie 1941 "L'oreille volée", roman policier jeunesse (Les Ecris).

D47 GHISLES, Roger H.

Nous ignorons tout de lui, sauf qu'il publie: "Le mort à choix", paru chez LE SPHINX; "Le crime de Pro-fondville", un feuilleton paru pendant la guerre; "Echec à la police", 31 le collection jeune chez Dupuis (mais où son nom était épais GHILES).

D48 GODARD, Christian (né en 1923)

A l'origine, dessinateur publicitaire, puis dévie vers la BD. Débute "Héroïc-Albans" le pseudonyme Christo (adaptations littéraires, westerns, etc...). Ultérieurement, il multiplie scénarii pour

"Tintin", etc. Mais il s'est également essayé ■ roman policier: "Au bout de la menace" (collection Zénith, Editions Wellprint, Bruxelles, 1966) avec, pour héros, Rudyard Slade, ■ ancien agent du Service Secret; "Pavane pour un catcheur défunt" (collection "Un Mystère" aux Presses de la Cité).

049 GOFFIN, ■■■■■ (Ohsain, le 21 ■■■■ 1898)

Poète, romancier, essayiste. L'homme qui fit tant pour la découverte du jazz et fut le premier critique au ■■■■ à parler ■■■■ cette musique, écrivait des romans d'aventures et d'espionnage durant l'occupation; ils furent publiés aux Etats-Unis. Il publia les ■■■■■ d'espionnage suivantes, mettant ■■■■ scène Merchendon, le directeur du contre-espionnage, Klagenfurth, le chef ■■■■ la Gestapo, ■■■■ Carole Smith, la belle espionne: "Le ■■■■■ sphinx"; "Le fusillé de Dunkerque"; "Le ■■■■ ■■■■ tête" (1941); "Sabotage dans le ciel"; "La colombe de la Gestapo" (1943), tous parus dans la collection "De Cope et d'Epée", Editions de la Maison Française, à New-York.

050 GOLDSTEIN, René (Bruxelles, 1891 - ?)

Romancier, poète. "Mon crime est ■ moi" (1927), La Renaissance du Livre, Bruxelles.

051 GRAINDORGE, Georges-David (Flémalle, le 29/12/1908)

Pseudonymes: Walter Kromer, Géo David, David Jorio, David St-Georges. Romans d'espionnage: "Joust pour guerrier" (avec J. Pierroux), Editions ■■■■ la pensée moderne, Paris; "La course à l'uranium" (avec J. Pierroux), Marebout-Junior; "Stratégie secrète", Editions du Grand Dalmier, Paris; "L'agent spécial", Editions Galic, Paris; "La bataille du platine", Editions Galic, Paris.

052 GRAYN, Michel (Michel ENGLEBERT)

Auteur ■■■■ éditeur ■■■■ fantastique ("Atlante"), il a écrit au moins ■■■■ nouvelle policière (humoristique) ■■■■ "V-Magazine".

053 HAMOIR, Irène (Saint-Gilles-lez-Bruxelles, 23/7/1906)

Rédactrice ■■■■ "Soir". Un roman policier: "Boulevard Jacquelin" chez Terre et Vie, ■■■■ 1953. Auparavant, "La cave infernale" chez Ed. Lumière, en 1944; c'est un recueil mais ■■■■ ■■■■ pas ce qu'il contient exactement.

054 HARLOUE, Réginald

Ex-commissaire de police, ex-collaborateur ■■■■ Mory Zette (voir ce nom), libraire, éditeur et ■■■■ ■■■■ lettres. S'éditait lui-même: "Qui a tué l'usurier?" (chez l'auteur, ■■■■ de l'Hippodrome); "Le morphinomane assassin" et "Envoûtement" (chez l'auteur, avenue Buyl, 18). Steeman, dont il était presque voisin en habitant avenue de l'Hippodrome, disait de lui: "L'auteur a été commissaire de police. ■■■■ n'est pas une raison pour écrire de ■■■■ ■■■■ policiers. En l'occurrence, un cambrioleur pensionné nous inspirerait davantage confiance."

055 HENGHE, René (né ■■■■ Liège, ■■■■ 1903)

Rédacteur ■■■■ "La Meuse", romancier. Auteur d'un roman fantastique, "L'inconcevable aventure de Jean Durat" (chez Maréchal) ■■■■ dont la suite ■■■■ dans "Hédo" circa 1946. Il publia ■■■■ la série ■■■■ Richard Hensel ("Richard Hensel et le ruban pourpre"; "Richard ■■■■ et l'aventure"; "Richard Hensel et le trésor ■■■■ Werner"), chez L'ESBUR, pendant la guerre.

■■■■ HERDIES, Paul

Pseudonymes: Paul Hernel, Paul Evile. Fonctionnaire. Sous réserves: "Un cadavre dans le sentier" (par Paul et Jacques Hernel), Bruxelles, Le Bodeu, 1939.

057 HUBLET, S. J. Albert (Merchiennes, ■■■■ - ?)

Romancier scout. Avant guerre, il publia "Le dossier 1248", ■■■■ scolaire et policier pour la jeunesse.

058 IVANOV, ■■■■

■■■■ véritable: Rachel, Caroline, Marie ISABIE-VAN OVERBEKE, née le 7 mars 1888, institutrice ■■■■ son métier. Elle épousa le 13 juillet 1921 Rainer Isabie, jeune ■■■■ teur prometteur, qui publiait ■■■■ l'époque ■■■■ poèmes et des ■■■■ ainsi ■■■■ des pièces de théâtre ■■■■ des missionnaires pour sujet. Elle avait le ■■■■ ■■■■ raconter des histoires en classe pour ■■■■ élèves et voulut produire pour ■■■■ ■■■■ littérature propre. Ses premières ■■■■ paraîtront chez Aucan (Louvain) et à la Bonne Presse d'Avrarde. Elle écrivait en néerlandais et ■■■■ mari traduisait en français. Inspirée par ■■■■ "Histoires" et les "Vies de Filkens", les époux fondèrent ■■■■ 1935 ■■■■ Editions ■■■■ et démarrèrent ■■■■ série des "Ivanov's verteluurtes".

en mai 1936. En octobre de la même année, débute la série française sous le titre "Récits Express" avec, comme N°1, "Défensive malgré lui". Elle écrit jusqu'en janvier 1942. Entretemps, leur fille avait épousé Anton Martier, assassin, sculpteur et artiste-peintre de son état. Sous l'occupation, le clan Ivanov est contraint de changer son fusil d'épaule. Ce qu'il fit en lançant le 8 octobre 1942 un illustré "Ona Bekkerblad" au sommaire duquel on trouve, outre les feuilletons d'Ivanov, la signature d'Anton Martier, Sirius, Ruth et Pack. L'hebdomadaire N° 63 du 12 décembre 1943 peu après la mort de Beche Ivanov, le 31 juillet 1943. Le veuf, la fille et le gendre continueront l'entreprise familiale. La nouvelle lancée par un illustré échoue à la libération. Alors avec la tradition des petites fascicules, des histoires d'amour furent alternées avec les enquêtes de l'inspecteur Robert. Cette dernière série assez populaire intéressa la télévision flamande qui eut vu l'acteur Buyt (célèbre pour "Schipper naast Mathilde") dans le rôle principal, l'affaire échoua. Puis des problèmes familiaux éloignèrent les membres de la famille de la maison d'édition. Actuellement reprise par l'éditeur hollandais Heisterkamp depuis la mort de Rainier, l'empire Ivanov s'est lentement désagrégé dès les années '50, lorsqu'on abandonne pour de bon la forme des petites fascicules et que la maison survécut avec des traductions de séries allemandes reprises sous licence.

059 JACQUART, Roger-H.

Un poulain de l'écurie du "Jury", le directeur de la collection LE VAMPIRE, le directeur littéraire d'une troisième collection "d'Oubli" et le conseiller d'une quatrième, "Le Lecteur" (pionnier du "Jury" et dirigée par Durbin). Il n'est jamais aussi servi que par soi-même, conclut le critique "Voilà" en présentant son curieux. Il n'est d'ailleurs pas tort : Jacquart publie à tour de bras, est contenté par d'être un auteur policier mais se veut auteur d'amour et d'anticipation. Il est d'ailleurs architecte à ses heures perdues, sociologue à d'autres, journaliste à d'autres encore, prétendit-il. Il publie aussi sous le pseudonyme de Roger d'Arjac. On se souviendra lui sur-

tout en tant que créateur de "Démonios". Lorsque parut "Crime au bois de la Cendre" (1941), sous la signature de Roger d'Arjac chez LE VAMPIRE, Stassen écrivit : "Enfoncé Fantôme! Démonios, lui, l'épouvantail M. D'Arjac, se promène, en pèlerin lugubre (sic), lui tombant les épaules et le chef recouvert d'une étrange cagoule à fond plat (re-sic). Pourquoi?... soyez pas puérils. Pour passer inaperçu, naturellement!" Série mettant en scène le criminel Démonios - "Démonios, génie du mal" (1938); "Les sept victimes" (1940); "Crime au bois de la Cendre" (1941); "Les trois chemins rouges" (1944); "Démonios revient" (1947) et "Luc Mahor contre inconnu" - est un Fantôme belge où ne manquent même pas le journaliste intrépide et astucieux (Luc Mahor) ainsi que le redoutable chef de la Sûreté (Monsieur Duray). Hélas, ce criminel satanique n'a pas l'envergure de son grand oncle. Citons encore : "La fantastique aventure de Romy-Plage" (série jeune, 1939); "Cet étrange Docteur Lang" (LE VAMPIRE, 1941); "Ma grande Irène" (LE JURY, 1941); "Le témoin silencieux" (LE LECTEUR, 1941); "La justice de Napture" (LE JURY, 1942); "L'affaire Ranier" (L'ESSOR, 1943); "Le myopathique Michel B." (L'ESSOR, 1943); "La veuve noire" (série jeune, 1944); "Le criminel prodigieux" (série jeune, 1947)... Qu'est-il devenu? Mystère!

060 JANSEN, Michel (Bruxelles, 1923)

Pseudonyme de Jacques Harp, dont nous faisons un plaisir de les révéler tous : Marc Monnier, Alain Arvel, André Jouly, Michel Berchmans, Carlo Golsart, Alan Heigh, Michel Védoué, Alain Proviet (sic), Ladislas Cétak, Illy Kerkovany... Professeur de maths, essayiste, spécialiste du roman populaire, on lui doit, outre quelques romans et adaptations, tonnes d'articles, le fabuleux "Panorama de la science-fiction" (1973), l'anthologie "Angleterre fantastique" (1974), l'essai "Fantastique et mythologie modernes" (1978) et, en collaboration avec F. Truchaud, la direction d'un cahier de L'HERNE consacré à Jean Ray (N° 38, 1980), ainsi que brèves nouvelles parues dans "Fiction", dont celle présentée ici, qui s'inspire d'un épisode du "Tijl Uilenspiegel" de De Coster. A signaler que l'illustre nom de notre Jacques parut pour la première fois dans LE 41 ("Code d'honneur" par Willy Lablond) le courrier des lecteurs en 1943.

061 JOURAT, Stéphane (né en 1924)

Journaliste ■ "La Meuse". Bien peu se doutent que Michel Saint-Loup est belge. En fait, il ne nous intéresse pas ici sous ce nom-là mais bien sous celui de Marc Reveat, pseudonyme qu'il partage ■ Claude Goldstein, avec qui ■ a inventé le ■ KERN publié chez le Fleuve Noir, depuis ■ N° 650, "Safari à Delhi pour Kern" (une vingtaine ■ titres). Sous son vrai nom, il publie un roman ■ politique-fiction, "Le dernier soleil" (Plon) et, ■ le ■ de Saint-Loup, pas mal d'aventures ■ historiques ("La croix et la rose"), militaires ■ d'excellents ■ cape et d'épée.

■ JURDANT, Louis-Thomé (Souragne, le 30/12/1909)

Fonctionnaire international ■ Conseil ■ l'Europe. A la retraite désormais. Sa bibliographie en fait foi. Jurdant fut l'un ■ nos plus prolifiques auteurs ■ romans policiers, dont il assure les débuts ■ Steeman. La plupart de ses récits se déroulent en Angleterre qu'il visite et aime beaucoup. Il publie un peu partout, aux Editions Rex, chez Le Masque, chez Dupuis, dans Le Jury mais aussi ■ "Zorro", Le Vampire ■ chez Chegor... Beaucoup de ■ romans furent également publiés ■ feuilletons, e. a. ■ "Cassandre", "Le Soir illustré", "Soirées", "Ric ■ Rac" ainsi que ■ "Le ■ Belge" et "Bonnes soirées". Outre son œuvre policière, notons également une importante ■ poétique, essayiste, etc. Son personnage principal, le ■ John Sunkist, vécut essentiellement ■ romans policiers d'atmosphère, qui sont les seuls ■ ne point avoir trop vieilli ("Dérive", "Digue de mer", "Nomades", "Le long du canal"): ■ tentative de rejoindre l'atmosphère Simenonienne, après les récits criminels ■ d'aventures du type "Masque" d'avant-guerre. Sa carrière internationale l'obligea ■ mettre sa carrière en veilleuse après une quarantaine d'ouvrages parus de 1933 ■ 1948. Parmi ■ autres personnages importants: Joe Harris et Turkenay que l'on retrouve ■ fil des œuvres. Parcourons ■ présent sa bibliographie.

1931: "Hier soir, Atlantique sud...", dans "Soirées" (8x1)

1933: "Le signet", Ed. Dupuis, Charleroi, coll. "Les beaux romans", N° 11; "Orient-Express", Louvain, Ed. Rex; "Tête rouge", Charleroi, Ed. Dupuis, et réédité pen-

dant la guerre chez Chegor (Liège), sous le pseudo de J. de Franque N.

- 1935: "Les joueurs de Mah-Jongg", Louvain, Ed. Rex.
- 1936: "Le tueur lent", Ed. Dupuis, Bibliothèque Jeune, N°2; "Le secret de la maison verte", Paris, Editions de France, coll. "A ne pas lire la nuit".
- 1937: "Une victoire dont il veut mieux ne pas parler", 2 nouvelles, Bruxelles, coll. "Zorro"; "Navire sans pavillon", Ed. Dupuis; "Le tribunal noir", Ed. Rex.
- 1938: "L'épouvante sur la villa", Ed. Maison de la Bonne Presse, 2 vol.; "La fiancée de Mob et Parkie", Ed. Dupuis, Bibliothèque Jeune, N° 29; "Agence Deck et Cie", Ed. Dupuis, Bibl. Jeune, N° ■ (réédition pendant la guerre ■ Chegor ■ le pseudonyme ■ J. de Franque B.); "100.000 dollars au-dessus du lac Michigan", Paris, Ed. La Maison de la Bonne Presse, coll. "Beyard", N° 216; "Le cercle d'or", Ed. Dupuis, Bibliothèque Jeune, ■ 35.
- 1939: "Service secret, officier ■", Ed. Dupuis, Bibl. Jeune, N° 45 (réédité); "Le garage ■ coq d'or", Editions G. I. B. (réédité pendant ■ guerre par Chegor, coll. ■ policiers", 1944); "Le bracelet de jade", Le Louvière, Ed. I. C. O., collection "Le Griffon".
- 1940: "La horde noire", Ed. Dupuis, Bibl. Jeune, N° ■.
- 1941: "On a volé un corbillard", Bruxelles, Ed. A. Beirnaert, LE JURY, N° 4; "Le main passée", LE JURY, N° 12; "Le gardien de la porte noire", Paris, Librairie des Champs-Élysées, coll. "Le Masque".
- 1942: "Trois petits vieux", Liège, LE SPHINX; "L'homme au manteau vert-pomme", Bruxelles, Ed. G.I.G., coll. LE VAMPIRE (broché), ■ 7; "Scandale en bourse", Bruxelles, Ed. ■ L'ESSOR; "Assassin Hano", Ed. Dupuis, Bibl. Jeune, N° ■; "Détaché zéro", Ed. G. I. G., LE VAMPIRE, N° 1 (fascicules); "Panique", Liège, Ed. ■ l'Horizon Nouveau.
- 1943: "Monsieur Lorimer a peur", Bruxelles, L'ESSOR; "Le long du canal", Dupuis, Bibl. Jeune, N° 61; "Le borgne qui boitait", Bruxelles, Ed. G.I.G.; "Dérive", Liège, Ed. Maréchal (réédition, en 1951, Bibliothèque Jeune, ■ 90).
- 1944: "Le 71ème fou de Lodsworth", Dupuis, Bibl. Jeune, N°63.
- 1945: "Digue de mer", Ed. Dupuis, Bibl. Jeune, N° 65.

- 1947: "Mansonges", Ed. Dupuis, Bibliothèque Jeune, N° 69.
 1948: "L'agent spécial N° 13", Dupuis, Bibl. Jeune, N° 69.
 1953: "Les gens qui avaient perdu la tête", Ed. Dupuis, Bibliothèque Jeune, N° 99.
 1954: "Le sang du tigre noir", Paris, Ed. Jean-Claude.
 1967: "L'assassin est un imbécile", Bruxelles, Ed. "Vis Ouvrière", coll. "Fau Vert Junior", N° 10.
 1977: "Les fauves de Los Angeles", Ed. Dupuis, vraisemblablement dans "Bonne Soirée".

DS3 KENNY, Paul (né à Louvain en 1913, habite la France)
 S'appelle [] Libert; auteur [] "Capelle [] Champs", "Sainte-Beauté", "Filles [] garçons", [] billets de Jean de la Lune... A la libération, condamné à 10 ans de réclusion, il a quitté la Belgique et, avec Gaston [] parhuizen, il devint successivement Jean-Gaston Vendel, [] Livendart, Jack Murray et Paul Kenny, pour des genres aussi divers que [] science-fiction, l'espionnage [] le policier, tous [] parus chez Fleuve Noir. Kenny [] le père spirituel [] COPLAN, série [] général fort agréable [] lire, adaptée d'ailleurs [] [] [] cinéma (dont l'excellent [] [] [] peu", d'Yves [])... Paul Kenny publia également quelques nouvelles [] "le Saint-Magazine", dont "Le philosophe", qui figure [] [] première mouture dans le recueil "Filles [] garçons". Jean Libert est également [] père d'Anne Libert, actrice-vedette du cinéma pornographique français.

DS4 KINNEY, Paul (15/3/1915 [] l'agglomération [] Bxl)
 Il arrive aux Français de confondre Kenny et Kinnet. Kinnet fut journaliste, critique [] cinéma et de jazz, collaborateur au "Soir", [] l'I. N. R., ... Pendant l'occupation, il sera de tous les coups dans le domaine de l'édition policière et on [] souvient encore [] son interview [] Steenen devant les micros de la radio belge. [] la libération, [] sera [] silence mais l'on sait qu'il travaillera a. s. pour l'imprimeur Hallaz et que, sous le pseudo de Paul Maury, il écrira une fin au roman de Charles Dickens, "Le mystère d'Edwin Drood", [] [] Harabout, pour qui il réalisa de nombreuses traductions [] "Harabout-Junior" (tout comme pour la "Série Noire" d'ailleurs). Il a été à [] [] de [] reprise du [] de Steenen, mais sous le [] LE DEFI, chez Hallaz. Depuis les

années '70, il s'est remis à l'écriture, ses romans paraissent régulièrement chez "Le Masque". En 1978, il s'est vu attribuer le "Prix du roman d'aventures" [] "Voir Beaubourg et mourir" qui, hélas, n'est [] le meilleur [] la série. Pourtant [] dernière-rés [] en général agréables à lire [] [] très [] lecture.

Bibliographie.

- "Le mort au téléphone", Paris, Baudinière.
- "Chambre de mort à Barcelone" (en collaboration avec Ludo Patria), Paris, Baudinière.
- 1942: "Défense de fumer", Bruxelles, LE JURY (réédité en 1968, dans LE DEFI); "Ils vont s'assassiner", Bruxelles, Ignis, coll. "Voilà"; "Le raison du plus fort", Liège, LE SPHINX.
- 1943: "Le fleuve mort" (en collaboration [] Camille-Jean Fichet), d'abord [] feuilleton dans "Le Soir", ensuite chez Les Auteurs Associés (à Bruxelles); "M. Rengburg s'est endormi", feuilleton [] "Le Soir" puis Éditions Ignis (Bruxelles); "Les 13 découvertes de l'inspecteur Simon", Charleroi, Ed. Hersely; "Sto- tiellement interdit", Bruxelles, LE JURY.
- "Bonne chance, Mr. Pick", Bruxelles, LE JURY.
- "Sept coupables", feuilleton [] "Le Soir".

Puis la série du Commissaire Furnel [] son ami Dequet, tous [] "Le Masque": "Le tribunal des Sept" (1975); "Une victime de trop"; "Voir Beaubourg et mourir" ("Prix du roman d'aventures", 1978); "Un innocent pour l'échafaud"; "Le mort [] un fouteuil"; "Pas de vacances pour les morts" (1979); "Quatre morts pour un fantôme" (1980), et "Mourir pour Gravelines" (à paraître).

[] LACOUR, José-André (Gilly, le 27 octobre 1919)
 [] divers: Henry Langon, Johnny Sopper, Sarah Lee et Benoît Becker. Au Fleuve Noir depuis 1952: 21 titres [] Johnny Sopper (série western), puis, dès 1954, 15 titres de Benoît [] dans la série Anglaise [] Espionnage. Dans la série "Anglaise", e. s. [] série des Frankenstein, mais aussi le fameux "La nuit [] traquée", tous à caractère criminel [] policier. Aux éditions du Scorpion enfin, un Sarah Lee en 1956. Écrivain réputé et classique sous son vrai nom.

072 LANSLOT, Michel-G

"Deux coups pour rien", Bruxelles, collection "Thémis", 1941 ou 1942. Il ■ pourrait qu'il s'agisse de Gaston Burnens, né à Ixelles en 1918, rédacteur au "Peuple" et qui publie en 1958 "Du sang dans la boue". Burnens figure en tout cas en tant que directeur littéraire de cette "collection de romans d'aventures" et la page de titre indique en sous-titre: "roman policier inédit". L'éditeur était l'imprimeur Gilbert Jourdevant, 38 ■ Charles ■ Groux ■ Bruxelles.

073 LEBLOND, Willy (Ladeberg, le 22 octobre 1911)

Docteur en droit, inscrit ■ ■ de Gand. Secrétaire d'administration, Aubrique diplomatique ■ "Bien Public", collaborateur ■ la "Revue Belge", ■ lui doit, chez LE JURY: "Drôle d'enquête" (N° 11), "Maldonne" (N° 31) et "Code d'Honneur" (N° 41).

068 LE DUEUR, Yann

"C'est moi l'assassin", Paris, Le Labyrinthe, 1945.

069 LEGER, Jean (né ■ Bruxelles vers 1910)

Enseignant. Plusieurs volumes un peu partout. Aux Auteurs Associés: "Affaire classée" (1942), "Malentendu" (1943) ■ "Pleier des di" (1944). Dans LE JURY: "Le monstre dans la tombe" (1942, N° 44), "Sans appel" (1943), "Le ■ ■ ■ ■ ■" (1944) et "Train ■ nuit" (feuilleton dans "Le Jury", 2è série, après-guerre). Citons ■ outre: "L'enquête du Professeur" (Bruxelles, col. "Echec et Mat", 1942) et "Les débuts du commissaire Martin" (Liège, Marcel Lefor, 1946).

070 LEGRAND, Ilka (Bruxelles, le 12 décembre 1902)

Nom véritable: Ilka Rezzette. Autres pseudonymes: ■ ■ Gwen, Cécile d'Argel, Marc Roger ■ Pierre Lecombe. Pas mal de ■ ■ ■ ■ ■ divers chez Tallandier, puis France-Empire, Le Fleuve Noir, etc... Production principalement tournée vers le sentimental ■ la fleur bleue, mais ■ ■ ■ ■ ■ quelques récits criminels, voire policiers dans "Mystère-Magazine", dont "Le dernier cognac ■ M. Poitevin", paru ■ ■ le recueil "Meurtres en pays charentais" (Le Masque), premier prix ■ concours "Mystère et Cognac", 1969.

071 LEUBRE, Henri (Morlanwelz, le ■ avril 1913)

Fonctionnaire. "Ni fleurs ni couronnes", LE JURY.

072 LEROUX, Carlos

"Jim l'hypnotiseur", Liège, Soladi, 1941.

073 LORIN, Pol

"L'honneur ■ régiment" (LE JURY), "Que justice soit faite" (1943).

074 MARECHAL, Lucien (Bois de Villars/Namur, en 1893)

S'occupe ■ revues littéraires. Demeure longtemps en Argentine ■ au Brésil, décor de ses ■ futures. Rentre ■ Belgique en 1931 et revient à ■ littérature. Il débute dans ■ "polar" avec "Le crime de Baïre Mar", dans LE JURY, où il publie encore "Le Copanga" et "Sang chaud". Edité ensuite ■ Paris, s. s. "Le magé du Sertão", couronné, mais ce n'est déjà plus du policier.

075 MARECHAL, Eugène (Liège, le 25 août 1908)

■ ■ ■ ■ ■ interrompues à l'Université de Louvain. Il ■ tenté ■ chance ■ Paris ■ ■ ■ ■ ■ comédien ■ metteur en scène. Continue ses études ■ Liège. Installé ■ Louvain, il devint journaliste. Il débute ■ la littérature avec des œuvres pour la jeunesse (s. s. ■ ■ ■ ■ ■ mal ■ "Presto-Films", avant-guerre). Pendant l'occupation, il fut rédacteur au "Pays réel". Son premier ■ ■ ■ ■ ■ policier, "Silence, on tourne", serait sorti en novembre '38 et la collection Pan n'aurait pas fait Boua, comme l'écrit Steen ■ ■ ■ ■ ■; il sera finalement publié ■ ■ ■ ■ ■ la titre "Hauts tensions", chez LE ■ ■ ■ ■ ■ (1942). Dans LE JURY: "Bodone et Gomorrah", N° 15.

076 MARINE, J.J. (Scheerbeek, ■ ■ ■ - 1977)

Pseudonyme ■ René Charles Oppitz. Journaliste et docteur en droit, ancien rédacteur ■ "Pourquoi pas?". Publie un ■ ■ ■ ■ ■ partout, tout comme son grand oncle Jurdant. ■ noter la création de l'inspecteur Rik (Henri) Mullens, que l'on retrouve ■ fil de ses ■ ■ ■ ■ ■. Après-guerre, il travaillait pour ■ ■ ■ ■ ■ Soirées", en qualité ■ ■ ■ ■ ■ copy-writer ■ ■ ■ ■ ■ ghost-writer. Romans policiers: "Trois étages... et un crime" (1934), Editions ■ France; "Les deux cadavres ■ M. Van Dorf" (1935), Editions Baudinière; "Le fluide de la mort lente" (1936), collection "Zorro"; "La broche à ■ ■ ■ ■ ■ la reine Anne" (1937), collection "Zorro"; "A la petite ■ ■ ■ ■ ■ Bon Dieu" (1938),

Editions Le Indépendant, réédition 1942; "La vérité qui s'enfuit" (1940), Editions Belmoerdet, LE HIBOU; "Le chalet des lunatiques" (1941), collection LE VAMPIRE; "Patte au mouche" (1941), collection LE JURY; "Le détective épouvanté" (1941), LE JURY, réédition Chagor (1944); "Crime devant témoin" (1942), Editions LA GRIFFE; "L'énigme pastorale" (1943), Editions L'ESSOR; "Eros devant le micro" (1943), Editions M. E. P. I.; "Les six lunatiques du lac de Genève" (1944), Editions Maréchal; "La maison du grand amour" (1946), Editions Maréchal; "La dame aux trois mystères" (1963), Editions Erel; "Six cocktails au Zoute" (1963), Editions Erel; "Le Japonais du Zoute" (1963), Editions Erel.

077 MARSIS, []

Avec Sylvius et Carine, [] nos "policières" parmi les auteurs. Pas mal [] titres [] partout. [] LE JURY: "La mort de Don Juan", "J'écoute [] parties", "Le manuscrit de Vite-live" et "Le quel de la Main d'Or". Chez L'ESSOR: "Au pied du Vésuve" et "Les châteaux de la solitude". Chez LE SPRIX: "Bel [] Capri" et "La veste assassinée", ainsi que "Les jardins de Havello". Citons encore "La tombe du []", Les Argonautes, Vermont.

078 Max, Paul (Alger, 1889 - Bruxelles, 1944)

Naturalisé belge. Rédacteur à "L'étoile belge" et à "Dessin". Secrétaire du théâtre de la Monnaie. Pas mal [] romans d'aventures et policiers, la plupart se déroulant [] Espagne. Il avait collaboré avec Willy ("La femme déshabillée") puis [] sa série espagnole. "O'Byron s'est évadé" fut mis [] scène et joué au Vaudeville. Voyons [] policiers. "Début dans la police" (Paris, La Mosque, 1937), souvent attribué à Max, n'est en réalité qu'une traduction [] l'anglais, d'un titre de M. A. Hyckx: "A night in Greekstreet". [] LE JURY: "O'Byron s'est évadé" (N° 6, 1941) et "L'assassinat [] torero" (N° 12, 1941). Chez Dupuis (Bibliothèque Jaune): "Le meurtre d'Hildrop Crescent" (N° 52, 1941) et "Deux enquêtes de Billy Mac Tiddle" (N° 60, 1943). Aux éditions [] (Bruxelles): "Le crime de la vieille fille" (1941). Chez L'ESSOR: "Le beret basque" (s. d.), "La poupée chinoise" (1943) et "Crime à la jonction" (1943). Chez Chagor: "L'homme de Durango" (1944). Auteur prolifique durant [] période de guerre, il n'est pas un des plus mauvais [] lire, au con-

traire, et on peut regretter que sa mort prématurée interrompît une carrière bien lancée dans le domaine policier.

079 MEDINA, T.

Pseudonyme (anagramme) d'Eugène Damine, auteur de quelques [] sentimentaux. "L'assassin et [] poupée", N° 28 dans [] série 1938 de Durendal.

[] MONTMAJOUR, Pierre

Sous réserve, [] série de titres: "L'horrible aventure [] Dr. Demont" (série Durendal, N° 37, 1939), "Le diable du Yorkshire", "La fantastique histoire [] Dr. Demont", "Lumières sur les landes" et "Le mystère de Castelmort".

[] MORRIS, Louis

"Candidat à Scotland Yard", Bruxelles, L'ESSOR, 1944.

[] MURETTE, René-Joseph

Pseudonyme de Jean P. Marigny. Publie une série impressionnante [] feuilletons dans "La Cité", [] "Crimes à l'Expo 1958" (en 1958) [] probablement, parmi la lot, d'autres polars.

083 NOEL, Antoine-C.

"Les suicidés de la Veuve", Louvain, Ed. Rex, col. Nationale, 1934; "L'adversaire inconnu", Liège, Ed. Rapid-Press, col. du Triangle Vert, 1935; "A l'instar [] la légende", Charleroi, Dupuis, Bibliothèque Jaune, 1950.

084 ORIMANS, José (né [] Charleroi, en 1914)

Serait ou aurait été antiquaire à Saint-Maur dans [] Seine, s'il faut [] croire [] notice biographique parue dans "Mystère-Magazine" N° 77 (juin 1954). C'est dans cette fort honorable revue qu'il publie quelques nouvelles policières. Il a débuté avant-guerre. "Double crime [] Pretty-Cottage" (1938), "Vacances tropiques" (1939) et "La dernière affaire d'Honoré Gordon", tous trois chez F. Schmidt (Paris), dans la collection "L'Indice", imprimée à Courtrai. Pendant [] guerre, il a tenté de mettre sur pied une collection comme "Le Jury", intitulée "Défensive romane" [] qui publie cinq ou six numéros avant d'être étouffée par les Allemands (aux dires de l'auteur principal, Orimans lui-même). Voici les titres: "Le château maléfique" (N° 1; fascicule bi-mensuel de 34 p. environ),

"Le meurtre de vieillards" (N° 2, 1941), "Comment?" (N° 3, 1941), "Meurtre à la clinique" (N° 4, 1941), "L'instinct de la mort" (N° 5, 1941) et "L'être révélateur" (annoncé mais est-il paru?). C'était une édition E. Picry, à Charleroi, et le fascicule se vendait à 1,50 F. Ortens aurait peut-être été publié dans "Magazine Policier", à Montréal.

DB5 OZEN, [] (né [] Louvain en 1910)

De son vrai nom, Gérard Bertot, il utilise également le pseudonyme de Stéphane Rey, nom sous lequel il est connu comme un de nos plus éminents critiques d'art. Ce fin conteur débute sous le même nom de Rey dans le policier et publie à gauche et à droite quelques romans humoristiques mais encore quelques histoires mièvres, puis bifurque résolument vers la nouvelle fantastique où il se révèle un maître parfait. Il se questionne d'adapter "Hôtel maublé" au cinéma. Tous ses recueils de nouvelles fantastiques sont bons et, en fait, il veut mieux oublier l'auteur policier, moins que... avec ce diable d'auteur on ne sait jamais et, en plus, on mal de nouvelles portant sur elles le genre du policier et le criminel...

Ouvrages policiers:

- Chez Les AUTEURS ASSOCIÉS:

"L'initiation à la peur" et "Hôtel maublé"

- Chez LE [] (fascicules):

a) "Le soir, huit heures" (Stéphane Rey), N° 16;

b) "Un crime aving", N° 36;

c) "Le nez de Cléopâtre", N° 42.

- Chez LE SPHINX:

"Duplicité" (avec F. Lanotte)

- Chez "Les Heures Bleues":

"Gordon Oliver mène l'enquête" (Stéphane Rey; 1947)

- Chez "Heddens et Co", Bruxelles, 2 Galerie du Roi:

"Les invités de 8 heures", reprise romaniée de "Le soir, huit heures" (LE JURY). Note: en fit un film à la libération, tourné par Gaston Schoukens (encore lui) qui sortit en mai 1946 sur "Colisée" mais sans succès et qui eut quelques succès, paraît-il, en la présence à l'affiche de quelques "collaborateurs"...

DB6 OZER, Joseph

Fut probablement notre premier auteur d'espionnage. Il fit quelques nouvelles dans le genre pour la collection

"Zorro" et pour les "Presto-Films". Il laisse quelques romans, dont "Six du Sept?", roman policier d'espionnage (Bruxelles, collection "Roitelet" N° 48, 1948). Également auteur scout.

DB7 PATRIS, Ludo (Ixelles, 1912)

Rédacteur à "La Libre Belgique", avant la guerre. "La partie de meurtre", "Fausse présence", "Chambre de mort à Barcelone" (en collaboration avec Paul Kinnert, Ed. Baudinière), "Le mort au téléphone" (ibid.), "Le diable-cœur" (Bruxelles, collection Durandal, 1942), "L'homme d'ombre" (Bruxelles, Editions de la Toison d'Or, 1942; contient [] nouvelles et une préface de G. Simonon).

DB8 PIRMEZ, Lawrence et MOTTET, René

"D'un crime à l'autre", Desclée, 1942. Collaboration au JURY d'après-guerre.

DB9 PREVOST, Gérard (1921-1975)

A écrit une série de polars alimentaires signés Diego Michigon, où l'on retrouve le gangster Fuego; parue Editions de la Seine (Paris), les années '50. Joueur d'échec invétéré, chacun de ses principaux ouvrages l'est également. Il a publié, outre son fantastique et SF (la série "Dublin"), plusieurs volumes d'inspiration criminelle ("Le [] de Binche", par exemple) et Fléuve Noir sous le pseudonyme de François Murphy. Ses biographies sont en général fantaisistes.

DB10 RAY, Jean (Gand, 1887-1964)

Pseudonyme de Jean Raymond De Kramer, journaliste, revuiste, scénariste, conteur, folkloriste, etc... On n'en finira pas de décortiquer son œuvre et, à juste titre, on peut le considérer comme un des trois grands auteurs policiers belges, aux côtés de Simonon et de Steeman. Il a laissé les fabuleux récits de Harry Dickson (1929-39) et un roman curieux et savoureux, qui se lit et se relit sans peine, "La cité de l'indicible peur", le restant de l'œuvre française étant principalement d'essence fantastique, y compris les excellents "Contes noirs du golf". Cependant l'essentiel de son œuvre policière se trouve dans le roman de John Flanders et, malheureusement pour vous, en flamand. Il faut noter qu'après-guerre, Ray fut "découvert" en France d'abord par Roland Stregliati et ensuite par Maurice Renault. On le voit alors apparaître dans

"Mystère-Magazine" et "Fiction", tandis qu'il paraissait en Belgique dans "Audace" puis dans les "Cahiers de la Biloque". Outre les contes fantastiques, on voit alors apparaître de nombreux récits criminels d'excellente facture, souvent chargés d'une lourde ironie et empreints d'un climat typiquement nordique. A noter encore l'œuvre de Jean Rey est rééditée par "Le Masque fantastique" et que les "Harry Dickson" sont dans une collection à part à la Librairie des Champs-Élysées.

091 ROMAZIERES ou MAZIERES (Ypres, - Nice, 1974)
Pseudonyme d'Edouard Meyer, auteur belge. Ancien officier de l'armée belge. A écrit des policiers exotiques dans "A ne pas lire la nuit", dont "Le testament de Petrus Dyck", qui se passe à Java, et des romans d'aventures dans les publications Offenstadt, L'Intrepide, "Science et Voyages" et, après-guerre, on trouve sa signature dans les "Héroïc-Albums" de "Le Soir". Quelques romans fantastiques dans la lot. A publié dans la Bibliothèque Jeune chez Dupuis: "Le bouddha d'émeraude" (N° 17), "L'imbraglio des Hespérides" (N° 21) et "Le secret de la tête ténébreuse" (N° 22).

092 ROY, Chantal (Mons, 1913)
Ecrivain colonial. S'est essayé pour la première fois au "policier" en publiant dans "Le Soir" "Anne-Marie" (dont elle partage alors la direction littéraire avec le "rédacteur") une nouvelle humanitaire, "La clé se trouve dans la cinquième marche". Quelques récits policiers encore, dont: "Crime au 83" (LE JURY), "Cellule 16" (dans LE N°2 du JURY, 2è série) et "Morte dans l'ombre".

093 SERVAIS, Max (Bruxelles, 1905)
Dessinateur, écrivain, revenu à la peinture surréaliste. Albums pour enfants: "Le secret de Mastaba", Bruxelles, Van Gorpel, 1942. Œuvres policières: "La mort de Cléopâtre" (Bruxelles, collection "Echec au Mat", 1942); "La bonheur commence demain" (Auteurs Associés, 1943). Dans LE JURY: "La baie des requins" (N° 46, 1942), "Scandinavian bar" (N° 61, 1943), "Crime au Zoute" (N° 64, 1943), "Chambre garnie" (N° 66, 1943), "Tempête dans le port" (XI, 1943), "Le Saint-Verme" (XVII, 1944), "La queue du loup" (XXI, 1944) et "La reine du bal" (feuilleton dans "LE JURY", 2è série, 1943). Il préparait un roman policier surréaliste

094 SIMENON, Georges (Liège, en 1903 -habite Lausanne)
Débute à la "Gazette de Liège", en 1919. Se fixe à Paris. Depuis son premier roman "Le pont d'Archae" (1921), il a publié dans le domaine qui nous intéresse "Les 13 coupables", "Les 13 mystères", "Les 13 énigmes" (tous parus dans "Défictive"). "Les 13 coupables" surtout, où apparaît le juge Froget (1930), sont intéressants; ils furent repris dans "Le Saint-Magazine". Ses meilleurs récits policiers furent écrits en 1938 et ce sont les "dossiers de l'Agence D" ainsi que "les enquêtes du petit docteur". Maigret, quant à lui, est né en 1929. Feyard commença à le publier en 1931 et, depuis, il en est sorti plus de 60 volumes. Maigret reste un cas qui dépasse de beaucoup la littérature policière. Aussi lui préférons-nous nettement le petit docteur de l'Agence D, encore que là se révèle nettement l'incompétence de Simonon à mener une intrigue. Disons qu'il se situe entre la psychologique, le policier et le paternaliste; cela se lit agréablement et on apprécie le Maigret éternellement fourré dans un bistrot quelconque mais on comprend que Simonon ait abandonné l'écriture après avoir éternellement réécrit le même schéma où ne surgissent en fin de compte que deux personnages, le raté éternel et l'arriviste conquis. Son œuvre est couramment disponible. A noter que trois Simonon parurent dans LE JURY. Quant à notre Maigret préféré, c'est "Les mémoires de Maigret" où, pour la première fois, Simonon révèle un humour de talent. Enfin, il ne faudrait pas négliger même si l'auteur rend le juste titre le genre policier en ce qui le concerne - le climat "criminel" de beaucoup de ses romans.

095 SINTAIR (Bruxelles, 1896)
Pseudonyme de Herman Sertini. Rédacteur de "La Nation belge" puis de "Le Soir". Il collabore avec Steeven -avec qui il débute- des œuvres policières; puis, avec le marquis de Wavrin pour "Le mystère de l'Oranque" et avec Maurice Remy pour "Le crime de Beernem", qui ne sont ni l'un ni l'autre des œuvres de fiction. A noter que Sintaïr illustra la couverture de son dernier roman dans les deux langues.

LE BÉNÉDICTE, Jean-Claude
Scénariste et BD illustrateur. Travailla avec Frank Andriat (essayiste, critique littéraire et poète)

Nous n'aimons guère "La maison des veilles" (1936) mais "Fau my Arne" (1943) se laisse lire, ainsi que "Le renard assassiné", dont nous préférons nettement la première version plus lourde mais plus agréable à lire pour son incomparable atmosphère. Tous les titres parus aux Presses de la Cité sont bons mais vous recommandons "Poker d'enfer" (1955), "Impasse des boîtes" (1958), "Une veuve dort seule" (1959) et "Haute tension" (1953), ainsi que les deux Désiré Marco. (Si vous avez la chance de posséder le volume paru chez Karolus, vous êtes vernis! Il est rare qu'il réunisse le cycle Marco, mais trois romans, parmi lesquels "Faisons les fous" (1960), encore un chef-d'œuvre, est irrésistible!) Par le biais de la télévision, Steeman a révélé sous la plume diligente d'André-Pol Duchâteau; son fils, Stéphane, comble la brèche lui aussi. A noter que, au moment où paraît ce volume, Rosal réédite "L'assassin habite au 21", avec les illustrations de Steeman lui-même, paru jadis chez "Le Soir Illustré", car Steeman fut en outre un très bon dessinateur. Pour nous, Steeman vaut plus Christie, Charteris, Gardner, Hammet, Cheyne et pas d'autres. Le regain d'intérêt pour Steeman débouchera bien un jour sur la publication de son œuvre intégrale. Signalons enfin le travail remarquable de deux jeunes étudiants, Gérard Maquet et Jean-Luc Marchal, pour l'Institut Provincial d'Etudes de Recherches Bibliothéconiques, mémoire fin d'études 1979-80: "Les policiers de Stanislas-André Steeman, guide systématique des approches thématiques", un livre de 314 p.

100 STEPHANE, Jules (? - 1980)

Pseudonyme de Jules Watalet. Rédacteur en chef de "Voilà" et fondateur, avec Koch, des Auteurs Associés, où il avait réuni autour de lui Steeman, Pollet, Ray et l'illustrateur Jules Lempereur, qui signait Les. Il publie chez LE JURY: "Meurtre à Copenhague" (1941), "Le chien des géants" (1942), "Mort au jour de l'an" (1942) et "Le bâtisseur" (1943). Aux Auteurs Associés: "Le fils du président" (1942), "Le Boss" (1943), "Sakting" (1943) et "Barbare" (1944). Ailleurs: "Meurtre bourgeois" ("Voilà", 1942), "Miracles" (LE SPHINX, 1942) ainsi que "Monsieur Saint-Homme". A noter qu'il avait créé un personnage policier "psychologique", Henri Savignon, et que l'on prétend que "Le Boss" n'est autre que Jean Ray. Pas trop moche à lire...

101 SYLVIE, Anne (Bruxelles, 1910 - ?)

Encore une femme auteur, qui rejoint donc les rangs formés par Louis Dubreu, Carine, Jean Marcus, Harry Zette. Elle a laissé, chez LE JURY, "Château de lierre" (N° 53), "Le jeu des rois" (IX) et "Guignol" (XVIII); ailleurs, "Qui sème le vent..." (Les Auteurs Associés) et "L'embarquement pour Cythère".

THYLIÈRE, Léon-Maria (Liège, en 1878 - ?)

Pseudo de Léon Maethy. Romancier; genres divers; SF, policier avec "Le cheval mort" (Bruxelles, Moort-homers); obtint l'éphémère prix Wallace pour cette édition.

103 TILLIEUX, Maurice (Huy, 1922 - France, 1978)

Maurice Tillieux débute à l'âge d'or du "policier" belge et fait paraître un roman chez LE SPHINX à Liège, "Le navire qui tue ses capitaines", ainsi que quelques récits sous le pseudo de John Holderson ("L'homme qui s'assassine" + un autre roman au titre inconnu et qu'il ne vit jamais, quoiqu'il fût publié) mais c'est vers le 80 qu'il se tourne. Marin ayant raté l'embarquement, il fait ses premières armes et sa période de rodage au studio Guy Depière, où il fit tout, y compris sortir le chien de la maison. Ensuite, il fait ses grands débuts avec les "Héroïce-albums" de F. Cheneval, avec des histoires réalistes de ce genre, puis deux personnages policiers historiques, d'abord BOB et ensuite FELIX (1949). Il écrit également des short-stories signées Capitaine Kid et encore Harry Davis. Enfin, Tillieux, qui avait en fait débuté dans "Moustique" avant-guerre, retrouve son premier éditeur, Dupuis, et commence le grand œuvre, qu'il développe à la perfection son immense de conteur-illustrateur avec GN - ce sera sa dernière série, si l'on excepte l'éphémère, mais également policier, MARC JAGUAR, où il reprendra de vieux thèmes, réécrits et remis au goût du jour. Ce qui fait son succès: décors pleins d'ambiance, intrigues policières émaillées d'humour, grâce à des personnages subalternes et la désholature du héros. C'est un système simple mais encore faut-il le réussir. Tillieux ne faisait aucun mystère non plus de ses influences, surtout celle de Harry Dickson et, de fait, il est plus "anglophile" de ses auteurs, le plus nordique certainement. Dès les années '60, il existe un culte autour de ses personnages et plus parti-

cullièrement FELIX, qui ne cessera d'être réédité ("Rantplan", Deligne, "Spirou", "Samedi-Jeunesse"). Enfin, abandonnant peu à peu le dessin, il s'était converti en scénariste, ce en quoi il excellait; il fit des scénarii tant pour Mill ("Tif et Tondu"), Piroton ("Jesse Long") que pour Gil Jourdan (qui continue "Gil Jourdan"), oubliant Francis, Follet et bien d'autres. Il est mort dans un accident de voiture comme il aurait aimé le dessiner, cette dernière phrase est de Martens mais, en tapant ce texte, l'ombre de Gil Jourdan, celle de Félix, Queue-de-carisse et Libellule, planant autour de nous, quel ses personnages étaient plus que des héros de papier...

105 VAN BOSCH, Firmin (1856-1949)

Le Baron Van Bosch fut rédacteur à "L'Impartial", fondateur du "Drapéau" qui fit place à "Ourandel", collaborateur à "Le Libre Belgique", magistrat, avocat à la cour d'appel à Gand, etc. Ecrit divers dont "Le crime de Luchoven", sous-titré "roman judiciaire". Est-ce le grand ancêtre de la littérature policière belge? C'est tellement mal écrit! Mais que Van Bosch fut également membre du jury du "Pourquoi pas?" lorsqu'il dut choisir une fin au roman commencé par H. Troyen et publié chez Moortmans sous le titre "Le mystère du Paris-Bruxelles", en 1933.

107 VAN ECKHOUT, Ludo

Pseudo de Ludo Van Eckhout. Ecrit également le pseudo de Hugo Van de Vijver. Polygraphe flamand, écrit de nombreux romans sur les camps de concentration, où il échappa de peu à la mort, ainsi que des documents et des histoires. Créateur du personnage policier "Jo Durand", série pseudo-policrière de type porno, publiée en fascicules hebdomadaires par De Schorpioen d'abord et actuellement reprise en poche chez De Persgroep (Gand).

VANDOREN, Philippe (Uccle, en 1935)

Utilise le pseudo de Philippe A. Novo. Publiciste de talent, il collabore aux Editions Maresbout et se révèle écrivain aussi talentueux, se servant de nègre à l'un de ses dernières grandes auteurs populaires belges pour son héros vagabondant à travers le monde entier. Auroit tout particulièrement "réalisé" ou "collaboré" au cycle d'Ananké pour cet auteur (en tout, 35 volumes de 1974 à 1977).

Enfin, il vole ses propres ailes chez Glénat et annonce, peut-être, avec Varande et Sait le Bénédict, un nouveau genre populaire en Belgique, ce dont on avait absolument besoin! Titre paru: "Faut pas croire tout ce qu'on raconte", premier ouvrage de la série CADAL, dans la collection "Train d'enfer", 1980.

108 VAN HAPPE, Jean

Scénariste de bandes dessinées à "Tintin", se tourne depuis quelques années vers le polar aventureux de luxe que les exploits de LARGO WINDH chez Mercure de France. A également rédigé des scénarios de dramatique télévisée "Jackson ou le némécide", qui défendit les couleurs de la RTBF au prix international Karmars en 1979. En 1981, le personnage d'ARLEQUIN, créé par Dany dans "Tintin", espère un gentleman-cambrioleur mais est très intéressant.

109 VAN, Mister (Hoekelberg, le 9 avril 1909 - ?)

Pseudo de Raymond F. I. Van Voorde. Pendant l'occupation, il travaillait pour le "Bravo", rubrique de Raymond. Il dirigeait "Le trou blanc", devenu le "Théâtre de poche", situé rue de Rollebeek à L'Estrille à Vieux Bruxelles. Divers titres LE JURY "Le fouet d'Iridium", en août 1944, Ed. A. Gilbert.

109 VAN LOO, Gustaaf Georges (Bxl, 18/7/1909 - 5/11/1975)

Gustaaf Van Loo passa une partie de son enfance en Hollande, puis revint en Belgique pour s'établir à Anderlecht, qu'il ne quitta plus. À la libération, il était flic, très apprécié par ses collègues d'ailleurs, dont il reprenait au pied levé les services la nuit, ce qui lui permettait d'écrire tranquillement. Il débute en écrivant pour l'éditeur-imprimeur O. Bracke à Zele, pour qui il écrit la série "De avonturen", alternant récits policiers et guerriers ou aventures féodales, etc. Il écrit également la série d'un jeune héros belge, Victor Vincent, pilote de la R. A. F., sous le nom du Capitaine Ricardo. Il semble qu'il fit les quelque 120 premiers récits chez Bracke (fascicules de 16 pages), période 1944-1946. Il tire alors son épingle du jeu. Il continue alors la série et la remplace par le Capitaine Domingo. André-Pol Duchâteau nous a avoué avoir écrit les fascicules de la série des Domingo dont "Meurtre au cinéma", avec le détective Benedix, pour dépanner au pied levé le

de Ricardo. Ce dernier se dédouble en passant chez D'Hondt et Graeve (2-3 peut-être), poursuivent la numérotation commencée chaque série et reprenant la tout à son compte, fin des années '40. Une fois démobilisés, Victor Vincent et sa sœur continuèrent à vivre les aventures les plus échevalées, va le policier et la science-fiction. Écrits dans un langage plus savoureux ("il bugle, il tonne", etc.) et farcis de jurons émis pour la décence dans un anglais de cuisine, les Capitaines Ricardo et Victor Vincent étaient en réalité l'œuvre d'un flic qui attendait de pouvoir se lancer lui-même dans l'édition et s'établir à son compte à Anderlecht. Ses fascicules formaient 17,5 et 12,5 (32 pages hebdomadaires), il en écrivait près d'un millier, ainsi que les centaines de romans d'amour, également en fascicules et en brochures bon marché. Après-guerre et dans les années '50, ces fascicules aux couvertures effrénées (longtemps de Fred Funcken puis de Valentin) eurent un très réel succès populaire, éclipsant -voire coulant- les concurrents parfois mieux écrits mais moins attirants: "Le Pionnier", la collection "Les alliés", "L'hebdomadaire des grands récits", la troisième édition de "Buffalo Bill", etc... La chute fut progressive, parallèlement au vieillissement de Van Loo et ses thèmes devenant à la longue rebachés. Les collections survécurent quelque temps en rééditant des récits puisés dans les stocks passés, puis disparurent au milieu des années '60. Elles constituaient la dernière grande tentative belge -et même française- de publication hebdomadaire en fascicules. À la fin, il renouvelait la collection Bretonne: il n'écrivait plus -à cette époque, ses séries étaient d'ailleurs au troisième tirage-, composait directement son texte, l'imprimait, le pliait, l'agrafait et le distribuait. Il a survécu plus longtemps en néerlandais qu'en français. À la fin de sa vie, Van Loo traduisait des BD en néerlandais. Affecté d'un cancer à la gorge, il mourut en 1975, alors qu'il négociait encore divers contrats. Il a également écrit quelques "Vlaamse Filmpjes", épurés par les bons pères. Le G. Van Loo, qui écrivait dans "Bravo" durant l'occupation pourrait également être notre homme.

110 VAN OFFEL, Horace (Anvers, 1876 - Allemagne, 1944)
Rédacteur à la "Chronique", rédacteur en chef du "Soir" volé. Excellent romancier ("Les deux ingénues"), il nous li-

vre des contes fantastiques poétiques et écrivit quelques romans d'action, ce qui lui permit de figurer parmi les quelques auteurs belges Sintair, Steeman, Max Jurdant - à figurer dans les collections diverses du Masque, mais ce sont surtout des romans d'aventures: "Le chevalier de Batavia" (1928), "La casse-tête malaise" (1931), etc. Il restera néanmoins lui un roman de science-fiction, "La terreur feuve" (1922) et surtout "La brèche de Brède", très beau roman fantastique, paru dans "Cassandre" en 1935 ou 1936.

111 VARENDE, Yves (Louvain, le 29 janvier 1942)
Pseudonyme de Thierry Martens (connu également sous le nom de Terence). Rédacteur-en-chef de "Spirou", de 1977, chargé ensuite du département albums des éditions Dupuis. Débuts de nombreux fanzines, "Ailleurs", "Nouvelles", "Holland-SF", "Futur", "Rantaplan"... Un premier roman de SF, "Le gadget de l'apocalypse", publié en 1978 chez Albin Michel. Une première série polaire chez Glénat (Grenoble) située dans l'archipel très singulier de Tamaru, et une autre (l'Organisation) en préparation (depuis plus de dix ans!), dont nous avons extrait pour cette anthologie une courte nouvelle, assez hilarante, qui vous donnera une idée de ce que sera la suite. Un nouveau auteur populaire à suivre! Citons "Les tumeurs de l'Ordre", "Tuez-les tous" et "Cadavre sur conspéc", tous trois dans la collection "Train d'enfer", constituant les débuts du cycle Tamaru, un quatrième vient, "Les pourvoyeurs de mort subite", en préparation. Cet auteur, que José Arthu dit "bien baroque" est, quoiqu'en pensent certains, et malgré certaines de ses affirmations abruptes, le meilleur et le plus généreux des amis.

112 VERMULST, Ref (1866-1941)
Pseudonyme: Ravenstein. Prolifique auteur populaire, activiste flamand, engagé, et condamné à mort par les Allemands, il mourut "en exil", nous laissant une œuvre considérable: poète, dramaturge, écrits politiques, etc. En tant qu'auteur populaire, il débute dans "Het laatste nieuws" (sous l'influence de son patron, le directeur du journal, Julius Hoste) avec son premier feuilleton, qui fut le plus important bien qu'il en ait écrit une dizaine d'autres. Ce premier feuilleton,

"Robert et Bertrand" parut dès [] et lui fut inspiré par le compte-rendu d'une pièce allemande jouée alors à Bruxelles. En fait, "Robert et Bertrand" nous rappelle l'histoire macabre de l'auberge rouge et de Robert Macaire et son acolyte Bertrand. Verhulst a humanisé les deux scélérats et en a fait deux braves vagabonds, marginaux certes mais uniquement dangereux pour les méchants et mauvaises gens, deux Robin [] bois du Arsène Lupin en [] temps, éternellement pourchassés par l'agent N° 17. Willy Vandersteen a en souvenir à [] saccient, qui en fit une bande dessinée paraissant depuis 1972 dans "De Sterdard" ainsi qu'en albums. Mais le nom de Ravenstein n'est nulle part mentionné... Aux dernières nouvelles [] selon les dires [] la fille de l'auteur, [] Delfosse, "Robert et Bertrand" serait paru, dans sa première version, en langue française, donc avant 1892. D'autre part, il existerait trois versions différentes en langue néerlandaise. [] personnages furent non seulement repris par Willy Vandersteen [] BD mais également par "Auctor", qui [] fit de nouvelles aventures [] les années '60 [] le mort [] vagabonds (illISIBLES d'ailleurs). Sous [] vrai nom, Verhulst a [] publié dans "Het laatste nieuws" [] feuilleton intitulé "Jack-The-Ripper" (1894).

113 VERNER, Gérard

De cet auteur, [] ne [] rien; [] donne [] réserves, les titres suivants: "L'auberge [] la lende rouge", "La maison fatale", "Les rats de la Fenice" [] "Le démon à soif" (collection "Un trou dans le mur", N° 3).

114 VERNES, Henri (Ath, le 16 octobre 1918)

Pseudo de Charles H. Dewienne. Connu sous le nom de Henri Vernes mais il fut également Lew [], Jacques Seyr et quelques autres []. Débute sous [] vrai nom avec "La porte ouverte" (roman exotique) puis bifurque vers l'aventure et le policier, [] la SF. Diverses feuilletons dans les "Hérosic-Albans", "Tintin", "Pilote", "Mickey-Magazine", etc. Il fait démarrer les BOB MORANE, voici 25 ans, série actuellement publiée par le Librairie [] Champs Elysées et qui [] plus [] 150 aventures. Dans l'ensemble, sa création la plus mémorable [] l'Ombre Jaune. On trouve de tout [] Bob Morane: SF, policier, aventure en mer, exotisme, etc. Henri Vernes a

essayé d'autres héros sans suite, dont Luc Daseurt. Le dernier [] grande polygraphe belge et un homme charmant et gentil [] la vie quotidienne.

115 VOISIN, André

"Les preuves... qu'est-ce que cela prouve?", LE SPHINX, 1942.

116 [] (colonel)

Pseudonyme d'Henri Farval, qui publia au Masque.

117 ZETTE, Mary

Elle publie pas mal de livres dans les années trente, [] romans policiers en collaboration avec Réginald Harlowe (voyez [] ce nom): "Le crime du Karsaki" et "Deux coups de fusil dans la nuit", parus tous deux en 1935 aux Editions de Belgique (Bruxelles). Nous ne savons rien d'autre d'elle.

ADDENDA,

PEETERS, Benoît (Paris, le [] [] 1956)

Il est français, mais []

a) il habite la Belgique

b) il porte un [] flamand

c) la France nous prend déjà assez [] romancière valable -depuis le Fleuve Noir jusqu'à [] collection chez Blé-net-

[] l'annexons avec joie. A son actif:

-un premier roman, qui n'est qu'un semi-policier, "Unibus" aux Ed. [] Minuit, 1976.

- un roman polar, "La bibliothèque de Villers" (1980) chez Leffont, suivi d'un court essai, intitulé "Tombau d'Ag- [] Christie?

-il travaille sur [] roman-photo, vaguement policier, et sur un scénario [] film (comédie d'espionnage).

Un auteur à suivre.

Vous trouverez, dans l'ordre, les collections suivantes: Moorthmans (qui fut le premier, vraisemblablement); Dupuis (collections "Jaune" et "Verte"); LE ■■■ de chez Beirneardt (fascicules et brochés); LE DEFI ■■■ chez Hallez; Le Sphinx; les fascicules "Enquête" et "Aventura"; L'Esnor, qui avait deux séries (une à ■ F et l'autre ■ 15 F) mais pas vraiment des "collections"; Les Auteurs Associés; Le Vampire (broché et fascicules); L'Alibi; Le Hibou (encore une collection de chez Beirneardt); Echec et Mat; Le Lecteur; Détective; Intrigues; Thémis; Un trou dans le mur; Détective roman; Moderns Policiers. Sans parler ■■■ collections que nous ne connaissons pas.

Cela donne quand même 18 éditeurs et près de 400 titres pour quelque 25 collectionnel!

Bernard GUORDEN a eu la bonne idée ■■ rajouter, dans la ■■■ du possible, à chaque collection sa cote ■■ référence à la Bibliothèque Royale Albert ■■ (4 boulevard ■■ l'Empereur/Mont ■■ Arts, à 1000 Bruxelles), qui possède la plupart ■■ ouvrages en question.

A) Editions Moorthmans Frères, ■■ boulevard Adolphe ■■ (Bruxelles)

Premier éditeur de "policier" belge, il publie a. a. ■■■ Edgar (sic), J. S. Fletcher et John Goodwin. Les auteurs belges:

-Stanislas-André Steeman: "Le démon ■■ Sainte-Croix" (1931)
"Péril"

-Sintair et Steeman: "Le maître de trois vies" (1932)
"Le quet-apens"

-Georges Duval: "Le cadavre N° 5" (1933; réédition)

-H. Boué & E. Aujay: "Le mystère ■■ pavillon 13"

-Jean Dolez: "Nuit de tempête" (1933)

-Edm. Hoton & Hubert Trojean: "Le mystère du Paris-Bruxelles" (1953)

Note: Trojean écrit les deux premiers chapitres. Les lecteurs ■■ "Pourquoi pas?" étant alors invités, par voie ■■ concours (dit "du roman interrompu"), à terminer l'histoire. Les membres du jury étaient: Hubert

Krains, G. Marlow, Steeman, Paul Scheyven et Firmin Van Den Bosch (voir petit dico).

-L. N. Thyllens: "Le bar du cheval mort" (1933)
("Prix Wallace")

B) 1°) Collection "JAUNE" (policiers), Marcinelle, Editions Dupuis, 20 F. 1936 ■■ 1957. (cote BR: ■■ 4.990)

1. "Le chapeau de Lord Margrave", par C. Fernandez.
2. "Le tueur lent", ■■ L.-Th. Jurdent.
- 3 à 10: pas parus?
11. "Un ministre a été enlevé", ■■ Claude Wison.
12. "Idem N° 1 (cfr. B. R.)"
13. "Le mystère des sept pierres vertes", par P. Wentworth.
14. "Le démon de Sainte-Croix", par S.-H. ■■■
15. "Péril rouge", par E. Wentworth.
16. "Dans les mers d'Azur", par O'Nèves.
17. "Le bouddha d'émeraude", par E. Romazières.
18. "Les mystères de Croix Saluata", par Frédéric Velede.
19. "Le treizième coup de minuit", par Sintair & Steeman.
20. "Le poison fantôme", par Seemark.
21. "L'imbroglio des Hespérides", par E. Romazières.
22. "Le secret de la tête t...", par E. Romazières.
23. "La résurrection de Rena", par G. Thorne.
24. "Agence Deck & Cie" (1938), par L.-Th. Jurdent.
25. "L'étrangleur aux mains fines", par Jean Dolez.
26. "Le mort mystérieux du Prof. Mycroft", Antony Meraden.
27. "La princesse aux diadèmes", par E. Aujay.
28. "L'ombre dans les flammes", par J. L. Sanciaume.
29. "La fièvre de Mob et Parkie", par L.-Th. Jurdent.
30. "La main dans la nuit", par A. Zwingelstein.
31. "Échec à la police", par Roger D. Ghiles.
32. "Le château Morras", par Zwingelstein ■■ P. A. Aguétant.
33. "Le collier tragique", par Miles Burton.
34. "Le fantôme à la jambe de bois", par Agne Hays.
35. "Le cercle d'or" (1938), par L.-Th. Jurdent.
36. "Démonia, génie du mal", par R. d'Arjac.
37. "La fontaine aux biches", par Jacques Light.
38. "L'ennemi sans visage", par S.-H. Steeman.
39. "La fantastique affaire de Hoxby Plage", par R. d'Arjac.
40. "L'affaire de la villa solitudine", par Dominique.
41. "Poignards rouges", par James Corbett.
42. "L'énigme de l'Alcyon", par Paul Termois et Laveu.

43. "Les microbes qui tuent", par Seawark.(a)
44. "Dîner pour douze", par Elisabeth Nisot.
45. "Service secret; office B", par L.-Th. Jurdant.
46. "La mort aux mains blanches", par J. L. Sanciaume.
47. "Le secret du Pétiche", par Doué et Aujay.
48. "La horde noire" (1940), par L.-Th. Jurdant.
49. "Les sept victimes de Démonique", par Roger d'Arjac.
50. Pas de titre?
51. "Le tombeau du sultan", par Doisy.
52. "Le meurtre d'Hilldrop Crescent", par Paul Max.
53. "On a enlevé le chef de la secrète", par Simone St Clair.
54. "Le double énigme de Griebille", par M. Schmitz.
55. "Le mystérieux Prince Holkar", par Jacques Dastières.
56. "La fiancée de Steele", par Jean Doisy.
57. "Le mystère d'Eaton Square" (1942), par Paul Derlix.
58. "Assassin Hans" (1942), par L.-Th. Jurdant.
59. "Ultime forfait", par Georges Dax.
60. "Deux enquêtes du Mac Fiddle", par Paul Max.
61. "Le long du canal" (1943), par L.-Th. Jurdant.
62. "Un rendez-vous singulier", par F. Marichet.
63. "Le septième fou de Lodsworth" (1944), L.-Th. Jurdant.
64. "La veuve noire", par R. H. Jacquart.
65. "Sept fous jouent avec la mort", par Albrecht Rem.
66. "Digue de mer" (1945), par L.-Th. Jurdant.
67. "L'ombre qui tue", par L. Gaerte.
68. "Démonique revient", par R. H. Jacquart.
69. "Mensonges" (1947), par L.-Th. Jurdant.
70. "Le criminel prodigieux", par R. H. Jacquart.
71. "L'assassinat d'Angèle Mèreault", par Claude Barèges.
72. "L'homme de l'autre monde", par Alfred Herbitz.
73. "L'agent spécial D. 13" (1948), par L.-Th. Jurdant.
74. "La partie espagnole", par Pierre Argent.
75. "L'insaisissable spectre", par Claude Barèges.
76. "L'hibiscus jaune", par Jane Templeton.
77. "Le club de l'araignée", par Simone St. Clair.
78. "Terres ennemies", par H. C. Bailey.
79. "Qui a tué Natta Maul?", par Frank Arthur.
80. "Meurtre à Moreland", par Axelle du Rieux.
81. "Les trois émeraudes", par Jean Mercay.
82. "La villa tragique", par D'Nèves.
83. "Le domaine de la peur", par Berthe Hallister (NUN PAU)

(a) Ce Seawark a été traduit par Ed. Jack OBS. Serait-ce E. P. Jacobs?

84. "La goutte ■ sang", par Leslie Morgan.
85. "L'intraitable", par Jacques Dastières.
86. "A l'instar de la légende", par Antoine C. Noël.
87. "L'homme au manteau vert pomme", par L.-Th. Jurdant.
88. "Dix pendus", par Pierre Pagano.
89. "Un yacht saque au large", par Deck Dorval.
90. "Dérives", par L.-Th. Jurdant.
91. "Trop de suspects pour un mort", par C. Retuzet.
92. "Riquet de la Vilette", par André Cauchois.
93. "Magie noire", par Deck Dorval.
94. "La maison de la peur", par Edw. Woodward.
(traduit de l'anglais/P. Pagano)
95. "La photo ensorcelante", par D'Nèves.
96. "L'héritage mystérieux", par Pierre Claude.
97. "Docteur Greenfingers", par Edw. Woodward.
(traduit de l'anglais/P. Pagano)
98. "Meurtre dans les dunes", par Stanley Darrel
(adapté de l'anglais/C. Retuzet)
99. "Les gens qui avaient perdu la tête", L.-Th. Jurdant.
100. "Hôtel des deux sigles", par Alfred Tirard.
101. "Six mit et un oeillet", par Louis Morgan.
102. "Luc Mahor contre l'inconnu", par R. H. Jacquart.
103. "Le chevalier au chapeau noir", par Ronelt Muirien.
104. "Les morts ne dorment plus", Ellen Spencer Marsh.
105. "L'étrange mariage de Brian Schmidt", Jacques Morayne.
106. "L'erreur du superintendant Quilt", par Guy Hamilton.
107. "Éclipse d'une lune de miel", par Martin Cumberland.
108. "Le boudin endormi", par Cordens.
109. "Hommes", par L.-Th. Jurdant (1957).

B) 2° Collection "VERTE" (aventures), Mercinelle, Editions Dupuis, ■ F. (cote BR: B 5.315)

1. "La sirène ■s mers du Sud", par Jean ■ Lapeyrière.
2. "L'homme de la forêt", par Ottwell Birns.
3. "Sous les ailes de l'aigle blanc", par Alain Duval.
4. "L'île infernale", par Edouard Aujay.
5. "Au bout du fleuve", par Jean ■ Lapeyrière.
6. "Le yacht sanglant", par Georges Vidal.
7. "Le crime du docteur Churston", par Ottwell Birns.
(adapté par D'Nèves)
8. "Les trésors du pirate", par Maurice Boué.
9. "Monsieur le noir", par David Greene.
10. "Au creuset de la haine", par Marie Barrera Affre.

11. "Les opales sanglantes", par C. S. Montagne.
12. "Tempête sur les Indes", par René Valentin.
13. "Le mystère de l'atoll", par Attuel Birns.
14. "Trois paladins modernes", par Ben Bolt.
15. "Le gouffre d'or", par Maurice Boué et Edouard Aujay.
16. "Les neuf du Pénélope", par Jean Chantepie.
17. "Les sept de Mexico", par Edouard Aujay.
18. "Le mystère de Kerver", par Maurice Boué.
19. "Méridien 36", par Edouard Aujay.
20. "L'exploration de Martha Agar", par Marcel Lafèvre.
21. "La vengeance d'Idole", par E. Phillips Oppenheim.

C) Collection "LE JURY", A. Bairnerdt éd., rue des coteaux
(Bruxelles)

1^{re}) Fascicules: première série (1940-1944), (cote BR: B 5923)

1. "La vieille dame qui se défend", par S.-A. Steeman.
2. "Je n'ai pas tué Barney", par G. Derycke.
3. "Alerte à Manhattan", par Van Montfort.
4. "On a volé un corbillard", par L.-Th. Jurdant.
5. "Meurtre à Copenhague", par J. Stéphane.
6. "D'Byron s'est évadé", par P. Max.
7. "Le détective épouvanté", par J. J. Marine.
8. "La résurrection d'Atias", par S.-A. Steeman.
9. "Disparue à Noël", par Van Montfort.
10. "Morphine", par Carine.
11. "Orbelle d'enquête", par W. Leblond.
12. "L'assassinat du torero" (1941), par P. Max.
13. "Pattes mouche", par J. J. Marine.
14. "La mort de Saskia", par A. Voisin.
15. "Sodom et Gomorrhe", par E. Maréchal.
16. "Le soir, 8 heures", par St. Hey.
17. "Cercles", par M.-B. Endrèbe.
18. "Mort le venin", par Geo Dambermont.
19. "Ma pauvre Irène", par R. H. Jacquart.
20. "4 crimes parfaits", par G. Derycke.
21. "L'audition révélatrice", par S.-A. Steeman.
22. "La femme du vieux", par Van Montfort.
23. "La main perdue", par L.-Th. Jurdant.
24. "Légitime défense", par S.-A. Steeman.
25. "Les dossiers de l'agence D", par G. Simenon.
26. "Bonne chance M. Pick", par P. Kinnet.

24. "Le crime de Betra-Mar", par L. Marchal.
25. "Le grand feu", par G. Dambermont.
26. "L'homme tout nu", par G. Simenon.
27. "Les deux solitaires", par S.-A. Steeman.
28. "Notes sur le roman policier", par G. Derycke.
29. "Défense de tuer", par P. Kinnet.
30. "Destination inconnue", par T. Owen.
31. "S.-A. Steeman nous parle du JURY", par P. Kinnet.
32. "Meurtre pour meurtre", par A.-P. Duchâteau.
33. "Le chien des géants", par J. Stéphane.
34. "Haldonne", par W. Leblond.
35. "La chambre interdite" (1942), par J. Boder.
36. "Genre policier, genre mineur?", par J. Stéphane.
37. "J'écoute aux portes", par J. Marcus.
38. "Manques et possibilités du roman policier", G. Derycke.
39. "La copanga", par L. Marchal.
40. "Conseils aux auteurs de romans policiers", O. Marion.
41. "Le préliminaire Pugnent", par G. Dambermont.
42. "Jouez-vous aux romans policiers?", par P. Kinnet.
43. "Un crime swing", par T. Owen.
44. "Le cinéma et la peur", par G. Derycke.
45. "Mort dans l'abri", par M. Verbruggen.
46. "Les alliances de Maigret", par G. Simenon.
47. "Tout ou rien", par A.-P. Duchâteau.
48. "Mort au jour de l'an", par J. Stéphane.
49. "Code d'honneur", par W. Leblond.
50. "Le nez de Cléopâtre", par Th. Owen.
51. "Scandale" (1942), par J. M. Andrieu.
52. "Le monstre dans la tombe", par J. Léger.
53. "Le mystère de la maison Porquin", par Ch. Bronne.
54. "Le trajet de la foudre", par S.-A. Steeman.
55. "Meurtre sans victime", par Y. R. Verss.
56. "La baie aux requins", par M. Servais.
57. "Les femmes adorent les fous", par Mister Van.
58. "La patience", par S.-A. Steeman.
59. "La justice de Neptune", par R. H. Jacquart.
60. "La nuit est du voyage", par A.-P. Duchâteau.
61. "L'honneur du régiment", par P. Lorin.
62. "Mystères", par P. Kinnet.
63. "La mort invisible" (1942), par J. Boder.
64. "La mort de Don Juan", par J. Marcus.
65. "Château des lierres", par A. Silvius.
66. "La genache", par G. Dambermont.
67. "Meurtre sur le court", par P. Dermont.

56. "Stationnement interdit", par P. Kinnet.
57. "Ni fleurs, ni couronnes", par H. Lelubre.
58. "L'arme du crime", par L. Dubrau.
59. "Le manuscrit de Tite-Live", par J. Marsus.
60. "Crime au Km. 83", par Ch. Roy.
61. "Scandinavian bar", par M. Servais.
62. "Règlement de compte", par Mister Van.
63. "Le mal du siècle", par Y. Dailly.
64. "Crime au Zoute", par M. Servais.
65. "Marché noir", par Mister Van.
66. "Chambre garnie", par Max Servais.

(N. B.: les 10 derniers fascicules ne sont pas numérotés.)

C) 2°) Fascicules: monde série (1945).

1. "Le docteur Hyde, détective, et le meurtre des "Blanches colombes", par G. K. Chesterton.
 "Chez les détectives marrons", par S.-A. Steeman.
 "Sa parole royale", par R. Y. M. Scott.
 "Train de nuit" (1), par J. Léger.
2. "La dent d'Hercule Petitgris", par M. Leblanc.
 "La star effrayée", par Ellery Queen.
 "Cellule 16", par Ch. Roy.
 "Train de nuit" (2), par J. Léger.
 "Moyennant rançon" (1), par J. Bodar.
3. "L'affaire du 'Seminario'", par A. E. W. Mason.
 "L'homme qui savait s'y prendre", par D. L. Sayers.
 "Le bénéfice du doute", par Y. Thiry & G. de Corawaren.
 "Le métier le plus répandu", par Serge Crahay.
 "Moyennant rançon" (2), par J. Bodar.
4. "La fiancée du Tophar", par H. H. Ewers.
 "Addition inesthétique", par M. G. Eberhart.
 "L'homme à la gabardine", par H. Cornelius.
 "Moyennant rançon" (3), par J. Bodar.
 "La reine du bal" (1), par M. Servais.
5. "Le rendez-vous", par Maurice Renard.
 "Pages condamnées et dessins exhumés", par S.-A. Steeman.
 "La girl du Palome", par Van Montfort.
 "L'enfant prodige de Zurich", par Willy Reich.
 "L'étoile filante", par C. Daly King.
 "La reine du bal" (2), par M. Servais.

C) 3°) Volumes brochés (1942-1944). (cote BR: B 5.923 b)

1. "Légitime défense", par S.-A. Steeman.
2. "Sang chaud", par L. Marchal.
3. "Le destin de ~~Mme~~ Hortense", par L. Dubrau.
4. "Champ-dormant", par Carine.
5. "Le quoi de la main d'or", par J. Marsus.
6. "Sans appel", par J. Léger.
7. "L'insaisissable Silas Lord", par S.-A. Steeman.
8. "Plaidant coupable", par Van Montfort.
9. "Le jeu ~~des~~ rois", par A. Silvius.
10. "Tempête dans le port", par M. Servais.
11. "Le bâtisseur", par J. Stéphane.
12. "L'homme tout seul", par Y. Dailly.
13. "Le lévrier bleu", par S.-A. Steeman.
14. "Dieu châtie les faibles", par P. Lorin.
15. "Auto-stop", par G. Dembermont.
16. "Que justice soit faite", par P. Lorin.
17. "La sainte Vierge", par M. Servais.
18. "Guignol", par A. Silvius.
19. "Le monique", par J. Léger.
20. "Retour à la terre" (1944), par J. Bodar.
21. "La queue du loup", par M. Servais.
22. "Six hommes morts", par S.-A. Steeman.
23. "Le trajet de la foudre", par S.-A. Steeman.
24. "La nuit ~~du~~ 12 au 13", par S.-A. Steeman.
25. "Un dans trois", par S.-A. Steeman.

D) Collection "LE DEFI", Halletz Ed. (cote BR: B 23.116)

En 1968, les anciens ~~du~~ JURY tentèrent de relancer une collection, qui reprenait d'anciens titres du JURY.

1. "La résurrection d'Atlas", par S.-A. Steeman.
2. "Défense de fumer", par P. Kinnet.
3. "Meurtre pour meurtre", par A.-P. Duchâteau.
4. "Mort le venin", par G. Dembermont.

E) Collection "LE SPHINX", Maréchal Ed., 6 avenue Blonden Liège, 1942 à 1946. (B 6.229)

1. "Haute tension" (1942), par Eugène Maréchal.
2. "Les preuves... qu'est-ce que cela prouve?", A. Volsin.
3. "Miracles" (1942), par J. Stéphane (préface Steeman).

4. "Trois petits vieux" (1942), par L.-Th. Jurdant.
5. "La raison du plus fort" (1942), par P. Kinnet.
6. "Duplicité" (1942), par Th. Duen & Elie Lénotte.
7. "Bal à Capri" (1943), par J. Marsus.
8. "Crime sans châtiment" (1943), par Pierre Fontaine.
9. "Dérive" (1943), par L.-Th. Jurdant.
10. "Le cyclope" (1943), par G. Dambermont.
11. "Fatalité" (1943), par Jules Gille.
12. "Les jardins de Ravenna" (1943), par J. Marsus.
13. "Le jeu du plus beau crime" (1943), par André Laurent.
14. "Histoire de brigands" (1943), par Pierre Véry.
15. "Le plestron rouge" (1943), par Barèges.
16. "Champ clos" (1943), par Marcel Delaunoy.
17. "La vestale assassinée" (1944), par J. Marsus.
18. "Le navire qui tua ses capitaines" (1944), M. Tillieux.
19. "Monsieur X ne travaille pas la dimanche" (1944), par Jacques-H. Gerrar (*)
20. "Les six lunatiques du lac Genève" (1944), J.J. Marine.
21. "Le massacre des innocents", par André Laurent.
22. "Stan Voirin" (1945), par L. Charlot.
23. "Rue Péterinck", par Gérard d'Orgeville.
24. "The golden murder (le crime du cygne d'or)" (1945), par Dorothy Cameron Disney.
25. "The Big Ben alibi (Big Ben, faux témoin)" (1946), par Neil Gordon (traduit par Anne-Marie Barmont).
26. "A well born corpse (Un cadavre bien né)" (1946), par Edla Benjamin (traduit par M. Carnavaglia).
27. "Meurtre entre chien et loup (Murder between dark and dark)" (1946), par Max Long (trad. M. Carnavaglia).
28. "Un coup de feu trop" (1946), par Jacques-H. Gerrar.
29. "L'assassin à bon coeur" (1946), par P. F. Talfumière.
30. "Justice à Chamond Hall" (1946), par Gérard.
31. "Le dernier baron de Loquey" (1946), par André Blot.

(*) M. B.: Egalement auteur d'un "Docteur Karel Hendryx",
la collection "Miroir" (col. incertaine)

F) 1°) Collection "ENQUETE" (les maîtres du policier).

Fascicules de 60 à 72 pages, 17 x 21,5, 3F 50.
(cote BR: B 5.988)

1. "La valise verte" (1940), par Allen Dickson (adapté par Marcel Lévrier).
2. "Un crime à l'I. N. R." (1941), par Eric Walter (adapté par Jean Leduc).

3. "9 mortelles" (1941), par Cliff Norman (adapté par L. D. Breeq)
4. "Le joker jaune" (1941), par Lewis Arison (adapté par Max Léger)
5. "Reportage exclusif", par Glenn Davis.
6. "L'homme du boulevard Duportel", par Allen Dickson.
7. "L'homme de Marrakech", par Cliff Norman.
8. "L'engagement de Nora", par Lewis Arison.
9. "Notre-Dame de Casino", par Allen Dickson.
10. "Le suicide de la Croix du Sud", par Henri Valmont.
11. "L'énigme de Montpellier", par Eric Walter.
12. "Journal d'un meurtrier" (1941), par Allen Dickson.
13. "Le Monsieur du pont Adolphe" (1941), Lewis Arison.
14. "L'escalade de Terger" (1941), par Cliff Norman.
15. "Ci-gît le huissier" (1941), par Allen Dickson.
16. "La fantôme du quel vert" (1941), par Henri Valmont.
17. "Crime sans châtiment", par Allen Dickson.)

F) 2°) Collection "Aventure".

Fascicules de 32 pages (en versions française et néerlandaise), dus tous au même auteur: Nick Gordon.

1. "Hapt à bord".
2. "La grande finale".
3. "L'empoué mystérieux".
4. "49e parallèle".
5. "La vengeance de Sioux".
6. "La solitaire du grand Nord".
7. "Le roi des clubs de nuit".
8. "Grizzly-Bill, le chasseur d'ours".
9. "La fin du loup-rouge".
10. "Les prisonniers de la mer".
11. "Le mystère du Holstern".
12. "Les en 40 C. V."
13. "Au pays de la mort vivante".
14. "Un tank dans la forêt brésilienne".
15. "Les pierres du diable".

G) Editions L'ESSOR; d'abord, 79 rue Furnes, puis 62
rue Baron Castro, Bruxelles.

"Hommes policiers". (cote B. R.: B- 6.012 b)

1. "Au pied du Vésuve", par J. Marsus.
2. "L'énigme pestorale", par J. J. Marine.

3. "Scandale en Bourse", par L.-Th. Jurdant.
4. "L'affaire Renlart", par H. H. Jacquart.
5. "Les deux assassins", par P. de Mattyne.
6. "La poupée chinoise", par Paul Max.
7. "L'homme qui perfectionne le crime", René Valentin.
8. "Les châtelains de la solitude" (1943), J. Marsua.
9. "Les fils de l'antiquaire", par Henri Mertens.
10. "Ainsi passe la gloire", par P. J. Hermans.
11. "Le sympathique Michel B.", par H. H. Jacquart.

Il s'agit ici d'un ordre chronologique.
Voici les autres titres parus chez L'ESSOR, non classés:

- 4 - "Le har des colorées", par P. de Mattyne.
- 4 - "Bidon 5", par Willy Leblond.
- 4 - "Candidat à Scotland Yard" (1944), par Louis Morris.
- 4 - "Crime à la jonction", par Paul Max.
- 4 - "Monsieur Lorrimer a peur", par L.-Th. Jurdant.
- 4 - "Les exploits de Bill Patmore" (1946), par Carlos Barquer.

H) LES AUTEURS ASSOCIÉS, 14 rue d'Or, Bruxelles.

1°) Collection "Les romans policiers", 20 F. (B 6.284)

- I. "La maison des voiles" (1942), par S.-A. Steeman.
- II. "Affaire classée" (1942), par Jean Léger.
- III. "Le fils du président" (1942), par Jules Stéphane.
- IV. "L'initiation à la peur", par Thomas Owen.
- V. "Le monnaquin assassiné", par S.-A. Steeman.
- VI. "Fou Lady Anne", par S.-A. Steeman.
- VII. "H. Wens et l'automate", par S.-A. Steeman.
- VIII. "Le doigt volé", par S.-A. Steeman.
- IX. "Plaisir des dieux" (1944), par Jean Léger.
- X. "Virage dangereux", par S.-A. Steeman.
- XI. "L'assassin habite au 21", par S.-A. Steeman.
- XII. "Les états de M. Wens" (1944), par S.-A. Steeman.

2°) Collection "Les romans policiers illustrés", 22F 50.
(cote B. R.: B 6.284 c)

- A. "Le fleuve mort" (1943), par P. Minnet & G.-J. Fichet.
- B. "Halentendus", par Jean Léger.
- C. "Le Boss" (1943), par Jules Stéphane.
- D. "Qui sème le vent", par Anne Sylvius.
- E. "Le dos du chat", par Paul Minnet.

- F. "Le bonheur commence demain", par Servais.
- G. "Skating", par Jules Stéphane.
- H. "La cite de l'indicible peur" (1943), par Jean Ray.
- I. "Hôtel meublé" (1943), par Thomas Owen.
- J. "Barbara" (1944), par Jules Stéphane.
- Non paru: K. "Crime à Bilbao", par Paul Max.

1) Editions G. I. G., boulevard Clovis puis 12 avenue
Sleeckx, Bruxelles.

1°) "LE VAMPIRE" broché.

1. "La garage du coq d'or" (1939), par L.-Th. Jurdant.
2. "Le chalet lunatiques" (1940), par J. J. Marine.
3. "Le doigt volé", par S.-A. Steeman.
4. "Cet étrange docteur Lang", par H. H. Jacquart.
5. "Crime au bois de la Combre", par Roger d'Arjac.
6. "Les cadavériques" (nouvelles), par P. V. Collin.
7. "L'homme au sentier vert-pomme" (1942), L.-Th. Jurdant.

2°) fascicules "LE VAMPIRE" (copie conforme au JURY avec
couverture d'origine, etc.), 7F 50. (cote BR: B 59UR b)

1. "Défensive zéro" (1942), par L.-Th. Jurdant.
2. "La mort d'Anna", par Claude Barèges.
3. "44, rue de Hennin", par Olivier Margel.
4. "La puce aux cheveux rouges" (1946), par Claude Barèges.
5. "Ainsi va la vie", par Roger Bastille.
6. "Maxime Bernard est mort deux fois..." (1946), P. Derlix.
7. "Un mort à bicyclette", par Claude Barèges.
8. "L'oeil du Goudcha", par George Fromel.

Nous passons à présent collections très éphémère.

J) "L'ALIBI" (petit format: 2 13 x 17 cm)

Il n'y eut probablement que trois titres, parus en
1945 au prix de 1F 50, couvertures tenues, numérotation: Michael Nô alias André-Paul Duchâteau ("Une
ombre pour deux"), André Jean alias André Voisin, et
Jean-Marie Andrieu - mais pseudo, lui aussi -, en fu-
rent les trois auteurs. L'ouvrage signé M. contient
également une nouvelle d'Yvon Robert Verne: "Meurtre
victime". L'éditeur de "L'ALIBI" était le fils d'un avocat
et son bureau se trouvait installé avenue Michel-Ange.
Aucun nom d'éditeur n'était mentionné

K) "LE HIBOU", A. Beirnaert éd., des coteaux à Bruxelles. (cote B. R.: B 5.910)
Parut simultanément JURY, Volumes brochés.

1. "Deux morts, Porte Namur" (1940), par Van Montfort.
2. "La vérité qui s'enfuit" (1940), par J. J. Marine.
3. "Hôtel []" (1941), par Pierre de Mattyne.
4. "Le jeu [] Donald Lester" (1941), par Van Montfort.

L) "EHEC ET MAT", Bruxelles. Volumes brochés. (B 6.303)

1. "La mort de Cléopâtre" (1941), par Max Savelle.
2. "L'enquête du professeur" (1942), par Jean Léger.

M) "LE LECTEUR", Nivellen. Fascicules. (cote [] B 6.170)

1. "J'assassinerai", par P. Durbin (qui dirigeait la série)
2. "Le ténin silencieux", [] R. H. Jacquart (1941).

D'après A.-P. Duchâteau, il [] parut pas plus de deux volumes. Le premier se fit descendre en flammes par la presse unanime et scandalisée par [] présentation de [] série qui copait, plagiait plutôt, LE JURY.

N) "DETECTIVE" (fascicules), Les éditions Publicity, 582 chaussée de Beaumont, Montigny-le-Tilleul (12 p.) (Charleroi). 1946. Prix: 5 F. (B. 7.264)

1. "Le secret de John Wynant", par Peter Hubert.
2. "Pénaleur est mort", par Julien Forgeron.
3. "Crime [] se étage", par Jean Charlier.
4. "Qui a tué?", par Thyle Wauvert.
5. "Voleurs de têtes", anonyme.
6. "L'affaire des trois tilleuls", par Jules Forgeron.
7. "Tante Agathe a disparu", par [] Charlier.
8. "La série rouge", par J. J. Bakker.
9. "L'homme au monocle", par Jean Charlier.

O) "INTRIGUES", A. Maréchal, Liège. 1944-45. 15 F. Couvertures en quadrichromie. (cote BR: [] 4.552)

1. "L'auberge du dragon d'or" (1944), par André Blaz.

2. "L'homme qui s'assassine", John Holderson (= M. Tillieux)
3. "Le dernier baron [] Logeay", par André Blaz.
4. "La grande [] et le petit monsieur" (1945), André Blaz.

Les volumes N° 1, 2 et 4 sont parus, mais qu'en est-il du N° 3 et d'autres titres annoncés de Blaz, Paolo Ibanez et Pierre Paris (sic)?...

P) "THEMIS", Gilbert Jourdevant éd., Bruxelles. (B 6.005)

1. "Deux coups pour rien" (1941), par Michel-G. Lonselot.
2. "Le crime de la vieille dame" (1941), par Paul Max.

Annoncé: "Le général Blanco a disparu", par Lucien Marchal.

Q) "UN THOU [] LE MUR" (collection [] romans policiers, publication mensuelle), Sogeva s. n., 27 rue Royale [] Bruxelles. (cote BR: B 7.673)

1. "L'homme aux mille visages", par Reoul de Patignies.
2. "Service secret, officier B", par L.-Th. Jurdent.
3. "Le démon [] soif", par Gerald Verner.

R) "DETECTIVE ROMAN", Ed. E. Picry, Charleroi. (B 6.068)
Fascicules [] de 34 p. environ; 1F 50; 1941.
Ecrite tous par le [] auteur: José Orsena.

1. "Le château maléfique".
2. "Le masque de vieillesse".
3. "Comment?"
4. "Meurtre à la clinique".
5. "L'instinct de la bête".
6. "L'être révélateur".

S) "ROMANS POLICIERS" (sic), Editions Chegar, 18 rue Méan Liège. Probablement 1943-44. Couvertures dessinées par Al. Peclers et en couleurs. Il s'agit en général de rééditions. (cote [] R.: [] 6.624)

1. "Tête rouge", par J. [] Franque M. (= L.-Th. Jurdent).
2. "Le garage du coq d'or", par L.-Th. Jurdent.
3. "Le bracelet de jade", par L.-Th. Jurdent.
4. "L'homme de Durango", par Paul Max.

5. "Agence Deck et Cie", par J. de Franque N.
6. "Le détective épouvanté", par J. J. Marine.
7. "L'affaire du quartier Maillechart", par Jean Deciel.
7. "Les derniers temples", par J.-B. Therry (X. Snoeck).

ADDENDA.

I) A signaler encore la collection "MYSTERE" (Ed. de l'Etoile Rouge, 12 rue des colonies à Bruxelles), qui occure un hebdomadaire avec magazine général, cinéma, programme radio, et qui a continué après-guerre.

Publiait des nouvelles et romans, d'auteurs français. La collection "Mystère" a démarré les années '30 et publia Olivier Duverger, Pierre Monnot, Jean Saumane, J. L. Sauciaux, Claude Velaunt, Hervé Poulouen, Jean L. B. Léonard...

II) Qui renseignera sur la collection "MINUIT"?...

Il s'agit d'une collection de la période de guerre et qui n'a rien à voir avec le "Minuit" chez Dupuis. Il y parut, m. m., "Docteur Karel Handryx" de Jacques H. Gerrer.



Un lieu de rencontre agréable où jouer aux jeux stratégiques, tactiques classiques, de science-fiction, de héroïque fantasy et jeux de rôle.

Pour tout renseignement :

rue des éperonniers 20
1000 Bruxelles
Tél. (02) 512.92.76

Index des auteurs (+ pseudonymes), éditeurs et collections cités dans cet ouvrage. (B. GARDEN)

A

Aguétant (P. A.), p. 256 (32)
 "ALIBI", p. 36, 216 (001), 263 (J)
 André (Benila), p. 13. Voir [] (S.-A.)
 Andrevon (Jean-Pierre), p. 40, 41
 Andrieu (Jean-Marie), p. 23, 29, 46, 48, 216 (001), 260 (43), 266 (J)
 Argent (Pierre), p. 257 (74)
 Arison (Lewie), p. 264 (4, 8, 13)
 Arjac (Roger d'), p. 27, 231 (099), 256 (36, 39), 257 (49), 266 (1°; 5). Voir Jacquart (A.)
 Arthur (Frank), p. 257 (79)
 Attanasio (Dino), p. 225 (037)
 Aujay (Edouard), p. 10, 255, 256 (27), 257 (47), 258 (4), [] (B: 15, 17, 19)
 "AUTEURS ASSOCIES (LES)", p. 24, 35, 45, 46, 54, 263 (H)
 Auwers (Fernand), p. [], 222 (027)
 "AVENTURA", p. 25, 264 (F)

B

Bailey (H. C.), p. 257 (78)
 Bakker (J. J.), p. 267 (H: 8)
 Barèges (Claude), p. 257 (71, 75), 263 (15), 266 (2°: 2, 4, 7)
 Berjavel (René), p. 44
 Bernich (Roger), p. 217 (002)
 Beronien (Jean-Baptiste), p. 59, 217 (003)
 Berrere Affre (Marie), p. 258 (10)
 Bertok (John), p. [] (042)
 Bestille (Roger), p. [] (2°: 5)
 Boudoux (Jacques), p. 19. Voir aussi: "Enigmatike"
 Bebronne (Robert), p. 217 (004)
 Becker (Benoit), p. 32. Voir Lecour (José-André)
 BEIEMERT (A.), p. 22, 255, 259 [] 262.
 Bellinde (Frank Peter), p. 217 (005)
 Benjamin (Edle), p. 263 (26)
 Berck, p. 30, 42, 133
 Berckhof (Aster), p. 38, 222 (027)
 Berger (Carlos), p. 218 (006), 265 (f)
 Bertin (Charles), p. 218 (007)
 Bertât (Gérald), p. 241 (085)
 [] (Uttwell), p. [] (2, 7), 259 (B: 13)

■ (Aniré), p. 218 (008), 263 (31), 267 (D: 1), 268 (D: 3, 4)
 ■ (Jean), p. 46, 52, 218 (009), 260 (32, 51),
 261 (2, 3, 4), ■ (C: 20)

Boileau (Pierre), p. 37
 Bolle (Marcel), p. 218 (010)
 Bolt (Ben), p. 259 (B: 14)
 Bonachère (Jean de), p. 7
 ■ (Maurice), p. 255, 258 (B), 259 (B: 15, 18)
 Bracops (Charles), p. 245 (098)
 Bracq (L. D.), p. 264 (3)
 "Brevo", p. 12, 13, 27, ■, 36, 37, 41, 57, ■ (039)
 Brown (Charles), p. 29, 46, 48, 218 (011), 260 (45)
 Brulle (Christian), p. 14. Voir ■ (Georges)
 Bunnens (Gaston), p. 237 (066)
 Burniaux (R.), p. 7
 Burton (Miles), p. 256 (33)
 Butth, p. 39
 Buyl (Mend), p. 38, 231 (058)
 Buxas (Herbert), p. 21

■

Caillat (Hubert), p. 219 (013)
 Cain (James), p. 51
 Cameron Disney (Dorothy), p. 263 (24)
 Capra, p. 48
 Carotte (Louis), p. 50, 51
 Carine, p. 23, 46, 48, 49, 216, 218 (012), 259 (C: 10),
 262 (C: 4). Voir Marly (Flora)
 Carnavoglia (M.), p. 263 (26, 27)
 Cauchois (André), p. 258 (92)
 Cauvin (Raoul), p. 30, 42, 133
 Carjerah (Line), p. 219 (014). Voir Charlier (Jean)
 Chagor, p. 25, 26, 268 (6)
 Chantaple (Jean), p. 259 (B: 16)
 Charlier (Jean), p. 219 (014), 267 (N: 3, 7, 9)
 Charlier (Jean-Michel), p. 30, 39, 40, 219 (015)
 Charlot (L.), p. 263 (22)
 Cheneval (Fernand), p. 41
 Chesterton (G. K.), p. 27, 32, 261 (1)
 Christia (Agatha), p. 9, 16, 20
 Claude (Pierre), p. 258 (96)
 Clément (Rik), p. 39, 227 (039)
 Clouzot, p. 24
 Colleye (Hubert), p. 31

Collin (Paul Victor), p. 21, 219 (016), 266 (1*: 6)
 Colverit (J. H.), p. 220 (018)
 ■ Doyle (Sir Arthur), p. 12
 Corbett (James), p. ■ (41)
 Cordens, p. ■ (108)
 Cornelius (H.), p. 261 (4)
 Cornuaren (G. de), p. 261 (3)
 Courteaux (Willy), p. 29
 Crahey (Serge), p. 261 (3)
 Crofts, p. 55
 Crowley (C. A.), p. 8
 Cromelynck (Fernand), p. 7, 219 (017)
 Cumberland (Marten), p. 258 (107)

D

Deilly (Yvan), p. 23, 29, 33, 35, 220 (018), 261 (63),
 262 (C: 12)
 Delans (Johan), p. 26
 Daly King (C.), p. 261 (5)
 Dembmont (Géo), p. 23, 24, 26, 27, 29, 46, 48, 49, 220 (019),
 259 (C: 17), 260 (25, 35, 34), ■ (C:
 15; D: 4), 263 (10)
 D'Amagin (Gérard), p. 9, 220 (020)
 Derlix (Paul), p. 25, ■ (034), 257 (57), 266 (2*: 6)
 Derrel (Stanley), p. ■ (98)
 Deskalidès (Jean), p. 221 (027)
 Destières (Jacques), p. 257 (55), 258 (85)
 David (Jean), p. 33. Voir Deilly (Yvan)
 Davis (Glenn), p. 264 (5)
 Deblender (Gabriel), p. 32, ■ (021)
 ■ ■ (Jacqueline), p. 32, 220 (022)
 Deciel (Jean), p. ■ (B: 7)
 "DEFI (LE)", p. ■ (0)
 De France (Frédéric), p. ■ (023)
 Defrère (Robert A.), p. 221 (024)
 Degrelle (Léon), p. 10, ■
 De Groot, p. 30, 40, 170
 De Keyser (Edouard), p. 243 (091)
 De Kogge, p. 50
 ■ ■ (Jean Raymond), p. ■ (039), 242 (090)
 Delaunoy (Marcel), p. 263 (16)
 ■ Mayet (E. G.), p. ■
 Dampen, p. ■

Derijcke (Gaston), p. 23, 24, 27, 29, 45, 48, 49, 50, 51,
221 (025), 259 (C: 2, 19), 260 (26, 33, 36)

Dermont (Paul), p. 46, ■ (019), 260 (55)

"DETECTIVE", p. 25, 267 (N)

"DETECTIVE ROMAN", p. ■ (R)

De Wattyne (Pierre), p. 10, 221 (026), 265 (5, n), 267 (K: 3)

Deuisme (Charles H.), p. 253 (114)

■ (Georges), p. 257 (59)

D'Exeteyl (Roger), p. 37, 39, 59, 221 (027)

Dickson (Allen), p. 25, 227 (041), 263 (1), 264 (6, 9, 12,
15, 17), 267 (M: 1). Voir Fontaine (P.)

Dickson Carr (John), p. 9

Dineur (Fernand), p. 41, 58, 222 (028)

Doley (Jean), p. 10, 20, 30, 36, 39, 40, ■ (029), 255 (A.),
■ (25), 257 (51, 56)

Dominique, p. ■ (40)

Dorval (Deck), p. 258 (89, 93)

Doué, p. 257 (47)

Doutreligne (Jean), p. 54. Voir Degrelle (Léon)

Dubreu (Louis), p. 23, 29, 223 (030), 261 (58), 262 (C: 3)

Duchâteau (André-Paul), p. 23, 26, 27, 29, 30, 32, 35, 39,
41, 43, 46, 48, 59, 164, 216,
223 (031), ■ (109), 260 (29,
39, 49), ■ (0: 3), 266 (J)

Duchêne (Charlotte), p. 24

Duhamel (Marcel), p. 49

Dupierroux (Richard), p. 224 (032)

Dupuis, p. 10, 16, 20, 22, 25, 29, 35, 40, 44, 256 ■ 259.

Duquenne (André), p. 33, 35, ■ (033)

Durbin (Paul), p. 25, 49, 216, 224 (034). Voir Darlix (P.)

Duval (Alain), p. 258 (3)

Duvigneaux (Georges), p. 10, 225 (035), 255 (A)

Duvivier (Julien), p. 14

E

Eberhart (M. G.), p. 28, 261 (4)

"ECHEC ET MAT", p. 267 (L)

Eleen (Claude), p. 29. Voir Derijcke (Gaston)

"Espreints (1)", p. 48, 49

Endrèbe (M.-B.), p. 46, 259 (C: 16)

Englebert (Michel), p. 229 (052)

"Enigmatika", p. 19, 58, 246 (089)

"ENQUETE", p. 25, 263 (F)

"ESSOR (L)", p. 25, 26, 46, 54, 264 (G)

Falize (Jean), p. 225 (036)

Faulkner (William), p. 51

Fernandez (C.), p. 256 (1)

Fernez (André), p. 35, 225 (037)

Farval (Henri), p. 254 (116). Voir Warner (Colonel)

Fichefet (Camille-Jean), p. 226 (038), 265 (A)

Flanders (John), p. 12, 29, 32, 36, 37, 39, 57, 58,
226 (039), 242 (090)

Fleischmann (Hector), p. 8, 227 (040)

Fletcher, p. 10

Fontaine (Pierre), p. 29, 27, 227 (041), 263 (8)

Forgeron (Julien), p. 267 (M: 2, 6)

Franque M. (J.'de), p. ■ (S: 1), 269 (S: 5). Voir Jurdant

Fronval (George), p. ■ (2*: 8)

Froontseu (A.), p. ■

G

Gabriel (Jean), p. 228 (042)

Gaillard (Robert), p. 228 (043). Voir Bailly (R.)

Gailloy (Robert), p. 228 (043)

Gascard (Gilbert), p. 223 (031)

Gaucher (Maurice), p. 24

Geererts (Jef), p. 38, ■

Geerts (L.), p. 257 (67)

Geradin (Amend), p. 228 (044)

Gérard (André), p. 29

Gérard (dim), p. 228 (045), 263 (30)

Gerrer (Jacques M.), p. ■ (19, 28), 269 (11)

Geyere (Marie), p. 31, 32, 228 (046)

Ghelderode (Michel de), ■ 7, 44

Ghiles (Roger M.), p. ■ (047), 256 (31)

Gille (Jules), p. 263 (11)

Godard (Christian), p. 228 (048)

Goffin (Robert), ■ ■ (049)

Goldstein (Claude), p. 233 (061)

Goldstein (René), p. 229 (050)

Gordine (Charles), p. 25

■ (Neil), p. 263 (25)

■ (Nick), p. 264 (F: 1 ■ 15)

Grasse (David), p. 258 (9)

Graindorge (Georges David), p. 229 (051)

Grayn (Michel), p. 229 (052). Voir Englebert (Michel)

Greg, p. 41, 141.

H

Halluz, p. 255, 262 (D)
 Halliater (Barthe), p. 257 (83)
 Hamelton (Guy), p. ■■■ (106)
 Hamoir (Irène), p. ■■■ (053)
 Harlaume ou Harlaume (Réginald), p. 20, 22, ■■■ (054)
 "Harry Dickson", p. 11, 12, 13, 14, 18, 36, 37, 40, 222 (027), 242 (090)
 Harter (Victor), p. 33, 245 (097). Voir Snoeck (Xavier)
 Haulleville (Eric de), p. 31
 Hautan (Stéphane), p. 31
 Hays (Agas), p. ■■■ (34)
 Hacht (Ben), p. 51
 Hellens (Franz), p. 7, 26, 31, 32
 Hensenne (René), p. 230 (055)
 Herbitz (Alfred), p. 257 (72)
 Hardies (Paul), p. ■■■ (056)
 Hargé, p. 58, 94
 Hermans (P. J.), p. 265 (10)
 Hernal (Paul), p. ■■■ (056)
 "Héroïc-Albume", p. 30, 41, 42, 56, 58, ■■■ (028)
 "HIBOU (LE)", p. 267 (K)
 Holderness (John), p. 268 (02). Voir Tillieux (M.)
 Hoste (Julius), ■. 252 (112)
 Hoton (Edm.), p. 10, 255 (A)
 Hublet (S. J.), p. 230 (057)
 Huet (Théo), p. 36, 222 (027)

I

Iles (Francis), p. 51
 Inghele (Marguerite), p. 24
 "INTRIGUES", p. 267 (O)
 Ivanov (Sacha), p. 37, 38, 230 (058)

J

Jacobs (Edgar-P.), p. 40, 55, 257 (a)
 Jacquart (Roger), p. 23, 25, 26, 46, 48, 49, 231 (059), 257 (64, 68, 70), 2■■■ (102), 259 (C: 18), 260 (48), ■■■ (4, 11), 266 (1°: 4), 267 (M: 2)
 Jansen (Michel), p. 58, 232 (060). Voir Van Herp (Jacques)
 Jean (André), p. 266 (J). Voir Volsin (André)
 Jidéhem, p. 41
 Joly (Octave), p. 21

Joris (David), p. 229 (051)
 Jourat (Stéphane), p. 233 (061)
 Jurdant (Louis-Thomas), p. 9, 10, 19, 20, 21, 23, 24, 25, 26, 27, 29, 35, 36, 45, 46, 48, 59, 233 (062), ■■■ (2, 24, 29, 35), 257 (45, 48, 58, 61, 63, 66, 69, 73), ■■■ (87, 90, 99, 109), ■■■ (C: 4, 21), 263 (4, 9), ■■■ (3, ■), 266 (1°: 1, 7; 2°: 1), ■■■ (Q: 2; S: 2, 3)
 "JURY (LE)", p. 13, 18, 22, 23, 25, 27, 29, 43, 46, 47, 48, 49, 52, 54, 216, ■■■ à 262 (C)

K

Kanny (Paul), p. 32, 35, 58, 235 (063). Voir Libert (Jean)
 Kern (J. P.), p. ■■■ (038)
 Kessel (Joseph), p. 13
 Kinet (Paul), p. 23, 24, 26, 27, 29, 35, 37, 43, 46, 50, 58, 235 (064), 259 (C: 23), ■■■ (27, 28, 35, 50), 261 (56), ■■■ (D: 2), ■■■ (5), ■■■ (A, E)
 Koch (M.), p. 24, 247 (100)
 Krains (Hubert), p. 256 (A)
 Kramer (Walter), p. 229 (051)

L

Lacour (José-André), p. 32, ■■■ (065)
 Laforest (Serge), p. ■■■ (018)
 Lampa (Hubert), p. 38
 Lanotte (Elie), p. 263 (6)
 Lancelot (Michel G.), p. 237 (066), 268 (P: 1)
 Lapeyrière (Jean de), p. 258 (1, 5)
 Laurent (André), p. 263 (13, 21)
 Laveau, p. 256 (42)
 Leblanc (Maurice), p. 14, 261 (2)
 Leblond (Willy), p. 46, 48, 237 (067), 259 (11), ■■■ (31, 41), ■■■ (b)
 Lecoq (Ivan), p. 237 (068)
 "LECTEUR (LE)", p. 267 (M)
 Leduc (Jean), p. 263 (27)
 Le Duc (René), p. ■■■ (041). Voir Fontaine (Pierre)
 LeFèvre (Marcel), p. 259 (B: 20)
 Léger (Jean), p. 25, 37, 46, 237 (069), 260 (44), 261 (1,2), ■■■ (C: 6, 19), 265 (II, IX, B), 267 (L:2)
 Léger (Max), p. 264 (4)
 Legrand (Ilka), p. 32, 237 (070)

Legros (Y.), p. 245 (097). Voir ■■■■■ (Xavier)
 Leika (Pierre), p. 41
 Lelubre (Henri), p. 46, 48, 237 (071), 261 (57)
 Lecomnier (Camille), p. ■
 Lempereur (Jules), p. 24
 Lentacker (Louis de), p. 38
 Leroux (Gaston), p. 14, 17
 Laruitte (Carlos), p. 238 (072)
 Lévrier (Marcel), p. ■■ (1)
 Lhost (Jules), p. 52
 Libert (Jean), p. 25, 29, 32, 58, 235 (063)
 Light (Jacques), p. 256 (37)
 Livandart (Graham), p. 32. Voir Libert (Jean)
 Long (Max), p. 263 (27)
 Lorde (de), p. 32
 Lorin (Paul), p. 50, 238 (073), 260 (50), 262 (C: 14, 16)
 Loti (Pierre), p. 44
 Louis (Alexandra), p. 217 (003). Voir Baronian (J.-B.)

M

Mac Donald (Philip), p. 55
 Mecherot (R.), 30, 40
 Maeterlinck (Maurice), p. 31
 Malat (Léo), p. 55
 Malraux (André), p. 51
 ■■■ (Henri de), p. 54
 Marceau (Félicien), p. ■
 Marchel (Lucien), p. 29, 33, 46, 48, ■■■ (074), 260 (24, 34), 262 (C: 2)
 Marclay (Jean), p. 257 (62)
 Maréchal (Ed), p. 24, 55, 262 (E), 267 (D)
 Maréchal (Eugène), p. 23, ■■, 48, ■■■ (075), 259 (C: 15), ■■■ (E: 1)
 Margel (Olivier), p. 266 (2°: 3)
 Marichal (F.), p. 257 (62)
 Marigny (J. P.), p. 240 (082)
 Marine (J. J.), p. 19, 20, 21, 23, 25, 27, 35, 43, 46, 48, 52, 238 (076), ■■■ (B: 7, 13), 263 (20), 264 (G: 2), 266 (1°: 2), 267 (H: 2), 269 (S: 6). Voir Oppitz (R.-C.)

Marion (D.), p. 260 (34)
 Marlow (G.), p. ■
 Marly (Flora), p. 218 (012)

Marsden (Antony), p. 256 (26)
 Marsé (Jean), p. 48, 49, 50, 54, 239 (077), 260 (33, 52), 261 (59), 262 (C: 5), 263 (7, 12, 17), 264 (G: 1), 265 (8)

Martens (Roger), p. 221 (027)
 ■■■■ (Thierry), p. 252 (111)
 Martin (Jacques), p. 40
 Mayeu (Max), p. ■
 ■■■ (Paul), p. 9, 23, 25, 26, 27, 29, ■■■ (078), 257 (52, 60), 259 (C: 6, 12), 265 (6, d), 266 (H), 268 (P: 2; S: 4)

■■■■ (T.), p. 240 (079)
 Mertens (Henri), p. 265 (9)
 Messac (Régis), p. ■
 Michaux (Henri), p. 7
 "MINUIT", p. 269 (11)
 Minter Van, p. 46, 48, 50, 53, 260 (47), 261 (62, 65). Voir ■■■ der Voorde (R. F. I.)

Mitacq, p. 41
 "MODERNES POLICIERS", p. 25, 268 (8)
 Montagne (C. S.), p. 259 (B: 11)
 Montherlant (Henri de), p. 44
 Montmajour (Pierre), p. 240 (080)
 Moorthemere, p. 9, 11, 16, 20, 40, 44, 255 (A)
 Morayns (Jacques), p. 258 (105)
 Morgan (Leslie), p. 258 (84)
 Morgan (Louis), p. 258 (101)
 Morris (Louis), p. ■■■ (081), 265 (e)
 Mottet (René), p. 242 (088)
 Muirson (Ronald), p. 258 (103)
 Muno (Jean), p. 7
 Murphy (Francis), p. 242 (089). Voir Prévost (Gérard)
 Murray (Jack), p. 32. Voir Libert (Jean)
 Musette (René-Joseph), p. 240 (082). Voir Marigny (J.-P.)
 "MYSTERE", p. 269 (1)

N

Nercejac (Thomas), p. 1, 44, 52, 55
 Nivot (Elisabeth), p. 257 (44)
 ■■■ (Michel), p. 266 (J). Voir Duchâteau (André-Paul)
 ■■■ (Antoine-C.), p. ■■■ (083), 258 (86)
 Norman (Cliff), p. 264 (3, 7, 14)
 ■■■■ (Pierre), p. 7, 32
 Novo (Philippe A.), p. 249 (106). Voir ■■■■■ (Philippe)

D'Hève, p. ■ (16), 257 (82), 258 (95; 7)
 Oppitz (René-Charles), p. 238 (076)
 Orgeville (Gérard d'), p. 263 (23)
 Ortuano (José), p. 19, 20, 25, 32, 240 (084), 268(R:1 à,6)
 Owen (Thomas), p. 23, 24, 26, 27, 29, 32, 35, 44, 45, 46,
 59, 241 (085), 260 (28, 36), 263 (6),
 265 (IV), 266 (I), Voir Bertôt (Gérald)
 Ozer (Joseph), p. 21, 228 (043), 241 (086)

P

Paape (Eddy), p. 30, 40, 41
 Pagano (Pierre), p. 258 (88, 94, 97)
 Patignies (Raoul de), p. 268 (Q: 1)
 Patria (Ludo), p. 23, 242 (087)
 Peeters (Bernett), ■ 43, 254
 Parry (Jean du), p. 13, Voir Simonon (Georges)
 Phillips Oppenheim (E.), p. 259 (B: 21)
 Pieters (Roger), p. ■, 222 (027)
 Pinner (Lawrence), p. 242 (089)
 Pironon, p. 30, 42, 151
 "Presto-Films", p. 13, 44, 57, 226 (039)
 Prevost (Gérald), p. 242 (089)

Q

Queen (Ellery), p. 27, 55, 261 (2)

R

■ (Albrecht), p. 257 (65)
 Ravenstein (Koen), p. 8, 252 (112), Voir Verhulst (Ref)
 Ray (Jean), p. 7, 8, 11, 12, 14, 22, 24, 26, 27, 29, 32,
 35, 36, 43, 44, 58, 217 (003), 232 (060),
 242 (090), 266 (H)
 Reich (Willy), p. 261 (5)
 Renard (Maurice), p. 12, 261 (5)
 Renault (Maurice), p. 32, 242 (090)
 Renoir (Jean), p. 14
 Reenaie (Alain), p. 12
 Retuzet (C.), p. 258 (91, 98)
 Reval (Tristan), p. 218 (006), Voir Van den Boscche (L.)
 Reveat (Marc), p. 233 (061)
 REX, p. 10, 16, 20, 36, 44, ■
 Rey (Stéphane), p. 23, 48, 241 (085), 259 (C: 16), V. ■

Rezette (Ilka), p. 237 (070), Voir Legrand (Ilka)
 Rieux (Axelle du), p. 257 (80)
 Romazières, p. 21, 243 (091), 256 (17, 21, 22), V. ■ Keyser
 Roy (Chantal), p. 23, 46, 243 (092), 261 (60; 2)

S

■ (J. L.), p. 36, 256 (28), 257 (46)
 Saint-Loup (Michel), p. 233 (061)
 Sartini (Herman), p. 8, 244 (95), Voir Sintair
 Sayers (Dorothy), p. 20, 261 (3)
 Schwitz (M.), p. 257 (54)
 Schoukens (Gaston), p. 225 (035)
 Scott (R. T. M.), p. ■ (1)
 Seawark, p. 20, 40, ■ (20), 297 (43)
 Serveis (Max), p. 23, 27, 46, 48, 49, 243 (093), 260 (46),
 ■ (61, 64, 66; 4, 5), ■ (C: 10, 17,
 21), 266 (F), 267 (L: 1), 269 (8 7)
 Seyr (Jacques), p. 253 (114), Voir Dawlame (Charles H.)
 Shannon (Law), p. 41, 253 (114), Voir Dawlame (Charles H.)
 Silvius (Anna), p. 23, 46, 48, 49, 248 (101), 260 (53),
 262 (C: 9, 18), ■ (0)
 Simonon (Georges), p. 7, 8, 11, 13, 14, 15, 16, 22, 23, 32,
 34, 35, 43, 44, 46, 49, 97, 244 (094),
 259 (C: 22), ■ (26, 38)
 Sintair, p. 8, 10, 15, 16, 20, 244 (095), 255 (A), ■ (19)
 Smit le Bénédicte (Jean-Claude), p. 43, 244 (096)
 ■ (Xavier), p. 25, 29, 32, 33, 245 (097)
 Sopper (Johnny), p. 32, Voir Lecour (José-André)
 Sornia (André), p. ■ (037)
 Souvelier (Charles-Louis), p. 32, 245 (098), Voir Bracops.
 Spencer Marsch (Ellen), p. 258 (104)
 "SPHINX (LE)", p. 24, 45, 46, 54, 262 (E)
 ■ Clair (Simone), p. 257 (93, 77)
 Steeman (S.-A.), p. 7, 8, 9, 10, 11, 13, 14, 15, 16, 17, 18,
 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28,
 29, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 43, 45, 46,
 47, 48, 49, 52, 54, 55, 97, 246 (099),
 255 (A), 256 (14, 19, 38), 259 (C: 1, 8,
 19, 21), ■ (26, 45, 47), 261 (1, 5),
 262 (C: 1, 7, 13, ■ ■ 25; D: 1; E: 3),
 ■ (I, V, VI, VII, VIII, X, XI, XII),
 266 (1^{re}: 3)
 Steeman (Stéphane), p. 23, 57

Stéphane (Julien), p. 23, 24, 27, 35, 37, 46, 48, ■, 247(100),
259 (C: 5), 260 (30, 32, 40), 262 (C:
11; E: 3), 265 (III; C), 266 (6; J)
Voir Motelet (Julien)

Stewart (Terry), p. 220 (016)
St Georges (David), p. ■ (051)
Stragliati (Roland), p. 32, 242 (090)

■

Talfunière (P. F.), p. 263 (29)
Templeton (Jann), p. 257 (76)
Teneo, p. 30, 266 (J)
Ternaux (Paul), p. 256 (42)
"THEMIS", p. 268 (P)
Therry (J.-B.), p. 269 (B 7). Voir Snoeck (Xavier)
Thiry (Y.), p. 261 (3)
Thorne (G.), p. 256 (23)
Thyllens (Léon Marie), p. 10, 20, 248 (102), ■ (A).
Voir Wauthy (Léon)

Tibet, p. 30, 41, 164. Voir Gascard (Gilbert)
Tiffany (Georges), p. 32, 220 (022). Voir De Bouille (J.)
Tillieux (Maurice), p. 12, 29, 30, 35, ■, 41, 42, 59, 178,
248 (103), 263 (18), 268 (02)
Tirard (Alfred), p. 258 (100)
Trojean (Hubert), p. 255 (A)
Turk, p. 30, 40, 170

U

"UN TROU DANS LE MUR", p. 268 (Q)

V

Valade (Frédéric), p. 256 (18)
Valentin (René), p. 259 (B: 12), 265 (7)
Valeont (Henri), p. ■ (10, 16)
"VAMPIRE (LE)", p. 25, 49, 266 (I)
Van (Mister), p. ■ (104). Voir Mister Van
Vance (William), p. 41, 141
Vanden Bergha (Fritz), p. 227 (039)
■ ■ Boech (Firmah), p. 8, 256 (A), 249 (105)
■ ■ Bosaeha (Louis), p. 218 (006)
■ ■ Parhuyzen (Gaston), p. 32, 235 (063)
Vandersteen (Willy), p. 39, 253 (112)
Van der Voorde (Raymond F. I.), p. 250 (104)

Van Dooren (Philippe), p. 43, 249 (106)
Vaneck (Ludo), p. 249 (107). Voir Van Eeckhout (Ludo)
Van Harp (Jacques), p. 22, 24, 216, 232 (060)
■ Loo (Gustave), p. 27, 28, 29, 35, 37, 38, ■ (109)
Van Montfort, p. 46, 48, 49, ■ (C: 3, 9, 20), 261 (5),
■ (C: 8), 267 (H: 1, 4)
Van Offel (Horeca), p. 7, 9, 27, 29, 251 (110)
■ (Yves), p. 43, 59, 216, 252 (111). Voir Mertens (T.)
Verbruggen (M.), p. 48, 50, 216, 260 (37)
Verhulst (Raf), p. 8, 36, 39, 252 (112)
Verner (Gérald), p. 253 (113), 268 (Q: 3)
Vernes (Henri), p. 35, 41, 43, 253 (114). Voir Dawinne (C.)
Verniers (Gabriel), p. ■ (042)
Verse (Y. R.), p. 46, ■ (45)
Véry (Pierre), p. 263 (14)
Vidal (Georges), p. ■ (6)
■ Filakova", p. 37, ■ (027), ■ (039)
Volain (André), p. 46, 254 (115), 259 (C: 14), 262 (E: 2)
266 (J)

W

■ (Edgar), p. 10, 20, 255 (A)
Walter (Eric), p. 263 (2), ■ (11)
■ (Julien), p. 247 (100)
Wattyne (Pierre de), p. 221 (026). Voir ■ Wattyne (P.)
Wauter (Thyla), p. 267 (H: 4)
Wauthy (Léon), p. 248 (102)
Wauthy (W.), p. 219 (014)
■ (Y.), p. 256 (13, 15)
Werner (Dolores), p. 254 (116)
Wisson (Claude), p. 256 (11)
■ (Edm.), p. 258 (94, 97)

Z

Zette (Harry), p. 10, 19, 20, 22, 254 (117)
"Zorro", p. 17, 21, 52, 57
Zwingelstein (A.), p. 256 (30, 32)



INSTITUT DE SOCIOLOGIE

(Fondé par Ernest Solvay)

GT/CL.-439

Monsieur Danny DE LAET
21, Pothoek

2000 ANTWERPEN.

cc. à Bernard GOORDEN
c/o Recto/Verso
18, rue des Eperonniers

1000 BRUXELLES.

*uniquement
pour information*

Cher Monsieur,

J'ai lu un peu tard vos "Anarchistes de l'Ordre", publié par Ides et Autres, mais je tiens à vous dire combien ce livre m'a intéressé, et combien j'y ai appris de choses. Un tel ouvrage manquait.

Je me réjouis donc vivement de lire la suite que vous annoncez, et tout prolongement utile que vous pourriez nous donner.

J'ai également signalé votre texte dans un article à paraître incessamment dans "Le Ligeur".

Si cela peut vous aider, voici par ailleurs quelques notes complémentaires que je crois pouvoir vous fournir. Vérifiez-en ce que vous voulez : peut-être êtes-vous déjà au courant de certains des faits que je vous signale, peut-être certaines de mes suppositions sont-elles erronées ? Si cela peut vous aider, d'une façon ou d'une autre, j'en serai heureux.

Roger D. Ghislas est le pseudonyme de Désiré Grevasse, né à Ghislenghien en 1902. Il fut rédacteur au Matin.

Eric Walter, auteur entre autres d'Un Meurtre à l'I.N.R., connaissait bien les lieux, puisqu'il n'était autre qu'André Guéry, un des premiers journalistes parlés de ce pays. Plusieurs journalistes, ayant "brisé leur plume" pendant la guerre, durent recourir à la littérature pour boucler des fins de mois difficiles. Roger Clausse (qui fut par la suite directeur de l'I.N.R.) m'a assuré avoir écrit un policier sous le nom de Calusse (mais je n'ai jamais pu en trouver trace).

Pour en rester aux journalistes, précisons que Maurice Boué de Villiers (1878-1940), rédacteur à La Dernière Heure, est le Boué que l'on retrouve associé à Aujay pour de nombreux ouvrages. On lui doit Un cadavre au plafond, La Détective Fantôme, Autres Détectives ...

En passant, notons que vous confondez, page 10, Aujay avec Trojean (peut-être Trojean est-il Aujay ?). Mais c'est Hoton (1893-1950) qui achève le roman entamé par Trojean, non l'inverse. (Vous donnez la bonne version p. 255). Mais peut-être tout cela est-il une farce ? Car le même Hoton qui gagne le concours du Pourquoi Pas ? en devient plus tard rédacteur en chef !

Henri Ferval est le pseudonyme de Victor Warner, et non l'inverse. Le colonel Warner est devenu aujourd'hui général-major en retraite, il se consacre à la recherche polyméologique à l'Institut de Sociologie de l'U.L.B. On lui doit des romans d'espionnage, et un policier, Trop tard pour pleurer

(Le Masque 1369) où l'on reconnaît sous les noms de ses personnages, les patronymes à peine déformés de certains de ses collègues de l'Institut. Un autre sociologue, Poeno, a écrit des romans policiers, sous un pseudonyme qu'il ne veut plus avouer, mais que je ne renonce pas à découvrir.

Frank Peter Belinda est liégeois. Un conte signé de lui a paru en 1953 dans l'organe aijiste wallon Route Nouvelle : il y est présenté comme ayant 25 ans (ce qui daterait sa naissance de 1928) et derrière lui 19 manuscrits. Il devait alors travailler, à Liège, dans les Postes ou les T.T. (tout comme le rédacteur en chef du journal, qui le connaissait personnellement).

De Romazières, il est bon de rappeler qu'il publia dans le Roman Populaire Payard et qu'on lui doit ce titre, On a marché dans le mur, emprunté à une boutade qu'on attribuait à Fantôme ("j'entends marcher dans le tuyau du gaz" - Marcel Allain s'exprime là-dessus ...). Le héros de Romazières, Vincent Crapotte, a épousé une liégeoise (qua peu vraisemblable wallonne, puisqu'elle comprend le néerlandais).

Tant qu'on est dans Liège, citons le liégeois Henry Certigny, qui publia des poèmes en Belgique avant de s'installer à Paris où son oeuvre a touché au policier, il a en tout été publié au Masque avec de Wagny La grande aumône (867).

Venons-en aux auteurs dont la belgitude ne semble personnellement douteuse. Aux éditions R. Simon, collection Police Secours, les oeuvres de Gérald Verner sont présentées comme traduites de l'anglais. Ce n'est pas une preuve, mais quand même ... Yann Le Coeur a écrit plusieurs policiers, mais aussi, sous le nom de Yann Le Lec, d'autres ouvrages dont certains indiqueraient (comme son nom d'ailleurs) un auteur plutôt breton que belge (voir la bibliographie de l'auteur, telle qu'elle figure dans Cattleys, publié dans la collection Le Bandeau Noir ; S.E.P.E.). Le nom de plume Pierre Montmajour, comme ses "Histoires de Provence" font plutôt penser que l'auteur qui signe de ce nom est un méridional (mais c'est un ecclésiastique - et il a pu aller de cloître en cloître - et certaines de ses oeuvres se situent en Angleterre ...).

Quant aux collections, il faut dire qu'il y avait une série populaire de l'Esor à 9 frs., où parut la série des Richard Hensel (dont vous parlez) mais aussi Une femme ... dans l'ombre, de Jean Royen, Quand souffle le Poehn, de X. Avier (ne s'agissait-il pas de Xavier Enock ? le roman est assez boy-scout).

Dans un autre ordre d'idée, je m'étonne de trouver Tirso Médina dans votre dictionnaire (n° 079) L'assassin de (et non pas et) la poupée est une histoire sentimentale humoristique sans rapport avec notre sujet.

Voilà. Si j'ai par hasard, l'occasion de découvrir d'autres informations, je ne manquerai pas de vous en faire part. En attendant, je vous prie d'agréer, cher Monsieur, l'expression de mes sentiments distingués.

Z. THOVERON.
258, Berensheide
1170, Bruxelles



INSTITUT DE SOCIOLOGIE
(Fondé par Ernest Solvay)

Cher Monsieur,

Merci de l'attention que vous avez apportée à ma note. Je ne voudrais cependant pas que ma démarche puisse sembler une critique du travail de Darryl De Laet, qui est remarquable et m'a beaucoup appris. Si vous voulez publier ma lettre (que je concevais surtout comme susceptible d'aider De Laet pour une édition ultérieure de son dictionnaire) je souhaiterais

- que D De Laet vous donne également son accord (après tout, c'est à lui qu'est adressé l'original de ma lettre)
- que plutôt qu'« addenda-errata », la publication soit titrée « lettre ou remarques d'un lecteur »

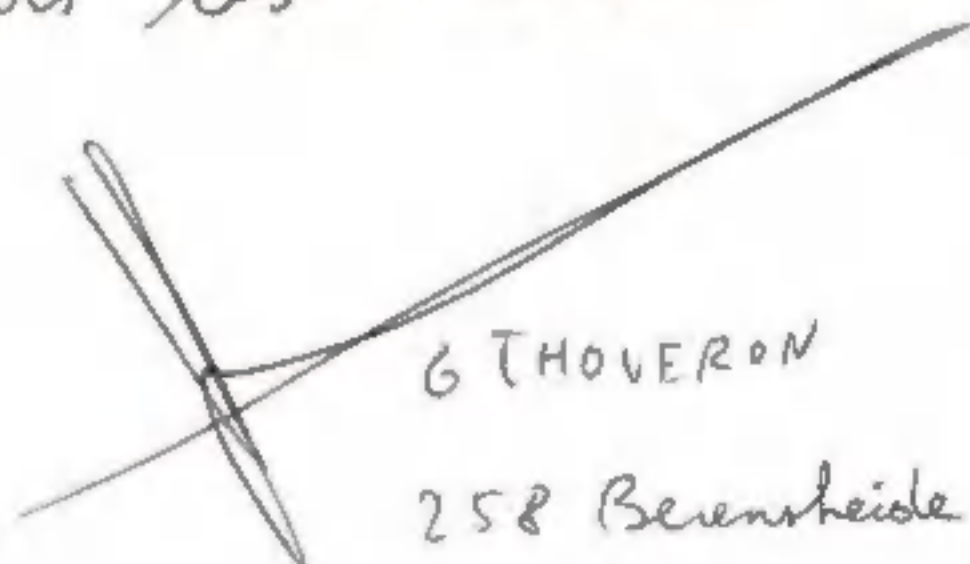
J'aimerais aussi qu'on supprime les deux phrases où je parle de Roger Clousse-Cocluse et de Posno. Dans les deux cas, les doutes excèdent les

certitudes et les pistes de recherche sont encore mal engagées.

Par la suite, il est possible que je fasse encore l'une ou l'autre découverte dont je ne manquerais pas d'informer D De Laet et vous-même.

Enfin, j'ai eu l'occasion de citer votre travail dans un article publié fin juillet dans Le Diquem. J'espère que cela pourra vous aider.

Veuillez agréer l'expression de mes sentiments les meilleurs



G THOVERON
258 Berensheide
1170 Brux.

P.S. Je dis aussi que P. Montmoyon est ecclésiastique. A vrai dire je n'en suis pas absolument sûr, cela appartient à des souvenirs lointains. Il faudrait consulter la documentation sur les auteurs de Durandot, telle qu'elle étoit offerte au lecteur dans les dépliants annonçant la publicité de la collection.